This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE

ET

DE CELLE DE LA GRÈCE

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires ci-après :

NICOLLE, rue de Seine, *à Paris.*
LECHARLIER, *à Bruxelles.*
VINCENOT, *à Nancy.*
ESLINGER, *à Francfort sur le Mein.*
GIEGLER, *à Milan.*
VAN CLEFF, *à La Haye.*

Digitized by Google

ÉTUDES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE

ET

DE CELLE DE LA GRÈCE;

[illegible] DE LA RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES

ET DE CELLE DE LACÉDÉMONE;

[illegible] TRIBUNAUX, DES MO[illegible]

ET USA[illegible] DES ATHÉNIENS;

[illegible] DE LA PHILOSOPHIE ET DES ARTS

C[illegible] LES GRECS;

PAR PIERRE CHARLES LEVESQUE,

[illegible] Honneur, [illegible]

[illegible] imp[illegible]

TOME III.

A PARIS,

[illegible] FOURNIER FRÈRES, LIBRAIRES

RUE POUPÉE, N° 7.

[illegible] XI.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

L'HISTOIRE ANCIENNE

DE

DE CELLE DE LA GRÈCE.

SUITE

DE LA GRÈCE.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

on les voit sans émotion suivre leur destination naturelle, qui est de naître et de mourir: mais quand un peuple tel que celui d'Athènes, le maître de tous les peuples dans les arts, les lettres et la philosophie, commence des combats qui entraîneront peut-être sa ruine, on se représente l'humanité tout entière intéressée à la conservation de ce peuple qui honore l'humanité, et l'on voit dans chacun de ceux que moissonnent les armes un homme qui se serait distingué peut-être par de rares talens, par des conceptions sublimes et par des inventions qui ont été détruites avant même d'avoir pris naissance dans sa pensée.

La guerre du Péloponèse offre encore une autre réflexion; c'est qu'en se figurant une contrée d'une juste étendue et renfermée dans de sûres limites, et la supposant ou réunie en une seule puissance ou partagée en différens États, les probabilités pour la longueur de sa durée et pour sa tranquillité intérieure seront en faveur de sa réunion en un seul empire.

Prenons la Grèce pour exemple, et elle confirmera le principe. En effet, cette contrée, qui, sans être entièrement réunie par un même vœu, avait résisté aux efforts de la

Digitized by Google

puissance colossale des Perses, qui ne pouvait de trois côtés être attaquée que par mer, et qui vers le nord avait des montagnes pour remparts, semblait capable de résister aisément à toutes les invasions du dehors si elle n'eût formé qu'un seul corps dont tous les membres eussent agi pour un même dessein et eussent été mus par une seule volonté; mais elle était partagée en un grand nombre de républiques, et comme les Etats ont leurs intérêts et leurs passions ainsi que les individus, il était impossible que ces républiques, dont les intérêts se croisaient et qui s'inspiraient des jalousies mutuelles, ne fussent pas ennemies; la haine surtout devait être encore plus envenimée entre celles qui, plus puissantes que les autres, aspiraient à la domination : telles étaient Athènes et Lacédémone. Chacune d'elles avait offensé certaines républiques et en tenait même plusieurs sous le joug; elle devait donc s'attendre à les voir se réunir contre elle à la république ennemie : chacune d'elles s'était attaché certaines républiques par les bienfaits, l'espérance, la crainte ou la force; elle pouvait les armer pour la ruine de la république rivale. Ainsi toutes les parties de la Grèce devaient s'élever les unes

Digitized by Google

contre les autres, se menacer, se frapper, tendre à leur destruction mutuelle. Mais ce n'était pas encore assez ; nous avons vu la Grèce se réunir contre les barbares et ne conserver de passion que celle de la liberté, et nous verrons les républiques rivales, aveuglées par leur haine, imiter l'imprudence d'Athènes au temps des Pisistratides, appeler elles-mêmes dans le sein de la Grèce les barbares qu'elles ont si généreusement repoussés, et leur offrir à dévaster les plus belles parties de cette domination, qui est l'objet de leurs vœux et de leurs efforts. Ainsi la Grèce bien unie pouvait fleurir sans crainte, renfermée dans les barrières que lui avait données la nature : elle va se déchirer par ses propres mains, et ensuite par celles des étrangers, et dans l'état de langueur où elle se sera plongée, dans l'affaiblissement plus ou moins sensible de ses parties divisées, elle n'offrira plus qu'une conquête facile aux ambitieux qui voudront l'envahir; elle perdra jusqu'à son nom en devenant province romaine, et sera comprise tout entière sous celui de l'obscure Achaïe.

Dans la rivalité qui divisait Athènes et Lacédémone (1) on aurait cru que le premier choc

(1) Dans le récit de la guerre du Péloponèse je lais-

Digitized by Google

dût se faire entre les deux républiques acharnées à la destruction l'une de l'autre; mais il est rare que les conjectures les plus vraisemblables soient confirmées par l'événement. Platée semblait devoir être une ville sacrée pour tous les Grecs; tant que le nom des Grecs ne sera pas effacé de la mémoire des hommes, cette ville sera célèbre par la bataille qui porte son nom, et dans laquelle leur armée fut victorieuse de celle des barbares : elle était située dans la Béotie, pays allié des Péloponésiens, mais elle était toujours restée dans l'alliance d'Athènes. Deux partis la divisaient, et il en était ainsi de presque toutes les villes de la Grèce : l'un, plus faible, tenait pour le régime aristocratique, et par conséquent favorisait Lacédémone; l'autre, composé de la plus grande partie de la population, restait attaché à la démocratie, et chérissait les Athéniens. Naucide, l'un des chefs de la faction aristocratique, appela les Thébains dans sa patrie pour la leur soumettre et pour y dominer lui-

serai presque constamment parler Thucydide, me contentant de l'abréger; mais il perdra une grande partie de son mérite en empruntant le langage d'un faible interprète.

Digitized by Google

même sous leur nom (1). Le dessein était pris d'égorger tous les citoyens contraires à cette faction cruelle. Comme on était encore en pleine paix, on était sans défiance, et l'on négligeait même de faire la garde aux portes de la ville. Les Thébains, au nombre de plus de trois cents, la surprirent par une nuit obscure. Naucide et ses complices voulaient qu'ils se jetassent aussitôt dans les maisons des citoyens qui tenaient à la faction populaire, et fissent une boucherie de ces infortunés; mais les Thébains ne se prêtèrent pas à tant de cruauté : l'humanité inspirait moins que la politique ces hommes naturellement féroces; s'ils se montraient avares de sang, c'est qu'ils aimaient mieux soumettre les Platéens à la domination de Thèbes que d'en faire un inutile massacre. Ils invitèrent par une proclamation les citoyens à suivre l'exemple du reste de la Béotie, et à ne pas rester seuls détachés de la ligue commune et de l'alliance de Thèbes : les Platéens trouvèrent bien douce la condition qu'on leur offrait; car dans le tumulte et l'obscurité ils s'exagéraient le nombre des ennemis, et n'at-

(1) An 432 avant l'ère vulgaire. (Thucyd., l. 2, c. 2—6.

Digitized by Google

tendaient que la mort, sans oser même concevoir la pensée de se défendre. Ils acceptèrent donc volontiers une proposition qui ne leur ôtait que l'indépendance; mais ayant bientôt reconnu que ce n'était qu'une poignée de Thébains qui causait leur effroi, ils passèrent du plus profond désespoir à l'espérance d'une victoire aisée. Pour délibérer entre eux sans paraître dans les rues et sur les places, ils percèrent les murs mitoyens de leurs maisons et les firent communiquer entre elles : ce fut ainsi qu'ils tinrent conseil, sans donner d'inquiétude aux ennemis. Ils barricadèrent à la hâte les rues avec des charrettes dételées. La circonstance était pressante; pour s'assurer l'avantage sur l'ennemi il fallait ne lui laisser ni le temps de se reconnaître ni celui de connaître la ville; ils attaquèrent donc avant le jour, et tombèrent inopinément sur des hommes qui devaient se croire en pleine paix, puisque leurs offres venaient d'être acceptées. Cependant les Thébains montrèrent plus de courage qu'on n'en devait attendre de leur surprise, et, se pressant les uns contre les autres, ils formèrent un corps impénétrable; mais ils avaient contre eux l'horreur d'un affreux orage qui se joi-

Digitized by Google

gnait à celle des ténèbres, tandis que les femmes et les enfans les écrasaient du haut des toits en lançant sur leurs têtes des tuiles et des pierres. Ils prirent la fuite, se dispersèrent, manquèrent les chemins qui auraient pu les sauver, et prirent ceux qui devaient rendre leur évasion plus difficile : les uns, en grand nombre, périrent par le fer; d'autres se tuèrent eux-mêmes en sautant par-dessus les murailles; quelques-uns gagnèrent une porte abandonnée, et furent sauvés par une femme qui leur prêta une hache pour la briser; la plupart s'engagèrent dans un grand édifice dont ils prirent la porte ouverte pour une de celles de la ville; ils furent obligés de se rendre à discrétion.

Un renfort était parti de Thèbes presque en même temps que la première troupe; mais il avait été arrêté dans la campagne par les eaux de l'Asopus, que l'orage avait fait déborder. Il parvint enfin sur le territoire de Platée; mais il se retira sur la proclamation d'un héraut, qui leur vint annoncer que la moindre hostilité de leur part entraînerait la mort de leurs concitoyens tombés en captivité. Cette proclamation devait être regardée comme un traité, ou du

Digitized by Google

moins comme une convention non moins respectable, dont une clause était la retraite des Thébains, et la clause réciproque, entraînée par l'observation de la première, le salut des prisonniers : on disait même à Thèbes que cette convention avait été consacrée par le serment des Platéens. Cependant ceux-ci se hâtèrent de retirer dans la ville tout ce qui se trouvait à la campagne, et quand ils n'eurent plus rien à craindre, les prisonniers furent égorgés de sang-froid : tant alors les inimitiés étaient cruelles, les vengeances atroces, les conventions les plus saintes sacrifiées au ressentiment! Les Platéens, après s'être ôté par cette barbarie tout espoir de réconciliation, mirent leur ville en état de défense, implorèrent le secours des Athéniens, reçurent d'eux une garnison, et leur confièrent leurs enfans et leurs femmes.

Les Athéniens, par l'organe de Périclès, avaient déclaré qu'ils n'attaqueraient pas les premiers ; ils avaient été fidèles à leur parole (1). C'étaient les Béotiens, alliés de Sparte, qui avaient attaqué Platée, alliée d'Athènes : ce furent les Lacédémoniens,

(1) Thucyd., l. 2, c. 7.

Digitized by Google

avec toutes les forces du Péloponèse, avec les secours des villes grecques de l'Italie et de la Sicile, qui se préparèrent à tomber sur l'Attique. Chacun des peuples qui formaient cette grande coalition avait ses chefs; mais Archidamus, l'un des deux rois de Sparte, avait le commandement général. L'isthme de Corinthe fut le lieu du rendez-vous de l'armée. La guerre n'était pas encore commencée, et déjà les deux puissances belligérantes, également aveugles dans leur politique, avaient recours à des puissances étrangères : les Lacédémoniens implorèrent les dangereux secours d'Artaxerxès, roi des Perses, et de Perdiccas, roi de Macédoine; les Athéniens ceux de Sitalcès, chef de la plus puissante nation de la Thrace.

Nous avons vu Thémistocle, dans la guerre des Mèdes, persuader à ses concitoyens d'abandonner la ville et de chercher leur unique asile sur les vaisseaux : Périclès, dans la guerre du Péloponèse, ne leur donna pas un conseil moins courageux (1); ce fut de se retirer dans la ville, abandonnant leurs campagnes au fer et au feu des ennemis, qui s'épuiseraient à détruire des choses in-

(1) Thucyd., l. 2, c. 13—17.

Digitized by Google

animées. Ce conseil fut suivi, mais avec une douleur qui tenait du désespoir : les habitans de l'Attique étaient accoutumés aux douceurs et à la simplicité de la vie champêtre; c'était dans les campagnes qu'étaient les temples qui avaient reçu les sacrifices de leurs pères, temples qu'ils révéraient plus que les autres, par le double attrait de l'habitude et de la propriété. Une faible partie d'une si grande multitude put seule trouver dans Athènes des logemens chez des parens ou des amis; les autres, apportant avec eux tout ce dont ils auraient le plus regretté la perte, furent obligés de s'établir, d'une manière fort incommode, dans les lieux sacrés que la nécessité forçait de convertir à un usage profane, dans des tours, dans l'épaisseur des murailles, et même dans des endroits dont une timidité superstitieuse faisait regarder l'habitation comme un présage funeste : tel était le quartier qu'autrefois les Athéniens avaient concédé aux Pélasges; mais, jaloux de la valeur que ces hommes laborieux savaient donner aux terres qu'on leur avait cédées, ou plutôt outragés par ces hôtes féroces dans ce qu'ils avaient de plus

Digitized by Google

cher, ils avaient fini par les chasser (1); cette partie de leur ville fut condamnée à un abandon éternel, et ils chargèrent d'imprécations ceux qui oseraient l'occuper (2). Cependant les malheureux arrachés à la terre paternelle dévastaient de leurs mains avant de les quitter les campagnes fertilisées par leurs mains, pour ôter aux ennemis le plaisir de les ravager et le profit de les mettre au pillage; ils enlevèrent jusqu'aux charpentes de leurs maisons.

Enfin les Lacédémoniens et leurs alliés entrèrent dans l'Attique (3); mais ils débutèrent par une faute; ce fut de s'attacher au siége d'Œnoë, place très-forte vers la frontière de la Béotie, et de laisser ainsi aux Athéniens le loisir de mûrir leur plan de défense. Après s'être fatigués vainement devant la plus forte citadelle qui appartînt aux Athéniens, ils furent obligés d'en lever le siége, et allèrent envahir les belles campagnes de Thria, et désoler le riche dême d'Acharnes à la vue de la capitale. Le peuple

(1) Herod., l. 6, c. 137.
(2) Thucyd.
(3) An 431 avant l'ère vulgaire. (Thucyd., l. 2, c. 18.)

Digitized by Google

murmurait (1); les ennemis de Périclès cabalaient; les plaisans le chansonnaient; les devins prononçaient des oracles qui se contredisaient les uns les autres, sans en être moins avidement écoutés; les orateurs cherchaient à irriter les Athéniens contre un général qui les tenait, disaient-ils, dans l'inaction, témoins paisibles des fureurs de leurs ennemis : mais Périclès, toujours ferme dans son plan, dont il avait médité tous les avantages, et plus véritablement courageux alors que s'il eût affronté à la tête des armées toutes les forces rassemblées contre sa patrie, se contenta de faire harceler les alliés par de la cavalerie athénienne et thessalienne, et pour les éloigner par une puissante diversion, il fit partir une flotte de cent vaisseaux qui allait menacer les côtes du Péloponèse : « Les arbres, disait-il, qu'arrachent « les ennemis et dont ils dépouillent nos « campagnes, seront remplacés en peu d'an- « nées; mais on ne recouvre jamais les « hommes qu'on a perdus. »

L'expérience démontra combien sa poli-

(1) Thucyd., l. 2, c. 21, 22.

Digitized by Google

tique était saine et profondément raisonnée (1). Les ennemis ne tardèrent pas à manquer de vivres dans un pays que les habitans eux-mêmes avaient dévasté; ils se fondaient sans combattre, et ils se félicitèrent peut-être de ce que la flotte athénienne, portant le ravage sur leur territoire, leur donnait un prétexte spécieux de se retirer pour aller le défendre. Ainsi les Athéniens, en perdant peu de monde, et sans se livrer au hasard des batailles, repoussèrent des forces qu'on aurait crues capables de les écraser. L'hiver fut marqué par les fêtes funèbres et solennelles que les Athéniens célébrèrent en l'honneur de ceux de leurs concitoyens que la guerre avait moissonnés (2). Périclès fit dans l'assemblée de la nation, au Céramique, l'éloge des morts, et ce sujet, si grand par lui-même, ne fut pas au-dessus de son éloquence.

Dès le retour de la belle saison (3) les alliés rentrèrent dans l'Attique, et leur haine fut bientôt secondée par un ennemi plus

(1) Thucyd., l. 2, c. 23.
(2) Ibid., c. 34.
(3) Ibid., c. 47—54.

Digitized by Google

dangereux, la peste la plus destructive dont on eût jusque là conservé le souvenir. Les médecins, par défaut d'expérience, n'y appliquèrent d'abord que des remèdes impuissans, et par leur commerce fréquent avec les malades ils furent bientôt eux-mêmes victimes de leurs inutiles soins; on se dégoûta des secours d'un art dont on reconnaissait l'insuffisance, et l'on finit par abandonner même les secours fantastiques de la superstition.

Ce fléau se manifesta d'abord en Ethiopie (1), et descendit en Egypte, dans la Libye et dans une partie considérable de la domination des Perses; il se déclara subitement dans la ville d'Athènes. Ce fut dans le Pirée qu'il exerça ses premiers ravages, et l'on crut que les Péloponésiens avaient empoisonné les puits, car dans cette partie de la ville il n'y avait point encore de fontaines. Il se répandit ensuite dans la ville haute, et ce fut là surtout qu'il développa sa malignité dans toute son horreur. Si les Athéniens avaient eu plus de connaissance de la peste, ils ne lui auraient pas donné pour principe des puits empoisonnés; ils auraient com-

(1) On voit que les anciens plaçaient le siége de la peste dans les mêmes contrées que les modernes.

Digitized by Google

pris qu'elle avait été apportée avec des marchandises venues de pays infectés de ce mal, et que par cette raison elle s'était déclarée d'abord dans le Pirée, qui était l'entrepôt du commerce.

Cette année fut une de celles où les autres maladies se firent le moins sentir, et si l'on en éprouvait quelques-unes, elles se terminaient par la peste; mais il était plus ordinaire d'en être frappé subitement, au milieu de toutes les apparences d'une santé parfaite. D'abord on éprouvait de grandes chaleurs de tête; les yeux devenaient rouges et enflammés; la gorge, la langue étaient sanguinolentes, la respiration déréglée, l'haleine fétide; à ces symptômes succédaient l'éternuement, l'enrouement : en peu de temps le mal gagnait la poitrine et causait de fortes toux; quand il s'attachait au cœur il y excitait des soulèvemens et l'on éprouvait, avec de violentes douleurs, toutes les éruptions de bile que les médecins ont désignées par différens noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissemens, que suivaient des convulsions violentes; chez les uns elles s'appaisaient bientôt; elles étaient chez les autres beaucoup plus opiniâtres. La peau

Digitized by Google

n'était ni fort chaude au toucher ni d'une pâleur remarquable, mais rougeâtre, livide et couverte de petites pustules et d'ulcères : l'intérieur était si brûlant que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers ni les couvertures les plus fines ; il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide ; ceux qu'on laissait libres se roulaient les uns auprès des autres sur le bord des fontaines, ou se jetaient même dans les puits, tourmentés d'une soif qui ne pouvait s'étancher, et cependant la boisson plus ou moins abondante ne procurait aucun soulagement ; une insomnie continue agitait les malades ; ils ne connaissaient pas de repos.

Cependant ils ne maigrissaient pas, au moins tant que la maladie était dans toute sa force ; la plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés le septième ou le neuvième jour par le feu intérieur qui les dévorait ; s'ils pouvaient franchir ce terme, le mal descendait dans le bas-ventre, une violente ulcération s'y déclarait, il survenait une forte diarrhée, et c'était alors qu'on périssait de faiblesse : ainsi le mal, qui avait d'abord pris son siége dans la tête, descendait

Digitized by Google

pour gagner successivement tout le corps, et laissait aux extrémités de ceux qui ne périssaient pas des marques de ce qu'ils avaient souffert; plusieurs, en échappant à la mort, perdaient les pieds, les mains, la vue ou la mémoire; souvent le convalescent ne reconnaissait plus ses amis, et ne se connaissait pas lui-même.

Les remèdes qui semblaient utiles aux uns ne faisaient que nuire aux autres; les tempéramens faibles ou vigoureux étaient également attaqués; aucun régime ne se montrait salutaire. Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des infortunés que le mal atteignait; ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister; ceux qui osaient donner des soins aux autres contractaient auprès d'eux la maladie, et ceux qui craignaient d'approcher des malades ne pouvaient échapper au mal et périssaient dans l'abandon (1).

L'affluence des gens de la campagne qui étaient venus se réfugier dans la ville se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver,

(1) On sait aujourd'hui que la peste étant contagieuse, il suffit de s'isoler pour se soustraire à ses atteintes.

Digitized by Google

et ces nouveaux venus en souffraient encore plus que les autres; ne trouvant pas de maisons pour s'y retirer, ils vivaient pressés dans des cahutes étouffées pendant la plus grande chaleur de la saison; ils y périssaient confusément, et les mourans étaient entassés sur les morts. Les lieux sacrés où l'on avait élevé des tentes étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

Le nombre trop multiplié des funérailles ne permettait plus d'y observer les cérémonies que prescrivait l'usage ou la religion; les mœurs elles-mêmes eurent beaucoup à souffrir. Comme sans cesse on avait sous les yeux le spectacle des plus promptes vicissitudes, comme on voyait des riches subitement frappés de mort, et l'indigent succéder à leur fortune pour la perdre bientôt à son tour, et comme pour la durée de la fortune et de la vie on n'osait plus compter que sur quelques instans, on cherchait de promptes jouissances, et l'on ne croyait pouvoir s'assouvir assez tôt de voluptés; personne ne daignait plus se livrer à d'honnêtes desseins, parce qu'on ne croyait pas avoir le temps de les mettre en exécution; on ne connut plus d'utile et de beau que le plaisir; tous les moyens de se le

Digitized by Google

procurer devinrent légitimes; la religion n'avait plus d'empire, et les lois plus de frein; on cessa de redouter la justice des dieux, parce qu'on les voyait frapper indifféremment et le juste et l'impie, et la justice humaine était méprisée, parce que le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour être condamné par elle; il croyait voir suspendue sur sa tête une peine déjà prononcée, et avant de la subir il trouvait raisonnable de mettre à profit le peu qui lui restait de jours.

La peste ne fut pas moins remarquable par sa durée que par sa violence; elle ne parut se calmer qu'après deux ans de ravages, et quand on en croyait enfin le germe détruit, il se développa de nouveau : ainsi l'Attique éprouvait à la fois et les maux d'une guerre funeste, et ceux d'une contagion destructive.

Les ennemis, ne se contentant plus d'abattre les maisons des cultivateurs (1), d'arracher leurs arbres, de leur ravir l'espérance des moissons, détruisirent sur le mont Laurium les travaux des mines d'argent, branche importante des richesses d'Athènes. Périclès tenta de venger sa patrie (2) en allant lui-

(1) An 430 avant l'ère vulgaire. (Thucyd., l. 2, c. 55.)
(2) Ibid., c. 56, et Plut., in Pericle.

Digitized by Google

[illegible] cinquante vaisseaux dévaster [illegible] de l'Élide, de la Laconie et de l'Ar-[illegible] On ne connaissait en cette occasion [illegible] que qu'un général jaloux d'autres [illegible] elle du commandement. La [illegible] dans le Pirée, tout était [illegible] le désespoir, quand une éclipse de [illegible] jetait la terreur dans l'âme des nouvelles [illegible] et le découragement dans [illegible] celui qui devait conduire [illegible] où Périclès n'était pas [illegible] que [illegible] autres, tout ce général, [illegible] lui [illegible] pour un présage [illegible] Périclès, toute la dié-[illegible] toute [illegible] que le soleil est plus grand que [illegible]

[illegible] d'est [illegible] une grande [illegible] [illegible] Vénus, [illegible] [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible] était [illegible] [illegible] [illegible]

sacrée à Esculape, le peuple superstitieux crut que le dieu s'était vengé des impies qui venaient insulter son asile.

Les désastres s'accumulaient, et tous les généraux étaient malheureux. Tant de maux portèrent le désespoir dans l'âme des Athéniens (1), et comme le peuple a toujours trop peu de lumières pour être juste et regarde toujours ses chefs comme les auteurs de toutes les calamités qu'il éprouve, on accusa Périclès et de la déclaration de guerre, et des mauvais succès des armes, et même des ravages de la peste. Le grand homme, toujours ferme et incapable de craindre ceux qui avaient une si longue habitude de le respecter, osa convoquer le peuple, s'exposer à l'explosion de son ressentiment, et le provoquer même en quelque sorte par la fierté de son discours.

Il parut faire quelque impression sur l'assemblée; mais les riches ne pouvaient lui pardonner la dévastation de leurs maisons de campagne, ni les pauvres l'augmentation de leur misère. Il fut condamné à une amende de quinze talens, suivant les uns; de cinquante, suivant les autres : cette dernière

(1) Thucyd., l. 2, c. 59—65; Plut., in Pericle.

Digitized by Google

somme ferait 270,000 francs de notre monnaie. Cependant l'assemblée lui rendit bientôt après le commandement des armées et l'administration des affaires publiques, tant les sentimens du peuple sont variables. Il ne survécut pas longtemps à cette réparation. On attribue sa mort à la peste, qui ne l'atteignit qu'après avoir perdu sa première violence, et le fit mourir lentement : c'est aux médecins à décider si cette maladie terrible prend jamais ce caractère de lenteur. Ses amis entouraient son lit et lui rappelaient les belles actions qui lui assuraient l'immortalité : « D'autres en ont fait autant, dit-il ; rappelez-« moi ce qui m'est particulier. Ce que j'estime « le plus de toute ma vie, c'est que jamais je « n'ai fait prendre le deuil à aucun citoyen. » Il avait été quarante ans à la tête de la république, et pendant quinze il avait joui d'un pouvoir absolu.

Ecoutons sur cet homme célèbre le sincère Thucydide, auteur contemporain (1) : « Puis-« sant, dit-il, par sa dignité personnelle et « par sa sagesse, et reconnu pour incapable « de se laisser corrompre par des présens, il « contenait la multitude par le noble ascen-

(1) Thucyd., l. 2, c. 65.

Digitized by Google

« dant qu'il prenait sur elle; ce n'était pas elle
« qui le menait, mais lui qui savait la con-
« duire : c'est que n'ayant pas acquis son au-
« torité par des moyens illégitimes, il ne cher-
« chait pas à dire au peuple des choses qui
« lui fussent agréables; mais il conservait sa
« dignité et osait même le contredire et lui
« témoigner son ressentiment. Quand il voyait
« les Athéniens se livrer à l'audace et se por-
« ter à l'insolence, il parlait, et réprimait leur
« fougue en les frappant de terreur : tom-
« baient-ils mal à propos dans l'abattement,
« il les relevait et ranimait leur courage. La
« démocratie existait encore de nom, mais un
« seul homme en effet avait la puissance; ceux
« qui lui succédèrent, plus égaux entre eux
« et se disputant à l'envi la supériorité, furent
« réduits à flatter le peuple et à lui abandon-
« ner les affaires : de là, comme il arrive dans
« une grande république qui a le commande-
« ment, résultèrent plusieurs fautes, et sur-
« tout la guerre de Sicile. »

Ainsi Périclès s'était élevé au gouvernement en quelque sorte absolu de la république, parce que ses talens ne lui avaient pas laissé d'égaux entre lesquels la multitude pût être tentée de partager sa confiance : mais

Digitized by Google

quand aucun homme, par l'éclat de ses talens, n'attira plus les regards des Athéniens, ils remirent trop souvent leurs destinées dans les mains de charlatans effrontés et méprisables tels que Cléon.

C'est ce que Périclès aurait dû prévoir, et la postérité le blâmera toujours d'avoir détruit la force du gouvernement, d'en avoir brisé le ressort, d'avoir avili les principales autorités de la république, et surtout celle de l'aréopage, et d'avoir changé la démocratie d'Athènes, autrefois sagement combinée, en un régime tumultuaire. On ne s'aperçut pas du mal qu'il avait fait tant que lui-même tint les rênes de l'Etat et sut communiquer à la machine politique la force de son génie; mais quand il eut cessé d'être, on put sentir combien était vicieuse une république gouvernée par une populace que dirigeaient à leur gré des orateurs. Le mal était sans remède; car le peuple entier ayant une fois toute la puissance, il ne restait plus dans l'Etat une autre force capable de la lui arracher.

Mais il ne faut pas accuser Périclès du succès désastreux qu'eut après lui pour les Athéniens la guerre du Péloponèse; il avait assuré que cette guerre devait étendre et affermir leur

Digitized by Google

empire, et elle le détruisit; mais s'il avait vécu ses promesses eussent peut-être été remplies. Il avait promis, comme l'observe Thucydide, que les Athéniens seraient vainqueurs, mais à condition qu'ils resteraient tranquilles sur leur territoire et qu'ils donneraient tous leurs soins à leur marine; que pendant toute la durée de la guerre ils ne s'occuperaient point d'accroître leur domination, et que, contens de la défendre, ils ne mettraient point au hasard le salut de la république. Pour voir ses promesses accomplies il fallait observer les conditions qu'il y avait mises, et se laisser encore diriger par sa prudence, même lorsqu'il n'était plus; mais on fit tout le contraire de ce qu'il avait conseillé: il n'est donc pas étonnant que le succès ait été contraire à ce qu'il avait fait espérer, et sa mémoire ne peut être responsable de ce que les événemens eurent de funeste.

Les premières années qui suivirent la mort de Périclès ne furent marquées, ni dans l'un ni dans l'autre parti, par de grandes entreprises; mais elles le furent par des dévastations réciproques et des cruautés. Les Lacédémoniens mettaient à mort et jetaient dans des précipices les marchands d'Athènes et des

Digitized by Google

villes alliées qu'ils prenaient sur mer autour du Péloponèse, et les Athéniens traitèrent de même des ambassadeurs que les républiques du Péloponèse envoyaient en Asie (1). Souvent, dans les places dont ils se rendaient maîtres, ils tuaient tous les mâles en âge de porter les armes. Potidée, assiégée par eux, manqua de tout, et elle ne pouvait être secourue par les alliés; les habitans, réduits à se manger les uns les autres, furent enfin obligés de se rendre, et les vainqueurs leur refusèrent même de respirer l'air de leur patrie (2); rigueur impolitique, puisqu'ils forçaient à se disperser entre leurs autres ennemis des hommes qui devaient les haïr, et que le malheur rendait éloquens contre leurs féroces vainqueurs : cependant les Athéniens firent un crime à leurs généraux d'avoir eu trop de ménagement pour ces infortunés.

Sans entrer dans les détails tristement monotones de cette longue et funeste guerre, des incursions dévastatrices et renouvelées chaque année des Péloponésiens dans l'Attique, des entreprises non moins fréquentes des Athéniens contre le Péloponèse, et des cruautés

(1) Thucyd., l. 2, c. 67.
(2) Ibid., c. 70.

Digitized by Google

à peu près égales des deux partis, nous ne croyons pas devoir omettre les circonstances des principaux événemens ; elles font connaître la manière dont alors on faisait la guerre, le caractère des deux peuples armés l'un contre l'autre et de leurs alliés, et elles offrent souvent le tableau fidèle des excès auxquels se livrent toutes les nations dans les temps de dissensions et de troubles.

Nous venons de voir, avant même que la guerre fût déclarée, les Thébains s'introduire furtivement dans Platée pour y détruire le gouvernement, en changer le régime et forcer le peuple d'entrer dans une alliance qui lui était odieuse : faits prisonniers, ils avaient été égorgés ; exécution cruelle sans doute, mais les Platéens n'étaient pas tout à fait inexcusables dans la peine qu'ils avaient infligée à des voleurs de nuit.

La vieille haine des Thébains contre les habitans de Platée fut encore aigrie par cet événement. Dans l'impuissance de se venger eux-mêmes, ce fut chez les Lacédémoniens qu'ils cherchèrent des vengeurs : les femmes, les enfans, les vieillards de Platée, obligés de fuir leur patrie menacée, avaient trouvé dans Athènes des amis généreux; c'en était

Digitized by Google

assez pour appeler contre Platée les armes de Lacédémone.

Les forces du Péloponèse et de Thèbes entrèrent sur le territoire de cette ville, que la reconnaissance des Grecs devait rendre inviolable (1) : c'est ce dont les Platéens rappelèrent la mémoire au roi de Lacédémone, Archidamus, commandant de l'armée péloponésienne. Pouvait-il oublier, lui disaient-ils, que Pausanias, vainqueur des forces de la Perse, à la vue de leurs murailles et par leur secours, avait juré, dans un sacrifice solennel, la conservation de leurs droits et de leur liberté? Avait-il oublié que ce Spartiate, prenant les alliés à témoin de ses engagemens, avait prononcé que si jamais personne osait prendre les armes pour les insulter ou les asservir, toute la fédération du Péloponèse unirait ses forces contre l'agresseur? « Nous attestons, ajoutèrent-ils, les « dieux de vos pères et ceux de cette con- « trée, ces dieux qui entendirent alors vos « sermens, et nous vous conjurons de ne point « offenser notre pays, de ne point enfreindre « les engagemens de vos aïeux, et de nous « laisser vivre dans notre patrie, sous nos

(1) An 429 avant l'ère vulg. (Thucyd., l. 2, c. 71—78.)

Digitized by Google

« propres lois, suivant les promesses sacrées « de Pausanias. »

Archidamus répondit qu'ils seraient libres de conserver leur indépendance en contribuant à délivrer les Grecs du joug des Athéniens, ou du moins en gardant entre les puissances belligérantes la plus parfaite neutralité.

C'était leur commander une perfidie et leur prescrire de sacrifier les sentimens de l'honneur et ceux de la nature. Ils étaient depuis longtemps dans l'alliance d'Athènes, dont ils avaient reçu les plus grands services; c'était dans cette ville que, dans la crainte d'une attaque, ils avaient déposé leurs femmes et leurs enfans : les Athéniens pourraient les punir en retenant ces gages précieux; ils pourraient même, après le départ des Lacédémoniens, les faire repentir par la force des armes d'avoir abandonné leur alliance.

Archidamus, pour dissiper leurs craintes, leur fit une proposition qui serait fort extraordinaire de nos jours, et qui ne l'était pas alors; ce fut de chercher ailleurs une retraite, de lui remettre leur ville, leurs maisons, de lui marquer les limites de leur territoire, et de lui donner en compte tout ce qui pouvait

Digitized by Google

se compter, jusqu'aux arbres, et il promettait de leur rendre fidellement ce dépôt à la fin de la guerre, de faire cultiver leurs terres, et de leur payer en attendant un subside proportionné à leurs besoins.

Ce qui peut ne pas sembler moins extraordinaire que la proposition même, c'est qu'elle ne fut pas hautement rejetée. Les Platéens demandèrent le temps de consulter les Athéniens : il leur fut accordé. Des députés furent dépêchés à Athènes, et y reçurent l'ordre de respecter leurs sermens et de rester fidèles à l'alliance qu'ils avaient jurée : cette réponse fut rapportée aux Lacédémoniens.

Rien assurément n'était moins juste et surtout moins religieux que leur conduite; ce fut cependant par une invocation religieuse qu'Archidamus déclara la guerre. Il prit à témoin les dieux et les héros de la contrée : « Dieux, s'écria-t-il, vous qui avez « sous votre protection la terre de Platée, « et vous, héros, soyez témoins que les Pla- « téens ont les premiers abjuré les sermens « que nous avons prêtés en commun; que « nous ne sommes pas venus injustement dans « ce pays, où nos pères, après vous avoir

Digitized by Google

« invoqués, défirent les Mèdes dans cette « campagne que vous leur accordâtes pour « champ de victoire ; que maintenant, dans « ce que nous pourrons entreprendre, nous « ne serons point injustes, puisque sur des « demandes convenables et plusieurs fois « réitérées nous ne recevons que des refus. « Permettez que ceux dont l'injustice pro- « voque nos armes soient punis, et que ceux « qui viennent justement les châtier satis- « fassent leur vengeance. »

Après cette invocation il fit travailler son armée aux dispositions du siége. Nous allons d'après Thucydide suivre les détails de cette opération, parce que c'est une occasion de faire connaître la pratique des anciens dans l'attaque et la défense des places.

Platée fut d'abord investie de palissades ; une terrasse fut ensuite élevée contre la ville ; on coupa des arbres sur le mont Cithéron, et l'on construisit des deux côtés de la terrasse une charpente qui la soutenait comme un mur, et l'empêchait de crouler ; les intervalles furent remplis de bois, de pierres, de tout ce qui pouvait servir à les combler. Cette construction fut l'ouvrage de soixante-

Digitized by Google

dix jours et d'autant de nuits; car la nuit même n'apportait pas de relâche aux fatigues des travailleurs.

Quand les Platéens virent s'élever la terrasse ils se mirent à surmonter d'une muraille de bois leurs anciens murs, du côté dont ils étaient menacés par les travaux des assiégeans; pour remplir les vides de cette charpente ils arrachaient les briques des maisons voisines. Cet ouvrage était couvert de cuirs et de peaux garnies de leurs poils, pour détruire l'effet des traits enduits de matières combustibles que lançaient les assiégeans.

Déjà ce mur avait acquis une très-haute élévation, et la terrasse qu'on lui opposait ne s'élevait pas avec moins de célérité; mais les Platéens s'avisèrent de faire des ouvertures à leur muraille du côté de cette plate-forme, et par là ils enlevaient la terre qu'entassaient les ennemis. Les Péloponésiens, pour rendre inutile cette manœuvre, remplirent de mortier des paniers de jonc, qu'ils jetèrent dans les vides, et qui ne pouvaient ni s'ébranler ni être emportés aussi facilement que la terre: les assiégés firent alors un autre essai; ils creusèrent des mines, et, les dirigeant par conjecture jusque sous la terrasse, ils entraînaient la

Digitized by Google

terre dont elle était construite; plus les assiégeans en jetaient de nouvelle, et moins ils avançaient.

Cependant les Platéens craignirent, malgré tous leurs travaux, de ne pouvoir résister longtemps à la multitude des Péloponésiens; eux-mêmes n'étaient qu'en petit nombre. Sur la première nouvelle qu'ils auraient un siége à soutenir, ils avaient fait passer à Athènes femmes, enfans, vieillards, en un mot toutes les bouches inutiles; quatre cents hommes étaient restés pour défendre la place; quatre-vingts Athéniens étaient avec eux; ils avaient aussi conservé une centaine de femmes pour faire le pain et le menu service.

Dans le dessein de se procurer une défense de plus, ils construisirent dans l'intérieur de la place un nouveau mur: si les ennemis parvenaient à forcer l'ancienne muraille, ils en trouveraient une nouvelle qu'il faudrait encore attaquer.

Les Péloponésiens, travaillant toujours à leur terrasse, approchaient les béliers de la place; l'un, amené sur la plate-forme, ébranla une partie considérable du grand ouvrage, et porta l'effroi dans l'âme des assiégés; d'autres furent appliqués à d'autres

Digitized by Google

parties des fortifications ; mais les assiégés parvinrent à les enlever en les engageant dans des cables en forme de lacets. On attachait aussi par les deux bouts à des chaînes de fer de puissans madriers; ils tenaient par ces chaînes à deux poutres inclinées qui s'avançaient en dehors du rempart. Quand le bélier allait frapper quelque partie de la muraille, on lâchait les chaînes; les madriers tombaient de leur propre poids, et en brisaient la tête.

Les assiégeans, ne pouvant plus tirer parti de leurs machines, essayèrent d'incendier la place, qui n'était pas d'une grande étendue. Ils jetèrent du feu, des fascines, du souffre, de la poix : l'embrasement fut terrible; mais le vent ne poussa pas la flamme, et l'incendie fut éteint par une pluie abondante.

Trompés dans cette dernière espérance, les Péloponésiens congédièrent une partie de l'armée et occupèrent l'autre à construire autour de la place un mur garni de fossés; ils s'y logèrent, et la place se trouva complétement investie. Tourmentés de la disette (1), sans espérance de recevoir d'Athènes aucun secours, et privés de tout autre moyen de salut, les assiégés formèrent le dessein de sortir

(1) Thucyd., l. 3, c. 20—24.

Digitized by Google

tous ensemble et de gravir le mur des ennemis : les auteurs de ce projet furent un certain Theænète, qui passait pour devin, et l'un des commandans nommé Eupolpide. Pour se faire une idée de l'entreprise, il faut savoir comment était construit le retranchement des Péloponésiens.

Il formait deux enceintes ; l'une du côté de la place assiégée, l'autre en dehors pour veiller sur les secours qui pouvaient arriver d'Athènes ; elles laissaient entre elles un espace de seize pieds, dans lequel étaient bâties pour la garnison des pièces distinctes et contiguës au mur, et le tout offrait l'apparence d'une muraille épaisse avec des créneaux des deux côtés ; de dix en dix créneaux s'élevaient de grandes tours aussi épaisses que le mur, et il ne restait de passage que par l'intervalle des tours elles-mêmes ; dans les nuits froides ou pluvieuses les créneaux étaient abandonnés, et la garde se faisait dans les tours.

Tous les assiégeans ne persistèrent pas dans le hardi projet d'une évasion ; il n'en resta qu'à peu près la moitié qui ne furent pas effrayés du danger de l'entreprise. Voici comment ils en préparèrent l'exécution. Ils firent des échelles de la hauteur des retranchemens

Digitized by Google

ennemis, qu'ils mesurèrent par les jointures des briques; plusieurs comptaient à la fois ces jointures; on recommençait plusieurs fois le calcul, et comme la distance n'était pas considérable, on devait finir par ne se pas tromper.

Ils profitèrent pour exécuter leur entreprise d'une nuit pluvieuse, sans clair de lune, et dans laquelle il faisait un grand vent. D'abord ils franchirent le fossé qui les entourait, et parvinrent au mur des ennemis sans être découverts par les sentinelles : celles-ci ne pouvaient dans l'obscurité les apercevoir d'avance; elles ne pouvaient non plus entendre le bruit de leur marche, qui était couvert par celui du vent. Les Platéens s'avançaient à quelque distance les uns des autres, pour n'être pas trahis par le choc de leurs armes; ils s'étaient équipés lestement, et, suivant l'usage constant des archers, ils n'avaient de chaussure qu'au pied gauche, pour n'être pas exposés à glisser dans la fange. Ils savaient que les intervalles des tours étaient abandonnés à cause du mauvais temps : ce fut là qu'ils s'avancèrent, et ceux qui portaient les échelles les appliquèrent aux murailles; douze hommes, n'ayant que le poignard et la cuirasse, montèrent d'abord partagés en deux bandes, dont

Digitized by Google

chacune gravit un côté opposé des tours; d'autres hommes suivirent également, armés à la légère et portant des javelots; après eux venaient ceux qui étaient chargés des boucliers; ils devaient les donner à ceux qui seraient montés les premiers s'il fallait en venir aux mains. Déjà le plus grand nombre avait gagné le haut du retranchement, quand les gardes des tours entendirent quelque bruit; il était causé par un Platéen, qui, voulant s'accrocher à une brique, l'avait fait tomber du haut des créneaux: aussitôt fut jeté le cri d'alarme; toutes les troupes assiégeantes accoururent à la muraille, sans savoir, par la pluie et dans les ténèbres, quel danger pouvait les menacer; en même temps ceux des Platéens qui étaient restés dans la ville sortirent, et, pour détourner l'attention des ennemis, ils donnèrent une fausse attaque à la partie du mur opposée à celle que leurs amis gravissaient. Il se faisait beaucoup de mouvement, mais toujours à la même place, personne n'osant quitter son poste pour porter ailleurs du secours; on ne savait que conjecturer. Les assiégeans levèrent les torches des signaux pour faire connaître à Thèbes qu'on était attaqué; mais les Platéens, qui étaient dans la

Digitized by Google

ville et qui s'étaient disposés à ce stratagème, élevèrent aussi de leur côté des signaux pour brouiller l'effet des premiers : les ennemis, n'y pouvant rien comprendre, devaient imaginer tout autre chose que ce qu arrivait, et dans leur perplexité, avant qu'ils prissent un parti, les hommes sortis de Platée devaient avoir consommé leur évasion.

Les gardes des tours furent égorgés : du haut de ces tours les Platéens, qui s'en étaient emparé, tiraient sur les ennemis et les tenaient en respect; ce fut cependant avec peine que les derniers qui descendirent purent gagner le fossé. Trois cents hommes se portèrent contre eux avec des flambeaux; mais ils ne firent que procurer aux Platéens, qui étaient dans l'obscurité, l'avantage de les mieux voir; ceux-ci se tenaient sur le bord du fossé, et perçaient de traits leurs ennemis, choisissant à loisir les parties du corps que les armes défensives laissaient à nu, tandis que la clarté des flambeaux empêchait de les voir eux-mêmes, plongés comme ils l'étaient dans les ténèbres. Ce ne fut pas sans peine qu'ils franchirent ensuite le fossé : il s'y était formé de la glace, mais trop faible pour les porter; il

Digitized by Google

tombait de la neige qui se fondait et qui remplit d'eau le fossé; ils en eurent jusqu'au-dessus des épaules; enfin ils eurent beaucoup à souffrir, mais aussi la rigueur du temps contribua beaucoup à leur évasion. Ils prirent d'abord la route de Thèbes, bien sûrs qu'on ne s'aviserait pas de les poursuivre par un chemin qui conduisait à une ville ennemie : ils voyaient les Péloponésiens marcher à leur poursuite avec des torches par la route qui menait à Athènes; quand ils crurent n'avoir plus rien à craindre de leur part, ils prirent des chemins détournés qui les conduisirent à cette ville.

Les infortunés qui n'avaient pas eu l'audace de partager leur entreprise (1), affaiblis par la retraite de leurs compagnons et par la faim, n'étaient pas en état de se défendre, et la place aurait pu être emportée de vive force; mais le général lacédémonien, pour éviter qu'elle entrât un jour dans les restitutions qui seraient stipulées à la paix, voulait qu'elle parût lui avoir été remise par la propre volonté des habitans. Il envoya donc un héraut leur déclarer que s'ils la lui livraient sans se

(1) Thucyd., l. 3, c. 52—68.

Digitized by Google

laisser forcer, il n'y aurait de punis que les coupables, et que personne ne subirait aucune peine sans avoir été mis en jugement.

La proposition fut acceptée (1), et les Platéens n'eurent pas d'abord lieu de croire qu'ils auraient à se repentir de leur confiance; on ne leur fit aucun mal, et ils reçurent des vivres en attendant l'arrivée des juges qu'on avait mandés de Lacédémone au nombre de cinq. Quelle fut leur surprise quand ces juges, sans dresser aucune instruction, réduisirent l'interrogatoire à leur demander si, dans la guerre actuelle, ils avaient rendu quelque service à Lacédémone et à ses alliés! Ils les firent comparaître les uns après les autres, firent à chacun d'eux la question fatale, et ces infortunés, qui, longtemps investis par eux, leur avaient opposé une juste défense, ne pouvaient répondre qu'ils les eussent servis; leur silence était leur arrêt de mort : les femmes furent réduites en servitude. Telle était l'équité des Lacédémoniens, qui se donnaient pour le peuple le plus juste de la Grèce.

Les Thébains firent d'abord entrer dans la ville ceux des Platéens qui l'avaient quittée après l'avoir trahie, et pour en compléter la

(1) An 427 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

population ils leur joignirent des Mégariens; mais bientôt après, toujours plus exaspérés dans leur haine, et ne voulant pas même laisser subsister le nom de Platée, ils la rasèrent jusque dans ses fondemens.

A peu près dans le même temps les Athéniens, incités par un démagogue furieux, furent sur le point de se souiller d'une cruauté semblable.

Comme il devait arriver dans les dissensions de la Grèce, les peuples alliés ou sujets d'Athènes ou de Lacédémone croyaient recouvrer la liberté en cherchant à passer sous un autre joug; trompés dans leurs espérances, ou ils trouvaient de nouveaux maîtres non moins impérieux que les premiers, ou, retenus dans les liens de leurs anciens dominateurs, ils en éprouvaient les plus terribles vengeances.

Lesbos est par son étendue la seconde des îles de la mer Egée; elle était entrée dans l'alliance d'Athènes après avoir été soustraite à la domination des Perses par la valeur réunie d'Athènes et de Lacédémone. Le nom doux et harmonieux de Lesbos présente à la pensée des images agréables, quand on se rappelle qu'elle fut la patrie de Sapho : Mitylène, la

Digitized by Google

principale de ses villes, offre un intérêt plus grave, pour avoir donné naissance au sage Pittacus, dont elle reçut des lois.

Cette île était trop puissante pour supporter patiemment la supériorité d'Athènes, dont l'amitié était pesante, et dont l'alliance était une servitude. Les Lesbiens, voyant les plus faibles alliés d'Athènes successivement soumis à l'état de sujets, attendaient un semblable sort, avec la seule espérance d'être les derniers à le subir : les Athéniens avaient pour eux des ménagemens politiques, surtout en temps de guerre; mais les Lesbiens redoutaient en tout temps et la formidable marine de cette république, et son ambition, qu'elle ne travaillait pas même à dissimuler. Ils différaient de manifester des sentimens qui seraient punis comme des crimes; mais quand ils virent les Athéniens moissonnés par la peste et attaqués en même temps par toutes les forces du Péloponèse, ils eurent le malheur de croire que le moment était venu de se déclarer.

Tous, excepté ceux de Méthymne, conjurèrent pour secouer le joug de leurs maîtres altiers (1). C'était un dessein qu'ils avaient conçu même avant la guerre; mais Lacédé-

(1) An 428 avant l'ère vulgaire; Thucyd., l. 3, c. 2—19.

Digitized by Google

mone, qui ne voulait pas alors rompre la paix, avait refusé de les recevoir dans son alliance. La rupture entre Athènes et Sparte leur sembla propice à leurs desseins : ils firent les préparatifs de leur défection, et ne purent les tenir assez secrets pour qu'ils ne fussent pas dénoncés aux Athéniens. Ceux-ci, travaillés à la fois par la guerre et par la peste, voyaient déjà avec douleur se joindre à leurs autres ennemis les habitans de Corcyre, qui avaient une marine, et dont la puissance n'était pas encore entamée : la défection de Délos était un coup plus funeste encore; ils refusèrent d'abord d'en écouter la dénonciation, et ne voulaient pas qu'elle fût vraie, parce qu'elle était affligeante. Mais quand il ne leur fut plus enfin permis de conserver aucun doute sur le complot qui se formait contre eux à Mitylène, ils tentèrent de surprendre la place un jour de fête. Les Mityléniens, avertis du danger, se mirent en état de défense, entrèrent en négociation avec la république qu'ils trahissaient, et envoyèrent en même temps des députés à Lacédémone. Les Lacédémoniens, au lieu de les secourir directement, attaquèrent à la fois l'Attique par terre et par mer (1) : c'était

(1) Ils firent construire des machines pour transpor-

Digitized by Google

[illegible] L'HISTOIRE GRECQUE.

[illegible] à la [illegible] propres intérêts et [illegible] Lesbiens; car ils pensaient que les [illegible] étaient incapables de résister, ou [illegible] la défense de rappeler la flotte [illegible] de Lesbos. Ils m'[illegible] les ressources d'Athènes : celle [illegible] n'affaiblit point la flotte de Lesbos [illegible] dans un état de défense respectable [illegible] de Lacédémone, et fit encore par- [illegible] pour infester les côtes du [illegible] Les [illegible], qui étaient [illegible] la dessein d'attaquer, furent obli- [illegible] pour se défendre.

[illegible] de équipèrent une flotte des- [illegible] de Méphée, mais ils [illegible] cette opération avec leur lenteur [illegible] que les Athéniens [illegible] avec toute la rapidité que leur [illegible] suivant l'usage de ce temps, [illegible] de Méphée en sans [illegible] [illegible] ressaisit [illegible] toutes parts, et qui [illegible] aux [illegible]

[illegible] Commandante, [illegible]

Digitized by Google

truisirent aussi des forts dans des endroits d'une facile défense et voisins de la place.

La disette ne tarda pas à s'y faire sentir (1). Un Lacédémonien nommé Salæthe s'y était introduit; il conseilla de faire un dernier effort, d'armer les dernières classes du peuple, et d'attaquer les assiégeans. Ce conseil fut suivi, et ne fit que hâter le malheur dont on était menacé. Partout le peupl eétait porté pour les Athéniens, protecteurs déclarés du gouvernement populaire : dès que celui de Mitylène eut des armes il cessa d'obéir aux magistrats, força les riches à lui distribuer tout le blé dont ils avaient fait des magasins nécessaires dans une ville investie, et les menaça, s'ils rejetaient cette demande, d'ouvrir les portes aux assiégeans.

Ceux qui étaient à la tête du gouvernement aimèrent mieux se livrer eux-mêmes que d'être livrés; ils traitèrent avec Pachès, commandant de l'armée athénienne. La convention portait que les portes de la ville seraient ouvertes à l'armée, que le sort des habitans serait soumis aux résolutions que prendrait l'assemblée d'Athènes, qu'ils enverraient des députés

(1) Thucyd., l. 3, c. 27—50.

Digitized by Google

pour y ménager leurs intérêts, et qu'en attendant leur retour Pachès ne mettrait aucun Mitylénien dans les fers, ne le réduirait en esclavage, ne lui ferait donner la mort. Ceux qui s'étaient le plus ouvertement déclarés en faveur de Lacédémone cherchèrent un asile aux pieds des autels : Pachès leur donna sa foi, et les mit en dépôt à Ténédos jusqu'à ce que les Athéniens eussent prononcé sur leur sort.

La galère que Pachès expédia pour informer les Athéniens de la réduction de Mitylène portait quelques habitans qui s'étaient fortement déclarés pour la faction de Sparte, et avec eux le lacédémonien Salæthe : celui-ci fut mis à mort sans différer. Cette exécution d'un homme à qui l'on ne pouvait reprocher que d'avoir servi son pays n'avait pas aux yeux des anciens toute l'atrocité qui nous révolte; mais elle n'était que le prélude des cruautés que préparait le peuple le plus doux de la Grèce. Athènes était alors conduite par un orateur qui n'avait dans le caractère que de la bassesse, dans l'âme que de la férocité : c'était Cléon, le plus ridicule des hommes de son temps, s'il n'en avait pas été le plus odieux; il s'était fait connaître dès le temps de Périclès par les calom-

Digitized by Google

nies qu'il ne cessait de répandre contre cet illustre citoyen. Il avait la facilité de parler sans ordre et sans jugement, mais avec une véhémence capable de séduire la populace; son éloquence était criarde; ses gestes, son action étaient ignobles, indécens, mais ils entraînaient la multitude par leur impétuosité; il se tourmentait, s'agitait, et frappait du pied en courant sur la tribune; il flattait la jalousie de l'ignorant et du pauvre, en leur présentant sous un aspect odieux les hommes que, pour leurs talens ou leurs vertus, ils auraient voulu respecter. Le peuple le méprisait, le craignait, et se livrait à lui en esclave. Il parla dans l'affaire des Mitylériens, et ce fut pour obtenir contre eux un décret qui devait déshonorer Athènes: la mort de ceux qui étaient en âge d'homme fut impitoyablement prononcée; les femmes, les enfans condamnés à la servitude; les citoyens pauvres qui par leur soulèvement avaient forcé les riches à se rendre, n'étaient pas exceptés de cette sentence de mort. Une galère fut expédiée à l'instant pour porter ce décret à Pachès et lui en ordonner la prompte exécution. Il semblait, à la fureur des Athéniens exaltée par Cléon, que la mort ne volerait pas assez promptement

Digitized by Google

sur les flots pour aller moissonner des milliers de malheureux.

Mais à peine avaient-ils quitté la place que, loin de l'homme affreux qui les avait égarés, ils se livrèrent au repentir; ils n'entendaient plus tonner la voix meurtrière de Cléon, et frémissaient d'avoir eux-mêmes par leurs suffrages enveloppé dans la punition des coupables un si grand nombre d'innocens.

Les députés de Mitylène qui se trouvaient à Athènes et les citoyens qui leur étaient favorables profitèrent de la révolution qui s'était opérée dans les esprits pour engager les hommes en place à remettre l'affaire en délibération : ceux-ci se laissèrent aisément persuader, certains de ne faire que seconder le vœu du plus grand nombre des citoyens. L'assemblée fut aussitôt convoquée, et Cléon prit la parole pour soutenir le décret qu'il avait fait rendre la veille. La contradiction le rendit encore plus farouche, et le peuple fut entraîné une seconde fois par la véhémence sanguinaire de son élocution; ceux-mêmes des citoyens qui venaient de se livrer aux doux sentimens de la pitié condamnèrent

Digitized by Google

en grand nombre leur faiblesse en l'écoulant; ils se reprochaient d'avoir été près de trahir, par une coupable commisération, les intérêts de la patrie.

Telles étaient les dispositions d'une grande partie de l'assemblée, quand un citoyen prit la parole pour épargner un crime à la république : il se nommait Diodore; son nom mérite d'être conservé. Il ne chercha point à détruire l'impression trop récente que les Athéniens venaient de recevoir, ni à les attendrir sur le sort des Mityléniens; plus adroit, il s'attacha seulement à leur prouver qu'ils ne pouvaient les faire périr sans blesser leurs plus chers intérêts, que tous ceux qui se souleveraient désormais contre Athènes se défendraient jusqu'à la dernière extrémité et ne laisseraient aux vainqueurs que des ruines, que la république perdrait ainsi les tributs qu'elle levait sur les villes soumises, et qu'en confondant les innocens avec les coupables elle n'aurait plus pour elle dans les villes révoltées la faction du peuple, qui donne toujours aux riches une utile inquiétude. Quand il eut cessé de parler il y eut encore des débats assez vifs;

Digitized by Google

mais enfin son avis l'emporta, et l'assemblée se déclara pour la clémence, ou plutôt pour la justice. Aussitôt fut expédiée une seconde galère : on craignait qu'elle ne fût prévenue par celle qu'on avait déjà fait partir et qu'elle ne trouvât le décret exécuté. Les matelots, sous la promesse d'une récompense, manœuvrèrent sans relâche, et ils eurent le bonheur de n'éprouver aucun vent contraire. La première galère, chargée d'une triste mission, ne hâtait pas sa course, et la seconde fit tant de diligence qu'elle ne fut prévenue que du temps qu'il fallait à Pachès pour lire le décret. On allait obéir : la seconde galère arrive, et empêche l'exécution. Ce ne fut qu'à cet intervalle d'un moment que tint le sort de Mitylène.

Mais la fureur des hommes sanguinaires qui avaient demandé la mort des Mityléniens se tourna contre Pachès : on sait du moins qu'à peine de retour il fut appelé en justice pour rendre compte des frais de son expédition ; indigné de cette injure, il ne descendit point à se justifier, et se donna la mort.

On excuse, en la rejetant sur Cléon, la cruelle résolution que les Athéniens avaient prise contre les citoyens de Mitylène : mais

Digitized by Google

Cléon était mort depuis quatre ans (1) quand ils traitèrent avec la même cruauté ceux de Mélos, qui se livraient à leur discrétion; les hommes en âge de porter les armes furent mis à mort, et l'on vendit les enfans et les femmes: leur crime était de n'avoir pas voulu trahir lâchement leur ancienne alliance avec Lacédémone.

Nous avons vu que dans l'affaire d'Epidamne, dont les suites avaient servi de prétexte à la guerre du Péloponèse, les Corinthiens avaient pris sur mer des citoyens de Corcyre (2); ils parvinrent à les corrompre, tirèrent d'eux l'engagement de livrer leur patrie, et les renvoyèrent en supposant que les hôtes de ces captifs avaient cautionné leur rançon. Ces citoyens perfides, à peine de retour, intriguèrent pour exciter un soulèvement contre Athènes, et si d'abord ils ne réussirent pas dans ce projet, ils ne perdirent pas l'espérance. Personne ne montrait plus d'attachement à l'alliance d'Athènes qu'un certain Pithias : ils l'accusèrent de vouloir asservir son pays aux Athéniens, et eurent le chagrin de le voir absoudre.

(1) An 417 avant l'ère vulgaire. (Thucyd., l. 5, c. 106.)
(2) Thucyd., l. 3, c. 70—85.

Digitized by Google

C'était la faction aristocratique qui l'avait persécuté; elle devint l'objet de sa vengeance. Il accusa cinq des plus riches citoyens d'avoir arraché des palissades autour d'une enceinte sacrée : c'était les accuser de sacrilége. Condamnés à une amende exorbitante qu'ils ne pouvaient payer sur-le-champ, ils se réfugièrent dans un temple, et demandèrent qu'au moins il leur fût permis de payer la somme en différens termes; mais Pithias, alors membre du sénat, obtint que, sans leur accorder aucun délai, il fût procédé contre eux suivant toute la rigueur de la loi. Réduits au désespoir, ils abandonnèrent leur asile, s'armèrent de poignards, se jetèrent au milieu du sénat, tuèrent Pithias, plusieurs autres sénateurs, et même de simples hommes privés.

Couverts du sang de soixante citoyens, ils convoquèrent l'assemblée et se vantèrent d'avoir préservé seuls leur pays de la domination d'Athènes. Leur faction se trouva la plus forte; elle fit arrêter qu'il ne serait plus admis à la fois dans le port qu'un seul vaisseau d'Athènes et même de Corinthe, et que s'il s'en présentait davantage ils seraient traités comme ennemis. Le peuple fut forcé

Digitized by Google

de ratifier cette résolution, et des députés furent envoyés à Athènes pour y signifier le décret : ils y furent regardés comme des factieux ; on les mit en dépôt à Egine, et l'on traita de même ceux de leur parti qui se trouvaient dans la ville.

A peu près en même temps (1) une députation de Lacédémone fut amenée à Corcyre sur une galère de Corinthe : elle encouragea la faction des riches; ceux-ci attaquèrent le peuple, et il se livra un combat dont ils eurent l'avantage. La nuit survint; le peuple se réfugia dans la citadelle et sur la partie de la ville la plus élevée, s'y forma en corps d'armée, et s'y fortifia. Les riches s'emparèrent de la place publique, où la plupart d'entre eux avaient leurs maisons. Les deux factions envoyèrent dans les campagnes appeler les esclaves à leur secours : mais les esclaves sont presque toujours d'injustes ou de justes ennemis de leurs maîtres; les uns parce qu'ils sont en effet maltraités, les autres parce que la qualité de maître suffit pour les leur rendre odieux. La plupart se joignirent donc au peuple, qui, fort de leur assistance, et ayant pour lui l'avantage de la

(1) An 426 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

position et celui du nombre, devint à son tour agresseur, et remporta la victoire. Il fut bien secondé par les femmes, toujours plus violentes que les hommes dans les mouvemens séditieux; elles lancèrent des tuiles du haut des maisons, et comme l'irritation des nerfs ressemble chez elles à du courage, elles soutinrent le bruit des armes avec une intrépidité qui paraissait au-dessus de leur sexe.

La faction de l'aristocratie craignit que le peuple ne s'emparât du chantier des vaisseaux; elle mit le feu aux édifices qui formaient l'enceinte de la place. Les riches n'épargnèrent pas même leurs propres maisons: là étaient les magasins de toutes les richesses qui appartenaient au commerce; ils furent brûlés, et si le vent eût soufflé du côté de la ville, elle aurait été réduite en cendres.

Pendant que les deux partis se tiennent sur leurs gardes, arrive une flotte de douze vaisseaux athéniens : Nicostrate la commandait. Il amena les deux partis à une sorte de réconciliation : la faction du peuple obtint qu'il lui laisserait cinq de ses vaisseaux, et lui en équipa cinq de Corcyre; ce fut ses ennemis qu'elle choisit pour les monter : cette préfé-

Digitized by Google

rence leur inspira de justes soupçons ; ils craignirent d'être envoyés à Athènes pour y recevoir la mort, et se réfugièrent dans le temple des Dioscures (Castor et Pollux). Le peuple saisit ce prétexte pour s'armer ; il feignit de croire que ces infortunés avaient de mauvais desseins, parce qu'ils avaient de la défiance, et leurs craintes trop légitimes furent traitées de complots pernicieux ; il alla dans leurs maisons enlever leurs armes, et il aurait même tué quelques riches si Nicostrate n'eût empêché cet attentat. Tous ceux qui se distinguaient par leur fortune reconnurent qu'ils étaient menacés ; ils tremblèrent pour leurs jours, et cherchèrent un asile dans l'enceinte inviolable consacrée à Junon.

Alors relâcha dans la rade de Corcyre une flotte du Péloponèse : c'était un rayon d'espérance qui luisait pour la faction aristocratique. Cette flotte fut en effet victorieuse ; mais, sur des signaux qu'elle reçut pendant la nuit, elle fut obligée de se retirer, et une nouvelle flotte athénienne, commandée par Eurymédon, entra dans le port.

A l'arrivée de la flotte lacédémonienne la faction du peuple avait traité avec le parti

Digitized by Google

contraire, et avait même persuadé à plusieurs membres de cette faction de monter sur les trente vaisseaux qu'on équipait contre les Lacédémoniens ; mais quand ceux-ci eurent fait leur retraite elle tua tous ceux qu'elle regardait comme ses ennemis; elle tira des vaisseaux, elle égorgea ceux qu'elle y avait fait monter, et fit entendre aux malheureux qui s'étaient réfugiés sous la protection de Junon qu'ils feraient bien de se mettre en justice. Tous ceux qui osaient se fier à l'équité des juges furent condamnés à mort : il en restait encore un grand nombre dans l'enceinte sacrée; instruits du sort de leurs compagnons, ils se pendirent à des arbres, se tuèrent les uns les autres, et se firent pour leur destruction des armes de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer.

La ville fut un théâtre de carnage; des créanciers furent massacrés par leurs débiteurs, un père tua son fils, des supplians furent arrachés des asiles sacrés, d'autres égorgés aux pieds des autels, d'autres périrent murés dans le temple de Bacchus.

Thucydide (1) nous a laissé un tableau bien remarquable des troubles de la malheu-

(1) L. 3, c. 82—84.

Digitized by Google

reuse Corcyre; la sédition, dit-il, y parut d'autant plus cruelle qu'elle fut la première. Dans la suite la Grèce presque entière fut ébranlée, et comme la discorde y régna partout, on vit partout les chefs du parti populaire appeler les Athéniens, et la faction du petit nombre les Lacédémoniens. Abandonnées à la dissension, les villes éprouvèrent des calamités qui se renouvelleront toujours tant que la nature humaine restera la même, mais plus terribles ou plus douces, et différentes dans leurs caractères, suivant la diversité des événemens qui les feront naître.

Les villes qui se livraient les dernières à la sédition, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à des excès encore plus affreux, jalouses de se distinguer par la gloire de l'invention, soit dans l'art de nuire à leurs ennemis, soit dans l'atrocité jusqu'alors inouie des vengeances : on en vint jusqu'à changer l'acception ordinaire des mots; l'audace insensée fut traitée de zèle courageux pour ses amis; la circonspecte prévoyance de lâcheté déguisée, et l'on ne vit dans la modestie qu'une excuse de la pusillanimité; être prudent en toute occasion c'était n'être propre à rien, mais avec un fol emporte-

Digitized by Google

ment on passait pour homme de cœur ; se bien consulter pour ne rien mettre au hasard c'était chercher un prétexte spécieux de refuser ses services ; l'homme violent était un homme sûr, celui qui le contrariait un homme suspect ; dresser des embûches et réussir c'était avoir de l'esprit ; les prévenir c'était en avoir davantage ; prendre d'avance ses mesures pour n'avoir besoin ni de surprendre les autres ni de se garantir d'être surpris par eux, c'était trahir l'amitié et avoir peur des ennemis ; enfin, pour mériter des éloges il fallait être le premier à faire du mal à ceux de qui l'on pouvait en attendre : on n'obtenait pas moins d'estime quand on avait l'adresse de nuire à celui qui ne songeait à blesser personne ; les compagnons de parti étaient préférés aux parens, comme plus disposés à tout oser, sans prétexter aucune excuse. Ce n'était pas sur la foi des sermens que ceux qui formaient ces ligues établissaient leur confiance réciproque, mais sur ce qu'ils se connaissaient réciproquement capables de tout enfreindre en commun, et l'on se trouvait plus heureux d'avoir à se venger que de n'avoir pas reçu le premier une offense ; des sermens de réconciliation étaient res-

Digitized by Google

pectés pour le moment, parce qu'on voulait se tirer d'embarras, et qu'on n'avait pas d'autres ressources; mais celui qui parvenait à se trouver le premier en force, et dont l'ennemi n'était pas sur ses gardes, avait bien plus de plaisir à se venger en abusant de sa confiance que s'il l'eût pu faire ouvertement; il se faisait un titre de gloire de prendre une vengeance infaillible, de devoir à la ruse sa supériorité, et de remporter le prix de la fourbe; car en général les méchans se font plus aisément la réputation de gens habiles que les maladroits celle d'honnêtes gens.

La cause de tous ces maux était cette fureur de dominer qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux de l'égalité politique, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie; mais elle-même était le prix qu'ils se disputaient. Dans leur lutte réciproque pour l'emporter les uns sur les autres par quelque moyen que ce fût, il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace. Devenus supérieurs à leurs ennemis, ils ne mesuraient ni sur la justice ni sur l'intérêt de l'Etat les maux qu'ils

Digitized by Google

leur faisaient souffrir, et ne consultaient que leur plaisir ou leurs caprices; jamais ni l'un ni l'autre parti ne transigeait de bonne foi; mais ceux qui parvenaient à leurs fins en cachant adroitement leur astuce avaient le plus de réputation. Les citoyens modérés étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient pas avec elles, soit parce qu'on enviait leur tranquillité.

Il n'y eut pas de crime qui n'infestât la Grèce. La simplicité, qui est surtout l'apanage des âmes nobles, devint un ridicule et disparut; il fallait être toujours en défiance les uns contre les autres, toujours sur ses gardes, et dans les réconciliations on ne pouvait se fier à la parole la plus sûre, aux sermens les plus terribles : ceux qui avaient le moins d'esprit avaient le plus souvent l'avantage; comme ils ne pouvaient se dissimuler les talens de leurs adversaires, ils craignaient que ceux-ci ne trouvassent dans leur adresse des moyens de les prévenir et de les surprendre, et couraient à l'occasion de faire des coups de main; mais ceux dont l'orgueil dédaignait de pressentir les desseins de leurs ennemis, et qui croyaient n'avoir pas besoin de recourir aux voies de fait, dans l'idée que

Digitized by Google

leur esprit les servirait aussi bien, se trouvaient sans défense, et le plus souvent ils se perdaient.

Ce fut à Corcyre que commencèrent la plupart de ces excès; on y osa tout ce que peuvent se permettre des malheureux qu'on a gouvernés longtemps avec insolence, et qui veulent rendre ce qu'on leur a fait souffrir; tout ce dont sont capables des indigens qui, pour se délivrer de leur misère accoutumée, ne songent dans la passion qui les agite qu'à s'emparer des richesses d'autrui, même au mépris de la justice; enfin tout ce que peuvent aussi faire des hommes qui, sans être conduits par la cupidité, n'attaquent leurs ennemis que par des principes de justice, mais se laissent emporter par l'ignorance et la colère au point de se montrer cruels et inexorables. Ainsi dans cette malheureuse ville la société fut dissoute; et comme il est dans la nature de l'homme d'aimer à enfreindre les lois, même lorsqu'elles sont en vigueur, ce penchant l'emporta sur elles; on prit plaisir à se montrer effréné dans ses fureurs, à se mettre au-dessus de la justice, à se déclarer supérieur à tout ce qui avait quelque supériorité : tels furent les effets de la

Digitized by Google

guerre. Les hommes, quand il s'agit de se venger, se plaisent à enfreindre les lois générales qui condamnent leurs excès, qui laissent à tous l'espérance de se sauver s'ils tombent eux-mêmes dans le malheur, et de n'être pas abandonnés dans des conjonctures difficiles où ils pourront avoir besoin de les implorer.

Quand les Athéniens se furent éloignés de Corcyre, les citoyens qui, au nombre de cinq cents, étaient échappés au massacre, s'emparèrent de la côte et des forts élevés sur le continent; c'était de là qu'ils partaient pour tourmenter et piller les habitans de l'île. Ils se procurèrent des vaisseaux et quelques troupes auxiliaires, et, passant dans l'île, ils brûlèrent les bâtimens qui les avaient apportés, pour ne se réserver d'autre espérance de salut que de se rendre maîtres du pays. Ils s'emparèrent du mont Istône, qu'ils fortifièrent et dominèrent sur le continent.

Plusieurs années après (1) une flotte athénienne, qui passait en Sicile, prit terre à Corcyre. Les troupes qui la montaient se joignirent aux Corcyréens de la ville contre ceux d'Istône : ceux-ci, après s'être vus forcés d'a-

(1) Thucyd., l. 4, c. 46—48.

Digitized by Google

bandonner leur fort, en vinrent à une capitulation; ils convinrent de livrer leurs troupes auxiliaires, de rendre leurs armes et de se soumettre au jugement du peuple d'Athènes. Ils reçurent la parole des généraux athéniens, qui les transportèrent dans une île voisine, où ils devaient être gardés jusqu'à ce que l'on pût mettre à la voile pour les ports de l'Attique: mais un dernier article de ce traité devait causer leur perte; il portait que si quelqu'un d'entre eux tentait de s'évader, la convention serait nulle pour tous les autres. Les Corcyréens de la ville gagnèrent de faux amis de ces malheureux, qui leur firent entendre que l'intention des généraux athéniens était de les livrer au peuple de Corcyre, et qu'il n'y avait pour eux de salut que dans une prompte fuite; ils s'engagèrent même à leur fournir un vaisseau.

Il y en eut beaucoup qui donnèrent dans le piége; ils furent arrêtés à leur départ, et comme dès lors la capitulation était rompue, tous furent enlevés et renfermés dans un vaste bâtiment : on les en retirait par vingtaine à la fois; attachés les uns aux autres, ils étaient conduits entre deux haies de

Digitized by Google

Digitized by Google

qui ne s'étaient pas attachés à la faction populaire.

La peste continuait dans l'Attique (1), ou reparaissait lorsqu'on la croyait éteinte : des tremblemens de terre imprimaient la terreur dans cette contrée et dans la Béotie ; ils détruisaient sur la côte occidentale de l'Eubée la ville florissante d'Oropia, ils engloutissaient deux des îles Cyclades, renversaient une partie des murs d'Athènes, le Prytanée et plusieurs autres édifices : l'Etna éprouvait la troisième éruption que connussent les Grecs (2), et les laves qu'il vomissait détruisaient dans les campagnes de Catane l'espérance des industrieux cultivateurs. Tant de calamités envoyées par la nature, et toutes celles qui accompagnent la guerre, auraient dû ramener un esprit de paix ; mais les passions, qui dans les deux partis étaient encore aigries par le malheur, en éloignaient le retour, et les deux puissances rivales, Athènes et Lacédémone, s'opiniâtraient à continuer

(1) Thucyd., l. 3, c. 87—116.

(2) Ces trois éruptions n'avaient pas sans doute été les premières : ce passage nous apprend seulement que l'Etna avait éprouvé un long repos.

Digitized by Google

les hostilités, parce qu'elles en attendaient la réparation de leurs pertes. Enfin, les troupes du Péloponèse, qui s'étaient rassemblées auprès de Corinthe pour faire dans l'Attique leurs incursions accoutumées, furent obligées par les tremblemens de terre de faire leur retraite.

Cependant Démosthène (1), l'un des généraux athéniens, était à Naupacte, ville appartenant aux Messéniens; avec leur secours et ceux de quelques autres alliés, il entreprit de réduire l'Etolie, l'Ambracie, la Leucadie. Les alliés étaient mal d'accord entre eux; on ne put faire dans les deux dernières contrées aucune opération décisive, et l'on éprouva une honteuse défaite de la part des Etoliens, barbares qui combattaient en barbares, fuyant toujours, mais lançant toujours des traits dans leur fuite, et qui réduisirent leurs ennemis aux dernières extrémités, lors même qu'ils n'osaient les regarder en face.

Démosthène, après cette humiliation (2), craignait de retourner dans sa patrie; mais, par son courage et son activité, il eut la gloire de défendre Naupacte et l'Acarnanie contre

(1) Thucyd., l. 3, c. 94—98.
(2) Ibid., c. 107—114.

Digitized by Google

les Etoliens et les Ambraciotes, et couronna ses premiers succès par la dispersion et l'entière défaite des troupes d'Ambracie.

Il pouvait se remontrer avec honneur dans Athènes; il voulut, avant de reparaître aux yeux de ses concitoyens, s'illustrer encore par de nouveaux exploits. Une flotte athénienne courait les mers le long des côtes du Péloponèse : il y monta comme volontaire (1). Les Messéniens qui étaient avec lui sur les vaisseaux regardaient avec douleur ces rivages autrefois occupés par leurs ancêtres, et qui leur rappelaient leur ancienne fortune et les outrages qu'ils avaient reçus de l'orgueilleuse Sparte; ils regrettaient surtout l'antique Pylos, que l'on regardait comme la capitale de Nestor, le plus sage des Grecs dans le siècle des héros. Démosthène, enflammé par leurs discours et amoureux de gloire, se promettait un nom immortel s'il relevait les murs de cette cité jadis célèbre, dont il n'existait plus que le sol et le nom; mais les généraux ne partageaient pas son noble enthousiasme, et refusaient de prendre terre. Contrarié par eux, il fut mieux servi par une tempête, qui poussa la flotte dans le havre de

(1) Thucyd., l. 4, c. 3—5.

Digitized by Google

Pylos. Les soldats, animés par sa voix, secondèrent son ardeur; sans outils, sans machines, portant le mortier sur leur dos nu et courbé, et le retenant avec les mains, ils élevèrent des murailles, construisirent des édifices grossiers, et en peu de jours la place fut en état de défense.

La flotte partit dès que les vents furent devenus favorables, ne laissant à Démosthène que cinq vaisseaux pour garder son ouvrage. A la nouvelle du rétablissmeent de Pylos, les Lacédémoniens quittèrent l'Attique, où ils étaient allés, suivant leur usage, porter la dévastation; ceux qui étaient à Lacédémone prirent les armes, et bientôt Pylos fut attaquée par terre et par mer (1). Brasidas, qui devait bientôt après se faire une grande réputation d'habileté et de valeur, commandait les Lacédémoniens : son courage fut inutile; couvert de blessures, précipité dans la mer, sauvé avec peine presque mourant par le zèle de ses soldats, il ne reprit l'usage de ses sens que pour voir sa flotte dispersée par un secours amené d'Athènes. Mais ce qui rendit cette journée plus funeste à sa patrie, il fut contraint d'abandonner à Sphacterie, île in-

(1) Thucyd., l. 4, c. 8—23 et 26—39; Plut., in Nicia.

Digitized by Google

habitée et stérile, quatre cent vingt jeunes guerriers qu'il y avait placés, et dont une partie appartenait aux familles les plus distinguées de Sparte.

Pour recouvrer cette brillante jeunesse (1) les Lacédémoniens, malgré leur orgueil, s'humilièrent jusqu'à demander aux Athéniens la paix et leur alliance (2). Leurs ambassadeurs en cette occasion renoncèrent à l'ordinaire brièveté de leur style, et firent un assez long détail des vicissitudes de la fortune et des avantages que les deux républiques devaient se promettre de leur réconciliation.

Ces avantages étaient réels, et les Athéniens, bien conseillés, auraient été capables de les sentir : mais Cléon prenait chaque jour un plus grand ascendant sur la classe la plus nombreuse et la moins éclairée ; traité quelquefois par elle avec le mépris que lui attiraient ses ridicules, il recevait l'opprobre sans

(1) An 425 avant l'ère vulgaire; Thucyd.; Plut., in Nicia.

(2) Comme les vrais citoyens de Sparte, qu'on appellait les égaux et qui seuls jouissaient du droit de cité, étaient en petit nombre, la perte de quelques centaines d'hommes, qui aurait été à peine sensible pour la république d'Athènes, était considérable pour celle de Sparte.

Digitized by Google

rougir, et par sa patience effrontée il se rendait maître de ceux mêmes qui l'outrageaient : les hommes les plus bas, lui voyant partager leur bassesse et même la surpasser, ne pouvaient manquer de lui être favorables.

Les plus honnêtes des citoyens lui opposaient Nicias, que nous devons faire connaître, et qui mérite d'être connu. Dès le temps de Périclès il avait eu du commandement dans les armées et des places dans l'administration publique, et s'était acquis dans ces différens emplois l'estime de sa nation. Vaillant contre les ennemis, sa timidité était d'ailleurs extrême ; elle lui fut nuisible quelquefois ; mais plus souvent elle le servit bien ; elle semblait lui être inspirée par son respect pour le peuple, et le peuple lui en avait obligation comme d'une qualité populaire. Les mines d'argent qu'il possédait à Laurium lui procuraient de grandes richesses, et ces richesses il les employait à gagner les bonnes grâces de la multitude par des fêtes, par des spectacles, par des présens qu'il faisait aux temples les plus célèbres, et qui longtemps après lui en firent encore l'ornement. Il faisait du bien aux gens qui méritaient d'en recevoir ; il en faisait aux méchans pour les

Digitized by Google

gagner et pour n'avoir pas à redouter leur scélératesse. La crainte d'être impliqué dans des propos qui eussent pu le rendre suspect l'éloignait des repas et des sociétés nombreuses. Dans la solitude à laquelle il se condamnait, son temps lui restait tout entier; il en perdait peut-être une partie, mais comme il n'était pas hors de vraisemblance qu'il le consacrât aux affaires publiques, il faisait répandre dans le monde, par des gens affidés, qu'il l'y consacrait en effet. Il craignait beaucoup le jugement du peuple, et, se rappelant avec effroi l'exemple de Miltiade, de Thémistocle, et même celui de Périclès, il n'était chargé d'aucune fonction publique qu'il n'en remplît scrupuleusement les moindres détails, soigneux d'éviter, dans une république où tout citoyen avait droit d'être accusateur, et où beaucoup faisaient métier de l'être, le désagrément et même les dangers d'une accusation. Il faisait donc bien tout ce qui lui était confié; mais comme il ne hasardait rien, ses opérations civiles et militaires ne pouvaient jamais avoir cet éclat qui est la récompense de l'audace heureuse.

Sage comme il l'était, et ne craignant pas

Digitized by Google

[illegible] que pour [illegible] les
[illegible] il devait être [illegible] de
[illegible] manquer d'être favo-
[illegible] des embarcations de
[illegible] plus de crédit sur la
[illegible] faire rejeter. On s'ap-
[illegible] fait éprouver cette [illegible]
[illegible] onien, quand on apprit
[illegible] était [illegible] une situation [illegible]
[illegible] ses troupes, pressées par
[illegible] d'une famine
[illegible] dans la place
[illegible] peu capable de suffire au
[illegible] comme il est ordinaire
[illegible] se repentait [illegible]
[illegible] se repentit d'avoir [illegible]
[illegible] les conseils du démagogue
[illegible] plus [illegible] de
[illegible] grandait [illegible]
[illegible] les généraux de [illegible]
[illegible] pas [illegible] qu'avec [illegible]
[illegible] maître des [illegible]
[illegible] bien [illegible] d'aller
[illegible] attaque. Alcibiade déclara qu'il
[illegible] la [illegible] de [illegible]
[illegible] qu'il [illegible] convenable

Comme le dessein de Cléon n'avait été que de verser le mépris sur Démosthène, Nicias et tous les généraux les plus estimés, et qu'il n'avait eu aucune envie de courir lui-même les hasards de l'entreprise, il fut étonné, il hésita; mais plus il résistait, plus le peuple le pressait d'un ton railleur. Sentant enfin qu'il allait se perdre par un refus, il reprit sa jactance ordinaire, et osa même assurer que vingt jours après son arrivée à Sphacterie il ferait mourir les Spartiates renfermés dans cette île, ou les amènerait prisonniers à Athènes. On rit de cette forfanterie, et les honnêtes gens, dit Thucydide, se réjouissaient de voir que de deux biens l'un était immanquable, ou d'être délivrés de Cléon, et c'est à quoi ils s'attendaient le plus, ou, s'ils étaient frustrés de cette espérance, de voir en leur puissance les Lacédémoniens.

Mais un événement imprévu favorisa le téméraire. Le feu prit à la forêt qui couvrait l'île de Sphacterie, et un vent violent porta bientôt l'incendie dans l'île entière. C'était surtout cette forêt qui avait inspiré de la crainte à Démosthène; il avait senti qu'au moment où son armée serait occupée à descendre, les ennemis pourraient sortir de leurs retraites

Digitized by Google

impénétrables, et lui faire beaucoup de mal; leurs dispositions ainsi que leurs fautes seraient cachées aux Athéniens par l'épaisseur de la forêt, tandis que ceux-ci ne commettraient aucune faute qui ne fût aperçue; l'ennemi tomberait sur eux à l'improviste du côté qu'il voudrait choisir, et serait toujours maître de la manière dont il lui plairait d'attaquer.

Mais quand la forêt fut réduite en cendres l'île devint d'un abord plus facile, et Démosthène résolut de s'y porter. Il reconnut cependant que les Lacédémoniens étaient en plus grand nombre qu'il ne l'avait d'abord soupçonné; mais cette découverte, au lieu de l'intimider, ne fit que l'animer davantage. Il envoya demander du secours aux alliés voisins, et déjà il pressait toutes ses dispositions, quand Cléon arriva pour partager avec lui un honneur auquel il contribua peu, et que probablement Démosthène aurait acquis, quand il aurait été abandonné à lui-même. Ils firent d'abord proposer aux Lacédémoniens de se rendre : ils devaient bien s'attendre à voir cette proposition rejetée; elle le fut.

Ils firent monter pendant la nuit toutes leurs troupes d'armure complète sur de petits

Digitized by Google

bâtimens, et un peu avant l'aurore ils entrèrent dans l'île de deux côtés. Les premières gardes sortaient du lit; elles ne s'étaient pas aperçu de la descente, persuadées que les vaisseaux qu'elles entendaient venaient seulement se mettre en station, comme à l'ordinaire, pour empêcher qu'on ne leur apportât des vivres; elles furent égorgées. Avec le jour descendit de plus de soixante-dix vaisseaux le reste des troupes, toutes bien armées. Il était venu un renfort de Messéniens.

Démosthène disposa ses forces par corps détachés, et leur fit prendre poste sur les hauteurs pour que l'ennemi, enveloppé de toutes parts et frappé à la fois par une multitude d'agresseurs, ne eût contre qui se défendre. Avec lui étaient des troupes mal équipées, qui n'avaient pour armes que des traits, des frondes et des pierres; redoutables parce qu'elles attaquaient de loin, dont la fuite était une victoire, et dont le retour était terrible pour des ennemis ébranlés.

Ceux des Lacédémoniens qui formaient le principal corps et qui étaient au centre de l'île, s'avancèrent en ordre de bataille contre les troupes d'armure complète; mais ayant au dos et sur les flancs les troupes lé-

Digitized by Google

gères, ils ne purent s'approcher ni mettre en usage la manière de combattre dont ils avaient l'expérience; de toutes parts contenus et de toutes parts accablés de traits, ils ne pouvaient s'avancer et restaient immobiles; s'ils faisaient reculer l'infanterie volante, comme elle était lestement armée, elle se retournait bientôt et se défendait avec succès, favorisée par l'inégalité du terrain; cédait-elle un instant, les Lacédémoniens, gênés par le poids de leurs armes, ne pouvaient la poursuivre.

Bientôt les troupes légères s'aperçurent de leur lassitude : elles avaient été d'abord intimidées par la pensée que c'étaient des Lacédémoniens qu'elles avaient à combattre; mais quand elles virent que ces Lacédémoniens si redoutables ne leur avait pas fait le mal qu'elles en attendaient, elles commencèrent à les mépriser. Leur course rapide et les cris qu'elles jetaient frappaient d'épouvante des hommes qui n'avaient pas l'habitude de cette manière de combattre, et les cendres de la forêt nouvellement consumée s'élevant dans l'air, ne leur laissaient rien voir devant eux; leurs cuirasses de feutre ne les garantissaient pas des traits; étourdis par les cris des ennemis, ils ne pouvaient entendre

Digitized by Google

les ordres de leurs chefs, et, de toutes parts entourés de dangers, ils n'avaient pas même l'espérance de sauver leurs jours.

Vers la côte de l'île qui regardait la terre ferme se trouvait un vieux fort construit en pierres brutes. Les Lacédémoniens, presque tous couverts de blessures, se formèrent en pelotons et entreprirent de gagner ce fort, qui n'était pas éloigné d'eux. Dès qu'ils commencèrent à s'ébranler les troupes légères, encore plus animées, les suivirent à grands cris, donnant la mort à tous ceux qu'elles pouvaient atteindre; cependant le plus grand nombre parvint à gagner la forteresse. Les Athéniens ne purent investir la place; elle était dans une position qui ne le permettait pas. Longtemps et pendant la journée presque entière, tourmentés par la fatigue du combat, par la soif et par l'ardeur du soleil, les deux partis soutinrent leurs efforts réciproques, l'un s'efforçant de déloger l'ennemi du lieu supérieur qu'il occupait, et l'autre de ne pas céder.

Rien ne se décidait. Le général des Messéniens vint alors trouver Cléon et Démosthène, et leur représenta qu'ils se fatiguaient inutilement; mais que s'ils voulaient lui confier

Digitized by Google

une partie des troupes légères et des archers, il parviendrait à découvrir quelque sentier par où il prendrait les ennemis en queue. Il reçut ce qu'il demandait, franchit les endroits praticables des précipices dont l'île était hérissée, et, faisant de longs détours avec de grandes fatigues, il parut tout à coup derrière les Lacédémoniens, sur des rochers qui les dominaient; d'autant plus terrible à leurs yeux, qu'ils étaient loin de s'attendre à ce spectacle, et remplissant de courage les Athéniens, qui l'attendaient depuis longtemps avec impatience. Les Lacédémoniens, accablés de traits des deux côtés, frappés de toutes parts, exténués par la faim, et trop faibles en nombre contre de nombreux ennemis, ne tinrent plus, commencèrent à reculer, et trouvèrent les Athéniens maîtres de tous les passages. Ils se voyaient à peu près réduits à la même extrémité qu'autrefois leurs ancêtres aux Thermopyles, quand, les tournant par un sentier étroit, les Perses étaient venus leur donner la mort.

Les Athéniens auraient pu les détruire, mais leurs généraux firent cesser le combat; ils aimaient mieux les mener vifs à Athènes, et ils voulurent essayer si leur orgueil, enfin

Digitized by Google

brisé par l'horreur de leur situation, ne consentirait pas à rendre les armes à la proclamation d'un héraut. La plupart de ces malheureux, levant des mains suppliantes, firent connaître qu'ils consentaient à capituler. De trois commandans qu'ils avaient eus, un seul leur restait; il demanda et obtint la permission de consulter les Lacédémoniens qui étaient sur le continent. Il se fit plusieurs messages; voici quelle fut enfin la dernière réponse : « Les Lacédémoniens vous ordon-« nent de délibérer vous-mêmes sur ce qui « vous concerne, et de ne rien faire de hon-« teux. »

La délibération fut courte; ils livrèrent leurs armes et se rendirent. Il n'y avait pas d'événement qui pût tromper davantage l'attente des Grecs; ils croyaient que ni la famine ni les plus cruelles extrémités ne réduiraient des Lacédémoniens à rendre les armes, qu'ils s'obstineraient à les garder tant qu'ils auraient encore la force de les tenir, et qu'ils ne cesseraient de combattre qu'en cessant de vivre; on ne pouvait se figurer que ceux qui étaient morts n'eussent pas eu plus de courage que ceux qui s'étaient rendus. Dans le temps que ceux-ci étaient gardés

Digitized by Google

prisonniers à Athènes, quelqu'un, à dessein de les humilier, demanda à l'un d'eux si ce n'étaient pas de braves gens que ceux d'entre eux qui étaient morts les armes à la main : « On ne saurait avoir trop d'estime pour les « flèches, répondit ce prisonnier, si elles « avaient le discernement de connaître les « hommes valeureux »; faisant entendre que les pierres et les traits avaient tué indistinctement ceux qu'ils avaient rencontrés.

Ces malheureux ne sortirent de la captivité que pour trouver la honte dans leur patrie; il fut déclaré qu'ils étaient déshonorés, et cette sentence les privait des droits de citoyens : mais il fallut bien leur rendre ces droits et l'honneur, quand enfin les malheurs de Sparte la forcèrent à montrer plus d'indulgence.

Cléon, que les circonstances avaient si bien secondé, eut la gloire d'amener les Lacédémoniens de Sphacterie à Athènes le jour même qu'il l'avait promis. Ce fut un mal pour la république; car le peuple, qui jusque là méprisait Cléon, même en s'abandonnant à sa conduite, conçut pour lui une haute estime en le voyant revenir victorieux, et Nicias eut lieu de se repentir d'avoir aban-

Digitized by Google

donné le commandement à ce dangereux démagogue.

D'ailleurs le peuple, voyant les Lacédémoniens tourmentés sans cesse par les incursions des Messéniens, sans cesse tenus en alarmes par les insurrections des Hilotes, réduits à ne pouvoir s'opposer aux flottes athéniennes qui ravageaient les côtes du Péloponèse, et demandant toujours la paix pour éprouver toujours l'humiliation d'un refus, se félicitait d'avoir suivi les conseils de Cléon et de s'être déclaré pour la continuation de la guerre.

Nicias la voyait à regret se prolonger, et n'en servait pas moins bien sa patrie. A la tête d'une division de la flotte, il prit Cythère, île importante située entre le Péloponèse et la Crète, et riche de son commerce avec l'Egypte et la Libye; il resserra les Mégariens, vainquit les Corinthiens dans leur pays, et fit la guerre comme s'il l'avait aimée : d'autres généraux eurent des succès qui soutinrent le malheureux enthousiasme du peuple.

En même temps les Lacédémoniens n'osaient se présenter nulle part contre les heureux Athéniens; ils craignaient toujours de nouveaux malheurs semblables à celui qu'ils

Digitized by Google

venaient d'éprouver, et même quelque révolution dans leur gouvernement. Le désastre de Sphacterie était toujours présent à leur pensée; quelque chose qu'ils pussent entreprendre, ils croyaient toujours que c'était une faute qu'ils allaient faire; ils laissèrent dévaster leurs campagnes voisines de la mer, et les garnisons ne se trouvaient jamais assez fortes pour défendre les terres voisines qu'elles auraient dû protéger; ils étaient enfin dans un abattement d'autant plus funeste, qu'ils avaient jusque là moins appris à connaître les revers.

Mais Démosthène et Hippocrate, d'abord victorieux, virent leurs lauriers se flétrir dans la Béotie, où ils s'étaient promis de nouveaux exploits, et même la conquête de Thèbes (1). Leur entreprise fut mal concertée; Hippocrate ne put prendre que Délium, ville consacrée à Apollon, et fut défait par les Thébains lorsqu'il se préparait à retourner dans l'Attique. Les armes athéniennes ne furent pas plus heureuses dans la Thrace, où les villes alliées se soulevaient, où se trouvaient encore des Lacédémoniens qui cher-

(1) Thucyd., l. 4, c. 89—101.

Digitized by Google

chaient à éloigner la guerre de leur patrie (1), et où Perdiccas, effrayé de l'accroissement de leur puissance, et qui avait d'ailleurs avec eux de vieux différens, commençait, en les combattant, la réputation des Macédoniens ses sujets. Le spartiate Brasidas, malheureux devant Pylos, réparait ce désastre que n'avait pu empêcher sa valeur, et se faisait un grand nom par les avantages qu'il remportait sur les Athéniens dans la Chalcidique; il les dut surtout à la réputation de justice et de modération qu'il mérita; il semblait réunir en lui toutes les perfections (2), et il contribua beaucoup à inspirer aux peuples chez qui parvint sa renommée de l'inclination pour les Lacédémoniens : cette inclination dura longtemps encore après qu'il eut cessé de vivre, et leur procura de grands avantages; on croyait que tous les Lacédémoniens ressemblaient à Brasidas, et peut-être même les Spartiates durent-ils en partie à ce grand homme l'idée que les Grecs se formèrent d'eux, et qui a passé à la postérité.

Il ne causa point aux Athéniens de perte

(1) Thucyd., l. 4, c. 78—88, 102—108.
(2) Ibid., c. 81.

Digitized by Google

plus douloureuse que celle d'Amphipolis, sur le fleuve Strymon, au fond du golfe de Piérie (1); place qui rendait les Spartiates maîtres des deux branches du fleuve, leur ouvrait un passage droit et facile vers les colonies athéniennes de la Thrace, et pouvait leur livrer les mines d'or que renfermait l'île de Thasos. Thucydide, le célèbre historien (2), avait le commandement de cette île; il ne put porter assez promptement des secours pour sauver Amphipolis, et se contenta de mettre à l'abri de toute attaque la ville d'Eion, située sur le Strymon, près de son embouchure; elle fut une retraite sûre pour les malheureux Athéniens chassés d'Amphipolis. Thucydide avait fait tout ce qui dépendait de la valeur jointe au talent; mais il n'avait pu faire tout ce qu'auraient voulu les Athéniens : c'en était assez pour la perte d'un homme qui avait une populace pour juge, et, comme on le croit, Cléon pour ennemi. Il fut puni de son malheur par l'exil; exil qui fut la cause de sa gloire, puisque ce fut dans le loisir qu'il lui procura qu'il écrivit son histoire, comptée entre les chefs-d'œuvres de l'antiquité.

(1) An 424 avant l'ère vulgaire.
(2) Thucyd., c. 104—108.

Digitized by Google

Les Spartiates, jaloux des exploits de Brasidas (1), et qui refusaient de lui faire passer des renforts, profitèrent de ses succès pour rendre son courage inutile; ils obtinrent une trève d'une année (2), pendant laquelle on pourrait négocier un traité de paix définitif. Les prisonniers de Sphacterie furent rendus, et la Grèce put respirer enfin après huit années de guerre.

Mais Brasidas, qui était loin de l'Attique et de la Laconie lorsque fut arrêtée la suspension d'armes entre les deux puissances, reçut la soumission volontaire de Scione (3) avant d'être instruit de cet armistice, et celle de Mendé (4) après en avoir été informé: c'est une tache à sa gloire d'avoir reçu la dernière; quoique mécontent des conventions faites par sa patrie, il devait les respecter. Ces deux places très-importantes étaient situées dans la presqu'île de Pallène, au nord de la Chalcidique; elles furent bientôt reprises par les Athéniens, et la trève fut rompue.

(1) Thucyd., l. 4, c. 109.
(2) Ibid., c. 117.
(3) Ibid., c. 120.
(4) Ibid., c. 123.

Digitized by Google

Depuis le succès qu'avait eu Cléon à Sphacterie la multitude regardait ce démagogue comme un guerrier, et lui-même croyait l'être devenu (1); il accepta le commandement d'une armée portée par trente galères. La prise d'une petite place nommée Torone, qui n'était pas en état de défense, et que Brasidas n'eut pas le temps de secourir, augmenta sa confiance, exalta son orgueil, et le conduisit à sa perte.

Il crut qu'il lui serait aussi facile de reprendre Amphipolis (2) : il aurait dû concevoir des sentimens plus modestes, quand en chemin il attaqua Stagire sans pouvoir s'en rendre maître, et ne fit d'autre conquête que celle de Galepsus, faible colonie de Thasos. C'était Brasidas qui avait pris Amphipolis, et c'était lui qui la défendait. La téméraire impéritie de son adversaire ne lui était pas inconnue, et il espérait bien en profiter. Cependant Cléon fut d'abord plus sage que ne l'avait espéré le Spartiate; il se tint en repos à Eion, attendant les troupes qui devaient le joindre; mais ses soldats, ennuyés de l'inaction, et qui ne l'avaient suivi qu'avec répu-

(1) An 423 avant l'ère vulg. (Thucyd., l. 5, c. 2, 3.)
(2) Thucyd., l. 4, c. 6—10.

Digitized by Google

gnance, se répandaient en propos sur leur général ; ils considéraient entre eux à combien d'expérience et de courage se trouvait opposé tant d'ignorance et de lâcheté. Cléon, instruit de ces murmures, crut devoir y mettre fin en arrachant ses soldats au repos : il vint camper à la vue d'Amphipolis sans connaître l'état de la place ; comme personne ne paraissait sur les remparts et ne se montrait hors des portes, il la croyait sans défense, et se reprochait déjà de n'avoir pas amené des machines pour s'en rendre maître de vive force.

Cependant Brasidas prépare une sortie, et les Athéniens aperçoivent par-dessous les portes les pieds d'un grand nombre d'hommes et de chevaux. Cléon sent alors, mais trop tard, la nécessité d'attendre du renfort pour livrer un combat, et il donne le signal de la retraite: mais la porte s'ouvre ; Brasidas sort et attaque les Athéniens par le centre, tandis que Cléaridas, sorti par une autre porte, tombe sur leur aile gauche. Aussitôt le désordre se met dans leurs rangs, et quoique, non moins lâche que présomptueux, Cléon soit des premiers à prendre la fuite, il est atteint d'un trait mortel par un soldat armé à la légère. Six cents Athéniens, jeunesse brave et floris-

Digitized by Google

sante, furent victimes de l'ignorance de leur chef; leur défaite fut une pleine déroute, et ils se défendirent si mal qu'il ne périt que sept hommes du côté des ennemis; mais de ce petit nombre fut Brasidas, qui reçut une blessure mortelle en attaquant l'aile droite. Diodore de Sicile fait mourir Cléon en homme de cœur, sur un tas de morts et de mourans (1), d'où l'on doit présumer que de son temps il existait des mémoires favorables à ce chef de faction.

Les Spartiates, privés de Brasidas, n'avaient plus de généraux capables de suivre ses vastes projets, et les Athéniens n'avaient plus un Cléon qui leur rendît odieux les charmes du repos (2). Nicias, délivré de son vil émule, reprit sur le peuple l'ascendant qu'il méritait d'obtenir, et s'en servit pour pacifier la Grèce. Ce fut lui qui négocia la paix avec Plistoanax, roi de Lacédémone, et la confiance qu'il avait inspirée aux Spartiates, même en les combattant, aplanit les plus grandes difficultés de la négociation. Comme il n'avait jamais éprouvé à la guerre aucun désavantage, il avait intérêt de la voir

(1) Diod. Sic., l. 12.
(2) Thucyd., l. 5, c. 14—19.

Digitized by Google

finir, pour conserver sa gloire intacte jusqu'à la fin de sa vie. La trève fut conclue pour cinquante ans.

Par le traité (1), Athènes et Sparte formaient entre elles une alliance réciproque, et les Corinthiens affectaient de regarder cette union des deux plus puissantes républiques de la Grèce comme une conspiration contre la liberté générale. Leurs craintes ne manquaient pas de fondement; car qui eût pu résister à ces deux républiques, si, toujours unies d'intérêts, elles eussent eu la politique de rester constamment amies? Il ne leur fut donc pas difficile d'inspirer les mêmes idées aux Argiens. D'autres cités également mécontentes, mais par d'autres motifs, réclamaient leurs intérêts mis en oubli. Les puissances contractantes elles-mêmes observèrent mal, ou même enfreignirent plus ou moins évidemment divers articles du traité. Des plaintes réciproques et des hostilités partielles faisaient prévoir une rupture prochaine; cependant le souvenir des maux qu'on avait éprouvés pendant la guerre, la crainte d'en éprouver encore de semblables, firent durer pendant près de sept années cet état d'incertitude, et tous les dif-

(1) An 422 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

férens se seraient peut-être terminés par un heureux et solide accord, si la guerre n'avait pas été utile à l'ambition d'Alcibiade.

EXPÉDITION DE SICILE.

Cet orgueilleux républicain, qui se rendit l'idole du peuple en affectant le luxe et la fierté des rois, faisait remonter son origine jusqu'au vaillant Ajax, fils de Télamon (1). On connaît son amour pour Homère; on sait qu'étant entré chez un grammairien, il donna un soufflet à ce pédagogue parce qu'il n'avait dans son école aucune partie des ouvrages de ce poëte: peut-être dans cet amour entrait-il de la vanité; il aimait, il voulait faire aimer le poëte qui avait si bien chanté le héros que lui-même regardait comme l'auteur de sa race. Fils du riche Clinias, il soutenait par une grande fortune l'éclat de sa naissance. Après la mort de son père il eut pour tuteur Périclès, son plus proche parent du côté maternel; et si cet homme d'état, tout occupé des affaires publiques, ne put donner des soins particuliers à son pupille, il lui procura du moins l'éducation la plus brillante, qui n'est pas toujours la meilleure, et qui est quelquefois la plus mauvaise de toutes.

(1) Plut., in Alcibiade et Nicia.

Digitized by Google

Alcibiade eut des précepteurs et des maîtres habiles, mais qui, devant leur bien-être à leur élève, furent ses complaisans et ses flatteurs; ainsi plus ils avaient de talent, plus ils étaient des corrupteurs dangereux, et leur élève, à peine sorti de l'enfance, s'estimait d'autant plus lui-même et concevait d'autant plus d'orgueil, que ses maîtres, par leur mérite apparent, lui inspiraient plus d'estime. Comment aurait-il pu échapper à la vanité, en s'entendant louer par des hommes louables?

Il avait reçu de la nature le don souvent utile et souvent funeste de la beauté; il le conserva toute sa vie, et eut successivement la beauté de tous les âges. On sait combien les Grecs étaient sensibles à cette qualité extérieure. Dans sa jeunesse on ne pouvait le voir et se défendre de l'aimer, et c'était ainsi qu'on développait toujours plus dans son cœur le germe déjà éclos de la corruption.

Les poésies d'Homère, dont il avait fait son étude dès ses premières années, lui donnèrent une grande élévation de sentimens; mais cette élévation, avec un caractère comme le sien, se tournait en une ambition effrénée, dangereuse à sa patrie.

A peine eut-il atteint l'âge qui le délivrait

Digitized by Google

du joug de ses précepteurs, qu'il étonna ses concitoyens par la licence de sa conduite; mais la grâce, qui l'accompagnait toujours, prêtait à ses vices un funeste ornement, et inspirait pour eux, aux témoins de ses désordres, une dangereuse indulgence; on aimait en lui ce qu'on aurait détesté dans les autres, et la censure la plus sévère se bornait à regarder ses actions les plus condamnables comme des écarts pardonnables à la vivacité de sa jeunesse. Il était ami des voluptés, délicat jusqu'à la recherche la plus affectée dans le service de sa table, fastueux et en même temps efféminé dans ses habits, vêtu de longues robes de pourpre du plus grand prix, qu'il laissait traîner nonchalamment; il portait même un caractère de mollesse au milieu des combats, et au lieu des images terribles que les Grecs faisaient ciseler ou peindre sur leurs boucliers, il avait fait sculpter sur le sien, qui était richement doré, un amour tenant en main la foudre. L'austérité de l'union conjugale ne réprima pas ses travers; époux d'une femme aimable, riche et vertueuse, il entretenait, en quelque sorte sous les yeux de son épouse, une foule de concubines étrangères et athéniennes. Il tirait vanité de ses vices, et il semble qu'il aurait renoncé sans

Digitized by Google

peine à ses désordres, s'ils avaient cessé d'être publics. Quand il arrivait que ses excès faisaient parler trop haut, il détournait l'attention du peuple par des plaisanteries adroites, et de cette manière on parlait d'autre chose, et cependant c'était encore de lui que l'on parlait. Il avait un chien qu'il avait acheté fort cher, et qui excitait l'admiration de tout le monde par la beauté de sa queue; il s'avisa un jour de la faire couper, et l'on ne parla que de ce caprice d'Alcibiade : « C'est ce que « je voulais, dit-il; pendant que les Athé- « niens parlent de cela ils ne disent sur moi « rien de pire. »

On ne saurait dire qu'il eût un caractère; il avait toujours celui qu'il lui était utile d'affecter. Suivant ses intérêts, il lui était indifférent d'adopter tous les vices et toutes les vertus, et il savait devenir à l'instant contraire à lui-même, suivant les affections contraires de ceux avec qui les circonstances lui commandaient de vivre. Les vices qu'accompagne une certaine élégance entraient dans les mœurs des Athéniens, peuple plus ami de la grâce que de la régularité : il eut ces vices tant qu'il vécut dans sa patrie; à Sparte il l'emporta sur les Spartiates eux-mêmes par sa rigoureuse

Digitized by Google

frugalité; il étonna les Thraces par son intempérance, et les Thébains par son amour pour les plus violens exercices; les peuples de la molle Ionie furent étonnés de sa mollesse et de son goût pour la volupté, et les fastueux satrapes de la Perse ne purent égaler la magnificence de son luxe. Cet homme aimable et dangereux avait le caractère et l'esprit de toutes les circonstances; s'il s'abandonnait au désordre dans les temps de loisir, il joignait dans les grandes occasions la réflexion à la constance, la prudence à l'activité; en un mot, il était par excellence l'homme de toutes les sociétés, de tous les pays, de toutes les situations où il se trouvait.

Socrate pensa que le caractère brillant du jeune Alcibiade pourrait devenir par la culture un grand caractère; il rechercha donc Alcibiade, et Alcibiade n'eut garde de se refuser aux avances du sage. On sent que son naturel ne devait pas l'entraîner vers la philosophie morale, la seule dont Socrate daignât faire son étude; mais il importait à sa vanité d'avoir reçu les leçons d'un philosophe célèbre; d'ailleurs la dialectique adroite, et même, car il faut bien l'avouer, un peu sophistique de Socrate, pouvait servir utile-

Digitized by Google

ment un ambitieux qui voulait se rendre maître du peuple par le raisonnement et l'éloquence. Alcibiade fréquenta donc une école de vertu sans avoir aucune envie de devenir plus vertueux, et il ne fit qu'y cultiver un talent qui devait le rendre encore plus dangereux à sa patrie.

Dès ses premières armes il donna des preuves de son courage, et il obtint à la bataille de Potidée le prix de la valeur, qui aurait été accordé sans contradiction à Socrate si le sage avait eu pour lui les avantages de la naissance et des richesses. Il s'attacha le peuple par ses profusions; il voulut le captiver par son éloquence, et, au jugement de Démosthène lui-même, il fut l'un des plus grands orateurs d'Athènes. Son grassaiement lui donnait une certaine prononciation enfantine qui, par opposition, faisait ressortir encore davantage la force de ses pensées. Scrupuleux dans le choix des tours et des expressions, il s'arrêtait quelquefois et semblait hésiter; mais l'auditeur l'applaudissait de l'avoir tenu en suspens, parce que l'orateur après ces courts instans de repos l'étonnait par des beautés inattendues. Ainsi même à la tribune il savait tirer avantage de défauts que

Digitized by Google

d'autres se seraient fait pardonner avec peine. Dans une république où tous les citoyens prétendaient à l'égalité, on lui passait ses hauteurs, sa fierté, ses dédains, même son insolence; tout le monde semblait convenir qu'il ne faisait que se rendre justice à lui-même, en prenant sur tous les autres le ton de la supériorité.

A peine avait-il obtenu la faveur des Athéniens, qu'il se montra jaloux de Nicias, qui possédait l'estime des étrangers. Il haïssait la dernière paix et cherchait tous les moyens de la troubler, parce qu'elle était contraire à ses vues ambitieuses, et parce qu'elle était l'ouvrage d'un homme qu'il regardait comme le plus redoutable de ses rivaux : il parvint enfin à brouiller entièrement Athènes et Lacédémone, et à faire décréter la funeste expédition de Sicile.

Cette grande île était partagée entre plusieurs républiques, et toutes étaient livrées à la dissension. La domination la plus puissante était celle de Syracuse, et elle menaçait d'envahir toutes les autres. Dès la troisième année de la guerre du Péloponèse (1) Gorgias, orateur éloquent, était venu implorer le secours

(1) Thucyd., l. 4, c. 59.

Digitized by Google

d'Athènes en faveur des citoyens de Léontium contre l'ambitieuse Syracuse : les Athéniens allaient satisfaire à la demande des Léontins, quand l'orateur Hermocrate sentit les dangers qui menaçaient la Sicile si elle recevait dans son sein des défenseurs non moins ambitieux que ces Syracusains contre lesquels on implorait leur secours ; il fit convoquer dans la ville de Géla un congrès général des différentes républiques de la Sicile, et leurs différens y furent terminés.

La discorde assoupie se réveilla peu d'années après : Léontium fut prise et détruite ; ses habitans furent bannis. Egeste, assiégée par les armées combinées de Syracuse et de Sélinonte, était menacée du même sort (1) : les Egestains implorèrent le secours d'Athènes, exagérèrent avec une fausseté impudente leurs richesses et leurs ressources, et furent soutenus par l'éloquence et les intrigues d'Alcibiade. Deux motifs l'animaient, l'espérance de se faire un nom immortel par ses exploits dans la Sicile, et le plaisir de chagriner Nicias en rallumant les feux de la guerre. Les Athéniens se laissèrent emporter

(1) An 416 avant l'ère vulgaire. (Thucyd., lib. 6, cap. 6—8; Plut., in Nicia.)

Digitized by Google

à tout l'enthousiasme qu'il leur voulut inspirer : dans les promenades, dans les boutiques, dans les marchés on ne parlait plus que de la Sicile; on ne voyait partout que des plans de la Sicile tracés sur le sable. La même fureur s'était emparée des esprits du temps de Périclès; mais il avait su la réprimer.

Cependant la plupart des Athéniens ignoraient et l'étendue de cette île et le nombre de Grecs et de barbares qui en composaient les habitans; ils se promettaient d'en faire la conquête, de s'y fonder un nouvel empire, et ne se doutaient pas que la guerre dans laquelle ils se laissaient engager n'était guère moins difficile que celle du Péloponèse.

Les ambassadeurs d'Egeste ne cessaient de représenter que si les Syracusains usurpaient la domination de la Sicile, comme ils étaient d'origine dorique ainsi que les habitans du Péloponèse, ils ne tarderaient pas à se joindre à ces derniers contre la puissance d'Athènes, et qu'il était à craindre que leurs efforts réunis ne parvinssent à la détruire; qu'il était donc prudent, pendant que les autres habitans de la Sicile avaient encore quelque force, de leur prêter un ferme appui et de les opposer aux Syracusains; que cette entreprise offrirait

Digitized by Google

d'autant moins de difficultés que les richesses des Egestains suffiraient seules aux frais de la guerre.

Les Athéniens, bercés de ces pompeuses espérances, envoyèrent des députés en Sicile. Ces députés revinrent et amenèrent avec eux des Egestains qui apportaient soixante talens en lingots (324,000 francs), pour la solde de soixante vaisseaux; ils déclarèrent de plus que des sommes immenses étaient déposées au trésor et dans les temples. Le rapport des députés athéniens s'accordait avec les discours des Egestains : ils avaient vu en effet dans les temples et dans le trésor beaucoup d'argenterie; mais on ne leur avait pas confié qu'une partie était empruntée, que l'autre était brillante, mais légère : ils avaient aussi vu beaucoup d'argenterie dans toutes les maisons où ils avaient été invités; mais ils ne savaient pas que c'était toujours la même qu'on avait soin de transporter dans chaque maison où ils étaient attendus; c'était de bonne foi qu'ils faisaient un faux rapport, et ils trompaient d'autant mieux leurs concitoyens qu'eux-mêmes avaient été trompés. Sur leur parole, et d'après les discours pressans d'Alcibiade, les Athéniens se hâtèrent

Digitized by Google

de décréter que soixante vaisseaux partiraient pour la Sicile, et que le commandement, avec un pouvoir illimité, serait partagé entre Nicias, Alcibiade et Lamachus.

Nicias, moins orgueilleux de se voir décoré du commandement qu'affligé de voir sa patrie prendre un parti funeste, s'écarta dans l'assemblée suivante du sujet qui devait être mis en délibération, et tâcha de ramener ses concitoyens à des principes plus sages (1). Alcibiade répondit; le commencement de la harangue que lui fait prononcer Thucydide est d'un tel orgueil, et il y affecte avec si peu de ménagement la supériorité sur ses concitoyens, qu'il est étonnant qu'on ait pu l'écouter dans un pays démocratique: mais le peuple d'Athènes se laissait absolument subjuguer par ceux qui obtenaient sa faveur; tant qu'ils en jouissaient ils étaient pour lui des dieux; et de leur part l'insulte même était reçue avec le respect d'une sorte d'idolâtrie.

Nicias vit bien que le vœu du peuple allait se déclarer pour l'opinion d'Alcibiade; il crut donc inutile de reprendre la parole contre

(1) Thucyd., l. 6, c. 8—26; Plut., in Nicia.

Digitized by Google

l'expédition; mais, rentrant dans le motif pour lequel l'assemblée avait été convoquée, il fit le détail des immenses préparatifs que la guerre de Sicile exigeait : flotte formidable, cavalerie puissante, abondantes munitions de guerre et de bouche, riche caisse militaire pour n'être pas à la merci des secours que promettaient les Egestains.

Il croyait effrayer le peuple par ces détails : il ne connaissait pas assez les Athéniens; loin de les détourner de l'entreprise par le tableau des frais immenses qu'elle exigeait, il ne fit que les rendre encore plus amoureux d'une expédition dont les apprêts seuls devaient offrir tant de magnificence. L'image formidable des préparatifs que demandait Nicias confirmait les espérances des plus timides; ils ne se figuraient pas qu'avec tant de forces on pût être vaincu. Les vieillards se réjouissaient de ce qu'avant leur mort leur patrie allait acquérir un nouvel Empire; les jeunes gens brûlaient de voir un pays nouveau; les gens de guerre se promettaient de s'enrichir; le petit nombre des hommes prudens gardait le silence, dans la crainte d'être regardés comme de mauvais citoyens. Les

Digitized by Google

généraux reçurent un plein pouvoir de régler le nombre d'hommes et de vaisseaux qu'ils jugeraient nécessaire.

Pendant que l'on hâtait les préparatifs de guerre, la plupart des Hermès, qui étaient en grand nombre dans les temples et sur les vestibules des maisons privées, furent mutilés en une même nuit (1). Ce sacrilége porta la terreur dans toutes les âmes superstitieuses, et c'était le plus grand nombre. On manquait de lumières sur les auteurs de ce scandale; mais des dénonciateurs déclarèrent que depuis peu des jeunes gens, dans l'ivresse du vin et de la gaieté, avaient brisé d'autres statues, et que par dérision ils avaient représenté dans certaines maisons les cérémonies des mystères : ils nommaient Alcibiade. Aussitôt ses ennemis, et tous ceux qui espéraient gagner quelque chose à sa ruine et entrer en partage de ses dépouilles, crièrent qu'il ne fallait pas chercher d'autres coupables, et qu'on avait assez de preuves du crime dont il était prévenu dans la licence de sa vie et dans son aversion pour le régime populaire. L'accusé demandait à être jugé avant son départ : c'est ce que ses ennemis empêchèrent

(1) Thucyd., l. 6, c. 27, 29; Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

de lui accorder, sous le prétexte que rien ne devait retarder une expédition qui importait à la gloire de l'Etat; mais leur véritable motif était la crainte que l'armée ne prît ses intérêts, et qu'il ne fût puissamment soutenu par le peuple, qui venait de lui donner les preuves les plus manifestes de sa confiance.

La flotte, après les libations accoutumées, faites dans des vases d'or et d'argent, mit à la voile aux acclamations des citoyens rassemblés en foule sur le rivage (1), et déjà ivres de la force et de la puissance qu'allait suivant eux acquérir leur patrie. Le rendez-vous général des troupes athéniennes et alliées était Corcyre. Les généraux y firent la revue de la flotte : elle était composée de cent trente-quatre galères à trois rangs de rames, dont cent fournies par les seuls Athéniens, et de deux galères rhodiennes à cinquante rames. Ces bâtimens étaient montés de cinq mille hommes pesamment armés; on avait aussi des archers de Crète, des frondeurs de Rhodes, des troupes de Mégare, armées à la légère. Ce nombre d'hommes ne paraît pas répondre à la grandeur de l'entreprise, et prouve qu'on avait cru trop légèrement ce

(1) Thucyd. l. 6, c. 30.

qu'avaient dit Alcibiade et ses partisans sur la faiblesse du pays qu'on allait attaquer; on peut admirer aussi que les généraux ayant un plein pouvoir, et Nicias ayant déclaré qu'on avait besoin d'une puissante cavalerie, il ne se trouvât pas trente cavaliers sur la flotte. Dans toute cette affaire, dont les suites furent si funestes, on reconnaît l'impétuosité d'un peuple qui se laisse entraîner aveuglément par quelques démagogues. Cela confirme ce que dit un écrivain anglais (1), qu'en certaines circonstances le pouvoir est, dans la démocratie, plus puissant, plus entraînant et plus irrésistible que dans les monarchies tempérées : dans la démocratie un démagogue peut tout tant qu'il reste maître de l'esprit du peuple, parce qu'il réunit en lui toute la force, toute la volonté du peuple : dans la monarchie tempérée le monarque ne peut pas tout, parce que s'il heurte violemment l'esprit du peuple, il a contre lui toute la force de l'opinion nationale.

Si dans le temps de l'expédition de Sicile on avait eu les connaissances et la hardiesse de nos plus ignorans et plus timides marins, on aurait cinglé directement vers cette île;

(1) M. Gillies.

Digitized by Google

l'arrivée subite des Grecs aurait frappé d'étonnement les insulaires, et l'entreprise, quoique hasardeuse, eût eu peut-être le plus brillant succès; mais le pilote le plus téméraire n'aurait pas même osé concevoir alors la pensée de franchir la mer d'Ionie. Il fallait suivre les côtes jusque sur les rivages de l'Italie, pour n'avoir qu'à traverser dans sa moindre largeur le détroit de Messine : c'était laisser aux Siciliens le temps de recevoir des avis sur le danger qui les menaçait, et de se mettre sur leurs gardes.

Les Athéniens espéraient être reçus avec reconnaissance sur les côtes d'Italie, à Thurium, ville fondée par leurs colonies sur les ruines de la molle Sibaris (1); cependant les Thuriens, plus sensibles à la crainte qu'à l'ancien souvenir de leur origine, loin de leur ouvrir les portes, refusèrent même de leur donner des rafraîchissemens. Les Locriens, les Tarentins ne leur accordèrent pas même de l'eau; à Rhégium on leur refusa l'entrée de la ville, mais on voulut bien leur vendre les provisions dont ils avaient un besoin pressant, et ce fut la seule faveur qu'ils purent obtenir.

Pendant leur séjour au port de Rhégium,

(1) Thucyd., l. 6, c. 44—49; Plut., in Nicia.

Digitized by Google

trois vaisseaux légers, qu'ils avaient expédiés de Corcyre, leur apportèrent une triste nouvelle : on avait compté sur les magnifiques promesses des Egestains et sur la richesse des trésors qu'ils devaient prodiguer pour l'entreprise ; on apprit qu'ils n'avaient en caisse que trente talens (162,000 francs de notre monnaie).

Sur ce rapport il se tint un conseil de guerre. Les instructions des généraux leur prescrivaient seulement de régler les affaires de la Sicile de la manière la plus conforme aux intérêts de la république, de protéger les Egestains contre Sélinonte, et, si les circonstances le permettaient, d'engager les Syracusains à remettre les Léontins dans la possession de leur territoire.

Nicias voulait s'en tenir à la lettre du décret, et la dernière partie n'en était que conditionnelle et surbordonnée aux circonstances, dont le jugement était abandonné aux généraux. Il opinait à ne fournir aux Egestains que les soixante vaisseaux dont ils avaient payé d'avance la solde, à terminer les différens de ce peuple avec ses voisins, à longer les côtes de la Sicile pour y montrer la puissance des Athéniens et faire connaître leur

Digitized by Google

zèle pour les intérêts de leurs alliés et de leurs amis, et à regagner le port du Pirée. En suivant ce parti Athènes, sans rien hasarder, imprimait à la Sicile une haute opinion de sa force, et cette opinion, suivant le tour que prendraient les événemens futurs, pouvait lui procurer d'utiles alliés, et la conduire peut-être, par succession de temps, à la domination de la Sicile.

Alcibiade déclara qu'il serait honteux de se retirer sans avoir fait de grandes choses; qu'il fallait envoyer des députés à toutes les villes, excepté à Sélinonte et à Syracuse, pour les engager dans l'alliance d'Athènes, et, forts de leurs secours, assiéger Syracuse et Sélinonte, si elles ne consentaient pas à conclure la paix avec les Egestains, et à rétablir dans leurs pays les citoyens de Léontium.

Lamachus était un soldat plein de courage; mais il n'avait pas comme ses collègues, pour donner du poids à ses opinions, les avantages de la naissance et de la fortune.

La suite des événemens peut faire croire que son avis était le plus sage; c'était de naviguer directement à Syracuse, et de frapper cette ville de terreur avant qu'elle eût eu le temps de se préparer à la défense: une grande

Digitized by Google

armée, disait-il, inspire d'abord de l'effroi; mais si elle diffère de se montrer, les ennemis se rassurent et passent même au mépris.

Lamachus n'ayant pu faire adopter son avis aux deux autres généraux, se joignit à celui d'Alcibiade.

Quelques vaisseaux furent envoyés à l'observation de Syracuse (1). Une partie de la flotte s'avança vers Catane : les habitans refusèrent de recevoir les Athéniens; mais ils eurent l'imprudence de permettre aux généraux d'entrer sur la place et de se faire entendre dans l'assemblée publique. Pendant qu'Alcibiade parlait et que toute la ville était accourue pour l'entendre, ses soldats y pénétrèrent par une porte mal gardée. Une partie de ceux qui tenaient pour la faction de Syracuse s'aperçut à temps de cette invasion, et prit la fuite; les autres, dans l'effroi qu'ils éprouvaient, décrétèrent une alliance avec les Athéniens, et demandèrent eux-mêmes qu'on fît avancer le reste de la flotte qui était à Rhégium.

On se croyait sûr d'un parti qui devait livrer Messine (2); on en avait un dans Syracuse, et les espérances qu'avait données Alci-

(1) Thucyd., l. 6, c. 51.
(2) Ibid., l. 6, c. 52, 53.

Digitized by Google

biade commençaient à se confirmer, quand la galère salaminienne vint le mander à Athènes, pour y répondre à ses accusateurs (1). On n'avait osé donner l'ordre de l'arrêter, de peur qu'il ne fût protégé puissamment par les soldats, et qu'il ne survînt un soulèvement dont les ennemis ne manqueraient pas de profiter. D'abord Alcibiade, innocent peut-être, ou sûr des effets victorieux de son éloquence, ou trop confiant dans le zèle de son parti, forma la résolution de comparaître et de confondre ses accusateurs (2). Il monta sur sa propre galère, partit de Sicile avec la galère salaminienne, et arriva à Thurium. Là de nouvelles réflexions lui firent sentir combien il était dangereux de se fier au souffle variable de la faveur populaire; il prit le parti de se cacher, et l'on fit pour le trouver de vaines recherches. Il fut condamné à mort, et chercha un asile à Sparte. Les Athéniens avaient fait une grande faute de se livrer à ses conseils quand il les avait engagés à porter leurs armes en Sicile; mais après l'avoir commise ils en firent une plus grande encore, quand ils se privèrent de son audace et de

(1) An 415 avant l'ère vulgaire.
(2) Thucyd., l. 6, c. 61.

Digitized by Google

son activité : on a vu plus d'une fois le sort des nations dépendre du caractère d'un seul homme, et peut-être l'expédition qu'Alcibiade avait fait entreprendre et qui semblait téméraire, devenue grande et hardie sous sa conduite, aurait-elle été justifiée par le succès.

Mais la retraite d'Alcibiade jeta le découragement dans l'armée, et la timidité naturelle de Nicias était peu propre à rendre aux soldats la confiance. Lamachus était sans considération parce qu'il était pauvre, et lui-même cédait à l'ascendant d'un collègue riche et célèbre par des succès. Pendant que les Athéniens s'amusaient à prendre une place de peu d'importance (1), et faisaient contre deux autres places aussi peu considérables de vaines tentatives, les Syracusains eurent le temps de reprendre courage et se disposèrent à leur résister. Les Athéniens murmuraient contre leur général (2), et Nicias, qui avait perdu la belle saison, prit enfin le parti de les conduire pendant l'hiver devant Syracuse. Une bataille qu'il gagna sur les ennemis, à la vue de leurs murailles, semblait donner les plus belles espérances; mais il fallait des prépa-

(1) Thucyd., l. 6, c. 62.
(2) Ibid., c. 66—71.

Digitized by Google

ratifs plus considérables pour attaquer une place aussi importante; il était également impossible de tenter un assaut ou de former un siége régulier, et les Athéniens se retirèrent avec la gloire d'avoir remporté une victoire inutile. Ces détails prouvent que Nicias avait été plutôt entraîné par ses soldats sous les murs de Syracuse, qu'il ne les y avait conduits de son propre mouvement, et l'on doit attendre peu de succès d'un commandant qui se laisse commander.

Mais après avoir reçu des renforts (1), ce fut pour le pousser avec vigueur qu'il entreprit le siége de cette place au commencement de l'année suivante. Un avantage, remporté en pleine campagne, ranima le courage des Athéniens. Le général travaillait à renfermer la place de toutes parts; des murs la ceignirent du côté de la terre, et la flotte athénienne la tenait bloquée par mer. Les Syracusains avaient demandé du secours à Lacédémone, mais rien n'arrivait : sans cesse il venait aux assiégeans de nouvelles forces, et les assiégés éprouvaient des besoins toujours plus pressans qui les réduisaient au désespoir. Ils changèrent de généraux sans

(1) Thucyd., l. 6, c. 97—108.

Digitized by Google

changer de fortune, et ils étaient enfin résolus de se rendre. Ce fut alors que Gylippe partit de Lacédémone (1), amenant avec lui des troupes du Péloponèse, et il relâcha sur la côte occidentale de l'île pour éviter la flotte athénienne. Il fut joint dans la Sicile par des troupes de Géla, de Sélinonte et d'Himéra, et entra dans la place, dont la circonvallation n'était pas encore terminée.

Nicias, malgré sa circonspection, fut obligé de remettre les intérêts de sa patrie au sort d'une bataille (2). Dans une première action Gylippe fut obligé de céder; il eut la grandeur d'âme de s'accuser lui-même et d'avouer qu'il avait mal choisi sa position. Il rétablit sa réputation dans les actions suivantes, et repoussa les Athéniens jusque dans leur camp. Les assiégés profitèrent des avantages remportés par leur vaillant auxiliaire pour étendre leurs fortifications et se mettre dans un meilleur état de défense; ils firent élever des travaux qui ôtèrent aux Athéniens l'espérance d'investir la place, et ceux-ci furent en quelque sorte assiégés eux-mêmes. Les Syracusains envoyèrent en même temps solliciter une

(1) Thucyd., l. 7, c. 2.
(2) Ibid., c. 3—15.

Digitized by Google

nouvelle armée dans le Péloponèse, et Gylippe fit lui-même un voyage dans la Sicile pour engager les villes dans l'alliance de Syracuse.

La flotte athénienne, au commencement si florissante, n'offrait plus guère que des vaisseaux pourris et des équipages affaiblis par les maladies et les fatigues. Les troupes manquaient de tout dans leur camp et ne pouvaient s'écarter sans risque d'être tuées par la cavalerie ennemie; les désertions étaient fréquentes, et la subordination perdue.

Nicias instruisit la république du triste état des affaires, et demanda des renforts. En même temps Syracuse en recevait de Corinthe, et ses ports étaient garnis de toutes les forces navales de la Sicile. Les premières tentatives des Syracusains par mer ne furent pas heureuses (1); mais ils remportèrent enfin une victoire complète dans une action générale. Sept vaisseaux athéniens furent coulés à fond, un plus grand nombre fut mis hors de combat, et Nicias, pour sauver les débris de sa flotte, fut obligé de se retirer derrière des vaisseaux de transport, armés de machines qu'on nommait dauphins, et dont le poids, augmenté par la célérité de leur

(1) Thucyd., l. 7, c. 21—25, c. 36—41.

Digitized by Google

chute, était capable d'écraser les plus puissantes galères.

Les vainqueurs se livraient à l'enthousiasme de la victoire, et les vaincus étaient plongés dans l'abattement de la défaite (1), quand le pavillon athénien, flottant sur des vaisseaux dont l'éloignement ne permettait pas encore de reconnaître le nombre, porta l'espérance et la joie dans le cœur des assiégeans, la terreur dans l'âme des assiégés; on entendait retentir sur les eaux le son des clairons et des trompettes, et à mesure que la flotte approchait on en admirait la décoration, non moins brillante que sa force était terrible. Athènes seule était capable alors de faire succéder un effort si imposant à ses premiers efforts, et après tous les malheurs qu'elle avait éprouvés, elle montrait qu'elle était encore la reine des mers. Les Syracusains ne crurent pas même devoir opposer aucune résistance à l'approche de ce nouvel armement; il était composé de soixante-quatorze galères commandées par Démosthène et Eurymédon, et le nombre des hommes n'était guère inférieur à celui de la première expédition.

Ce qui semblait promettre encore plus un

(1) Thucyd., l. 7, c. 42; Plut., in Nicia.

Digitized by Google

retour heureux de fortune, c'est que Démosthène prit un utile ascendant sur le caractère de Nicias, qui, naturellement faible, était encore affaibli par les revers; il fit décider que, sans perdre le temps aux formalités ordinaires des siéges, on donnerait sans délai l'assaut à la ville assiégée.

Après de fausses attaques qui n'eurent point de succès, et desquelles on n'en attendait pas (1), Démosthène, à la première heure d'une nuit que la lune éclairait, fit avancer la fleur de son armée contre les forts qui défendaient le quartier d'Epipolé. Déjà les postes avancés étaient surpris; déjà trois camps de Syracusains étaient enlevés; déjà les Athéniens abattaient les créneaux et poussaient les fuyards, quand Gylippe se présenta avec toutes les forces de Syracuse contre des ennemis qui, se croyant vainqueurs, commençaient à ne plus garder un ordre sévère. Les Athéniens se trouvèrent embarrassés dans les détours compliqués et inconnus des remparts; la clarté de la lune, frappant sur les armes des Syracusains, en réfléchissait l'éclat, et causait à la vue une illusion qui multipliait le nombre des ennemis. Ceux des Athéniens

(1) Thucyd., l. 7, c. 43—45.

Digitized by Google

qui s'étaient abandonnés à la poursuite des fuyards furent repoussés les premiers. Dans leur retraite précipitée ils rencontrèrent leurs alliés d'Argos et de Corcyre; mais comme ceux-ci chantaient dans le dialecte dorique l'hymne guerrier qu'on nommait pæan, ils les prirent pour des ennemis, parce que c'était aussi le dialecte dorique que l'on parlait en Sicile; ils les attaquèrent avec fureur; bien du sang fut répandu de part et d'autre avant que l'on parvînt à se reconnaître. Pour éviter des erreurs semblables, il fallut demander le mot de l'ordre; les ennemis l'apprirent, ce qui causa des erreurs encore plus funestes. Partout où les Athéniens se rencontraient ils se chargeaient les uns les autres; on se battait amis contre amis, citoyens contre citoyens, et c'était avec peine que l'on parvenait à se reconnaître. La descente était étroite; la plupart poursuivis se jetaient dans les précipices et se brisaient dans leur chute: ceux de l'ancienne armée qui parvinrent à descendre dans la plaine la connaissaient d'avance, et trouvèrent des chemins pour regagner le camp; mais les derniers arrivés s'égarèrent dans la campagne; ils furent enveloppés et

Digitized by Google

massacrés le lendemain par la cavalerie syracusaine.

Les généraux étaient dans l'abattement, et les soldats absolument découragés (1); une maladie épidémique les tourmentait : elle était causée par la saison et par la position de leur camp, qui était assis dans un lieu malsain et marécageux. La dissension se mit entre les généraux. Démosthène se déclarait pour le départ; il ne voulait pas même qu'il fût différé, parce qu'on pouvait encore passer la mer, et que les vaisseaux qui venaient d'arriver donnaient à la flotte la supériorité. Nicias ne sentait pas moins le mauvais état auquel on était réduit; mais il ne voulait pas manifester sa détresse, et craignait que les généraux, en délibérant sur leur retour au milieu d'un nombreux conseil, ne se rendissent en quelque sorte pour l'ennemi les messagers de cette nouvelle, qui ne manquerait pas d'être bientôt ébruitée : ses craintes étaient d'ailleurs balancées par des espérances; sur les avis certains qu'il recevait de la situation des Syracusains, il pouvait se flatter de les voir bientôt eux-mêmes dans un

(1) Thucyd., l. 7, c. 47—49.

Digitized by Google

état plus fâcheux que celui de son armée; comme la flotte athénienne était supérieure, et qu'elle était maîtresse de la mer, elle ne permettrait pas de leur apporter des rafraîchissemens, et les réduirait bientôt à la disette; il avait d'ailleurs un parti dans la place qui promettait de la lui livrer : mais la vérité est qu'il flottait dans l'indécision, sans savoir à quel parti se résoudre.

Il ne craignait pas moins le jugement des Athéniens que les forces des ennemis; il n'ignorait pas qu'ils seraient mécontens si l'on se retirait sans avoir attendu leurs ordres; que des gens qui n'avaient aucune connaissance de l'état des choses se rendraient juges de la conduite des généraux, et que les calomnies du premier orateur qui voudrait parler contre eux seraient avidement écoutées; que même bien des soldats, qui criaient maintenant très-haut sur les maux qu'ils avaient à souffrir, et qui en demandaient impatiemment le terme, crieraient plus haut encore à leur arrivée, mais dans un sens contraire, et représenteraient les généraux comme des traîtres qui s'étaient vendus aux ennemis.

Pendant que la dissension se mettait entre

Digitized by Google

les chefs (1), les troupes restaient dans l'inaction, et en même temps les assiégés recevaient des renforts, et se diposaient à livrer un nouveau combat par terre et par mer. Alors les Athéniens se repentirent de ne s'être pas retirés plutôt; Nicias lui-même ne s'opposait plus à l'avis de ses collègues; il les priait seulement de ne pas délibérer ouvertement sur le départ : ils déclarèrent donc aux soldats, le plus secrètement qu'il fut possible, qu'ils devaient se tenir prêts au signal de la retraite. Tout était disposé, on allait partir, quand la lune s'éclipsa. Les troupes, effrayées de ce phénomène, qu'elles regardaient comme le plus funeste des présages, prièrent les généraux de différer. Nicias, dont la piété dégénérait en superstition, et sur qui les préjugés de cette espèce avaient surtout beaucoup d'empire, déclara qu'avant qu'il se fût écoulé trois fois neuf jours (2), il ne permettrait pas qu'on parlât du départ.

Il aurait fallu du moins n'en avoir point

(1) Thucyd., l. 7, c. 50—59.

(2) Le texte de Thucydide ne dit pas vingt-sept jours, mais trois fois neuf jours, et il faut conserver cette expression; car la superstition des anciens regardait comme mystérieux et fatal le nombre trois fois trois, multiplié par trois.

Digitized by Google

Digitized by Google

aux Athéniens deviendraient insuffisantes à soutenir la guerre qu'on porterait contre eux après celle qu'ils venaient de supporter, et les Syracusains, regardés comme auteurs de cette révolution, imprimeraient le respect à leur siècle et aux âges futurs.

Renfermés et manquant de tout, les généraux athéniens tinrent conseil (1). Ils ne pouvaient de longtemps recevoir de convois, car c'était de Catane qu'ils leur étaient expédiés, et, dans l'idée de leur prochain départ, ils avaient fait donner ordre à cette ville de ne leur en plus envoyer; ils ne pouvaient même en attendre à l'avenir sans remporter une victoire navale. Ils résolurent donc de monter non seulement ceux de leurs bâtimens qui étaient en bon état, mais ceux mêmes qui étaient les plus endommagés, de livrer un combat et de se porter à Catane s'ils remportaient la victoire; sinon ils mettraient le feu à leurs vaisseaux et gagneraient par terre l'endroit le plus voisin, grec ou barbare, qui ne serait pas ennemi.

Toutes les galères furent donc équipées, au nombre de cent dix; ils forcèrent à les monter tout ce qu'il y avait d'hommes à

(1) Thucyd., L 7, c. 60—72.

Digitized by Google

qui l'état de leur santé permît de rendre les moindres services; ils placèrent sur les ponts un grand nombre d'archers et de gens de traits. Les ennemis avaient armé leurs vaisseaux de forts éperons pour frapper et briser ceux des Athéniens. Les généraux athéniens firent ajuster aux leurs des crampons de fer qui, lorsque deux vaisseaux se seraient approchés pour combattre, devaient les accrocher et ne plus leur permettre de se séparer. Les Syracusains furent informés de cette mesure que prenaient leurs ennemis, et pour amortir les crampons dans leur chûte, et ne leur pas laisser de prise, ils garnirent d'une grande quantité de peaux les proues et les parties supérieures des navires.

Les Athéniens, arrivés à l'entrée du port, eurent, dans l'impétuosité de leur premier choc, l'avantage sur les vaisseaux qui le gardaient; mais ils se trouvèrent arrêtés par les chaînes, et pendant qu'ils s'efforçaient de les rompre, les Syracusains et les alliés fondirent sur eux de toutes parts. Ce ne fut plus seulement à l'estacade, ce fut dans toute l'étendue du port que se livra le combat; il fut terrible, et tel qu'on n'en avait pas encore vu dans cette guerre. C'était sur les

Digitized by Google

deux flottes, de la part des équipages, la plus vive émulation de se porter où ils étaient commandés; c'était, de la part des pilotes, l'art qui le disputait à l'art; c'était partout une lutte mutuelle. Quand deux navires fondaient l'un sur l'autre, les troupes sur le pont ne voulaient pas montrer moins de valeur que les matelots ne développaient d'habileté; chacun, au poste qui lui était marqué, se piquait de l'emporter sur tous les autres. Des bâtimens sans nombre combattaient dans un espace resserré; on n'en comptait pas moins de deux cents dans les deux flottes. Comme on ne pouvait ni reculer ni s'ouvrir un passage entre les navires pressés des ennemis, il se faisait peu de ces chocs qui étaient familiers dans les batailles navales des anciens; mais dès que deux vaisseaux s'approchaient, les troupes du haut des ponts lançaient des nuages de flèches, de javelots et de pierres; les soldats combattaient corps à corps, chacun s'efforçant de sauter sur le bâtiment ennemi. Dans une étendue si resserrée, il arrivait souvent d'attaquer à la fois et d'être attaqué; deux bâtimens, et quelquefois davantage, s'accrochaient à un seul; le pilote défendait son navire, en attaquait un autre, et était souvent

Digitized by Google

Digitized by Google

pas que les Athéniens ne cherchaient qu'à s'échapper à quelque prix que ce fût.

Les troupes des deux partis qui étaient restées à terre, suspendues entre l'espérance et la crainte tant que l'avantage fut balancé, étaient dans la plus terrible agitation d'esprit; les Syracusains dans le désir d'acquérir encore plus de gloire; les Athéniens dans la crainte de maux plus cruels encore que ceux qu'ils éprouvaient. Toute leur fortune était sur les vaisseaux, et rien ne peut égaler la terreur que leur causait l'avenir. Athéniens et Syracusains étaient d'autant plus tourmentés, que chacun voyait de terre le combat sous un aspect différent : le spectacle, il est vrai, n'était pas d'une grande étendue; mais le point de vue n'était pas le même pour tous les spectateurs. Ceux qui voyaient leur parti victorieux prenaient courage et priaient les dieux de mettre fin à leurs malheurs; d'autres fixaient les yeux sur un point du combat où leur parti avait du désavantage; ils jetaient des cris, ils versaient des larmes, et d'après ce qui frappait leurs regards ils étaient plus consternés que ceux mêmes qui étaient dans l'action; d'autres encore avaient la vue d'un combat qui, des deux parts, se

Digitized by Google

soutenait avec égalité ; les mouvemens de leurs corps exprimaient leurs craintes et le trouble de leur âme, et, dans leur cruelle anxiété, ils se voyaient sur le point de se sauver ou de périr. Tant que la victoire fut disputée ce fut, dans l'armée athénienne, les cris divers: « nous sommes vainqueurs, nous sommes « vaincus », et toutes les sortes d'acclamations que dans un grand danger doit faire entendre une foule nombreuse.

Mais enfin les Syracusains prirent une supériorité décidée, mirent les Athéniens en fuite, les poussèrent vigoureusement, et les poursuivirent à grands cris au rivage ; tous les guerriers de la flotte qui ne furent pas faits prisonniers en mer prirent terre au hasard et regagnèrent le camp. L'armée n'était plus partagée entre des sentimens divers; tous, également consternés, ne faisaient entendre que des gémissemens et des sanglots ; les uns couraient à la défense des vaisseaux, les autres à celle de ce qui restait des retranchemens ; d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'étaient occupés que d'eux-mêmes et des moyens de se sauver. Les vaincus ne songèrent pas même à réclamer, suivant l'usage, leurs morts et les débris de leur flotte;

Digitized by Google

ils ne pensaient qu'à faire leur retraite à l'entrée de la nuit.

Démosthène vint trouver Nicias et lui proposa de couvrir de troupes le reste des bâtimens, et de forcer, s'il était possible, le passage au lever de l'aurore; il représentait qu'ils avaient encore plus que les ennemis de vaisseaux en état de tenir la mer. C'était aussi l'avis de Nicias; c'était peut-être le salut de l'armée; mais quand ils voulurent en venir à l'exécution, les équipages et les soldats refusèrent le service. Abattus par leur défaite, ils ne se croyaient plus capables de vaincre; tous n'avaient plus qu'une même pensée, celle de se retirer par terre.

Hermocrate soupçonna leur projet (1); il ne croyait pas que les Syracusains dussent souffrir qu'une armée encore si nombreuse, opérant sa retraite, pût s'arrêter dans quelque endroit de la Sicile et y former de nouveaux projets de guerre. Il va trouver les magistrats et leur communique ses pensées; il représente qu'il ne faut pas souffrir que les Athéniens leur échappent pendant la nuit; qu'il faut que Siciliens et alliés se hâtent de sortir, ferment les issues, occupent les défilés et y fassent la

(1) Thucyd., l. 7, c. 73, ad ultimum.

Digitized by Google

garde. Les magistrats pensaient comme lui; mais comment forcer à l'obéissance et à de nouvelles fatigues un peuple qui avait besoin de repos, qui était tout entier livré à la joie, et qui célébrait la fête du dieu qui leur avait donné la victoire? car précisément ce jour-là tombait la fête d'Hercule, et c'était en buvant que le plus grand nombre la célébrait. Cette difficulté paraissait insurmontable.

Hermocrate eut recours à la ruse: il s'agissait d'empêcher que les Athéniens ne franchissent paisiblement pendant la nuit la partie la plus difficile de la route; il fit passer à leur camp, vers la chute du jour, quelques-uns de ses amis avec des cavaliers; ils s'approchèrent à la portée de la voix, et appelèrent comme s'ils eussent été amis des Athéniens. On fut d'autant plus aisément trompé, qu'il y avait des Syracusains qui venaient donner avis à Nicias de tout ce qui se passait dans la ville; ils avertirent ce général de ne pas mettre son armée en marche pendant cette nuit, parce que les ennemis gardaient les chemins, mais de se préparer tranquillement à faire le lendemain sa retraite.

Sur cet avis perfide, on se tint en repos. Comme on n'était pas parti sur-le-champ, les

Digitized by Google

généraux crurent devoir s'arrêter encore le lendemain pour laisser aux soldats le temps de prendre les choses les plus nécessaires. Gylippe et les Syracusains profitèrent de ces délais; ils sortirent avec de la cavalerie, prirent de l'avance, embarrassèrent les chemins qu'on croyait que les ennemis devaient prendre, gardèrent les passages des ruisseaux et des rivières, postèrent des troupes dans les endroits où ils jugèrent à propos d'attendre les Athéniens, et se disposèrent à les bien recevoir. En même temps on remorquait les vaisseaux ennemis qui méritaient d'être conservés, et on brûlait ceux que les Athéniens avaient condamnés eux-mêmes.

Nicias et Démosthène avaient enfin terminé leurs apprêts; ils donnèrent l'ordre du départ; c'était le surlendemain du combat naval. Ce qu'il y avait de terrible dans cette retraite, ce n'était pas seulement d'être réduit à la faire après avoir perdu toute la flotte, et de ne plus voir, pour l'armée et pour la république elle-même, que des dangers après les plus belles espérances; mais le camp qu'on abandonnait offrait aux regards le plus triste spectacle et à l'âme les plus douloureux sentimens. Les morts restaient sans sépulture, et celui qui

Digitized by Google

voyait étendu sur la terre un infortuné qu'il avait chéri, éprouvait un regret mêlé de terreur; malades ou blessés, les vivans qu'on abandonnait, bien plus à plaindre que les morts, inspiraient encore une plus vive douleur; ils se tenaient attachés à leurs compagnons, ils se suspendaient à leurs vêtemens et les suivaient tant que pouvaient le leur permettre leurs forces défaillantes; quand enfin elles les abandonnaient, ils attestaient les dieux, ils poussaient des gémissemens. L'armée fondait en larmes et tombait dans une déchirante perplexité; c'était avec peine qu'elle s'éloignait de cette terre ennemie où elle avait souffert tant de maux qu'elle ne pouvait assez déplorer; mais dans l'obscurité de l'avenir elle en attendait de plus cruels encore. On était dans l'accablement, on se faisait réciproquement des reproches; chacun emportait ce qu'il pouvait; les valets avaient déserté; on avait beau se charger, ce dont on se chargeait était encore insuffisant, car dans le camp il ne restait plus de subsistances. De quel éclat, de quel orgueil, dans quelle extrémité, dans quel opprobre on était tombé! Quelle différence de cette armée arrivée dans le dessein d'imposer le joug à une puissante

Digitized by Google

généraux crurent devoir s'arrêter
lendemain pour laisser aux sol
de prendre les choses les pl
Gylippe et les Syracusains
délais; ils sortirent ave
prirent de l'avance, em
mins qu'on croyait qu
prendre, gardèrent l
et des rivières, p
les endroits où il
les Athéniens,
cevoir. En r
vaisseaux e ... ...ène sui-
servés, et ... de l'Anapus, ils
avaient ... ...d de ce fleuve un déta-

Nic ... ...acusains et d'alliés rangés en
leur ... ...s le repoussèrent, se rendirent maî-
pa ... ...es passages, et continuèrent d'avancer;
... ...ais la cavalerie syracusaine ne cessait de les
harceler, et les troupes légères les accablaient
de traits. Ils firent dans cette journée un
peu moins d'une et demie de nos lieues, et
passèrent la nuit près d'un tertre; ils se remi-
rent en route le lendemain de bonne heure,
et après deux tiers de lieue de marche ils des-
cendirent dans une plaine; c'était un endroit
habité; ils y campèrent à dessein d'en tirer
quelques vivres et de l'eau, car ils étaient loin

Digitized by Google

sez pour la route qui leur restait

Syracusains se portèrent en
le passage que les ennemis
'était une éminence forte
deux côtés étaient des
ds ; on l'appelait le
Athéniens s'avan-
upes légères de
elles les arrê-
, voltigeaient
ns soutinrent long-
. furent enfin obligés de
amp d'où ils étaient partis ; mais
urent plus s'y procurer de vivres ; la
avalerie les empêchait de s'écarter.

Ils reprirent leur marche le matin, et s'ouvrirent de vive force le passage jusqu'au tertre fortifié. Là ils trouvèrent devant eux, au haut du rempart, l'infanterie disposée sur un ordre profond, car le poste était étroit; ils attaquèrent le retranchement, et furent accablés de traits. Les ennemis, rangés en amphithéâtre, pouvaient tirer en grand nombre à la fois, et ces traits, lancés d'en haut, en étaient plus pénétrans. Dans l'impuissance de forcer la muraille, ils firent leur retraite.

Digitized by Google

république, et de cette même armée qui se retirait avec la crainte de tomber dans l'esclavage! C'était au chant des hymnes d'allégresse, au bruit des vœux de leurs concitoyens qu'ils étaient sortis d'Athènes; ils se retiraient n'entendant plus que des paroles de funeste augure : mais en comparaison des maux suspendus sur leurs têtes, tous ceux qu'ils enduraient leur semblaient encore supportables.

La division aux ordres de Nicias marchait en bataillon carré; celle de Démosthène suivait. Arrivés au passage de l'Anapus, ils trouvèrent sur le bord de ce fleuve un détachement de Syracusains et d'alliés rangés en bataille; ils le repoussèrent, se rendirent maîtres des passages, et continuèrent d'avancer; mais la cavalerie syracusaine ne cessait de les harceler, et les troupes légères les accablaient de traits. Ils firent dans cette journée un peu moins d'une et demie de nos lieues, et passèrent la nuit près d'un tertre; ils se remirent en route le lendemain de bonne heure, et après deux tiers de lieue de marche ils descendirent dans une plaine; c'était un endroit habité; ils y campèrent à dessein d'en tirer quelques vivres et de l'eau, car ils étaient loin

Digitized by Google

Digitized by Google

Pendant qu'ils prenaient du repos il survint du tonnerre et de la pluie, comme il arrive aux approches de l'automne; mais cet événement naturel augmenta la consternation; ils le regardaient comme miraculeux, et croyaient le ciel armé pour leur perte.

Les Syracusains profitèrent du repos des ennemis pour envoyer des troupes fermer d'une muraille le chemin par lequel ceux-ci étaient venus, et qu'ils allaient reprendre; mais les Athéniens envoyèrent un détachement s'opposer à cet ouvrage. Toute l'armée se rapprocha de la plaine, et passa la nuit en route. Le lendemain ils marchèrent en avant; mais les ennemis les investirent de toutes parts, et en blessèrent un grand nombre; ils reculaient quand les Athéniens s'avançaient; ils fondaient sur eux quand ils les voyaient reculer; ils pressaient surtout les derniers rangs, et tâchaient de les obliger à fléchir, afin de répandre l'effroi dans toute l'armée. Cette manœuvre dura longtemps; mais les Athéniens tinrent ferme; ils firent ensuite une marche de moins d'un quart de lieue, et se reposèrent dans la plaine. Les Syracusains s'éloignèrent et regagnèrent leur camp.

Digitized by Google

[illegible] au comité de la mi-
[illegible] de munitions de toute
[illegible] le grand nombre d'attaques
[illegible] rapportées, bien des soldats
[illegible] blessures. Nicias et Démos-
[illegible] perdant la nuit un grand
[illegible], et prirent un chemin opposé
[illegible] les attendait. Les trompe-
[illegible] des terreurs paniques, accident
[illegible] dans les armées, surtout lors-
[illegible] considérables, et plus souvent
[illegible] les ténèbres, quand il faut mar-
[illegible] pays des ennemis, et qu'on ne
[illegible] de leur voisinage. La division de
[illegible] arrêta pas, et prit beaucoup d'a-
[illegible] de Démosthène, qui formait à
[illegible] l'armée, se coupa
[illegible] désordre. Cependant au point
[illegible] parvinrent au bord de la mer, et
[illegible] pour gagner le fleuve Cacyparis;
[illegible] en suivre le cours et pénétrer
[illegible] des terres, dans l'espoir de
[illegible] les Siciles qu'ils
[illegible] parvenus au fleuve;
[illegible] un désespoir qui [illegible]
[illegible] des pilotis pour les couper le

passage; ils parvinrent à le forcer, et les commandans leur firent continuer la marche vers un autre fleuve qu'on nommait Erinéon.

Les Syracusains avec le jour reconnurent l'évasion des Athéniens; ils n'eurent pas de peine à savoir de quel côté ils avaient pris: on se mit aussitôt à leur poursuite, et on les atteignit à l'heure du repas. La division de Démosthène était la dernière, parce qu'elle avait marché plus lentement et avec moins d'ordre, et qu'elle s'était troublée pendant la nuit. Les ennemis la joignirent, et aussitôt ils l'attaquèrent. La cavalerie n'eut pas de peine à investir ces troupes dispersées et à les mettre à l'étroit; renfermées dans un lieu entouré de murailles, et où se trouvaient de grandes plantations d'oliviers dont les ennemis tirèrent avantage, elles étaient de toutes parts accablées de traits. Les Syracusains aimaient mieux escarmoucher ainsi que d'en venir à un combat en règle; car se risquer contre des hommes au désespoir, c'est les favoriser et travailler contre soi-même; ils pensaient à se ménager; assurés désormais de la fortune, ils ne voulaient pas hasarder des événemens qui auraient pu la leur faire

Digitized by Google

perdre, et voyaient trop bien qu'ils n'avaient pas besoin de changer de manœuvre pour se rendre maîtres des ennemis.

Ceux-ci, accablés de fatigue et couverts de blessures, demandèrent à capituler : on convint que les soldats rendraient les armes, et on les assura de la vie. Tous se rendirent, au nombre de six mille : quelques-uns des insulaires qui faisaient partie des alliés étaient déjà passés du côté des ennemis; ils livrèrent tout ce qu'ils avaient d'argent, et le jetèrent dans des boucliers; il y en eut quatre de remplis; on les conduisit aussitôt à Syracuse.

Nicias avait cinq lieues d'avance; il parvint le même jour au fleuve Erinéon, gagna une hauteur et y campa; il fut atteint le jour suivant. Instruit du sort de Démosthène, il offrit de stipuler, au nom de la république, qu'elle rembourserait les frais de la guerre, à condition qu'on laisserait partir son armée. Cette proposition fut rejetée; les ennemis attaquèrent, et les Athéniens furent harcelés jusqu'au soir. Ils voulurent profiter de la nuit pour partir; ils prirent leurs armes, mais ils ne purent le faire secrètement, et leur tentative fut inutile : trois cents hommes seule-

Digitized by Google

ment forcèrent la garde et s'évadèrent; mais ils ne tardèrent pas à être arrêtés.

Le jour venu, Nicias mit en marche son armée. Les Syracusains et les alliés ne cessaient de le harceler, de tirer des flèches, de lancer des javelots; cependant les Athéniens s'avançaient vers le fleuve Assinare, toujours également tourmentés, mais soutenus par l'espérance d'être plus tranquilles s'ils parvenaient à passer le fleuve; d'ailleurs le tourment de la soif les y attirait. Ils l'atteignirent : tous s'y précipitèrent en désordre. Les ennemis les pressaient et rendaient le passage difficile. Obligés de se serrer en avançant, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds; quelques-uns se perçaient en heurtant les armes de leurs voisins; plusieurs tombaient morts; d'autres étaient emportés par le courant. Les bords étaient escarpés, et les Syracusains avaient gagné l'autre rive; ils tiraient d'en haut sur des infortunés livrés la plupart au plaisir d'étancher leur soif, et qui se mettaient eux-mêmes en désordre dans un fleuve profond. Les ennemis y descendirent et firent un affreux carnage des malheureux qui s'y étaient

Digitized by Google

plongés. Bientôt l'eau fut troublée; mais, toute bourbeuse et sanglante, on la buvait encore, on se la disputait les armes à la main. Enfin les morts étaient entassés dans le fleuve, l'armée était défaite. Nicias se rendit à Gylippe: il avait autrefois obligé les Lacédémoniens, et il avait lieu de croire qu'il en était aimé, au lieu qu'il ne pouvait attendre des Syracusains que la haine la plus envenimée.

Comme chez les anciens le droit de la guerre accordait aux vainqueurs tout pouvoir sur les vaincus, on peut dire que les Athéniens avaient obtenu les meilleures conditions qu'ils pussent attendre. Il avait été stipulé qu'on n'attenterait à la vie des prisonniers ni en les tenant à la chaîne, ni en leur refusant l'absolu nécessaire, ni par aucun des mauvais traitemens qui accompagnent une captivité trop dure: mais les conventions ne furent pas observées; les villes auxiliaires se partagèrent une partie des captifs, et ce furent les moins malheureux; ceux qui tombèrent en partage aux Syracusains furent jetés dans les carrières et languirent soixante-dix jours, exposés à l'ardeur du soleil, à l'humidité des nuits, et accablés de maladies au milieu des cadavres infects

Digitized by Google

de leurs compagnons morts autour d'eux. On finit par choisir ceux qu'on pouvait espérer de vendre avec plus de profit, et le reste fut laissé dans les carrières pour y terminer leurs jours.

Nicias et Démosthène vivaient; mais le ressentiment des Syracusains ne pouvait leur pardonner : les Corinthiens, encore plus exaspérés, demandaient leur mort. Ceux des Siciliens qui, longtemps secrets amis d'Athènes et traîtres à leur patrie, avaient entretenu des correspondances avec eux, craignaient toujours qu'ils ne révélassent enfin leur perfidie; c'étaient eux qui montraient contre ces généraux le plus de passion, et qui sollicitaient avec le plus de vivacité leur supplice. Enfin l'arrêt de mort fut prononcé contre le vaillant et audacieux Démosthène, contre le doux et vertueux Nicias : Athènes n'avait pas de citoyen plus religieux, et sa mort semblait condamner les dieux qui avaient été les objets de sa confiance.

Plusieurs Athéniens eurent un sort plus heureux (1). Ils savaient par cœur des scènes du pathétique Euripide; ils les récitaient avec la sensibilité touchante qu'inspirent les vers

(1) Plut., in Nicia.

Digitized by Google

de ce poëte, et que leur inspiraient encore bien mieux leurs propres malheurs. Les Siciliens étaient passionnés pour tous les arts; ceux des riches qui avaient le goût de la poésie, et ceux qui voulaient se faire la réputation de l'avoir, achetèrent ces captifs précieux, les reçurent honorablement dans leurs maisons, et leur permirent enfin de retourner dans leur patrie. Ce fut tout ce qu'Athènes revit du plus formidable armement dont on eût jusque là conservé le souvenir. Ces captifs, dont les talens d'Euripide avaient payé la rançon, se rendirent ensemble à la maison de leur bienfaiteur, et les larmes de leur reconnaissance fut le prix le plus flatteur qu'aucun favori des muses ait jamais pu recevoir.

A la première nouvelle qui parvint aux Athéniens de l'entière destruction de leur armée, ils la regardèrent comme une odieuse imposture (1); quand ils furent enfin obligés d'y ajouter foi, les orateurs qui leur avaient inspiré tant de zèle pour cette expédition, les devins et les publicateurs d'oracles qui leur avaient promis tant de succès, devinrent les objets de leur haine, comme si ce n'était pas eux-mêmes qui, par les plus vifs applaudisse-

(1) Thucyd., l. 8, c. 1.

Digitized by Google

mens, les avaient excités à flatter une erreur qui leur était chère : mais les souverains, surtout quand les souverains sont des peuples, veulent qu'on leur donne des conseils qui leur plaisent, et punissent ensuite ceux qui les ont donnés quand l'issue trompe leurs espérances.

SUITE ET FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

La république semblait avoir péri tout entière avec l'armée de Sicile. Elle ne pouvait remplacer cette jeunesse si florissante qu'elle venait de perdre; elle n'avait plus de vaisseaux dans ses chantiers, d'argent dans son trésor, et, dans les premiers instans de sa consternation se croyant sans ressources, elle n'envisageait qu'une ruine prochaine. Il lui semblait à chaque instant voir aborder dans le Pirée et les nouveaux ennemis qu'elle venait de se faire en Sicile, et les anciens ennemis qu'elle avait dans la Grèce; mais avec tant de sujets de crainte elle ne perdit cependant pas le courage, et fit les derniers efforts pour ne pas succomber sans défense. On la croyait accablée, et elle montrait encore

Digitized by Google

un front menaçant à ceux qui se promettaient de l'écraser.

Dans les circonstances difficiles où elle se trouvait, elle sentit le danger de cette insubordination, de cette effervescence démocratique qui avait causé ses malheurs. Elle avait besoin d'un gouvernement plus ferme, et elle voulut l'avoir. Les démagogues, qui perdaient le peuple en le flattant ou en excitant ses passions pour en abuser, désormais sans crédit, furent réduits au silence. Il se forma un conseil de vieillards qui devaient les premiers ouvrir leur avis sur toutes les affaires, et à qui fut accordée l'initiative de toutes les délibérations qui concernaient l'intérêt de l'Etat. Au lieu d'une éloquence pernicieuse, ils firent entendre la voix de la prudence, et la démocratie, toujours subsistante par la constitution, céda par respect à l'aristocratie de la sagesse. Plus heureux les Athéniens, s'ils avaient fait alors à leur régime trop populaire les réformes qu'indiquaient la raison et l'expérience, et qui les auraient garantis de tomber à l'avenir dans des malheurs semblables à ceux qu'ils venaient d'éprouver; mais du moins, instruits trop imparfaitement par leurs désastres, ils travaillèrent à mettre

Digitized by Google

le bon ordre dans toutes les parties du gouvernement.

Le courage des ennemis d'Athènes prenait une force nouvelle du malheur qu'elle venait d'éprouver, et ceux mêmes qui ne s'étaient pas encore déclarés contre elle crurent devoir alors se montrer et partager la gloire de consommer sa ruine (1). Tous ses alliés, tous ses sujets déclaraient ensemble leur indépendance et leur haine, bien persuadés qu'elle ne serait jamais en état de leur faire éprouver sa vengeance; ses esclaves, et même plusieurs de ses citoyens, chassés par la crainte, l'espérance ou la disette, allaient chercher ailleurs la subsistance ou le repos, et en peu de temps elle perdit vingt mille hommes plus ou moins utiles.

Avant que la guerre de Sicile fût terminée par l'entière destruction des forces athéniennes, Alcibiade, devenu le plus dangereux comme le plus envenimé des ennemis de son pays, avait conseillé aux Lacédémoniens d'enlever Décélie, sur la frontière de l'Attique (2) : ils s'en rendirent maîtres par surprise, et la fortifièrent. Dès lors ils ne se

(1) Thucyd., l. 8, c. 2.
(2) Ibid., l. 7, c. 1.

Digitized by Google

contentèrent plus comme auparavant de faire dans cette contrée des incursions périodiques, mais ils y possédèrent une place d'armes, d'où ils faisaient aux Athéniens une guerre non interrompue.

Agis avait le commandement de cette forteresse (1). Comme roi de Lacédémone, il ne jouissait à Sparte que d'un pouvoir étroitement limité; mais en qualité de commandant de Décélie, il jouissait dans cette place d'un pouvoir absolu, et conduisait toutes les affaires sans prendre l'avis de sa république. Comme sa puissance était plus concentrée, comme elle était indépendante, elle était plus active et plus redoutable aux ennemis; il faisait à son gré des levées de troupes; il les envoyait où il jugeait à propos; il levait des contributions à sa volonté; il reçut les propositions des insulaires de l'Eubée, qui voulaient rejeter l'alliance ou, si l'on veut, la domination d'Athènes; il accueillit les citoyens de Lesbos, qui annonçaient les mêmes dispositions : les habitans de Chio et ceux d'Erythrès s'adressèrent directement à Lacédémone pour être soutenus dans leur défection.

(1) Thucyd., l. 8, c. 3.

Digitized by Google

Darius Nothus occupait alors le trône de Perse. Les Lacédémoniens s'unirent à lui pour détruire d'autres Grecs qui jadis avec eux avaient défendu leurs pays contre le premier Darius et contre son fils Xerxès : politiques aveugles, ou plutôt hommes passionnés, ils ne voyaient pas que si la Perse détruisait la puissance d'Athènes il lui serait bien facile d'abattre ensuite celle de Sparte, et que, pour satisfaire leur animosité, ils se trahissaient eux-mêmes en trahissant toute la Grèce. Une alliance honteuse, dont le traité fut changé plusieurs fois, fut signée entre la Perse et Lacédémone : le satrape Tissapherne s'engageait à fournir la subsistance de l'armée; Pharnabaze, autre satrape, pressait les Lacédémoniens de faire passer une flotte dans l'Hellespont, et promettait d'en payer les frais.

Jamais peut-être ne dut-on plus admirer le courage d'Athènes et son habileté à trouver des ressources lorsqu'il semblait ne lui en rester aucune (1); partout attaquée, elle sut partout se défendre, et trahie par d'anciens amis, elle s'en faisait de nouveaux. Peut-être aussi faut-il moins admirer l'ha-

(1) Thucyd., l. 8, c. 4—44.

Digitized by Google

bileté d'Athènes que l'inquiétude des Grecs, qui voulaient toujours se remuer, et qui, semblables à des malades agités de la fièvre, espéraient qu'ils seraient mieux quand ils auraient pris une autre position. Quoi qu'il en soit, Athènes fit soulever à Samos la faction du peuple contre celle des riches, et eut dès lors à sa disposition toutes les forces de cette île puissante; elle parvint aussi à calmer la révolte de Lesbos, et fit rentrer sous sa domination Clazomènes, que ses ennemis lui avaient enlevée. Les Athéniens tuèrent Chalcidée, général lacédémonien, qui voulait défendre contre eux Panorme. Ils forcèrent par trois victoires les guerriers de l'infidèle Chio à ne plus se montrer en campagne; ils ravagèrent cette île, qui n'avait jamais souffert depuis la guerre des Mèdes, et firent repentir ses habitans, qui, las de leur longue sagesse, s'étaient trop pressé de se déclarer contre eux. Mais à peu près dans le même temps les Lacédémoniens virent les Rhodiens embrasser leur cause, et Alcibiade avait soulevé Milet en leur faveur.

Ainsi les avantages étaient balancés entre

Digitized by Google

les deux puissances ennemies (1); mais les Lacédémoniens firent une faute dont les suites devaient rendre, au moins pour quelque temps, la supériorité aux Athéniens. Alcibiade les servait bien contre sa patrie: les Athéniens étaient tombés dans le malheur en se privant de son habileté; les Spartiates s'en privèrent eux-mêmes à leur tour. Agis, dont il avait rendu la femme infidèle, contribua sans doute à les indisposer contre un homme qui, par ses talens et son caractère, pouvait être si utile et si dangereux : ils prirent contre lui de la défiance, et envoyèrent à Astyochus, l'un de leurs généraux, l'ordre de le faire mourir. Alcibiade fut informé, peut-être par Astyochus lui-même, du danger qui le menaçait; il se retira auprès de Tissapherne, satrape de Lydie, qui était chargé de payer les frais de la guerre aux Lacédémoniens, devenus les alliés des Perses. Comme Alcibiade avait l'art de plaire à tous ceux dont l'amitié lui pouvait être utile, il eut bientôt celle de Tissapherne, et bientôt il sut le refroidir pour les Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'é-

(1) Thucyd., l. 8, c. 45, 46; Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

tait pas de l'intérêt de la Perse de donner à un même peuple l'empire de la terre et celui de la mer; que c'était établir une puissance nouvelle et formidable, que le grand roi aurait bien de la peine à renverser; mais qu'en laissant subsister dans la Grèce deux puissances rivales, il aurait toujours moyen, sans faire de grands frais ni se donner beaucoup de peine, de combattre et de réprimer l'une par l'autre. Il lui conseilla de favoriser plutôt les Athéniens que les Spartiates, parce que ceux-ci prétendaient à l'empire de la terre, qui appartenait aux Perses; au lieu que les Athéniens ne recherchaient que l'empire de la mer, auquel les Perses n'avaient aucune prétention.

Il paraît que cette politique était déjà celle des Perses; mais Alcibiade ne leur était pas inutile pour la réduire en pratique; par la connaissance qu'il avait des deux républiques rivales, il pouvait donner à la puissance qui les haïssait toutes deux des conseils nécessaires à l'accomplissement de ses vues. Tissapherne commença par diminuer la solde qu'il payait aux matelots de la flotte Lacédémonienne : c'était lui enlever un grand nombre de marins qui ne se mettaient à son

Digitized by Google

service que parce qu'elle les payait plus cher que les autres puissances.

Alcibiade, en nuisant aux Lacédémoniens, cherchait moins encore à se venger qu'à se préparer le retour dans sa patrie (1). Il se ménagea des intelligences avec l'armée athénienne qui était à Samos, et comme les chefs de cette armée étaient favorables à l'aristocratie, il leur fit savoir qu'il n'aspirait à rentrer dans son pays que pour contribuer à renverser l'autorité des méchans et celle d'une populace aveuglément soumise à leurs impulsions, et qui l'avait chassé de ses foyers. Les insinuations d'Alcibiade étaient reçues avec d'autant plus de faveur qu'on le voyait lui-même favori de Tissapherne, et qu'on sentait le besoin qu'on avait de ce satrape. Les paroles portées de la part d'Alcibiade passèrent du camp à la ville, et il y eut même des citoyens qui vinrent d'Athènes à Samos pour conférer avec lui. Les gens qui voulaient être quelque chose, et qui espéraient trouver place entre les citoyens qui auraient part aux affaires, s'intéressaient tous à la fortune d'Alcibiade, sur laquelle ils comptaient fonder la leur.

(1) Thucyd., l. 8, c. 47—64; Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

Des intrigues différentes se tramaient à Athènes; d'autres ambitieux y détruisirent la démocratie, mais sans rappeler Alcibiade. Il fut réglé que cinq mille citoyens auraient le gouvernement de l'Etat (1) : ce n'était pas faire un grand changement à l'ordre reçu, car dans les assemblées ordinaires on ne voyait jamais cinq mille citoyens; mais la vérité est qu'on ne savait pas quels étaient ces cinq mille représentans de la république, et que jamais on ne les connut; il est même vraisemblable qu'ils n'existaient pas, et leur invisibilité les rendait plus redoutables, parce qu'on croyait toujours en avoir quelqu'un auprès de soi. Cependant l'assemblée du peuple et le conseil des cinq cents se tenaient encore; mais on n'y proposait, on n'y concluait que ce qui plaisait à la faction; les orateurs n'y prononçaient rien qui n'eût été auparavant examiné et approuvé. On croyait la faction plus nombreuse et plus puissante qu'apparemment elle n'était; on n'osait se plaindre à personne, dans la crainte de se confier à quelqu'un du parti. On savait que des hommes qu'on avait toujours connus pour de zélés défenseurs du gouvernement

(1) Thucydid., l. 8, c. 65, 66.

Digitized by Google

populaire étaient devenus d'ardens promoteurs de l'oligarchie, et chacun craignait d'être resté presque seul fidèle à l'ancien gouvernement; tous les citoyens se regardaient les uns les autres comme des fauteurs de la faction qu'ils haïssaient.

Dix commissaires furent nommés pour former une nouvelle constitution (1). Elle consistait à élire cinq présidens, qui eux-mêmes éliraient cent citoyens, dont chacun s'en adjoindrait trois autres : ainsi les élections étaient ôtées au peuple. C'étaient ces quatre cents qui devaient gouverner avec un pouvoir illimité, et qui convoqueraient les cinq mille dans les cas où ils croiraient leur intervention nécessaire : ainsi les assemblées du peuple étaient détruites, et l'on ne devait pas s'attendre à voir se former jamais celle des cinq mille, puisque c'était aux quatre cents à la convoquer, et que probablement ils ne la convoqueraient jamais. Il fut aussi décidé que personne ne recevrait plus de salaire, si ce n'était dans les armées : c'était détruire toutes ces magistratures, tous ces tribunaux, composés en grande partie de citoyens indigens. Les quatre cents entrèrent

(1) Thucyd., l. 8, c. 67—70.

Digitized by Google

en fonction ayant des poignards cachés sous leurs manteaux, et pour satellites des étrangers bien armés et de jeunes citoyens déterminés à les défendre. Ce fut avec cet appareil qu'ils se présentèrent à la salle du conseil d'en haut. Ils s'en emparèrent sans éprouver de résistance, et en firent sortir les cinq cents en leur payant leur salaire; ils ne firent mourir que peu de citoyens, en mirent quelques-uns en prison, et en envoyèrent d'autres en exil.

L'armée de Samos, quoique ses chefs eussent penché pour l'aristocratie, fut contraire à la révolution, peut-être parce qu'elle n'y avait pas eu de part, et que ce n'était pas elle qui en jouissait (1). Elle se trouva détachée de la ville: elle ne pouvait plus y tenir par intérêt, puisque la ville n'avait plus rien en caisse. Comme si elle-même eût été la république, elle faisait sur les alliés des levées d'argent et de troupes: elle fit encore un autre acte de souveraineté; ce fut de rappeler Alcibiade. Il vint à Samos; comme il y exalta son crédit sur Tissapherne et les dispositions favorables qu'il inspirait à ce satrape pour l'armée athénienne, se vantant lui-même

(1) Thucyd., l. 8, c. 73—76; Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

et donnant pour l'avenir les plus belles espérances, il fut élu général, et la conduite de toutes les affaires lui fut aussitôt confiée. Il eut l'art, en exagérant auprès de l'armée son pouvoir sur Tissapherne, et auprès de Tissapherne son pouvoir sur l'armée, de faire peur aux Athéniens de Tissapherne, et à Tissapherne des Athéniens, et de se donner ainsi un grand crédit sur les Athéniens et sur le satrape.

Il vint à Samos une députation des quatre cents (1) : les députés eussent été massacrés par l'armée si Alcibiade n'avait eu assez d'ascendant pour la contenir. Il les congédia en déclarant qu'il ne s'opposait pas à l'autorité des cinq mille, mais qu'il ordonnait que les quatre cents fussent dépossédés, et que le conseil des cinq cents rentrât dans ses fonctions.

Tout favorisait la volonté de l'armée et d'Alcibiade (2); ceux mêmes qui avaient eu le plus de part à l'établissement de l'oligarchie étaient déjà fatigués du nouvel état des choses, et ne pensaient qu'à se retirer de la faction avec sûreté; ils demandaient qu'on

(1) Thucyd., l. 8, c. 76.
(2) Thucyd., l. 8, c. 89.

Digitized by Google

fit voir que les cinq mille n'étaient pas de vains fantômes, et que l'autorité était en effet dans leurs mains : ce n'était pas que ces hommes, opposés à l'oligarchie nouvelle, fussent amis de l'égalité ; ils ne la demandaient que pour se mettre au-dessus de leurs égaux, et chacun d'eux aspirait à devenir le premier protecteur du gouvernement populaire.

Les quatre cents, qui de leur côté n'avaient que l'amour du pouvoir, sans aucun amour de la patrie, recherchèrent l'appui de Lacédémone (1); ils élevèrent un fort dans la partie avancée du Pirée qu'on nommai Eétionée, et leur dessein était d'y recevoir les ennemis de la république. La cabale qui leur était contraire eut le dessus, et le fort, dont la construction était déjà fort avancée, fut détruit par ceux mêmes qui travaillaient à le construire ; ils furent secondés par les gens de guerre.

Pendant qu'Athènes était menacée dans son sein de tous les maux que produisent les dissensions intérieures, elle éprouvait au-dehors des désastres qui semblaient devoir avancer sa perte. Après un combat naval

(1) Thucyd., l. 8, c. 90—92.

Digitized by Google

perdu par les Athéniens, les Lacédémoniens firent soulever l'Eubée entière (1). La fin désastreuse de l'expédition de Sicile n'avait pas causé tant de consternation dans l'Attique; le découragement était extrême; il ne restait plus de flotte après celle qu'on venait de perdre, et l'armée de Samos pouvait être regardée comme une armée ennemie. Les Athéniens de la ville, livrés eux-mêmes à la discorde, voyaient de près le jour où ils s'égorgeraient entre eux; ils croyaient à chaque instant voir aborder l'ennemi au Pirée, et cette crainte aurait dû n'être pas vaine; mais les Lacédémoniens, toujours lents et timides, ne mirent pas l'occasion à profit.

Les Athéniens, qu'ils laissaient respirer, s'assemblèrent et déposèrent les quatre cents (2). Comme on croyait toujours aux cinq mille, et que leur nombre les rendait formidables, on les respecta sans les connaître; il fut décrété qu'ils seraient chargés du gouvernement, et que tous ceux qui portaient les armes seraient de ce nombre. Suivant Thucydide, il n'y eut point d'époque de son temps où les Athéniens se soient mieux conduits en poli-

(1) Thucyd., l. 8, c. 95, 96.
(2) Ibidem, c. 97.

Digitized by Google

tique ; ils surent garder un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple, et par cette sagesse la république se remit promptement de l'état fâcheux où elle était tombée. Elle révoqua l'exil d'Alcibiade.

Un combat naval donné entre Sestos et Abydos sauva l'Hellespont, et déjà les Athéniens ne désespéraient plus de leur fortune (1), quand Alcibiade prit dans le port de Cyzique toute la flotte ennemie, excepté les vaisseaux de Syracuse, qui furent brûlés par les Syracusains eux-mêmes. Cyzique et d'autres villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, et leur payèrent de fortes contributions (2).

On eut alors un grand exemple des vicissitudes de la fortune des armes (3). Les Lacédémoniens, qui s'étaient flattés d'effacer le nom d'Athènes entre les républiques de la Grèce, et qui peut-être, après le soulèvement de l'Eubée, auraient pu remplir leurs espérances, humiliés à leur tour, et perdant toute confiance en eux-mêmes après tant de présomption, envoyèrent demander la paix.

(1) Thucyd., l. 8, c. 104, 105.
(2) Xenoph. Hellen., l. 1; Plut., in Alcibiade.
(3) Diod. Sic., l. 13.

Digitized by Google

L'avis des hommes les plus sages était de la leur accorder; mais un certain Cléophon, démagogue qui était alors dans le plus grand crédit, soutenu par tous les intrigans, qui croyaient avoir quelque chose à gagner dans les troubles que favoriserait la guerre, flatta l'orgueil du peuple, l'empêcha d'écouter favorablement les ambassadeurs, et prépara la chute de sa patrie.

Chez les modernes la perte d'une flotte considérable entraînerait pour longtemps la ruine d'une puissance maritime; il n'en était pas de même chez les anciens; la construction de leurs trirèmes n'exigeait ni un temps fort long ni de fort grandes dépenses. Pharnabaze consola les Lacédémoniens de la perte de leurs vaisseaux, en leur faisant voir que dans les Etats du roi il se trouvait assez de bois pour construire une nouvelle flotte; il leur donna des habits, deux mois de paye, et fournit des armes aux équipages.

Ils purent reprendre quelque confiance quand ils furent instruits d'une vaine tentative faite par le général athénien Thrasylle contre Ephèse (1) : on peut croire qu'il y

(1) An 409 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic., l. 13; Xenoph.)

Digitized by Google

avait été attiré par les richesses du célèbre temple de Diane, et son projet sacrilége avait été puni par une défaite. Mais Alcibiade répara l'honneur de sa patrie, et rendit victorieuses à Ténédos les troupes mêmes de ce général malheureux : Pharnabaze ne lui vint opposer une nombreuse cavalerie que pour lui procurer la gloire de la vaincre; il fut poursuivi jusqu'à la nuit, et les Athéniens, qui l'avaient mis hors d'état de leur imposer, firent à leur aise des incursions sur le domaine du roi de Perse. Alcibiade prit Chalcédoine et se rendit maître de Byzance, qui lui fut livrée par les habitans : ces infortunés étaient réduits à la dernière misère; le peu de vivres qui restait dans la place était réservé aux troupes chargées de la défendre, et ces troupes étaient composées d'étrangers sujets de Lacédémone, de néodamodes ou affranchis et issus d'affranchis, de Mégariens et de Béotiens.

Athènes avait recouvré sa gloire, et la devait aux succès d'Alcibiade, multipliés sur les deux élémens (1). Il avait levé d'abondantes contributions sur les rivages du Pont-Euxin, de la Propontide, de la mer Egée; pris deux

(1) Plut., in Alcibiade; Xenoph.; Diod. Sic.

Digitized by Google

cents vaisseaux, et augmenté les richesses de l'Etat de toutes les richesses d'une foule d'ennemis. Il était à Samos, de retour de ses conquêtes, quand il apprit que les Athéniens de la ville venaient de l'élire général avec Conon et Thrasybule. Impatient de revoir son pays, qui l'honorait après l'avoir persécuté, il entra dans le Pirée le jour même qu'on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fête appelée *Plyntérie*. L'usage était dans cette solennité de couvrir d'un voile la statue de la déesse; cela fut regardé comme un présage sinistre : « Il semble, disait-on, que la déesse « se cache pour ne pas voir Alcibiade. » Les Athéniens n'osaient pendant cette fête rien entreprendre de quelque importance; et c'était dans ce jour qu'on inaugurait le rappel d'un illustre disgracié! Cependant les Athéniens se livrèrent à la joie à l'aspect de leur héros; le peuple accourut sur le port, avide de le voir, et la ville resta déserte. Ceux qui pouvaient approcher de lui le saluaient, l'embrassaient, lui ceignaient le front de guirlandes de fleurs; ceux qui ne pouvaient percer la foule trouvaient au moins du plaisir à l'apercevoir de loin. On le montrait à la jeunesse qui n'avait pu le voir encore; on se

Digitized by Google

disait qu'on n'aurait pas éprouvé tous les maux dont la république avait été frappée, si l'injustice ne l'avait pas privée des talens de ce grand homme. Ses ennemis murmuraient encore contre l'impie, le mauvais citoyen; mais ils n'étaient pas écoutés, ou ne l'étaient qu'avec indignation.

Depuis longtemps (1), par la crainte qu'inspiraient les ennemis, les Athéniens n'osaient aller par terre à Eleusis célébrer les mystères de Cérès; ils faisaient par mer ce pieux voyage, qui était la grande dévotion du pays; obligés de s'embarquer, ils ne s'acquittaient qu'en petit nombre de ce pélerinage, et ne pouvaient remplir tous les rites dont la superstition leur faisait un devoir. Alcibiade fit soutenir la théorie (2) par des corps de troupes bien armées, et l'on eut à la fois le spectacle d'une cérémonie religieuse et d'une marche guerrière. Les soldats imposèrent aux ennemis, et les pélerins ne furent pas troublés.

Cela fit taire les plus chauds adversaires d'Alcibiade (3): il n'était plus possible d'accuser d'impiété le héros à qui l'on devait la

(1) Xenoph. Hellen.
(2) La théorie offrait l'image de nos processions.
(3) Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

satisfaction d'avoir rempli la solennité la plus sainte. La vieille accusation formée contre lui tombait d'elle-même; car comment croire que l'homme qui marquait tant de zèle pour le culte de Cérès eût autrefois profané le culte de cette déesse? Toujours l'enthousiasme augmentait en sa faveur. Ses biens lui furent restitués; il fut ordonné aux prêtres et aux eumolpides de lever les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui, et aux céryces de révoquer à haute voix les imprécations dont ils l'avaient chargé au nom du peuple. Il fut déclaré commandant général de la république, avec plein pouvoir, comme le seul homme qui pût rendre à l'Etat sa première puissance (1). Les pauvres et la populace auraient voulu le voir décoré du titre de roi, et le pressaient hautement de s'emparer du pouvoir suprême (2). Il est vraisemblable que ce pouvoir était l'objet de son ambition; mais il ne croyait pas que le temps fût venu de s'en saisir.

Athènes se croyait sauvée parce qu'Alcibiade lui était rendu; mais un homme encore peu connu entrait, pour humilier cette répu-

(1) Xenoph.
(2) Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

blique, dans la carrière où il devait multiplier ses triomphes : c'était Lysander, qui venait de prendre dans l'orient le commandement des forces du Péloponèse.(1) Des écrivains ont prétendu qu'il appartenait aux mothaces, classe avilie et presque servile de la population laconienne : il est plus vraisemblable qu'il était né d'une illustre maison de Sparte, qui prétendait appartenir aux Héraclides, mais qui cependant ne tenait pas aux deux branches royales. Quelle que fût son origine, il avait été élevé dans la plus austère pauvreté ; mais il n'en conserva pas le goût. La subtilité tortueuse de son esprit semblait étrangère au caractère lacédémonien, et l'on fut étonné de voir un Spartiate se montrer le plus adroit flatteur d'un prince de Perse : ce Perse était le jeune Cyrus, à qui Darius Nothus avait confié depuis peu le gouvernement de l'Asie mineure. Lysander avait rassemblé dans le port d'Ephèse les vaisseaux péloponésiens, machines inutiles si la solde des équipages n'était pas assurée. Cette solde dépendait des Perses, et Lysander, pour s'assurer de la faveur nécessaire de Cyrus, se hâta d'aller à Sardis, où venait d'arriver ce jeune prince.

(1) Plut., in Lysandro ; Xenoph.

Digitized by Google

Le Spartiate sut plaire, et comme courtisan consommé dans l'art de flatter, et comme convive capable d'oublier la sobriété lacédémonienne dans l'intempérance des banquets asiatiques. La solde de la flotte fut assurée et même augmentée, et cette augmentation devait entraîner la désertion d'un grand nombre d'hommes de mer qui servaient sur la flotte ennemie.

Ces dispositions menaçaient les Athéniens sans altérer leur sécurité. Alcibiade leur était rendu; ils croyaient n'avoir plus rien à craindre : leurs acclamations le suivirent au loin quand il sortit du Pirée avec une flotte de cent vaisseaux (1). Le sentiment dont ils étaient surtout agités était l'impatience de recevoir des nouvelles de ses exploits : déjà ils se représentaient la destruction de toutes les forces ennemies, l'Ionie conquise, et le Péloponèse forcé de recevoir la loi du vainqueur.

Cependant ce héros, que devaient illustrer tant de succès, échoua dans l'attaque de la petite île d'Andros (2). Bientôt après, obligé de quitter sa flotte pour aller lever des sub-

(1) An 408 avant l'ère vulgaire.
(2) Xenoph.; Plut., in Lysandro.

Digitized by Google

sides sans lesquels il ne pouvait la faire subsister, ce fut en vain qu'il donna ordre à son lieutenant de ne point hasarder d'action en son absence. Le présomptueux subalterne alla insulter devant Ephèse le rusé Lysander, qui feignit de le craindre, le rendit encore plus téméraire par son insidieuse timidité, parut souffrir patiemment ses bravades, et l'attaqua enfin lui-même quand il vit en désordre la flotte ennemie. Il éprouva peu de résistance : les Athéniens perdirent quinze vaisseaux, et rentrèrent à Samos. Alcibiade revint pour apprendre la honte de son armée; il sembla la réparer en présentant à Lysander le combat, que celui-ci refusa d'accepter.

Son honneur n'avait pas souffert, puisque son absence avait été forcée, qu'il n'avait point été vaincu en personne, et que même l'ennemi n'osait se mesurer avec lui; mais c'étaient des conquêtes que l'on attendait à Athènes, et toute légère que fût la perte qu'on venait d'éprouver, on la regarda comme un opprobre dont il fallait prendre vengeance. Les ennemis d'Alcibiade se réveillèrent (1). Un homme partit exprès de Samos

(1) Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

pour venir le dénoncer, et peut-être était-il bien fondé dans quelques points de sa dénonciation; il l'accusait de négliger les fonctions du commandement, de sacrifier ses devoirs à l'amour des plaisirs, de tout abandonner à ses lieutenans, qui étaient ses flatteurs, pendant que lui-même se livrait à la mollesse et aux délices de la table, entouré de courtisanes d'Abydos et d'Ionie. En un seul jour, en une seule assemblée, Alcibiade fut accusé et condamné d'une voix presque unanime, avec une fureur égale à l'enthousiasme que, peu de mois auparavant, il avait inspiré (1). Parce qu'il n'avait pas fait tout ce qu'on avait attendu de lui, tout ce qu'il aurait fait peut-être si on lui en eût laissé le temps, on jugea qu'il était dangereux d'abandonner le salut de l'Etat à un seul commandant, et l'on revint à l'usage, sans doute encore plus dangereux, de nommer dix généraux : c'était multiplier le nombre des chances malheureuses, et exposer l'Etat aux suites des erreurs de dix hommes qui ne pouvaient tous être également bien choisis.

A peu près en même temps qu'Athènes se

(1) Xenoph.; Diod. Sic., l. 13.

Digitized by Google

privait des talens d'Alcibiade, Sparte se rendait inutiles ceux de Lysander (1) : c'était pour respecter une loi de Lacédémone qui ne permettait pas de laisser plus d'un an le commandement dans les mêmes mains ; loi sage peut-être quand elle avait été portée, quand les Lacédémoniens ne faisaient la guerre que dans leur voisinage, et devaient, suivant leurs antiques institutions, n'entreprendre que des guerres de courte durée ; loi devenue désastreuse depuis qu'ils faisaient de longues guerres et portaient au loin leurs armes.

Callicratidas, nommé successeur de Lysander, était un homme tel qu'on nous représente les vrais Spartiates (2), d'une austère vertu, d'une justice rigoureuse, d'un caractère inflexible, rustique dans les manières, trop roide pour se plier aux circonstances même les plus impérieuses, capable enfin de sacrifier ses intérêts, ceux de sa patrie, sa vie même, à ce qu'il regardait comme un devoir. Il déplut à l'armée, parce qu'il déplaçait un homme à qui elle avait donné sa confiance, et encore parce que l'ambitieux

(1) An 407 avant l'ère vulgaire.
(2) Xenoph. ; Diod. Sic., l. 13.

Digitized by Google

Lysander avait indisposé les esprits contre son successeur.

Nous avons vu que c'était par l'argent de la Perse que subsistait la flotte du Péloponèse, et Callicratidas commença par se retrancher cette ressource, pour n'avoir pas voulu attendre deux jours que Cyrus lui donnât audience : cependant il eut d'abord de brillans succès ; il prit Méthymne, surprit une flotte athénienne commandée par Conon, le plus actif des dix généraux d'Athènes, l'obligea de se sauver à Mitylène, le combattit dans le port, et lui prit trente vaisseaux ; il fit par terre et par mer le siége de la place.

Conon, investi et manquant de tout, parvint à faire porter aux Athéniens l'avis de sa détresse. Ils se hâtent d'équiper une flotte ; ils y font monter tout ce qui est en âge de porter les armes, sans excepter les esclaves ; plusieurs même des cavaliers se mirent de cette expédition, tout étrangère qu'elle fût à leur service accoutumé. Rassemblée à Samos, la flotte se trouva de plus de cent cinquante voiles. Callicratidas, avec plus de témérité que de véritable courage, mit en mer pour la combattre ; il laissa cinquante vaisseaux pour continuer le siége, et en em-

Digitized by Google

mena cent vingt. Il rencontra les ennemis aux Arginuses. Hermon de Mégares, son pilote, lui conseillait de ne pas hasarder sa flotte contre des forces supérieures, mais le général ne crut pas devoir balancer entre la mort et ce qu'il regardait comme la gloire; il attaqua, reçut la mort, et par point d'honneur il causa la perte de soixante-dix vaisseaux du Péloponèse.

La flotte victorieuse devait se partager (1); une division était destinée à faire lever le siége de Mitylène; une autre à recueillir les morts et les débris des navires: une violente tempête ne permit pas aux généraux de remplir cette double disposition, et les morts restèrent sans sépulture. Il faut se transporter ici dans les temps anciens, et en prendre pour un instant l'esprit et les préjugés; il faut se pénétrer de la douleur qu'éprouvèrent les familles des morts, qui croyaient que des hommes qui leur étaient chers, pour récompense d'avoir sacrifié leurs jours à la patrie, étaient condamnés à un état de misère dans un autre monde, parce qu'ils n'avaient pas reçu les honneurs funèbres : c'est ainsi qu'on

(1) Xenoph.

Digitized by Google

excusera la violence et l'injustice des Athéniens. Ils virent dans l'abandon où l'on avait laissé leurs morts une négligence criminelle, et les généraux qu'ils en croyaient coupables devinrent les objets de leur indignation. Encore plus excités à la vengeance par des démagogues, ils ne souffrirent pas que dans cette cause capitale les formalités judiciaires fussent observées; ils en craignaient la lenteur bienfaisante, qui assurait le salut des innocens. L'affaire fut portée sans délai à l'assemblée. Ceux des citoyens qui conservaient encore le calme de la raison furent intimidés et gardèrent le silence; Socrate osa seul réclamer contre l'injustice. Les généraux furent précipitamment accusés, jugés, condamnés, exécutés : telle sera toujours la justice rendue par une multitude prévenue et passionnée, et dont les fureurs seront d'autant plus exaltées qu'elle sera plus nombreuse. Le peuple, refroidi, rendu à lui-même et capable d'écouter enfin les hommes sages, ne tarda pas à se repentir d'avoir porté ce jugement inique; il poursuivit alors les démagogues qui le lui avaient surpris : cinq furent arrêtés et parvinrent à se sauver; l'un d'eux, nommé Cal-

Digitized by Google

lixène, revint dans la suite ; mais il mourut de faim et de misère, en horreur à tous les citoyens.

Conon n'avait pu être impliqué dans l'affaire des autres généraux, parce qu'il était bloqué à Mitylène pendant que s'étaient passés les événemens dont ils avaient été punis; il eut avec deux collègues le commandement de la flotte, et on lui en donna bientôt encore trois autres, comme si l'on avait absolument voulu rendre ses talens inutiles.

La malheureuse destinée des Athéniens leur suscita le plus terrible adversaire. Les alliés du Péloponèse, assemblés à Ephèse, envoyèrent à Lacédémone redemander Lysander : les Lacédémoniens, pour ne pas enfreindre la loi, remirent en apparence le commandement à un certain Aracus; mais ils le confièrent en effet à Lysander, qu'ils lui donnèrent pour lieutenant. A quoi bon conserver une loi que l'intérêt même de la patrie oblige d'éluder? Pourquoi ne la pas abroger quand on sent qu'elle a des effets dangereux? C'est que les Lacédémoniens étaient superstitieux en tout, et même dans leur respect pour la loi.

Lysander, avec le fantôme de commandant

Digitized by Google

auquel lui-même commandait, prend sur l'Hellespont la place importante de Lampsaque (1). La flotte athénienne, supérieure par le nombre des vaisseaux, mais mal commandée, jette l'ancre à Ægos-Potamos, sur la côte opposée. Lysander donna l'ordre de se tenir prêt au combat, mais sans permettre de faire aucun mouvement contre l'ennemi. Les Athéniens vinrent se ranger en bataille devant le port, et Lysander resta tranquille. Quatre jours de suite ils renouvelèrent la même insulte, et Lysander persista dans son inaction; mais le soir, après leur retraite, il les envoyait observer, et les troupes ne quittaient pas leurs bords que lui-même ne fût bien assuré qu'il n'avait plus rien à craindre.

Alcibiade était trop habile pour ne pas pénétrer les desseins de Lysander (2). Il voyait, d'un château où il s'était retiré, tout ce qui se passait, et il vint avertir les Athéniens qu'ils étaient dans une mauvaise position; qu'ils feraient mieux d'aller à Sestos, où ils auraient une place et un port, et où ils seraient maîtres d'accepter ou de refuser la bataille, suivant qu'ils le jugeraient à propos. Mais les géné-

(1) An 406 avant l'ère vulgaire.
(2) Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

raux, précisément parce qu'ils manquaient de talent, se trouvaient offensés de ce qu'un homme qui en avait beaucoup présumait de leur donner des avis. Ils lui ordonnèrent de se retirer, ajoutant avec arrogance que c'était eux, et non pas lui qui avait le commandement de la flotte.

Le cinquième jour ils vinrent à leur ordinaire braver l'ennemi, firent leur retraite, et laissèrent leurs troupes se débander sur la Chersonèse pour aller chercher des vivres. Ils méprisaient trop le général lacédémonien pour daigner prendre aucune précaution. Un signal convenu avertit Lysander de leur désordre; il mit en mer aussitôt. Conon voit la flotte s'avancer; il appelle à bord matelots et soldats : ils étaient dispersés. Telles trirèmes n'avaient que deux rangs de rameurs, telles autres qu'un seul, plusieurs n'en avaient point du tout; celle de Conon, sept autres, et le Paralus, qui avait toujours des équipages d'élite, étaient les seuls vaisseaux qui fussent complétement garnis. Tout le reste de la flotte fut pris sans combat.

Conon, dans l'impuissance de résister avec neuf vaisseaux, eut du moins l'honneur de faire sa retraite à la vue des ennemis. Le Paralu-

Digitized by Google

alla porter à Athènes la nouvelle de ce funeste événement.

Lysander, de retour à Lampsaque, assembla les alliés, et les consulta sur le sort des captifs. Mille accusations s'élevèrent contre les Athéniens : leurs généraux, se croyant d'avance assurés de la victoire, avaient prononcé sur le sort des ennemis dont ils se promettaient d'être vainqueurs; il avait été décidé que l'on couperait les poignets aux vaincus. Ils avaient pris deux trirèmes, l'une de Corinthe et l'autre d'Andros, et ils en avaient jeté les équipages du haut d'un précipice. Ils furent traités avec toute la cruauté qu'ils s'étaient promis d'exercer. Leur mort fut prononcée. Adimante, seul des généraux, fut excepté de cette condamnation, parce qu'il s'était opposé dans le conseil à la cruauté de ses collègues; on soupçonna même qu'il avait contribué à livrer la flotte.

Bysance et Chalcédoine ouvrirent leurs portes au vainqueur. Toutes les villes alliées d'Athènes, excepté Samos, se hâtèrent d'abjurer son alliance.

A peine le Paralus fut-il entré dans le Pirée, que la funeste nouvelle qu'il apportait se répandit jusque dans la ville haute, par les

Digitized by Google

gémissemens de tous ceux qui venaient de l'apprendre; des cris douloureux, et partout répétés, ne permirent à personne dans cette première nuit de goûter le soulagement du sommeil. Dans toutes les villes que les Athéniens avaient soumises, à Mélos, à Scione, à Egine, ils s'étaient montré des vainqueurs impitoyables, et s'étaient baignés à plaisir dans le sang des citoyens; ils s'attendaient à souffrir des maux semblables, et même, s'il était possible, plus grands encore.

Tous les Péloponésiens, excepté les habitans d'Argos, fondirent sur l'Attique. C'était Pausanias, l'un des deux rois de Lacédémone, qui les commandait. Ils campèrent dans ces jardins si célèbres sous le nom d'Académie. Agis, l'autre roi, continuait d'occuper Décélie. Lysander, après avoir rétabli les citoyens d'Egine et de Mélos, et ravagé Salamine, vint avec deux cents voiles jeter l'ancre devant le Pirée. Chaque jour dans Athènes la faim enlevait des victimes, et cependant, par la crainte de l'affreux traitement qu'on attendait, on ne parlait pas de capituler. Enfin, le mal ne faisant que s'accroître, les Athéniens envoyèrent des députés à Agis et offrirent d'entrer dans l'alliance de Lacédémone, en

Digitized by Google

conservant leurs murailles et le Pirée. Des ennemis longtemps opiniâtres, et qui, réduits enfin à ne pouvoir plus se défendre, demandent l'amitié des vainqueurs, ne peuvent guère être écoutés : Agis répondit qu'il n'avait pas le pouvoir de traiter, et qu'il fallait s'adresser à Sparte. Déjà les députés étaient à Sélasie quand ils reçurent ordre des éphores de retourner sur leurs pas, et de ne revenir qu'avec des propositions que l'on pût recevoir.

A leur retour le désespoir fut dans tous les cœurs. Il avait été sévèrement défendu par un décret de proposer la démolition des murailles, et le premier qui avait fait entendre cette proposition, la seule qui pût adoucir les ennemis, avait été mis aux fers; il y était encore, et personne n'osait la renouveler. Enfin Théramène, homme qu'on voyait toujours à la tête de toutes les affaires, et même de toutes les intrigues, qui avait contribué beaucoup à établir l'oligarchie et à la détruire, et qu'on pouvait regarder tantôt comme l'un des meilleurs et tantôt comme l'un des plus mauvais citoyens; Théramène offrit d'aller demander à Lysander si les Lacédémoniens, en exigeant la démolition des murailles, voulaient mettre la république en esclavage, ou seulement

Digitized by Google

Digitized by Google

tancès, aux mœurs de l'antiquité, déclarèrent qu'ils ne détruiraient pas une ville qui, dans le temps des plus grands dangers, avait rendu les plus grands services à la Grèce : ils voulaient parler de la guerre des Mèdes. Ils prescrivirent pour conditions de paix que les longues murailles et le Pirée seraient démolis, que tous les vaisseaux, à l'exception de douze, seraient livrés ; qu'on rappellerait les exilés, qu'Athènes aurait les mêmes amis et les mêmes ennemis que Lacédémone ; que les Athéniens suivraient les Lacédémoniens par terre et par mer, partout où ceux-ci voudraient les conduire. La faim était pressante ; il fallut tout accepter.

Lysander entra dans le Pirée (1) ; les exilés revinrent, et le même jour où les Athéniens avaient coutume de célébrer par une fête triomphale leur immortelle victoire de Salamine, leurs murailles furent détruites au son des flûtes, comme si c'eût été le premier jour de la liberté des Grecs.

Lacédémone sembla permettre aux Athéniens de s'assembler pour changer la forme de leur gouvernement. Le peuple élut trente citoyens chargés de porter les lois qui seraient

(1) An 405 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

celles de la république : on peut croire que cette élection ne fut pas libre, et que les Lacédémoniens furent assez habiles et assez puissans pour s'y ménager une grande influence. Ainsi les Athéniens passèrent d'une démocratie depuis longtemps désordonnée à la plus vicieuse oligarchie.

Les trente promettaient toujours de faire des lois et n'en faisaient pas. Ils établirent à leur gré un nouveau sénat, de nouvelles magistratures; d'abord ils firent périr tous les hommes qui pendant la démocratie s'étaient signalés par les plus lâches dénonciations, et qui étaient odieux à tous les gens de bien : c'était rendre leur domination agréable aux bons citoyens. Mais bientôt ils supposèrent qu'un parti puissant et mal intentionné les empêchait par ses coupables manœuvres d'établir un sage gouvernement, et sous ce prétexte ils demandèrent à Lacédémone, par l'entremise de Lysander, une garde capable de les faire respecter dans leurs augustes fonctions : comme ils promettaient d'en faire les frais, ils n'eurent pas de peine à l'obtenir; il est même vraisemblable que Lacédémone eût consenti à en faire la dépense, puisque cette garde devait tenir Athènes dans la plus hum-

Digitized by Google

ble sujétion. Alors les trente, n'ayant plus rien à craindre pour eux-mêmes, et répandant partout la terreur, firent arrêter, au gré de leur vengeance et de leurs caprices, non plus des hommes méchans ou méprisables, mais tous les citoyens qui pouvaient être capables de résister à leur tyrannie. Les Athéniens tombèrent dans un état que les Français peuvent se représenter aisément, puisqu'eux-mêmes l'ont éprouvé.

Critias, indigne élève de Socrate, se distinguait entre les trente par la soif du sang. « Il « est injuste, lui dit un jour Théramène, « qui était lui-même du nombre des trente, « il est injuste de faire périr des citoyens qui « ont l'estime du peuple, quand d'ailleurs ils « n'ont pas fait de mal aux gens de bien. — Il « faut bien, répondit Critias, quand on a de « l'ambition, faire périr tous ceux qui peu- « vent y mettre obstacle. »

Dans la crainte que leur puissance ne fût de courte durée s'ils ne se faisaient pas un parti capable de la soutenir, ils choisirent trois mille hommes dont ils se croyaient sûrs et qui devaient prendre part aux affaires; tout ce qui n'était pas de ce nombre fut désarmé.

Digitized by Google

Alors tout leur fut permis; des citoyens périrent parce qu'ils avaient le malheur de n'être pas amis des tyrans; d'autres parce qu'ils avaient celui d'être riches. Socrate fut mandé à leur tribunal de sang; il comparut devant Critias, qui ne put l'intimider et qui eut la pudeur de lui laisser la vie. Pour satisfaire à la solde de leur garde, ils convinrent que chacun d'eux choisirait un riche métœcien, ou habitant non citoyen, qui serait mis à mort, et dont les biens seraient confisqués. Tous, excepté Théramène, s'empressèrent de choisir leur victime; ils lui dirent de faire aussi son choix : « Il est bien odieux, « leur répondit-il, que ceux qui prétendent « être au-dessus des autres soient plus in- « justes que les plus vils sycophantes; ceux- « là du moins laissaient vivre ceux dont ils « prenaient la fortune. »

Théramène devait périr, parce qu'il était moins méchant que ses collègues; il affectait d'aimer le peuple, et ils craignaient que le peuple ne se rangeât de son côté. Ils se partagèrent entre eux les rôles pour le calomnier chacun séparément auprès de différens sénateurs, et quand ils crurent avoir assuré leur vengeance, ils assemblèrent le sénat. L'en-

Digitized by Google

ceinte par leur ordre fut garnie de jeunes gens qui avaient des poignards cachés sous leurs manteaux. Là Critias se porta accusateur de Théramène; il le chargea de décrire ses vingt-neuf collègues, de se rendre pour les perdre le protecteur de tout ce qu'Athènes avait de gens mal intentionnés, de n'être pas seulement l'ennemi des trente, mais un traître envers sa patrie, puisqu'il cherchait à en faire périr les magistrats, après avoir été le premier auteur de l'alliance contractée avec Lacédémone, et de l'abolition de la démocratie. Théramène se défendit d'une manière victorieuse, et dès qu'il eut cessé de parler il s'éleva dans le sénat un long murmure en sa faveur : il allait être absous; Critias fit avancer les satellites armés de poignards : « Il n'est pas permis à un magistrat, « dit-il aux sénateurs, de souffrir que ses « amis se laissent tromper. Voilà, continua-« t-il en montrant les assassins qu'il avait « apostés, voilà des hommes bien déterminés « à ne pas laisser échapper un traître qui « veut détruire l'oligarchie. La loi nouvelle « défend de faire périr un des trois mille sans « votre aveu; mais il est permis aux trente « de prononcer eux-mêmes contre ceux qui

Digitized by Google

[illegible] : Ité bien, j'es[illegible] nous le condamnons [illegible]

[illegible] à l'autel : « Vous [illegible] croyez, [illegible] aux assistants [illegible] le même danger que moi [illegible] autre [illegible] nous allaient [illegible] où nous sommes [illegible] que [illegible] en faire [illegible] pas moins, mais j'ai [illegible] que [illegible] ne sont pas [illegible] qu'ennemis [illegible] Il fut [illegible] de l'autel et [illegible]

[illegible] la [illegible] même [illegible] [illegible] à la [illegible] [illegible] rent [illegible] maîtres. [illegible] avec impétuosité le [illegible] mais [illegible] [illegible] [illegible]

publique qu'il avait vue peu florissante, était devenu l'arbitre de toute la Grèce, leur faisait éprouver le plus dur empire; d'ailleurs le génie des Spartiates était porté à la rigueur tyrannique, et la tyrannie était même le résultat de leur régime intérieur. Quelques milliers de Spartiates opprimaient trente mille Laconiens; les Laconiens à leur tour exerçaient une oppression plus criante sur les Hilotes bien plus nombreux : Spartiates, Laconiens, Hilotes, réunis et devenus ensemble conquérans des villes qui avaient reconnu la domination athénienne, devaient se signaler contre les malheureux habitans de ces villes par la plus odieuse tyrannie.

Cependant les Lacédémoniens étaient occupés à étendre leurs conquêtes en Asie, et les trente, sans espoir d'obtenir d'eux aucun secours, sentaient qu'il ne fallait aux Athéniens qu'un chef pour les voir se livrer à une insurrection générale (1). Ils craignaient l'audace et les talens d'Alcibiade, qui pouvait rassembler les fugitifs et les proscrits, marcher à leur tête, et se voir renforcé par toute la population de ce qu'on ne pouvait plus à cette époque appeler la république. Alci-

(1) Plut., in Alcibiade.

Digitized by Google

biade, chassé par les Lacédémoniens de la retraite qu'il avait choisie dans la Thrace, menait une vie obscure dans un bourg de la Phrygie, sous la protection du satrape Pharnabaze : ce fut là que le poursuivirent la fureur des trente et la haine de Lysander. Celui-ci demanda sa mort à Pharnabaze, et le perse fut assez lâche pour trahir l'homme illustre qui l'honorait de sa confiance. Une troupe de Phrygiens fut envoyée pour le surprendre, lâches assassins, qui malgré leur nombre n'osèrent l'attaquer à la clarté du ciel; ils mirent le feu à sa maison pendant la nuit, et l'accablèrent de traits quand il sortit pour se soustraire aux flammes.

Cependant il ne faut pas dissimuler que des historiens (1) ont regardé Lysander, les Lacédémoniens, Pharnabaze et les trente, comme innocens de sa mort; suivant eux, les frères d'une femme qu'il avait séduite, ne pouvant lui pardonner la honte de leur famille, mirent le feu à sa maison et le tuèrent à coups de flèches lorsqu'il voulut échapper à l'incendie.

Les tyrans devaient être renversés par un homme qu'ils n'avaient pas assez estimé pour

(1) Apud Plutarchum, in Alcibiade.

Digitized by Google

lui ôter la vie, et dont ils s'étaient contentés de punir la vertu par la peine de l'exil (1) : cet homme était Thrasybule. Il avait choisi Thèbes pour son asile; d'autres Athéniens s'étaient réfugiés comme lui dans cette ville et à Mégares : l'ascendant de son caractère le mit à leur tête. Ami de la liberté, non moins ami de l'humanité, de la justice et de l'ordre, il avait le génie de concevoir les projets les plus hardis et les plus difficiles, le talent de les bien conduire, la persévérance qui devait en assurer le succès. Avec soixante-dix des plus vaillans proscrits, il s'empara de Phylé, forteresse munie par l'art et par la nature, sur les confins de la Béotie et de l'Attique, à cent stades (moins de quatre lieues) d'Athènes (2). Les trente méprisèrent d'abord et le commandant et sa faiblesse apparente; mais quand enfin, avec l'élite de leurs troupes, ils tentèrent de le chasser, ils éprouvèrent une résistance à laquelle ils avaient été loin de s'attendre. La nature seconda les défenseurs de la place; une forte neige, poussée par un vent impétueux, mit le désordre dans l'armée des

(1) Xenoph., in Thrasyb.; Corn. Nepos; Diod. Sic.
(2) An 404 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

assiégeans ; ils firent une retraite précipitée. La réputation que Thrasybule dut à ce premier succès lui procura chaque jour des forces nouvelles, et le rendit plus respectable aux tyrans.

Ils n'eurent plus envie d'essayer une nouvelle attaque, et se contentèrent de former un camp entre Athènes et Phylé ; ils y furent surpris et mis en fuite. Les trente se réfugièrent à Eleusis avec les trois mille citoyens de leur faction, si l'on peut appeler citoyens les fauteurs et les suppôts de ces hommes atroces. Un grand nombre de personnes leur était suspect à Eleusis : sous prétexte de faire une revue des habitans, ils les firent passer par une porte étroite qui conduisait au rivage, et là ils étaient arrêtés par la cavalerie. Les trente firent condamner le lendemain ceux qu'ils choisirent pour victimes, obligeant les trois mille de donner contre eux leurs suffrages à découvert.

Thrasybule surprit le Pirée, s'empara de Munichium, et défit le parti des trente dans un combat peu sanglant, mais où périrent Critias et Hippomaque, deux des plus distingués entre les cruels oppresseurs d'Athènes.

Alors enfin le peuple a le courage de dis-

Digitized by Google

soudre l'affreux conseil des trente (1). On croirait qu'il va rétablir l'ancien régime, ou du moins un régime plus favorable à ses droits; mais il ne fait que diminuer le nombre de ses tyrans. Il élit dix magistrats choisis dans chacune des dix tribus : sans doute il n'était pas encore libre, et en paraissant choisir une forme de gouvernement, il ne faisait que céder à une puissante impulsion. Les dix ne surent qu'imiter la conduite des trente; également cruels, également soumis aux ordres impérieux de Sparte, dont ils étaient apparemment les créatures, ils ne tardèrent pas à se liguer avec ce qui restait des chefs de la tyrannie, et se trouvèrent d'accord à rappeler Lysander. Ce Spartiate corrompu avait la politique d'établir des tyrans dans toutes les villes qu'il soumettait en apparence à sa patrie, dans la vue peut-être de se les soumettre à lui-même, et d'usurper un jour la puissance absolue sur la plus grande partie de la Grèce, et même sur Lacédémone. Athènes tenait le premier rang entre ces villes; il lui importait de la maintenir sous son joug. Il se rendit à l'invitation de ceux qui le rappelaient.

Un Spartiate allait perdre cette république,

(1) Xenoph.; Diod. Sic., l. 13; Plut., in Lysandro.

Digitized by Google

trop faible pour lui résister; elle fut sauvée par un autre Spartiate. Pausanias, jaloux de Lysander, pénétra ses desseins, et pour les faire avorter il se présenta sous les murs d'Athènes. Deux armées lacédémoniennes campaient séparément devant cette place avec des intentions différentes : celle que commandait Pausanias se déclara pour le parti de Thrasybule. Le roi de Sparte traita avec le sénat, dont l'autorité légale avait été méconnue sous la tyrannie des trente et sous celle des décemvirs. Par les suites de cet accommodement, les hostilités des factions cessèrent, les tyrans perdirent leur pouvoir, la garnison lacédémonienne fut retirée; et les Athéniens, oubliant dans leur prospérité nouvelle tous les maux qu'ils avaient soufferts, accordèrent, à la sollicitation de Thrasybule, une amnistie générale à ceux qui les avaient causés.

Digitized by Google

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DEPUIS L'EXPULSION DES TYRANS D'ATHÈNES JUSQU'AU RÈGNE DE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE.

Athènes était libre, mais elle n'était plus, comme avant la guerre du Péloponèse, cette brillante république, reine d'une grande partie de la Grèce : c'était désormais Lacédémone qui possédait la puissance; elle en abusa follement pour suivre des idées de conquêtes lointaines qui préparèrent sa perte.

Darius Nothus, roi de Perse, était mort la dernière année de la guerre du Péloponèse. Il avait nommé pour son successeur Artaxerxès, l'aîné de ses fils, né avant que lui-même fût monté sur le trône. La veuve de Darius, Parysatis, mère d'Artaxerxès et de Cyrus, n'avait des entrailles de mère que pour celui-ci, qui était le plus jeune; elle voulait faire passer sur la tête de ce fils chéri l'héritage paternel, et couvrait sa partialité du prétexte qu'il était né pendant le règne de Darius, au lieu que l'aîné, ayant vu le jour avant que son père fût parvenu à l'Empire, n'était que le fils d'un homme privé. Si c'était la passion qui faisait agir Parysatis, la passion de cette

Digitized by Google

princesse était du moins favorisée par une opinion déjà reçue dans le royaume de Perse, puisque Darius Hystaspès, par la même raison, avait nommé pour son successeur Xerxès, son jeune fils, au préjudice de l'aîné Artabazane. Comme ce sont les derniers faits qui rendent témoignage aux coutumes, parce que ce sont ceux dont la mémoire est le mieux conservée, le vœu de Parysatis semblait s'accorder avec la coutume de Perse; cependant il ne fut pas rempli; Artaxerxès fut roi.

Le jeune Cyrus, éloigné du trône, avait déjà du vivant de son père le gouvernement de la Lydie, de la Phrygie, de la Cappadoce; ils lui furent confirmés : c'était un exil honorable qui le tenait loin du roi et du centre de l'Empire; mais cet exil, en le rapprochant des Grecs, lui procura des liaisons avec eux, et par elles des moyens de satisfaire son ambition. Xénophon nous le représente comme le modèle des princes : cet éloge prouve que les carresses des grands peuvent séduire ceux mêmes qu'on appelle sages; comment reconnaître le modèle des princes dans l'homme dénaturé qui, tel que Cyrus, respire et prépare la mort de son frère?

Accusé de trahison, arrêté, délivré enfin

Digitized by Google

par la protection de sa mère, il fut envoyé dans ses gouvernemens, tout entier à ses desseins de vengeance, ardent à plaire aux peuples qui lui étaient confiés, et habile à s'attacher les Grecs pour en faire les instrumens de son crime. Les vertus dont il se para, ces vertus célébrées par Xénophon, ne durent être dans ce barbare altéré du sang de son frère que des moyens suggérés par l'astuce de la politique.

Il rechercha l'amitié des Lacédémoniens; il leur prêta des secours dans leur guerre contre Athènes, et fut complice des maux qu'éprouva cette république sous la tyrannie des trente. Les provinces qui lui étaient soumises pouvaient mettre sur pied cent mille hommes; mais il fallait en faire de bons soldats. Après avoir si bien servi Lacédémone, il se crut en droit de réclamer sa reconnaissance, et cette république, moins par reconnaissance que par ambition, lui fournit dix mille Grecs, dont la valeur devait soutenir et animer la molle torpeur de ses troupes asiatiques (1). C'est avec douleur qu'on voit Xénophon suivre comme volontaire les Lacédémoniens et ce Cyrus qui avaient fait tant

(1) An 428 avant l'ère vulgaire. (Xenoph., de Exp. Cyri jun.)

Digitized by Google

Digitized by Google

dait facile le passage de l'Euphrate, transporta son armée dans la Babylonie ; mais la fortune, qui jusqu'à cet instant l'avait favorisé, détruisit en lui la prudence. Ses troupes étaient en désordre quand elles furent surprises dans les plaines de Canaxa par Artaxerxès, qui traînait, dit-on, avec lui douze cent mille combattans.

Cyrus mit son armée en ordre de bataille avec plus de vitesse que d'habileté, et Cléarque, général lacédémonien, voulut opiniâtrément maintenir ses troupes adossées à l'Euphrate. Ainsi les Grecs, bien postés en effet pour se défendre eux-mêmes, devinrent à peu près inutiles au prince dont ils défendaient la cause. Celui-ci, ivre de fureur à la vue de son frère, dont il croit ne pouvoir assez tôt percer le sein, s'élance au milieu des gardes avancées, les renverse, atteint faiblement le roi d'un javelot, et reçoit lui-même la mort. Son camp fut mis au pillage, et les Grecs seuls opposèrent une résistance indomptable aux efforts des vainqueurs. On veut nous persuader que dix mille hommes, sans même essuyer de perte, en repoussèrent douze cent mille; mais il faut croire ici ou que l'historien nous trompe malgré son apparente sincérité, ou, ce qui n'est

Digitized by Google

pas sans vraisemblance, que les Perses avaient ordre de ménager les Grecs. Il est à présumer qu'Artaxerxès avait hérité de la politique de son père, et qu'il aimait mieux, allié intéressé des Grecs, profiter de leurs éternelles dissensions que leur faire une guerre ouverte. On peut croire aussi que les Perses trouvaient plus avantageux de détruire en détail, dans le désordre et les embarras d'une retraite, les Grecs alliés de Cyrus, que de fondre sur eux dans un instant où le désespoir doublerait leur courage.

Aussi dès le lendemain le roi envoya-t-il négocier un accord avec eux, et les clauses de la trève furent qu'il leur procurerait des provisions et que par ses ordres ils seraient traités en amis dans toutes les provinces qu'ils auraient à traverser. C'était le satrape Tissapherne qui devait leur servir de guide.

Ariée avait le commandement de l'armée asiatique de Cyrus; il ne tarda pas non plus à faire son traité particulier, et l'événement prouva que, par une convention secrète, il avait promis de trahir les Grecs, alliés du maître qu'il venait de perdre. Ceux-ci soupçonnèrent la perfidie quand ils virent qu'Ariée, quoique suivant la même route, affectait

Digitized by Google

de ne pas camper avec eux, et que Tissapherne les engageait dans les chemins les plus difficiles; il y eut même entre l'armée grecque et l'armée asiatique des actes d'hostilité quand les fourrageurs des deux partis se rencontrèrent. Arrivés au confluent du Zabatus et du Tygre, Cléarque, général des lacédémoniens, et les autres généraux grecs, dans l'espoir de rétablir l'union entre les deux armées, demandèrent aux barbares une conférence : elle fut accordée. Ils s'y rendirent, et furent arrêtés; Cléarque fut égorgé; les autres furent retenus, et la faible escorte qu'ils avaient prise fut massacrée.

La consternation des Grecs fut extrême quand ils se trouvèrent sans chefs, loin de leur pays, entourés de montagnes escarpées, de fleuves profonds, de nations barbares et ennemies, et devant compter entre ces ennemis les hommes qui venaient d'être leurs alliés; enfin, menacés d'une mort prompte par le fer et par la faim. Ils étaient à cinq ou six cents lieues de leur pays; pour traverser les fleuves ils étaient obligés d'en suivre le cours jusqu'à ce qu'ils pussent trouver des endroits guéables. Harcelés par Tissapherne, qui cessa de dissimuler, ils soutinrent ses atta-

Digitized by Google

Digitized by Google

pour vivre le brigandage sur les terres soumises au roi de Perse, ils se trouvèrent changés en une horde de brigands quand ils approchèrent de leur patrie. Arrivés dans la Thrace, ils vendirent leur courage à un guerrier ou chef de brigands nommé Seuthès, et, par leur long exercice du brigandage, ils étaient bien dignes de le servir.

L'expédition des Grecs à la suite du jeune Cyrus ne doit pas être regardée comme un épisode de l'histoire grecque, puisqu'elle fut la cause d'une longue guerre d'Artaxerxès contre Lacédémone.

Quand il aurait pu consentir à laisser sans vengeance l'attentat de cette république, qui s'était armée pour le priver du trône et de la vie, il aurait suffi, pour l'exciter contre elle, qu'avec une ambition sans bornes elle réu-

que cette histoire a été écrite par Thémistogène de Syracuse, et il y renvoie. Ou l'histoire de l'expédition de Cyrus attribuée à Xénophon est l'ouvrage de Thémistogène, ce que personne ne croit, ou Xénophon n'a écrit la sienne qu'après avoir publié ses Helléniques, et son ouvrage aura fait oublier celui de l'auteur syracusain, ou enfin il aura publié son ouvrage sous le nom de Thémistogène : il sentait peut-être qu'il ne convenait pas à un athénien de déclarer lui-même hautement qu'il avait eu part à cette expédition et qu'il l'avait célébrée.

Digitized by Google

nît à son ancienne domination celle dont Athènes était dépouillée, et que par ses conquêtes sur les côtes de l'Asie elle fût devenue pour lui une puissance limitrophe. Sans déclaration de guerre, Tissapherne eut ordre de commencer les hostilités, assez autorisées par celles des Grecs.

Ce satrape, qui avait bien servi son roi, reçut les gouvernemens qui avaient été confiés à Cyrus, et les joignit à ceux dont lui-même était auparavant revêtu (1). Les Grecs n'étaient pas encore revenus de leur expédition d'Asie lorsqu'il ordonna aux villes d'Ionie de se soumettre. Comme elles s'étaient déclarées pour Cyrus, elles avaient tout à craindre, et implorèrent le secours des Lacédémoniens, qu'elles regardaient comme les chefs de la Grèce entière. Ceux-ci, après avoir humilié les Athéniens, ne cherchaient qu'à braver la plus redoutable des puissances qui leur fût connue, et se croyaient invincibles. Ils envoyèrent aux Ioniens, sous le commandement de Thymbron, cinq mille hommes, dont mille étaient des néodamodes ou affranchis : on ne doit pas oublier que c'étaient des affranchis avec des Laconiens, des alliés, et même

(1) An 400 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hell.)

Digitized by Google

des Hilotes, qu'ils exposaient aux dangers, et qu'ils évitaient autant qu'il leur était possible d'y exposer des égaux ou vrais Spartiates.

Thymbron commandait avec le titre d'harmoste : on donnait ce titre à des Lacédémoniens et quelquefois à des étrangers envoyés par la république dans certaines contrées ou certaines villes pour y mettre l'ordre convenable aux intérêts de Sparte; ils soutenaient ou établissaient partout l'oligarchie, et chassaient ou persécutaient les amis du gouvernement populaire.

Thymbron offrit une grosse solde aux Grecs qui avaient suivi le jeune Cyrus, et la plupart se joignirent à son armée. Il demanda aussi trois cents hommes de cavalerie aux Athéniens. On ne saurait croire que ceux-ci fussent devenus des amis sincères de Lacédémone; mais un traité d'amitié unissait alors les deux républiques, et d'ailleurs Athènes recevait avec joie la demande de Thymbron, comme une occasion d'éloigner une partie des cavaliers qui avaient servi sous les trente; en les prêtant elle faisait des vœux pour ne les pas revoir.

Thymbron resta quelque temps dans l'inaction, en attendant qu'il eût assez de force

Digitized by Google

Digitized by Google

Dercyllidas faisait la guerre appartenait bien à Pharnabaze; mais celui-ci l'avait donnée, à titre de satrapie tributaire, à un Dardanien nommé Zénis. Ce Dardanien mourut; mais sa veuve, nommée Mania, était une héroïne. Elle se rendit auprès de Pharnabaze avec des présens pour ses favoris, pour ses concubines et pour lui-même. L'éloquence des présens avait beaucoup de force sur le satrape et sur ceux qui l'entouraient : Mania obtint la satrapie qu'avait possédée son époux, et se montra digne de la confiance de Pharnabaze; elle lui paya le même tribut qu'il avait reçu de Zénis, conserva les villes dont elle avait le commandement, et en conquit plusieurs autres. Montée sur un char, elle conduisait elle-même des Grecs qu'elle avait pris à sa solde, et en était bien servie, parce que, témoin de leurs belles actions, elle les récompensait avec générosité.

Elle fut assassinée avec son fils par Midias son gendre, ambitieux sans talent et sans courage, et qui, ne valant pas mieux qu'une femme commune, ne pouvait souffrir que le pouvoir fût dans les mains d'une femme supérieure à son sexe.

Il y avait peu de temps que ce crime était

Digitized by Google

Digitized by Google

avec lui, de s'avancer vers Scepsis, et Midias, odieux comme il l'était aux habitans, ne peut rien faire pour l'empêcher d'y entrer. Là Dercyllidas déclare que les citoyens sont libres : c'était d'un seul mot anéantir les prétentions de Midias. Il prend ensuite le chemin de Gergethe, toujours accompagné de ce sous-satrape, et lui ordonne de faire ouvrir les portes : il est obéi, parce qu'il est impossible de lui résister. Sous prétexte que Midias, n'ayant plus rien à craindre, n'a pas besoin d'être gardé, il incorpore les gardes de ce misérable à ses propres soldats. C'était dans Gergethe qu'étaient conservés les trésors de Mania, dont Midias s'était emparé : Dercyllidas s'en déclare maître à son tour, prononçant qu'ils sont de bonne prise, puisqu'ils étaient ceux de Mania, vassale de Pharnabaze, qui lui-même était ennemi de Lacédémone. « Mais « moi que faut-il donc enfin que je devienne ? « ose lui demander Midias. — Ce qui te con- « vient le mieux, répond froidement le Lacé- « démonien, c'est de te retirer à Scepsis ta pa- « trie, et de t'y loger dans la maison pater- « nelle. » Il fallut se soumettre, et Midias, dépouillé de ses usurpations, de ses trésors, réduit à la condition de petit bourgeois de la

Digitized by Google

[illegible] et couvert d'opposition, [illegible] plus rigoureusement puni que [illegible]

[illegible] continua dans le [illegible] suivante (1), fortifia [illegible] Chersonèse, qui, toujours in[illegible] produisait peu malgré [illegible] travaux, mirent les habitans [illegible] cultiver leurs terres et de [illegible] armées de Sparte.

[illegible] Dercyllidas un ar[illegible] ta [illegible] travailler [illegible] les Lacédémoniens [illegible] d'opposer Athènes à Lacédé[illegible] par une flotte et d'en donner [illegible] à Conon, général athé[illegible] la réputation en [illegible] les Perses, et que [illegible] combattant pour eux [illegible] et fut bien reçu. Pharnaba[illegible] tale [illegible] une flotte [illegible] Ce général [illegible] Cypre [illegible]

[illegible] Eléens [illegible]

[illegible]

Digitized by Google

et les Lacédémoniens une guerre qui ne fut ni longue ni opiniâtre, quoiqu'elle eût la religion pour prétexte. Les Lacédémoniens avaient été condamnés à une amende envers le temple d'Olympie; ils ne la payèrent pas, et furent exclus des jeux et des sacrifices. Un citoyen de Sparte nommé Lichas, homme vénérable par son âge, disputa sous un nom emprunté le prix de la course des chars; il le remporta, et les intendans des jeux eurent la brutalité de le faire frapper par les gardes lorsqu'il voulut couronner son cocher. La conduite des Eléens fut plus noble quand ils empêchèrent Agis de sacrifier, disant qu'il n'était pas permis à un Grec qui se préparait à porter les armes contre des Grecs, d'offrir des sacrifices dans le temple de Jupiter Olympien. Ce même Agis fut chargé de leur faire la guerre. A la première campagne il ne fit qu'entrer dans l'Elide, et se retira parce qu'il survint un tremblement de terre; mais il ravagea le pays dans la campagne suivante, et comme la ville n'était pas fortifiée, on crut que s'il ne s'en était pas rendu maître c'est qu'il ne l'avait pas voulu. Personne ne l'empêcha plus de sacrifier dans le temple d'Olympie; il obligea les Eléens à laisser vivre sous

Digitized by Google

[illegible] ter la paix.

[illegible] voir Lysandras se mettre [illegible] la gloire de sa patrie [illegible] gl[illegible] [illegible] plus [illegible]

[illegible] Agis au re-[illegible] l'Arcadie (1). Il [illegible] léo-[illegible] pour son fils. Pour le [illegible] de son épouse [illegible] et de sa mort, [illegible] [illegible] il l'avait reconnu [illegible] [illegible] [illegible]

petite stature et d'une physionomie commune; mais ces vices extérieurs, plus capables encore à Sparte que dans aucune autre partie de la Grèce de nuire à celui qui en était affligé, étaient bien compensés par ses talens et sa valeur.

On apprit qu'Artaxerxès faisait des préparatifs formidables (1). Agésilas offrit de se mettre à la tête des forces de la Grèce contre les barbares, et se contenta de demander trente Spartiates qui lui serviraient de conseil, quelques milliers d'affranchis, et ce qu'il pourrait rassembler d'alliés : avec de si faibles moyens il promettait de porter la guerre dans l'Asie, et représentait combien il serait plus glorieux et plus utile aux Grecs de faire trembler les Perses pour leur pays que d'avoir à défendre eux-mêmes leur patrie menacée. Ses offres furent acceptées; il reçut le commandement de toutes les forces de la république, et quoiqu'on ne joignît au titre de ce commandement que peu de troupes, ce titre lui procurait une autorité bien plus réelle que celle qu'il devait à la dignité de roi.

Lysander l'accompagna; il se crut permis d'agir d'autorité sous un homme qui lui

(1) An 396 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

devait son élévation, et ne tarda point à déplaire ; il put reconnaître que rendre un ami puissant n'est pas toujours un sûr moyen de s'élever soi-même à la puissance. Il suffisait d'être recommandé par Lysander pour ne rien obtenir ; enfin il prit un jour le parti de se plaindre : « Vous avez donc résolu, dit-il « au prince, d'humilier sans cesse vos amis? « — Oui, répondit Agésilas, quand par leur « conduite mes amis veulent m'humilier « moi-même ; car je rougirais de ne pas com- « bler d'honneurs ceux qui travailleraient à « ma gloire. » Les deux amis, qui ne l'étaient plus, convinrent qu'ils feraient bien de se séparer.

Agésilas avait environ dix mille hommes, et un nombre à peu près égal de troupes légères, espèces de brigands qui ne servaient que pour le pillage ; mais il n'avait point de cavalerie, et il en avait besoin pour combattre dans les plaines. Il eut l'habileté de s'en faire une bien montée, bien équipée, capable de soutenir les fatigues : le moyen qu'il employa fut d'inscrire dans la cavalerie les hommes les plus riches, et de leur en accorder en même temps l'exemption, pourvu qu'ils missent à leur place un homme propre à la guerre,

Digitized by Google

et qu'ils lui fournissent un cheval et des armes. Les riches payèrent, et des hommes durs à la fatigue s'acquittèrent du service.

Agésilas donne des inquiétudes à Tissapherne pour la Carie, où était sa principale résidence, et pendant que le satrape se prépare à la défendre, il porte ses armes constamment victorieuses dans la Phrygie; il entre ensuite dans la Lydie, ravage cette riche contrée, et remporte une victoire complète sur les bords du Pactole; il se rend maître de grandes richesses qu'il trouve dans le camp de Tissapherne.

Néphrès, roi d'Egypte, entra dans l'alliance des Lacédémoniens, et leur envoya une flotte chargée de blé. Elle aborda dans l'île de Rhodes précisément lorsque Conon venait d'en chasser les troupes de Lacédémone, et ce fut ce général athénien qui profita des munitions destinées aux ennemis de sa république; il reçut en même temps des renforts de la Cilicie et de la Phénicie, et fut en état de faire respecter sur mer la puissance athénienne.

On accuse Tissapherne d'avarice; on l'accuse aussi de perfidie : s'il fut perfide ce ne fut qu'envers les Grecs, qui étaient les ennemis

Digitized by Google

de son prince, et contre lesquels il lui était bien permis d'employer les ruses de la politique; il fut toujours fidèle à son roi. Mais c'était lui qui avait dénoncé l'entreprise de Cyrus, et c'est ce que la reine Parisatis ne lui pardonnait pas : elle profita pour le perdre du malheur de la guerre, que le monarque n'avait entreprise que par le conseil de ce satrape. Artaxerxès se laissa facilement persuader qu'un général qui n'avait eu que des désavantages devait être coupable, et il n'hésita point à le condamner. Le successeur qu'il lui donna fut Tithraustès, qui fit surprendre et égorger dans un bain le malheureux satrape, dont il envoya la tête au roi.

Cependant Agésilas était maître de la Phrygie, où commandait Pharnabaze, et il avait reçu la soumission de la Paphlagonie; tous les satrapes de l'Asie mineure, et même Ariée, cet ancien compagnon de Cyrus, ou demandaient sa protection, ou se montraient prêts à l'implorer; l'Egypte se révoltait, et les espérances qu'avaient conçues le roi de Sparte d'ébranler le trône de Perse et de pousser la domination de Lacédémone jusqu'au mont Taurus, ne paraissaient pas téméraires.

Mais ces desseins ambitieux étaient aisé-

Digitized by Google

ment pénétrés par le reste de la Grèce. On sentait en même temps que Sparte consacrerait les forces de son nouvel empire d'Asie à subjuguer la Grèce entière, et celles des Grecs qu'elle aurait assujétis à conserver sur eux cette domination, qu'elle ne pouvait retenir par ses propres ressources. Les vues de son ambition une fois dévoilées, devaient nuire aux succès de cette ambition même, prémunir contre le danger ceux qu'elle menaçait, lui faire des ennemis de toutes les républiques qu'elle se promettait de rendre un jour ses sujettes, susciter contre elle une coalition supérieure aux forces qu'elle lui pourrait opposer, et par conséquent amener son affaiblissement et même sa ruine. Après avoir détruit la domination athénienne, Sparte avait mis sous un joug bien plus dur toutes les villes qu'elle avait affecté de rappeler à la liberté; elle avait mécontenté tous les alliés dont elle avait fait les instrumens de ses victoires, et ceux qui l'avaient secondée de leurs armes n'étaient pas mieux traités que les vaincus. Ils lui avaient prêté leurs forces pour la rendre puissante, et ils s'apercevaient trop tard qu'elle n'usait de sa puissance que pour les opprimer, et que

Digitized by Google

pour prix de leurs services ils ne recueillaient que ses mépris.

Pendant que Sparte, faible par elle-même, se promettait une vaste puissance au-delà de la mer Egée, elle avait donc pour ennemies toutes les républiques de la Grèce, et pour qu'elles s'armassent contre elle avec avantage, il leur suffisait de se liguer mutuellement et de concevoir l'audace de l'attaquer : l'habitude de craindre une puissance fantastique les retenait seule encore dans la soumission.

Tithraustès entreprit de les arracher à leur sommeil. Ce nouveau satrape n'osait se flatter d'avoir par les armes des succès plus heureux que n'avaient été ceux de Tissapherne, et lui-même partageait peut-être en secret le mépris qu'annonçait Agésilas pour les forces militaires des Perses; mais, habile politique, au défaut de la puissance il employa la séduction. Il obtient d'Agésilas une trève de six mois, et profite du repos dont il jouit pour souffler dans la Grèce le feu de la guerre contre Lacédémone. Il choisit pour instrument de ses desseins un Rhodien nommé Timocrate, homme rusé, auquel il remet soixante - dix talens (378,000 fr.) pour gagner ceux qu'il ne saurait persuader.

Digitized by Google

Timocrate parcourt les différentes villes de la Grèce, achète tous ceux qui consentent à se vendre, et n'a pas besoin de payer les Athéniens, assez disposés à prendre les armes contre leurs anciens ennemis pour recouvrer la domination qu'eux-mêmes avaient perdue.

Ce furent les Thébains qui donnèrent naissance à la guerre, sans vouloir cependant paraître la commencer. Ils suscitèrent une querelle entre les Locriens et les Phocidiens, et quand la Locride fut attaquée ils en embrassèrent la défense, et ravagèrent la Phocide. Les habitans demandèrent et obtinrent le secours de Lacédémone.

Les Lacédémoniens décernèrent le commandement de cette guerre à leur roi Pausanias; mais Lysander, qui était en Béotie, ne voulut pas l'attendre, persuadé qu'en précipitant les opérations il aurait seul la gloire de la campagne; il mit le siége devant Haliartes, en Béotie, et fut la première victime du courage des Thébains qui défendaient la place. On découvrit dans la suite que cet homme, qui avait bien servi sa patrie, méditait contre elle une révolution; il voulait renverser les deux maisons auxquelles le trône était réservé, et s'y placer lui-même,

Digitized by Google

Athènes cessa de dissimuler sa haine contre Lacédémone, et fit un traité d'alliance avec les Thébains (1) : les Corinthiens et les Argiens y accédèrent. Toute l'Eubée et un grand nombre de villes du continent abjurèrent l'oppressive amitié de Sparte. Les nouveaux confédérés indiquèrent une assemblée à Corinthe pour y régler leurs intérêts communs.

Ce n'était pas sans crainte que les Béotiens s'attendaient à une affaire avec les Lacédémoniens, commandés par Pausanias; ils se rassurèrent quand les Athéniens leur amenèrent du secours, et encore plus quand ils virent Pausanias rester dans l'inaction. Les Lacédémoniens finirent par se retirer, et Pausanias ne rentra dans le pays où il était décoré de la dignité royale que pour y être frappé d'un décret qui le condamnait à mort. Il se retira à Tégée, où il finit ses jours. Sa retraite de la Béotie ne fut peut-être que le prétexte de sa condamnation; son plus grand crime aux yeux des Spartiates était d'avoir autrefois protégé les Athéniens contre les desseins tyranniques de Lysander.

Les alliés, assemblés à Corinthe, mettent sur pied une armée formidable. Les Lacédé-

(1) An 395 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hellen.)

Digitized by Google

moniens, qui vont être obligés de soutenir dans la Grèce une guerre difficile, rappellent Agésilas, et le forcent d'abandonner ses grandes espérances et le théâtre de ses exploits. Il parcourut sans obstacle la Macédoine, qui devait un jour devenir si célèbre par ses vertus guerrières, la Thessalie, la Phocide, et entra dans la Béotie. Mais pendant que Lacédémone applaudissait aux nouveaux succès de son héros, elle éprouvait loin de lui de tristes revers.

L'athénien Conon, à qui le roi de Perse avait remis le commandement de sa flotte, n'avait pas donné sa confiance aux sujets de ce prince; il avait fait des levées d'hommes de mer dans ceux des ports de la Grèce où régnait la haine contre Lacédémone, et où d'ailleurs vivaient des hommes toujours prêts à se vendre pour affronter le terrible élément qui était devenu le leur. Ses plus fortes recrues avaient été faites dans les îles de Rhodes et de Cypre. Il n'avait pu cependant refuser de joindre aux vaisseaux qu'il avait loués dans la Grèce les escadres perses commandées par Pharnabaze; c'était un désavantage, mais qui fut compensé par une faute de l'ennemi.

En effet Pausanias avait eu l'imprudence

Digitized by Google

Digitized by Google

Agésilas venait d'entrer dans la Béotie quand il reçut la nouvelle de ce désastre; pour ne pas décourager ses troupes, il leur déclara bien que Pisander avait été tué, mais il leur annonça que Sparte était victorieuse, et il fit aux dieux des sacrifices en action de grâces de cette fausse victoire.

Ce ne fut ni des Perses ni des Ioniens amollis qu'il eut à combattre à Coronée; il s'attribua l'avantage, mais il paraît que la journée fut indécise; elle n'eut aucune influence sur la fortune de Lacédémone, et la victoire qu'avait remportée Conon en eut une puissante sur la fortune d'Athènes. Cet amiral désola les côtes de la Laconie, porta l'effroi chez tous les alliés maritimes que Sparte avait conservés, et ne permit plus à la mer de recevoir des vaisseaux lacédémoniens. Habile à profiter, pour le bien de son pays, de l'ascendant qu'il avait pris sur Pharnabaze, il lui proposa de relever aux frais de la Perse les longues murailles et les fortifications d'Athènes et du Pirée, lui faisant entendre qu'on ne pouvait rien faire de plus agréable à la république d'Athènes ni rien qui déplût davantage aux Lacédémoniens.

Pharnabaze lui donna de l'argent. Conon

Digitized by Google

[illegible] un grand nombre d'ouvriers ;
[illegible] fournit cinq cents ; il fut en
[illegible] autres villes, et il fit travail-
[illegible] de ses vaisseaux : l'ouvrage,
[illegible] aucun [illegible], fut promptement
[illegible]

[illegible] que Cimon, en qualité de
[illegible] d'une république, se
[illegible] qu'il pût être engagé par la récon-
[illegible] la bonne foi envers
[illegible] avec l'argent et
[illegible] d'Artaxerxès qu'il venait de re-
[illegible] de sa patrie, et avec ces mêmes
[illegible] rappeler à la liberté les
[illegible] et de l'Ionie qui étaient
[illegible] de l'Eubée entreprise coulon-
[illegible] ne contentant que la pri-
[illegible] rendre ennemi d'Ar-
[illegible] puissant dont l'amitié
[illegible]

[illegible] payait partout les contents de
[illegible] ce fut avec son argent que les
[illegible] ont une haute et forte
[illegible] vaisseaux [illegible] la mer d'Asie
[illegible] Mais [illegible] république [illegible]
[illegible] commerce
[illegible] en deux [illegible] qui

Digitized by Google

déchiraient son sein. Celle du peuple, soutenue de l'alliance d'Athènes, ne se contenta pas de dominer; elle voulut que l'autre n'existât plus. Il se fit un affreux massacre des citoyens qui tenaient à la faction aristocratique, et ceux qui purent échapper au carnage furent exilés. Lacédémone prit la défense de ces bannis, et voulut les rétablir à main armée: les Athéniens, les Béotiens combattirent pour les amis de l'égalité. Les bannis, par la protection de Lacédémone, exercèrent la présidence des jeux isthmiques. La fortune changea plusieurs fois de parti. Sparte, Athènes affectaient de soutenir une faction de Corinthe; mais chacune d'elles voulait en effet devenir maîtresse de cette ville, pour s'assurer par une acquisition de cette importance la domination de la Grèce, et toutes deux eurent la douleur de voir cette proie passer pour quelque temps aux Argiens. Cette guerre dura huit ans; mais elle ne s'étendit pas au-delà des environs de Corinthe.

Sparte tomba dans la consternation quand elle apprit que Conon avait relevé les murs d'Athènes, et qu'il rendait toujours plus formidable sur mer la puissance de cette république. Mais comme les satrapes, au lieu

Digitized by Google

de s'unir pour l'intérêt de leur maître, étaient divisés entre eux par la rivalité, elle crut devoir opposer satrape à satrape, et rechercher la faveur de Téribaze pour balancer celle que Pharnabaze accordait aux Athéniens. Ce n'étaient pas des secours pour soutenir la guerre qu'elle demandait; après avoir aspiré à l'empire de la Grèce et d'une partie de l'Asie, elle n'aspirait plus qu'à la paix, et offrait même de reconnaître la domination du roi de Perse sur les Grecs asiatiques.

Elle employa dans cette négociation les talens d'Antalcidas, homme qui n'avait rien de l'inflexible austérité dont se vantaient les Spartiates. Les Athéniens envoyèrent aussi des ambassadeurs à Téribaze pour tâcher de rendre vaines les insinuations d'Antalcidas; mais ils avaient affaire à un juge prévenu, et qui haïssait dans les Athéniens les protégés de Pharnabaze, dont il était jaloux. Conon, qui ne pouvait ignorer que les Perses avaient de justes reproches à lui faire, eut l'imprudence de se joindre à l'ambassade. Téribaze le fit arrêter et conduire à Sardis, et l'on n'entendit plus parler de ce célèbre capitaine. Les propositions apportées par Antalcidas n'eurent point

Digitized by Google

alors de suite, parce qu'elles furent rejetées par toutes les députations de la Grèce.

Téribaze, dans l'impuissance de mieux servir Antalcidas, lui donna du moins en secret de l'argent pour mettre Lacédémone en état d'équiper une flotte, et pour forcer les Athéniens à désirer la paix à leur tour. Mais Artaxerxès, pendant que Téribaze était à sa cour pour nuire aux Athéniens, envoya dans l'Asie mineure Struthas, qui était leur ami zélé. On voit que ce prince ne se livrait pas aux insinuations de ses satrapes, et que, par une sage politique, il cherchait constamment à humilier celle des deux principales républiques de la Grèce qu'il devait regarder comme la plus redoutable : c'était Sparte qui le paraissait alors, puisqu'elle venait de lui faire la guerre, et que même elle la lui avait faite avec succès ; la république d'Athènes ne devait pas lui imposer les mêmes craintes, puisqu'elle devait en partie ses derniers avantages aux secours que lui-même lui avait prêtés.

Les Lacédémoniens donnèrent le commandement contre Struthas à Thimbron, homme imprudent, ami de la table et des plaisirs, et qui se laissait conduire par un joueur de flûte.

Digitized by Google

Struthas eut peu de peine à le surprendre, et le fit mourir avec son favori. Diphridas, successeur de Thimbron, se conduisit mieux; il eut le bonheur d'enlever le gendre de Struthas, et paya ses troupes avec les trésors de son prisonnier.

Athènes put craindre que Lacédémone ne reprît l'empire de la mer, quand elle la vit armer une flotte sous les ordres de Téleutias. Ce général répondit à la confiance de sa patrie, et enleva une flotte athénienne qui portait des secours à Evagoras, tyran de Cypre; événement assez bizarre, car les Athéniens, amis du roi de Perse, envoyaient des secours à Evagoras qui lui faisait la guerre, et les Lacédémoniens, qui étaient en guerre avec ce roi, détruisaient ceux qui allaient le combattre.

Les Athéniens, pour s'opposer aux forces renaissantes de Lacédémone sur mer, donnèrent le commandement d'une flotte de quarante vaisseaux à ce Thrasybule qui avait été le libérateur de sa patrie, et qui se montra digne par son habileté de succéder à Conon. Au lieu d'aller affronter Téleutias, qui était en force et qui ne pouvait faire beaucoup de mal aux amis d'Athènes, parce que leurs villes étaient en bon état de défense, il cingla

Digitized by Google

vers l'Hellespont (1). On trouve dans ses opérations une conduite suivie qui paraît fondée sur un plan bien médité, et il ne semble pas qu'on puisse en dire autant des autres opérations de cette guerre. Amadocus et Seuthès, deux rois de Thrace, étaient ennemis entre eux; il eut l'art de les réconcilier et de réunir en faveur d'Athènes les forces qu'ils allaient employer l'un contre l'autre. Il se rendit à Byzance, où il rétablit la démocratie, utile aux intérêts d'Athènes, et il y afferma la dîme de tout ce qui venait du Pont. Il passa ensuite dans l'île de Lesbos; Mitylène y était restée seule dans le parti des Athéniens; il rappela dans l'île les exilés, et y établit l'ordre qu'il crut le plus favorable aux intérêts de son pays. L'harmoste Thérimaque, qui défendait Méthymne, marcha contre les Athéniens avec ce qu'il put rassembler de troupes, livra bataille, et reçut la mort. Méthymne fut obligée de se soumettre. Thrasybule reçut à composition la plupart des villes, pilla les campagnes de celles qui ne voulurent pas se soumettre, et paya ses troupes avec le prix du butin. Sans perdre de temps il vint à Rhodes, après avoir augmenté sa flotte à Mitylène et

(1) An 392 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

dans l'île de Chio. Il entra dans Aspende, principal port de la Pamphylie, qui appartenait au roi de Perse; il y leva de fortes contributions, se repentit bientôt de n'en avoir pas encore levé davantage, envoya ses soldats extorquer de nouveaux tributs, et les habitans, réduits au désespoir, lui donnèrent la mort. Sa mémoire vivra glorieuse tant que celle d'Athènes sera conservée; mais il souilla ses talens et ses vertus par une avarice qui fut la cause de sa fin.

Après la mort de Thrasybule les Athéniens perdirent la supériorité que ce général et le malheureux Conon leur avaient acquise; à peine l'histoire a-t-elle conservé le nom d'Argyrius, qu'ils donnèrent pour successeur à Thrasybule. La faction lacédémonienne de Rhodes, bientôt soutenue par des secours qui lui vinrent de Lacédémone, chassa la faction athénienne. Les partisans des Athéniens tinrent quelque temps la campagne; mais ils furent défaits, et ceux qui purent échapper à la mort furent frappés de proscription.

Dercyllidas continuait de gouverner Abydos avec le titre d'harmoste (1). Quoiqu'il ne vînt à Lacédémone aucune plainte de sa con-

(1) An 391 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hellen.)

duite, un certain Anaxibius, par la faveur des éphores, ces vrais souverains de Sparte, fut envoyé pour le remplacer : il promettait à ses protecteurs de faire une guerre vigoureuse aux Athéniens, et de les ruiner sur les côtes de l'Hellespont. Il reçut de l'argent, des vaisseaux. D'abord il parcourut librement le pays, et il commençait à être content de ses succès ; mais l'athénien Iphicrate, qui avait gagné secrètement la Chersonèse avec une flotte de huit vaisseaux, l'attendit dans une embuscade et le surprit. Anaxibius, avec trop peu de talens et trop de présomption, avait un courage digne de sa patrie ; ne pouvant se défendre, il ordonna à ses troupes de chercher leur salut dans la fuite, et lui-même se donna la mort. Douze chefs qui l'avaient accompagné, et qui étaient partis de Lacédémone pour gouverner des villes en qualité d'harmostes, périrent avec lui. Une partie des troupes se sauva ; le reste tomba dans les fers.

Mais cet avantage ne pouvait relever la fortune des Athéniens ; Téleutias les ruinait par une guerre de pirate, et du fruit de ses brigandages il payait ses soldats, qu'il n'aurait pu payer autrement ; en même temps Antal-

Digitized by Google

tidas était parvenu à réunir une flotte de quatre-vingts vaisseaux; enfin Lacédémone dominait encore une fois sur la mer. Les Athéniens désirèrent sincèrement la paix, et les Lacédémoniens, malgré leurs nouveaux avantages, la désiraient eux-mêmes, parce qu'ils étaient obligés de s'épuiser pour se montrer partout respectables, que Corinthe les menaçait, et que plusieurs villes alliées se montraient disposées à une défection prochaine.

Les négociations de paix entamées par Antalcidas, et languissantes pendant plusieurs années, furent reprises avec vivacité. Les députés des villes se rendirent auprès de Téribaze pour écouter les conditions que le roi de Perse mettait à la paix; car ce fut ce prince qui les dicta. Les articles portaient que lui-même conserverait la domination sur les villes grecques de l'Asie et sur les îles de Clazomène et de Cypre, et que les républiques de la Grèce, grandes et petites, seraient libres, indépendantes et soumises seulement à leurs propres lois: c'était détruire cette domination dont Athènes et Sparte avaient été si jalouses, et pour laquelle elles avaient provoqué et bravé tant de haine.

Digitized by Google

punir les infracteurs : c'étaient des prétextes de guerre qu'elle se ménageait. Elle répandait le trouble dans les villes par ses émissaires, et se montrait ensuite pour le réprimer ; elle prenait hautement la défense des brouillons qui l'avaient servie pendant la guerre, et que partout on poursuivait comme des perturbateurs de l'ordre public ; elle les rétablissait à main armée dans leurs droits de citoyens. Quand les Spartiates ne trouvaient aucun autre moyen de chercher querelle à la république qu'ils se proposaient d'attaquer, ils lui faisaient un crime de la force qu'elle possédait, et la déclaraient suspecte de vouloir s'établir une domination interdite par le traité : telle fut la raison qu'ils alléguèrent contre Mantinée, ville de l'Arcadie. Les habitans de cette contrée, autrefois pasteurs, et menant une vie douce et champêtre, sous des toits rustiques, avaient été forcés, par les fréquentes injustices de leurs voisins, à devenir guerriers pour leur défense et à changer leurs paisibles cabanes en des murailles fortifiées (1). Ils avaient fourni pendant la guerre du blé aux Argiens, ennemis de Sparte ; ils ne s'étaient point affligés des malheurs qu'avait éprouvés

(1) Xenoph. Hellen.

Digitized by Google

Digitized by Google

institutions aux seuls arts de la guerre, ennemis de tous les arts dans lesquels se développe la perfectibilité de l'homme et qui font la splendeur des Etats, auraient voulu posséder seuls une ville, et renvoyer tous les Grecs dans les bourgades qu'ils avaient occupées en sortant de la barbarie.

Ils venaient de ruiner une république voisine; ils vont loin de chez eux, dans la Chalcidique, attaquer Olynthe, ville encore plus criminelle, puisque chaque jour elle augmentait son industrie, sa richesse et sa splendeur, et que son amitié était recherchée d'Athènes et de Thèbes (1). Une accusation solennelle fut formée contre Olynthe dans l'assemblée des Lacédémoniens et des alliés. Les accusateurs étaient des émissaires ou députés de quelques villes inférieures; il est vraisemblable que ces députations avaient été sollicitées par les Lacédémoniens, et qu'ils avaient dicté aux orateurs les articles de l'accusation. Si l'on pouvait, avec quelque connaissance de l'histoire, regarder les Lacédémoniens comme de sincères amis de la liberté, on serait étonné de lire que, par l'un de ces articles, les Olynthiens étaient accusés d'avoir rendu libres

(1) An 382 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hellen.)

Digitized by Google

des villes soumises au roi de Macédoine Amyntas.

Cette guerre fut entreprise avec ardeur; elle était injuste, et le sort des armes fut juste dans la première campagne. L'armée lacédémonienne, après quelques succès, fut battue, mise en fuite, dispersée, et le général Téleutias, frère du roi Agésilas, fut tué (1).

Au lieu de se décourager de cet échec, Lacédémone redoubla d'efforts, sans mettre cependant au hasard la vie d'un grand nombre de vrais Spartiates. Agésipolis eut le commandement, et on lui joignit seulement le même nombre de trente Spartiates qu'Agésilas avait obtenu dans sa guerre d'Asie; mais beaucoup de périéciens ou sujets des plus distingués l'accompagnèrent, ainsi que ces étrangers nommés nourrissons (2), et des bâtards de Spartiates formés aux institutions de Lacédémone. Agésipolis mourut pendant le siége. Polybiade fut revêtu du commandement avec le titre d'harmoste. Les Olynthiens, réduits

(1) Il s'était conduit au commencement de la campagne avec beaucoup de sagesse; mais dans l'affaire qui lui coûta la vie il se laissa emporter à la colère, poussa les ennemis avec imprudence, et causa sa perte et celle de son armée.

(2) Τῶν τροφίμων καλουμένων. (Xenoph.)

Digitized by Google

aux dernières extrémités de la famine, et ne pouvant recevoir de vivres ni par terre ni par mer, furent heureux d'obtenir la qualité d'alliés offensifs et défensifs de Lacédémone. Ils furent obligés de rendre les places qu'ils avaient prises sur le roi de Macédoine.

On peut voir ici combien le cours des événemens, que les anciens ont appelé destinée, se joue de la prudence des hommes. Les Spartiates, en détruisant la puissance naissante d'Olynthe, croient travailler à leur propre puissance, et jettent en effet les premiers fondemens de la puissance macédonienne, qui comprimera la Grèce, qui se rendra maîtresse de l'Egypte, qui renversera le trône des Perses et qui comblera les maux de Sparte. Ils obligent les Olynthiens à rendre Pella au roi de Macédoine : ce prince en fait sa capitale, et c'est de Pella que sortiront un jour Philippe pour subjuguer la Grèce, et Alexandre pour se soumettre la plus grande partie du monde alors connu. Si Lacédémone eût été moins ambitieuse, si Olynthe fût restée puissante, peut-être connaîtrions-nous à peine le nom de Philippe, et si Philippe n'était pas devenu grand, la grandeur d'Alexandre n'aurait pas existé.

Digitized by Google

[illegible] HISTOIRE GRECQUE [illegible]

[illegible] entre les événements [illegible]

[illegible] ses [illegible] contre Olynthe,

[illegible] une humiliation plus

[illegible] celle qu'[illegible] éprouver à

[illegible] la Macédoine. L'ambitieux

[illegible] d'imposer le joug à la

[illegible] Thébains, dont elle pro-

[illegible] prépare alors [illegible] et

[illegible] par la dureté de [illegible]

[illegible] d'espoir, vont arrêter

[illegible] la ruine de

[illegible]

[illegible] devant

[illegible] les Lacédémoniens, qui, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] la [illegible]

[illegible] qu'[illegible]

[illegible] des [illegible] de la

[illegible] en [illegible]

[illegible]

[illegible] app[illegible]

[illegible] archie;

[illegible]

Digitized by Google

conséquent le régime et les maximes de Sparte, également aristocratiques, lui étaient odieux. Archias était alors à Thèbes l'un des plus zélés partisans du gouvernement d'un petit nombre; il avait pour le parti populaire cette haine envenimée qui toujours accompagne l'esprit de faction, et n'était pas moins odieux à ce parti qu'il ne le haïssait.

A la première expédition que firent les Lacédémoniens contre Olynthe, Eudamidas, leur général, était accompagné de Phœbidas (1) son frère, qui avait du commandement; c'était un homme entreprenant, avide de gloire, peu éclairé sur les moyens d'en acquérir une véritable, et prêt à sacrifier sa vie pour faire une action d'éclat. Comme il était près de Thèbes, Archias et sa faction lui proposèrent de surprendre la forteresse que l'on croyait avoir été bâtie par Cadmus, et qu'on appelait *la Cadmée*. On marqua pour l'entreprise le jour où les femmes célébraient les thesmophories ou mystères de Cérès : c'était dans la Cadmée qu'elles se rassemblaient; les portes en étaient ouvertes pour les recevoir, et l'entrée en était défendue aux hommes, à qui la vue de ces mystères était interdite.

(1) Xénophon le nomme Léontiadès.

Digitized by Google

Phœbidas réussit, sans avoir même la gloire de trouver des obstacles à surmonter. Il arrêta lui-même de sa main Isménias, chef du parti démocratique (1). Trois commissaires furent envoyés de Sparte pour juger ou plutôt pour assassiner ce malheureux; on leur adjoignit un commissaire de chaque ville alliée : ils le condamnèrent à mort. Un grand nombre de citoyens furent bannis. Les Spartiates désavouèrent l'entreprise illégale de Phœbidas, qui, en temps de paix et sans aucun prétexte plausible, avait dépouillé une république alliée; ils le rappelèrent et lui imposèrent même une amende : mais on soupçonnait, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y avait eu de la collusion entre le coupable et ses juges. La conduite de Lacédémone parut confirmer ce soupçon, puisqu'elle s'arrogea le droit de juger et de punir ceux des citoyens qui ne lui étaient pas favorables, et que loin de restituer la forteresse surprise, elle y mit une forte garnison.

Ainsi Lacédémone devenait souveraine de Thèbes en y faisant triompher le parti aristocratique. Archias et les autres chefs de cette faction voyaient avec joie leur patrie esclave

(1) Xenoph. Hellen.

Digitized by Google

d'une république rivale, parce que la puissance dominatrice leur laissait tenir la chaîne dont elle chargeait leur patrie. Thèbes gémit sous la même oppression qu'Athènes avait supportée sous les trente tyrans, et tel était le sort de toutes les républiques où Sparte pouvait établir son autorité.

Thèbes serait restée soumise si elle n'avait pas eu deux citoyens capables de briser ses fers, et de la rendre à son tour victorieuse de ses dominateurs : ces deux hommes, qui ont déjà paru sur le théâtre de l'histoire, sont Epaminondas et Pélopidas; on ne peut les séparer, puisque tous deux de concert ont sauvé leur patrie, et qu'après l'avoir sauvée ils l'ont fait briller du plus grand éclat. Pélopidas (1), né d'une famille illustre, et avec de grandes richesses, embrassa l'austérité lacédémonienne, et n'en fut pas moins un ardent ennemi de Lacédémone : ce n'était pas lui qui profitait de sa fortune; elle appartenait à ses amis, et s'il n'eût trouvé personne pour en faire usage, elle lui serait restée inutile. Il ne se distinguait des plus pauvres de ses concitoyens ni par sa manière de vivre ni par ses vêtemens. Il passa sa jeunesse à la

(1) Plut., in Pelopidâ.

Digitized by Google

chasse, dans les palestres et autres lieux d'exercices, sans goût pour les arts, sans amour pour les lettres, sans connaissance des matières philosophiques et sans aucune envie de les connaître.

Epaminondas ne lui ressemblait que par l'amour de la patrie, le courage et la vertu, et ces seuls rapports, dans l'absence de tous les autres, suffirent pour les lier d'une amitié indissoluble. L'origine d'Epaminondas ne le cédait peut-être pas à celle de son ami; mais il était pauvre et content dans la pauvreté, parce qu'il n'avait aucun des désirs qui font aimer les richesses. Lui seul, entre tous les amis de Pélopidas, n'accepta rien de cet ami généreux, non par une fierté qui serait déplacée et même condamnable dans l'amitié, mais parce qu'il est naturel de ne pas recevoir ce dont on n'a pas besoin. D'ailleurs la pauvreté de sa famille n'avait pas fait négliger son éducation; il avait eu les meilleurs maîtres de cithare et de danse, et il excellait dans ces arts que méprisèrent les Romains, mais qui étaient en grande estime dans la Grèce. Il reçut des leçons de philosophie de l'un des hommes les plus célèbres de l'école pythagoricienne : c'était, suivant quelques auteurs, ce

Digitized by Google

Lysis qui passe pour l'auteur des fameux vers dorés, et d'autres ouvrages qu'on a décorés du nom de Pythagore lui-même. Tant qu'Epaminondas put goûter le repos de la paix, ce fut avec ardeur qu'il cultiva la philosophie; il continua de la cultiver encore dans le tumulte de la guerre, et comme il avait reçu de la nature un esprit sain, il aurait été philosophe quand la philosophie ne serait pas entrée dans ses études. Il ne négligeait pas les exercices corporels, tels que la lutte et la course; mais il les prenait avec modération, et les abandonnait avant d'éprouver une trop grande fatigue.

Pélopidas fut chassé de Thèbes quand Sparte et la faction aristocratique y dominèrent; il tenait au parti populaire, et ses liaisons avec les chefs de ce parti ne pouvaient être inconnues. On ne daigna pas même remarquer Epaminondas, ni rechercher ses liaisons et ses principes. Quoiqu'il eût déjà donné des preuves brillantes de son courage, son attachement à la philosophie le faisait regarder comme un homme inactif par caractère, et sa pauvreté comme un homme incapable d'agir faute de moyens.

Pélopidas, jeune encore, releva le courage

Digitized by Google

de ses compagnons d'exil, parvint à leur faire espérer la délivrance de leur patrie, et à leur inspirer le désir d'y prendre part (1). Bientôt une conspiration se trouva liée. Phyllidas, citoyen attaché aux amis de la patrie, avait su dissimuler assez profondément ses pensées pour obtenir la confiance d'Archias, et devenir à sa recommandation le secrétaire du conseil des tyrans; il entretint d'utiles intelligences avec les bannis, fut instruit de leurs desseins, et les dirigea. Douze hommes de la plus florissante jeunesse, ou six seulement suivant Xénophon, entrèrent un soir à Thèbes déguisés en paysans, et portant des instrumens de chasse. Dans cette même soirée Phyllidas donnait un grand repas à quelques chefs de la tyrannie, et n'avait pas négligé d'inviter Archias. Pour les attirer plus sûrement dans le piége il avait promis de leur procurer au sortir de table des femmes mariées qui ne seraient pas plus sévères que des courtisanes; ce qui fait voir que malgré la retraite des gynécées, que l'on croit avoir été si sévère, les mœurs des femmes étaient peut-être moins pures encore dans l'ancienne Grèce

(1) An 378 avant l'ère vulgaire. (Plut., in Pelopidâ; Xenoph. Hellen.)

Digitized by Google

qu'elles ne le sont dans l'Europe moderne. Les conjurés étaient cachés dans une maison peu remarquable, et le festin donné par Phyllidas était commencé quand Archias reçut un avis confus d'une conspiration; on lui indiquait même le citoyen qui recelait les conjurés : il le mande, et sort à sa rencontre. L'air de sincérité de cet homme, son ignorance apparente du projet dont on lui parle, et surtout les discours de Phyllidas, rendent la sécurité au fauteur des tyrans. Il rentre, et reçoit bientôt un billet venu d'Athènes, dans lequel, comme on le sut dans la suite, tout le plan de la conjuration était développé. L'homme qui l'apportait lui dit qu'il s'agissait d'une affaire importante : « A demain les « choses sérieuses », dit Archias. Il mit le billet sous un coussin, et continua de se plonger dans l'ivresse.

Enfin une partie des conjurés se présente; ils étaient déguisés en femmes, et des couronnes leur ombrageaient le visage; elles ne pouvaient les rendre suspects, parce que c'était l'usage de se couronner de fleurs dans les festins. On crut que c'étaient les femmes qu'on attendait, et la joie redoubla. Ils entrent donc librement, et se font connaître en poignar-

Digitized by Google

dant Archias et ceux de son parti; les autres convives sont épargnés.

Pélopidas ne trouva pas les mêmes facilités. Il s'introduisit dans la maison de l'un des oppresseurs, homme sobre et qui était déjà endormi : le bruit qui se fit à sa porte le réveilla; il se défendit avec courage, et finit par tomber sous les coups des agresseurs : d'autres eurent le temps de se réfugier dans des maisons contiguës à celles qu'ils occupaient; ils y furent poursuivis et ne purent éviter la mort.

Les tyrans n'étaient plus. Les citoyens furent appelés à la liberté; ils tirèrent des prisons ceux qui n'y étaient enfermés que parce qu'ils aimaient leur patrie; ils s'emparèrent des armes qui avaient été enlevées aux ennemis en temps de guerre et qui étaient appendues aux portiques; ils prirent celles qui se trouvaient dans les boutiques des armuriers, et furent en état de défendre la liberté, qu'un petit nombre de bannis venait de conquérir.

Si, dès le premier bruit, la garnison Lacédémonienne s'était jetée dans la ville, elle l'aurait conservée aux usurpateurs : elle était au nombre de quinze cents hommes bien armés; mais, effrayée des cris qui se multi-

Digitized by Google

pliaient de toutes parts, de la clarté qui brillait dans toutes les rues, du tumulte qui se propageait dans tous les quartiers, elle crut le danger plus grand qu'il n'était, et se contenta de garder la citadelle qui lui était confiée.

On ne soupçonnera point Epaminondas d'avoir eu moins de courage qu'aucun des conjurés; cependant il resta renfermé tant que dura le massacre des tyrans et de leurs fauteurs. Ses principes philosophiques ne lui permettaient ni de s'armer pour défendre les méchans, ni d'égorger de coupables citoyens; mais quand les oppresseurs furent détruits, quand les Thébains assiégèrent la citadelle, alors il ne vit plus qu'un juste état de guerre, et regarda comme un devoir de seconder les citoyens contre des étrangers ennemis de sa patrie.

Les Thébains reçurent des secours d'Athènes et de quelques villes de la Béotie. Lorsque les Athéniens avaient secoué le joug des trente tyrans ils avaient été secondés par les Thébains (1); mais s'ils donnèrent à leur tour des secours à Thèbes opprimée, ce fut plutôt encore par politique que par recon-

(1) Diod. Sic.

Digitized by Google

Digitized by Google

secret par les Athéniens qui étaient venus combattre avec les assiégeans, sans partager leurs fureurs.

La guerre qui éclipsa la dignité de Sparte et la priva de sa domination sur terre et sur mer prit naissance de cette mémorable nuit, dans laquelle Pélopidas, avec une poignée de citoyens, sans avoir pu commencer par se rendre maître de la garnison, sans l'être même des murailles, sortit de la maison obscure d'un simple particulier pour briser les fers qu'imposait à ses concitoyens la tyrannie de Sparte. Cette orgueilleuse république avait imprimé une telle idée de sa puissance, que lorsqu'elle envoya une armée dans la Béotie pour punir les Thébains les Athéniens tremblèrent pour eux-mêmes, désavouèrent les secours qu'ils leur avaient donnés pour attaquer la citadelle, et punirent les auteurs de cette entreprise. Cette terreur ne manquait pas de fondement; Athènes était alors isolée et presque réduite à ses propres forces, tandis que Lacédémone tenait sous sa puissance toute la Béotie, ou semblait prête à la remettre sous le joug, que les Argiens étaient humiliés, et que tous les alliés qui avaient osé se déclarer

Digitized by Google

contre elle avaient reçu la peine de leur témérité. Mais les choses ne tardèrent pas à changer de face.

Lacédémone fit partir une armée pour soumettre les Thébains (1). Comme les Spartiates qui portaient les armes depuis quarante ans étaient exempts de faire la guerre hors de leur pays, Agésilas représenta que ce droit n'appartenait pas moins aux rois qu'aux simples citoyens, et le commandement fut donné à Cléombrote son collègue : ce prince fit une campagne inutile, et ses soldats, qu'il tenait dans l'inaction, se demandaient entre eux si l'on était en paix ou en guerre avec les Thébains.

Ceux-ci, sans éprouver aucun mal de l'approche des Lacédémoniens, eurent l'adresse de mettre à profit leur voisinage. Il y avait à Thespies une garnison lacédémonienne ; elle était commandée par Sphodrias, homme connu par son caractère entreprenant et son imprudence (2). Les Thébains, par d'habiles émissaires, lui firent entendre qu'il pouvait rendre un service immortel à sa patrie en

(1) Xenoph. Hellen.

(2) Xenoph. Hellen. ; Plut., in Pelop.

Digitized by Google

surprenant le Pirée, comme Phœbidas avait surpris la citadelle de Thèbes, et que par cet exploit facile il ruinerait sans ressource la rivale de Lacédémone.

Il ne fallut que donner à Sphodrias l'idée de cette entreprise pour la lui faire embrasser; mais il ne pensait pas à la distance qui séparait Thespies d'Athènes, et qui rendait une surprise à peu près impossible. Quoiqu'il profitât de la nuit pour cacher sa marche, il était encore loin du Pirée quand elle fut éclairée par les premiers rayons du soleil. Sa troupe fut aperçue par les habitans d'Eleusis; l'alarme fut donnée dans Athènes, et l'on eut le temps de s'y préparer à la défense. Les Lacédémoniens qui s'y trouvaient furent arrêtés, et leur vie répondit de ce que pourrait faire leur imprudent général. Obligé de se retirer avec honte, il tomba dans un danger plus imminent encore, celui d'être condamné à mort dans sa patrie, et ne fut sauvé que par l'amour qu'avait pour le fils de ce général le fils d'Agésilas (1). Mais les citoyens d'Athènes qui favorisaient les Thébains n'en répandirent pas moins dans le peuple que Sparte approuvait

(1) Xenoph.

Digitized by Google

Sphodrias; dès lors l'indignation l'emporta sur la crainte, et l'on ne respira plus que vengeance contre Lacédémone.

Athènes invita par des ambassades toutes les villes sujettes des Lacédémoniens à reprendre leur liberté. Chio, Byzance donnèrent l'exemple; il fut suivi par Rhodes et Mitylène (1); enfin un grand nombre de villes de la Grèce s'attacha aux Athéniens. Il fut arrêté que le conseil de ces villes se tiendrait à Athènes, et que chacune y aurait une voix : Thèbes fut comprise dans ce nombre, et bientôt soixante-dix villes entrèrent dans cette fédération; l'Eubée se donna tout entière aux Athéniens, excepté la ville d'Histiée.

Il semblait que dans cette guerre la fortune eût ravi aux généraux de Sparte leurs talens accoutumés. A Cléombrote, qui n'avait rien fait, succéda dans le commandement Agésilas, qui, malgré toute sa célébrité, n'eut guère plus de succès (2). Il entra dans la Béotie avec vingt mille hommes au moins : les Athéniens n'amenèrent contre lui que cinq mille hommes de pied et cinq cents de cavalerie; Chabrias les commandait. Agésilas était campé

(1) An 377 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic.)
(2) Diod. Sic.

Digitized by Google

sous les murs de Thespies : les Athéniens et les Béotiens occupaient une hauteur de difficile accès. Les troupes légères des ennemis essayèrent de la gravir, et furent renversées : Agésilas fit alors avancer toutes ses troupes; mais Chabrias donna l'ordre à ses soldats de rester immobiles à leurs places, la lance baissée, et de laisser tomber leurs boucliers sur leurs genoux; posture favorable pour recevoir des ennemis qui les attaquaient d'en bas et pour se garantir de leurs coups. Le mépris qu'ils affectaient pour les Lacédémoniens leur imposa, et leur général fit donner le signal de la retraite. Ce ne fut pas une faible gloire pour Chabrias de l'avoir emporté sur ce guerrier fameux que Sparte regardait comme son héros : les statues qui furent élevées en son honneur le représentaient dans l'attitude qu'en cette journée il avait fait prendre à ses soldats (1). Agésilas fut réduit à faire dans le pays une guerre de brigand, et les Thébains, ayant fait une sortie contre lui, le forcèrent à se retirer.

Pélopidas, qui toute sa vie fut honoré de

(1) Quelques antiquaires ont conjecturé que la figure antique que nous appelons le gladiateur est une de ces statues.

Digitized by Google

quelque commandement, soit avec le titre de béotarque ou général des armées béotiennes, soit comme chef de la fameuse cohorte sacrée, qu'on appelait aussi la cohorte des amis, eut contre les Lacédémoniens des avantages multipliés dans de petits combats, et ces actions, peu remarquables par elles-mêmes, présageaient la gloire que recueillerait sa patrie dans des affaires plus importantes. Il était à Tanagres très-inférieur en nombre, et il eut le désavantage d'être surpris. « Nous voici « tombés dans les mains des ennemis », vint lui dire un Thébain : « Hé, pourquoi, répon- « dit tranquillement Pélopidas, ne serait-ce « pas eux qui sont tombés dans les nôtres ? » Ce fut la première fois que les Lacédémoniens eurent la honte d'être vaincus par des ennemis qui n'étaient pas en nombre supérieur.

Chabrias, qui venait de se distinguer sur terre, n'eut pas sur mer des succès moins brillans (1); il faisait le siége de Naxos. Pollis, général lacédémonien, fut envoyé au secours des assiégés : les deux flottes se rencontrèrent entre l'île de Naxos et celle de Paros. Déjà Pollis était vainqueur à l'aile gauche, qui

(1) Diod. Sic.

Digitized by Google

perdit même son commandant avec le vaisseau qu'il montait; mais Chabrias rétablit le combat, détruisit ou prit un grand nombre de vaisseaux, et aurait même exterminé la flotte entière s'il n'avait pas été distrait par le soin de recueillir les corps des Athéniens qui avaient péri : il se ressouvenait du sort des généraux qui avaient été vainqueurs aux Arginuses. Ce fut le premier combat naval dans lequel, depuis la guerre du Péloponèse, les Athéniens eurent l'avantage sans être soutenus par des secours étrangers (1); ils recouvraient leur puissance sur mer, et Lacédémone avait tellement perdu la sienne, que les vaisseaux sur lesquels ses troupes venaient d'être vaincues lui avaient été prêtés par des alliés (2).

Ce succès ranima l'ardeur accoutumée des Athéniens, et les Thébains n'eurent pas de peine à leur persuader de porter la guerre dans le Péloponèse (3) : c'était faire une puissante diversion en faveur de Thèbes; car il était peu vraisemblable que les Lacédémoniens, occupés à la défense de leur pays, pus-

(1) Plut., in Phocione.
(2) Xenoph. Hellen.
(3) An 376 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

vaisseaux pour reprendre Corcyre (1). Mnasippe, qui les commandait, fit dans l'île un si riche butin, que ses soldats dédaigneux refusaient de boire des vins qui ne fussent pas parfumés; mais il était dur pour les troupes, et quoiqu'il ne manquât pas d'argent, il refusa de payer leur solde : devenu odieux, il fut mal servi. Les assiégés, réduits à l'extrémité, s'aperçurent du désordre qui régnait dans le camp des assiégeans; ils firent une sortie, et eurent d'autant moins de peine à remporter une victoire complète, qu'une partie de ceux qui étaient commandés pour les combattre combattit en leur faveur. L'athénien Iphicrate, qui venait à leur secours lorsqu'ils n'en avaient plus besoin, rencontra et prit dix vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait soutenir les Lacédémoniens : car on voit toujours Lacédémone, qui témoignait tant de haine pour la tyrannie, ne pas dédaigner de s'allier à des tyrans. Il reçut de Corcyre quatre-vingt-dix vaisseaux, descendit à Céphalénie, mit à des contributions volontaires ou forcées les habitans de cette île, désola le territoire de la Laconie, déjà dévasté depuis peu par Timothée, reçut la soumission de plusieurs villes

(1) Xenoph.

Digitized by Google

alliées des ennemis, et contint par la force celles qui tentèrent de lui résister.

Les Thébains ne pouvaient laisser près d'eux les Lacédémoniens tranquilles maîtres d'Orchomène, ville autrefois surnommée Minyée, et célèbre dans la haute antiquité pour avoir donné naissance aux Minyades, ces chefs de l'expédition des Argonautes; ils en formèrent le siége avec cinq cents hommes. Mille hommes composaient la garnison lacédémonienne; elle fit une sortie avec la double confiance que lui donnaient le nombre et la présomption, et fut défaite (1).

Mais les Thébains ne jouissaient pas avec modération de leur supériorité naissante; leur puissance était encore problématique, et déjà elle devenait oppressive; ils triomphaient avec autant de cruauté que d'orgueil. Ils rasèrent dans la Béotie les murs de Thespies; ils détruisirent encore une fois Platée jusque dans ses fondemens, et ne permirent pas même aux habitans de respirer sur le sol de leur patrie dégradée: jamais ils ne leur avaient pardonné de s'être distingués autrefois contre les Perses, lorsqu'eux-mêmes avaient abandonné les intérêts de la Grèce. Les malheureux Platéens

(1) Dioc. Sic.

Digitized by Google

furent réduits à mendier un asile qu'ils durent encore une fois à la générosité des Athéniens.

En même temps les villes qui étaient entrées dans l'alliance de Thèbes étaient lasses de la guerre (1); les Athéniens surtout, que tourmentaient d'ailleurs les pirateries des Eginètes, ne voyaient pas sans envie les Thébains augmenter chaque jour à peu de frais leur puissance, tandis qu'eux-mêmes, pour les aider à devenir redoutables, s'engageaient à des frais onéreux; ce n'était pas non plus d'un œil indifférent qu'ils les voyaient s'étendre dans la Phocide, ancienne alliée d'Athènes. Après avoir combattu pour eux, ils leur auraient volontiers déclaré la guerre, et n'étaient retenus que par la pudeur; ils prirent du moins, avec tous leurs alliés, le parti de rechercher la paix, et les Lacédémoniens avaient trop souffert pour ne la pas désirer eux-mêmes. Elle fut conclue sur le plan de celle d'Antalcidas, et toutes les villes furent rappelées à l'indépendance.

Epaminondas était venu au congrès comme plénipotentiaire de sa république; il refusa d'accéder au traité, parce qu'il aurait fallu rendre l'indépendance à la Béotie. Ce fut

(1) Xenoph.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Lacédémoniens n'avaient qu'une mauvaise cavalerie; elle fut défaite avant même que le gros de l'armée eût aperçu le signal du combat (1); elle recula sur les troupes pesamment armées, et y mit le désordre. On se battit cependant de part et d'autre avec une égale valeur; mais Cléombrote n'avait pas les talens guerriers d'Epaminondas; il passait d'ailleurs pour aimer les Thébains, et c'était peut-être à regret qu'il se voyait obligé de les combattre : cependant il remplit le devoir que lui imposait sa patrie, et l'aile droite qu'il commandait avait l'avantage quand il reçut la mort sur des tas de morts et de mourans. Bientôt après l'aile victorieuse fut repoussée, et l'aile gauche, plus maltraitée, fut obligée de céder enfin à la valeur thébaine. Les Lacédémoniens voulaient se rallier encore derrière un fossé, mais les pertes qu'ils avaient souffertes ne leur permirent pas de tenter une seconde fois le sort; malgré leur orgueil, ils furent réduits à confesser leur défaite, en traitant pour obtenir la permission d'ensevelir leurs morts. Sur sept cents Spartiates qui étaient venus au combat, quatre cents avaient perdu la vie. Epaminondas, qui

(1) Xenoph.

Digitized by Google

Digitized by Google

presque toutes les villes du Péloponèse que Lacédémone avait retenues par la crainte dans son alliance, ou plutôt sous sa domination, se livrèrent à l'indépendance (1). Comme elles avaient gémi sous l'empire le plus dur, elles exercèrent les vengeances les plus atroces; devenues maîtresses d'elles-mêmes, elles profitèrent de leur liberté pour se livrer à la dissension, et le gouvernement, qu'elles rendirent populaire, ne fut en effet qu'une absence de tout gouvernement et la licence d'une multitude effrénée. Un vaste champ fut ouvert aux délateurs, et l'on vit les citoyens les plus respectables victimes des plus odieux accusateurs; partout ce ne fut que supplices, bannissemens, confiscations de biens; Phialée, Corinthe, Mégare, Sicyone, Phlionte devinrent des théâtres de massacres, et l'on eut le spectacle de tous les maux qu'éprouvent des peuples qui veulent être libres, et qui n'ont pas eu le temps d'apprendre ce que c'est qu'une bonne liberté.

Mais les Mantinéens durent être sans reproche quand, libres du joug, ils crurent avoir le droit de relever leurs murailles. Ce

(1) Diod. Sic.

Digitized by Google

droit leur fut cependant contesté par les Lacédémoniens (1); ils leur députèrent Agésilas, qui ne put leur persuader d'obéir aux volontés arbitraires de Sparte. Tout irrité qu'il était de leur résistance, il ne jugea pas qu'on dût leur déclarer la guerre; c'aurait été faire une insulte trop évidente au dernier traité, qui portait que chaque ville serait maîtresse chez elle : il fallut attendre un prétexte de porter les armes en Arcadie, et il ne tarda pas à se présenter. Lycomède de Tegée persuada aux Arcadiens de former entre eux un seul corps (2). Suivant la constitution qu'il leur donna, dix mille principaux citoyens de différentes villes, sous le titre de prostates, étaient chargés du gouvernement, et avaient le droit de faire la guerre et la paix; ils s'assemblaient à Mégalopolis, dans un édifice qui se nommait Thersilion, du nom de son fondateur. Ce nouveau régime fit des mécontens qui se soulevèrent et furent chassés; ils se réfugièrent à Lacédémone, et les Lacédémoniens, toujours amis des factions aristocratiques, se déclarèrent d'autant plus volontiers leurs protecteurs, que c'était l'occasion qu'ils

(1) An 370 avant l'ère vulgaire.
(2) Xenoph. Hellen., l. 7; Pausan. Arcad., c. 32.

Digitized by Google

attendaient d'entrer en Arcadie. Agésilas y entra en effet, mais sans gloire, et ses exploits se bornèrent à ravager des campagnes.

Les Thébains méditaient de leur côté une expédition dans le Péloponèse; ils la préparèrent pendant deux ans, et annoncèrent qu'ils ne prenaient les armes que pour secourir l'Arcadie (1). Ils avaient avec eux ce que la Phocide, la Locride, la Béotie, l'Eubée, l'Acarnanie avaient de meilleurs guerriers, de jeunesse plus florissante, et ils tirèrent de la Thessalie la meilleure cavalerie qui fût connue dans la Grèce. Epaminondas et Pélopidas commandaient ensemble en qualité de béotarques; à peine entrés dans le Péloponèse, ils furent joints par les guerriers de l'Arcadie, d'Argos et de l'Elide (2). S'ils n'avaient eu que le dessein de secourir l'Arcadie, ils n'auraient plus trouvé rien à faire, car Agésilas l'avait évacuée; mais ils pénétrèrent dans la Laconie, et auraient pu même, avec moins de circonspection, entrer dans Lacédémone; ils furent arrêtés par la crainte de ne pouvoir renverser un gros corps pesamment armé qui était posté près du temple

(1) Xenoph.
(2) An 275 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

de Pallas Alea : mais comme il fallait alors que toute guerre tînt du brigandage, ils mirent dans la campagne le feu à des maisons pleines de richesses.

On vante le courage des femmes de Sparte, et jusqu'alors il leur avait été facile d'être courageuses en paroles, car elles n'avaient jamais aperçu d'ennemis; mais en cette occasion elles ne purent même soutenir le spectacle de la fumée qu'elles apercevaient de loin dans les champs. Les hommes, sans montrer tant de faiblesse, étaient effrayés de leur petit nombre, et se distribuaient par pelotons pour faire la garde. Les magistrats promirent la liberté aux Hilotes qui prendraient les armes : il s'en présenta plus de six mille, et ce grand nombre d'esclaves armés qui devaient haïr des maîtres féroces, ne leur causa guère moins d'effroi que les ennemis; ils se rassurèrent quand ils virent arriver les secours de plusieurs villes.

Si les Thébains n'osèrent entrer dans Lacédémone, les Lacédémoniens n'osèrent se montrer en campagne, et laissèrent battre pendant plusieurs jours le port de Gythium. On voyait dans l'armée thébaine de ces voisins

Digitized by Google

de Sparte qu'on appelait Périéciens, et qui, traités en sujets, haïssaient des maîtres tyranniques.

Lacédémone dans sa détresse envoya des ambassadeurs aux Athéniens, qui se trouvèrent fort embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre : ils avaient protégé les Thébains faibles, et les voyaient avec chagrin prendre de la force; ils ne pouvaient non plus aimer les Lacédémoniens, qui avaient si longtemps abusé contre eux de leur puissance, et ils auraient craint de la leur voir recouvrer. Enfin, un orateur leur fit comprendre que si Lacédémone était abattue, Thèbes choisirait Athènes pour premier objet de son ambition, et il fut arrêté qu'on irait au secours de Lacédémone avec toutes les forces de la république. Iphicrate en eut le commandement, et les commanda mal, si cependant il ne lui était pas ordonné de n'agir puissamment que dans le cas où ses secours seraient nécessaires pour empêcher l'entière ruine de Sparte.

Les Thébains ne prirent pas Gythium, mais Epaminondas forma une entreprise dont le succès ne causa guère moins de douleur aux Spartiates que n'aurait pu le faire la

Digitized by Google

perte de leur port; ce fut de rappeler dans leur patrie les Messéniens dispersés depuis près de trois cents ans (1). Comme la ville qu'il leur faisait bâtir formait un poste capable de contenir les Spartiates, il fut secondé par les Arcadiens et les autres alliés qui avaient le plus à redouter leur puissance. Il y rassembla les Messéniens qui pouvaient être restés dans le Péloponèse, et rappela même ceux qui vivaient dans les parties les plus éloignées de la Grèce, en Italie et dans la Sicile. Ils reçurent avec eux des hommes d'origines différentes qui devinrent leurs concitoyens; les terres furent partagées entre les habitans, et la défense de la place fut confiée à une garnison thébaine.

Ce ne fut pas une faible gloire pour Epaminondas d'avoir le premier fait voir aux femmes de Sparte la fumée d'un camp ennemi, d'avoir fait trembler les hommes pour leurs foyers, d'avoir réduit Agésilas à ne pas oser se montrer en campagne, d'avoir établi non loin de Sparte une nombreuse population d'ennemis, et d'avoir forcé cette république, si longtemps dominatrice, de s'avouer à elle-même qu'elle n'existait plus

(1) En l'an 406 avant l'ère vulg. (Pausan., l. 4, c. 27.)

Digitized by Google

que par les secours de ceux qu'elle avait si longtemps offensés.

Comme il arrive presque toujours dans les gouvernemens démocratiques, des citoyens ingrats demandèrent à grands cris sa tête, pour prix de tant de gloire qu'il venait de répandre sur la patrie. Une loi de Thèbes marquait un terme auquel les béotarques devaient se démettre de leur autorité : ce terme était arrivé lorsque l'armée thébaine était dans le Péloponèse. Il aurait été dangereux de donner de nouveaux chefs à l'armée avant la fin d'une expédition importante, qui n'aurait pas été suivie dans les mêmes vues par d'autres généraux, ni peut-être avec la même confiance par les soldats : Epaminondas le sentit; il garda le commandement malgré la loi, et Pélopidas, par son conseil, imita cette heureuse désobéissance. Ce fut à la faveur de cet oubli d'un réglement devenu funeste, qu'ils passèrent l'Eurotas, qu'ils prirent un grand nombre de villes, que sous les yeux des Lacédémoniens et d'Agésilas ils ravagèrent les campagnes jusqu'à la mer, qu'ils relevèrent Messène et l'opposèrent à la tyrannie de Sparte, et qu'enfin à leur retour ils franchirent les gorges de Cenchrées, dont les

Digitized by Google

Athéniens commandés par Iphicrate n'osèrent ou ne voulurent pas leur disputer le passage.

Si Thèbes n'avait eu que des citoyens sages et bien intentionnés, les généraux n'eussent reçu que des applaudissemens à leur retour; mais les envieux les attendaient pour les accuser. Thèbes leur devait sa liberté; par eux en sortant de la servitude elle avait acquis une domination respectable : et ils furent obligés de se présenter en criminels devant l'assemblée de Thèbes. Pélopidas y fut appelé le premier. Ce guerrier, si courageux à la tête d'une armée, ne montra que faiblesse devant ses juges; il s'excusa sur l'ascendant d'Epaminondas, auquel il n'avait pu résister, et fut renvoyé absous. Epaminondas comparut avec la fermeté d'un sage qui sait que la mort est toujours la même, dans les combats, sur l'échafaud, dans un lit de douleurs; qu'elle-même n'est rien pour nous, puisque dès qu'elle est arrivée nous ne pouvons la sentir; que ses approches seules peuvent être terribles pour celui qui la craint, mais non pour celui qui a pris l'habitude de la mépriser. Il convint de tous les chefs d'accusation portés contre lui; il ne demanda aucune grâce, se

Digitized by Google

soumit avec résignation à la peine portée par la loi, et demanda seulement qu'on inscrivît sur son tombeau : « Epaminondas a été puni « de mort par les Thébains pour les avoir « forcés à vaincre, dans les plaines de Leuc- « tres, ces Lacédémoniens qu'avant son géné- « ralat aucun Béotien n'avait osé regarder « en face; pour avoir dans un seul combat « non seulement arraché Thèbes à sa perte, « mais rappelé toute la Grèce à la liberté ; « pour avoir élevé sa patrie à un tel degré de « puissance que les Thébains ont formé le « siége de Sparte, et que les Lacédémoniens « se sont trouvés heureux de conserver la vie ; « enfin, pour n'avoir cessé de combattre qu'a- « près avoir rétabli Messène et en avoir re- « levé les murs. » Il prononça cette singulière épitaphe avec gaieté; toute l'assemblée rit en l'écoutant, et elle se sépara sans que personne eût parlé de passer aux suffrages (1).

On put reconnaître la terrible impression que la dernière campagne et les exploits d'Epaminondas avaient faite sur les Spartiates, et combien ils étaient obligés de s'avouer à eux-mêmes leur humiliation, quand on les vit reconnaître, par une ambassade solennelle, que les

(1) Corn. Nepos, in Epaminondâ.

Digitized by Google

Athéniens, par leurs victoires navales, avaient acquis un droit incontestable à l'empire de la mer, et quand ils consentirent à ce que partout où les forces des deux républiques seraient réunies, les troupes lacédémoniennes fussent commandées alternativement par des généraux d'Athènes et de Sparte (1). Cette condescendance, qui devait tant coûter à l'orgueil des Spartiates, leur mérita l'alliance la plus intime avec les Athéniens.

Les troupes combinées d'Athènes, de Sparte et de Denys, tyran de Syracuse, ne purent empêcher Epaminondas de forcer l'isthme de Corinthe, d'attaquer Corinthe elle-même et de prendre Sicyone. Repoussé enfin par l'athénien Chabrias, il fut obligé d'abandonner le Péloponèse, et, devenu suspect parce qu'il avait été malheureux, il tomba dans la disgrâce du peuple de Thèbes, qui fut obligé cependant de lui rendre bientôt sa confiance.

A peine les affaires des Arcadiens étaient rétablies par la protection de Thèbes, que Lycomède leur persuada qu'ils étaient assez puissans pour se suffire à eux-mêmes, et leur fit oublier ce qu'ils devaient aux Thébains (2).

(1) Xenoph.

(2) An 368 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hellen.)

Digitized by Google

Pour prix de leur orgueil, et en punition de s'être privés de ces puissans auxiliaires, ils furent battus par les Lacédémoniens, que commandait Archidamus, fils d'Agésilas. A la nouvelle de cette victoire on répandit à Sparte des larmes de joie : c'était le premier avantage que les Lacédémoniens eussent remporté depuis la bataille de Leuctres, et ils avaient perdu jusqu'à la confiance en eux-mêmes. Les Thébains ne se réjouirent guère moins que les Spartiates, parce qu'ils étaient indignés de l'orgueilleuse ingratitude des Arcadiens.

Les Thébains, dans le dessein de s'élever à la domination de la Grèce, suivirent le funeste et honteux exemple de Lacédémone et d'Athènes, et recherchèrent l'amitié du roi de Perse ; ils lui envoyèrent une ambassade. Pélopidas, qui était à la tête de cette légation, fit valoir en faveur de sa patrie tout ce qui lui était reproché par le reste de la Grèce, que les Thébains n'avaient point combattu contre les Perses à Platée, que jamais ils ne leur avaient fait la guerre, qu'ils avaient refusé de se joindre contre eux aux Grecs que commandait Agésilas; il ajouta que Thèbes était désormais plus puissante que Lacédémone, et qu'elle avait remporté sur cette république

Digitized by Google

Digitized by Google

réputation, que les Macédoniens la prirent pour arbitre dans le grand différent qui les partageait. Il ne s'agissait de rien moins que de la succession au trône, qui était disputée par Ptolémée Alorite et par Perdiccas (1). Tous deux étaient fils d'Amyntas : Ptolémée était plus âgé, et il avait la tutelle de son jeune frère; mais celui-ci était fils légitime, et Ptolémée seulement fils naturel du dernier roi. Pélopidas prononça en faveur de Perdiccas, et se fit remettre plusieurs ôtages des deux factions, entre lesquels était Philippe, frère puîné du même prince qui venait d'obtenir la couronne. C'était ce même Philippe qui devint dans la suite si puissant dans la Grèce, et qui profita de son long séjour à Thèbes pour se former sur le modèle d'Epaminondas. S'il n'eût pas été enlevé à sa patrie dans sa première jeunesse, peut-être n'aurait-il été qu'un prince obscur; c'aurait été un autre peut-être qui eût privé la Grèce de sa turbulente liberté; car, appliquée à se déchirer elle-même, et discordante dans son ensemble et dans toutes ses parties, elle ne pouvait rester libre.

Les Thébains, appelés dans la Macédoine

(1) Plut., in Pelopidâ.

Digitized by Google

Digitized by Google

dans tous ses projets. Jamais il ne laissait pénétrer ses secrets, et il avait l'art de pénétrer ceux de ses ennemis; il savait gagner par la ruse ce qu'il ne pouvait emporter par la force, et la subtilité de sa politique le faisait autant redouter que sa valeur. Il conçut avant Philippe le dessein de soumettre les Grecs, et d'employer ensuite leurs forces à soumettre les Perses : peut-être, s'il avait assez vécu, son nom tiendrait-il dans l'histoire la place qu'occupent ceux de Philippe et d'Alexandre. Déjà les Thessaliens s'étaient soumis à son commandement; il avait une armée puissante et une nombreuse cavalerie digne de la réputation dont jouissaient les cavaliers thessaliens. Enfin Jason fut à quelques égards un barbare, un brigand; mais il fut un grand homme. Il s'approchait avec son armée des jeux pythiques : on ne savait s'il était amené par le dessein de faire quelques propositions aux Grecs, que réunissait la solennité, ou de piller le temple de Delphes, quand il fut assassiné à la tête de ses troupes par sept conjurés.

Il eut pour successeur ses deux frères, Polydore et Polyphron; mais Polyphron assassina Polydore, et fut assassiné peu de temps après par Alexandre, qui était son parent. Celui-ci

Digitized by Google

réunit sur sa tête la domination qu'avaient partagée les deux frères.

On le peint comme un tyran lâche, ambitieux par avarice, cruel par instinct, perfide, et amoureux des plus sales débauches. Des scélérats dignes de le servir devinrent ses satellites, remplirent les rangs de ses armées, portèrent la désolation chez les voisins, exécutèrent en bourreaux ses ordres sanguinaires. Il entra dans une ville qui lui était alliée, appela les citoyens sur la place sous des prétextes plausibles, les fit égorger et mit leurs maisons au pillage. Tantôt il faisait enterrer vifs ceux de ses sujets dont il voulait se défaire; tantôt il les faisait revêtir de la peau de quelque bête sauvage, et les livrait en proie à des chiens furieux. Il prenait plaisir à leurs cris, il jouissait de leurs souffrances; mais en ordonnant leur supplice lui-même était livré sans cesse au supplice plus cruel encore de la terreur.

Les malheureux habitans de Phères implorèrent l'assistance de Thèbes. Cette république, ardente à saisir toutes les occasions d'étendre partout son pouvoir, leur envoya une armée commandée par Pélopidas. Le tyran, effrayé des forces qui le menaçaient,

Digitized by Google

se soumit à toutes les conditions que le général lui voulut imposer, et n'en remplit aucune.

Pélopidas, à son retour de Macédoine, le rencontra près de Pharsale. Lui-même n'était accompagné que de peu de monde, et le tyran était à la tête d'une armée; mais le Thébain, se croyant assez gardé par la réputation de sa patrie, lui demanda une conférence pour lui reprocher ses nouveaux excès, et eut l'imprudence d'aller le trouver sans armes et sans escorte. Il fut arrêté et confiné dans une étroite prison; mais, plus fier que le tyran qui le tenait dans les fers, il lui insultait du fond de son cachot. Alexandre, pour que ses gardes n'entendissent pas le langage d'un homme libre, fut réduit à le confier aux soins de Thébé sa femme, plus malheureuse encore par son union avec son cruel époux que le captif qu'elle cherchait à consoler.

Les Thébains, pour le délivrer et le venger, envoyèrent une armée en Thessalie; elle fut battue. Epaminondas était encore une fois tombé dans la disgrâce de la république, parce qu'après de grands succès dans le Péloponèse il avait été forcé de l'évacuer. Il servait en qualité de simple soldat; mais les généraux obtinrent de lui comme une grâce qu'il

Digitized by Google

voulût bien prendre le commandement. Il se mit à la tête de l'arrière-garde, et s'il ne put réparer leurs fautes, il favorisa du moins leur retraite.

Les généraux à leur retour furent condamnés à une amende considérable pour peine de leur lâcheté, et le commandement fut rendu à Epaminondas. Il conduisit une puissante armée dans l'Achaïe pour la forcer à devenir l'alliée de Thèbes, et employer ensuite les forces des Achéens à tenir l'Arcadie dans la soumission. Entré dans l'Achaïe, il dut encore plus ses succès à son habileté qu'à la force des armes (1). Il eut l'art de traiter avec les hommes qui avaient le plus de crédit, et, sans toucher à la forme d'un gouvernement qui leur plaisait, il se contenta de les faire jurer qu'ils resteraient fidèles à l'alliance des Thébains. Ces dispositions, en assurant à ceux-ci de puissans alliés dans le Péloponèse, pouvaient les y conduire à la domination; mais la sage politique d'Epaminondas fut calomniée à Thèbes par des émissaires d'Arcadie qui avaient le plus grand intérêt à la rendre inutile. Bien secondés sans doute par les ennemis du grand homme, il leur fut aisé de

(1) An 367 avant l'ère vulgaire. (Xenoph. Hellen.)

Digitized by Google

persuader au peuple qu'Epaminondas n'avait rien fait, puisqu'il laissait subsister un régime que chérissait Lacédémone. Des commissaires furent envoyés dans l'Achaïe pour détruire l'heureux ouvrage d'Epaminondas. La démocratie fut rétablie, les citoyens les plus puissans furent chassés; mais ils parvinrent à rentrer, et embrassèrent le parti des Lacédémoniens. Le feu de la discorde embrasa tout le Péloponèse; l'Achaïe fut livrée aux horreurs de la guerre civile. Euphron, démagogue ambitieux, usurpa la tyrannie à Sicyone; il finit par être chassé, et mourut sous le fer des assassins. Lacédémoniens, Thébains, Achéens, Arcadiens, tous étaient en armes les uns contre les autres; où la force manquait, triomphait la perfidie. Les Athéniens étaient les alliés ou même les protecteurs de Corinthe; ils firent une entreprise sur cette ville, qui s'unit aux Thébains. La paix vint mettre enfin quelque relâche à tant de maux, mais il était aisé de prévoir qu'elle serait de courte durée.

Quand Epaminondas eut quitté le Péloponèse il conduisit une armée contre le tyran de Phères, et sans pousser trop vivement les hostilités, dans la crainte qu'Alexandre ne se

Digitized by Google

vengeât sur son prisonnier, il se contenta de l'intimider, et se fit rendre Pélopidas.

Peut-être les Thébains seraient-ils parvenus à détruire jusque dans ses fondemens la puissance de Sparte, et à dominer dans le Péloponèse, s'ils n'avaient constamment suivi que ce seul dessein; mais toujours ils partageaient leurs forces entre des entreprises multipliées, et ils voulurent même s'arroger l'empire de la mer. Ils construisirent une flotte; ils demandèrent des secours à Chio, à Rhodes, à Byzance; ils ne craignirent pas même les Athéniens, qui envoyèrent contre eux Lachès à la tête d'une flotte nombreuse. L'audace des Thébains fut punie, et leur marine mourut en son berceau.

Pendant qu'Epaminondas, qui pouvait ailleurs mieux servir sa patrie, était sur les vaisseaux, et que Pélopidas s'avançait encore une fois vers la Thessalie, le gouvernement de Thèbes était menacé d'une révolution. Elle fut tramée par des Thébains chassés de leur patrie comme amis du régime aristocratique, et qui firent entrer dans leur dessein les habitans d'Orchomène. Déjà les mesures étaient prises, déjà trois cents cavaliers étaient prêts à l'exécution; l'absence des deux plus habiles

Digitized by Google

généraux semblait assurer le succès ; la conjuration devait éclater à la revue des troupes qui se faisait tous les ans. Elle fut découverte: les trois cents cavaliers qui croyaient surprendre les Thébains et n'éprouver aucune résistance furent surpris eux-mêmes et enveloppés dans le marché d'Orchomène, au moment où ils s'étaient promis d'agir. Les Thébains étaient cruels; ils se vengèrent avec cruauté : la ville d'Orchomène fut rasée, les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans vendus comme esclaves.

Nous venons de voir Pélopidas en marche vers la Thessalie; il y était rappelé par les sujets du tyran de Phères (1) : heureux si, dans cette expédition entreprise pour secourir l'humanité, il eût montré plus de prudence! Secondé par des Thessaliens, mais encore inférieur en nombre, il engagea le combat dans une plaine entourée de collines qu'on nomme Cynoscéphales (têtes de chiens). Déjà les ennemis prenaient la fuite; mais il cherche des yeux, et découvre l'infâme Alexandre. Il se rappelle et les cruautés de ce monstre et ce que lui-même en avait souffert; il s'élance seul au milieu des gardes du tyran pour le percer

(1) An 364 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

de sa main, et succombe sous le nombre des traits qui lui sont lancés. Il emporta les regrets des Thessaliens, pour lesquels il venait de perdre la vie, et ceux des Thébains et de leurs alliés. Cependant Thèbes laissa la vie au tyran, et lui ôta seulement toutes les villes qu'il possédait, excepté sa capitale. Ainsi les habitans de Phères furent encore pendant sept ans les victimes de ses fureurs; il fut enfin livré par sa femme elle-même aux mains des conjurés qui lui ôtèrent la vie.

On peut demander pourquoi Pélopidas ne tomba jamais, comme Epaminondas son émule et son ami, dans la disgrâce des Thébains; c'est je crois que Pélopidas, malgré sa valeur et ses talens guerriers, excita moins d'envie, parce qu'il répandit moins d'éclat, et que par conséquent Epaminondas fut un plus grand homme, rendit à sa patrie de plus grands services, et répandit sur elle plus de gloire.

Enfin l'activité de Thèbes, après s'être trop longtemps égarée dans des entreprises qui ne faisaient qu'atténuer ses forces en les divisant, se retourna vers le point où auraient dû tendre constamment ses efforts. Des querelles survenues entre les habitans de Tégée et ceux de Mantinée offrirent aux Thébains un prétexte

Digitized by Google

de rentrer dans le Péloponèse. L'Arcadie menacée implora le secours des Lacédémoniens et des Athéniens. Les deux puissances de la Grèce longtemps les plus respectables et longtemps rivales jalouses, allaient, encore une fois réunies, se mesurer contre une puissance nouvelle qu'elles avaient eu l'habitude de mépriser. Epaminondas s'avançait avec les troupes de la Béotie et de l'Eubée (1); il avait un excellent corps de cavalerie thessalienne; il était sûr d'être renforcé dans le Péloponèse par les troupes de la Messénie, de l'Argolide et même d'une partie de l'Arcadie. On s'attendait à le voir diriger ses premières attaques contre Mantinée, et déjà les Lacédémoniens marchaient au secours de cette place sous le commandement d'Agésilas.

Epaminondas pénétra le dessein des ennemis, et fit de nuit une marche forcée pour surprendre Sparte, qu'il s'attendait à trouver sans défense (2). Son dessein fut si bien conçu et si promptement exécuté, qu'au jugement de Xénophon, qui connaissait bien le métier de la guerre, il aurait dû enlever Sparte sans éprouver presque aucune résistance; mais un Cré-

(1) An 363 avant l'ère vulgaire.
(2) Xenoph. Hellen.

Digitized by Google

tois, témoin du départ des Thébains, courut en instruire Agésilas, qui déjà était à Pallène. Celui-ci revint sur ses pas, et Sparte fut sauvée.

Epaminondas espéra du moins qu'il trouverait Mantinée bien faiblement défendue, puisqu'elle était privée du secours des Lacédémoniens. Il se porte contre cette ville avec la plus grande célérité; mais elle venait de recevoir six mille Athéniens, qui firent une sortie et l'obligèrent à se retirer.

Il aurait cru ne pouvoir sans honte quitter le Péloponèse et abandonner les alliés de Thèbes à la vengeance de leurs ennemis; il prit donc le seul parti qui lui restait, celui de livrer une bataille décisive qui lui procurât la supériorité ou une mort glorieuse. Il marcha contre Agésilas, et, arrivé en présence de l'ennemi, il s'avança lentement, de manière à faire croire qu'il n'avait pas dessein de combattre ce jour-là. Pour le confirmer dans sa sécurité, il ne parut occupé que des dispositions nécessaires pour asseoir son camp, et lorsqu'il crut avoir éteint l'ardeur des ennemis, qui ne s'attendaient plus à une action, il fit reprendre les armes à ses soldats, et attaqua des troupes en désordre. Ses

Digitized by Google

dispositions avaient été si bien faites, qu'il eut l'avantage jusqu'au moment où il reçut un coup mortel. Quelques écrivains lui reprochent de s'être trop avancé, dans l'impatience de rendre sa victoire complète. Il fut transporté sur une hauteur d'où ses yeux mourans pouvaient apercevoir encore les manœuvres des combattans. On lui annonça que le moment où l'on retirerait le fer resté dans sa blessure serait le dernier de sa vie. Il demanda ce qu'était devenu son bouclier; on le lui montra, et il le revit avec plaisir. On lui dit que les Béotiens étaient vainqueurs. Ses amis gémissaient autour de lui, et se plaignaient de ce qu'il ne laissait pas d'enfans héritiers de sa gloire : « Je laisse deux filles illustres, « dit-il; la victoire de Leuctres et celle de « Mantinée. » Puis, après avoir ajouté : « J'ai « assez vécu », il arracha le javelot, et rendit le dernier soupir. (1) On a écrit que ce fut Gryllus, fils de Xénophon, qui eut la triste gloire de lui donner la mort (2).

Les partisans de Lacédémone affectèrent de regarder comme indécis l'avantage de la journée : il paraît certain que l'aile où n'é-

(1) Plut., in Pelop.
(2) Pausan. Arcad., c. 11.

Digitized by Google

tait pas Epaminondas eut beaucoup à souffrir; cependant les Lacédémoniens n'osèrent pousser contre elle leur avantage (1), et, comme s'ils eussent avoué leur défaite, ils cherchèrent à s'échapper à travers ceux des ennemis qui prenaient eux-mêmes la fuite. Du côté des Thébains était la consternation, et de l'autre la crainte. Les deux partis, comme s'ils eussent été vainqueurs, érigèrent un trophée sans opposition de part ni d'autre, et tous deux, comme s'ils eussent été vaincus, traitèrent pour ensevelir les morts : il est vrai que Thébains et Lacédémoniens se proclamèrent également victorieux; mais ni les uns ni les autres ne gagnèrent le moindre territoire, ni une seule ville, ni aucune augmentation de puissance.

Les deux Etats avaient perdu leurs meilleurs généraux et leurs meilleures troupes; Thèbes, privée d'Epaminondas, n'avait plus aucun homme capable de soutenir la gloire de la patrie, et Archidamus, roi de Sparte et successeur d'Agésilas, ne remplit pas les espérances qu'il avait données de ses talens. Les deux républiques, si longtemps rivales et tombées ensemble, ne cherchaient plus

(1) Xenoph. Hellen.

Digitized by Google

qu'à cacher leur humiliation sous leur orgueil.

Athènes profita de leur faiblesse; elle avait eu la sage politique de ne se montrer qu'en qualité d'auxiliaire dans les longs débats de Sparte et de Thèbes, et n'avait prêté que des secours qui, sans épuiser ses forces, avaient eu l'avantage d'exercer sa jeunesse. A la fin de la guerre elle reprit le rang de première puissance de la Grèce; ses flottes couvraient la mer Egée et celle d'Ionie, et faisaient des conquêtes sur les côtes de l'Asie et de la Thrace. L'Eubée, qui s'était ruinée dans la guerre de Béotie, fut réduite à reconnaître l'autorité des Athéniens; Byzance, sous le titre d'alliée, devenait leur sujette; l'île de Corcyre recherchait leur impérieuse amitié, et l'on avait lieu de croire que l'importante ville d'Amphipolis leur serait bientôt soumise. Seuls ils avaient encore des généraux, et Chabrias, Timothée, Iphicrate faisaient respecter au loin leur patrie. Athènes n'ayant plus de rivale, et habile à saisir les bénéfices du temps, capable de former de grands desseins et prompte à les exécuter, pouvait se promettre dans l'avenir une puissance encore au-dessus de celle qu'elle avait possédée dans

Digitized by Google

les beaux jours de sa gloire; mais il allait s'élever dans la Macédoine une fortune devant qui toutes les autres devaient bientôt s'humilier.

CONSEIL AMPHICTYONIQUE.

Tous les savans qui ont traité de l'histoire de la Grèce ont parlé du tribunal des amphictyons, et cependant on demande encore ce qu'était ce tribunal; ce qui prouve que la question est enveloppée d'incertitude. Ce n'est guère qu'à l'époque de l'affaiblissement des principales républiques de la Grèce que l'histoire s'en occupe, pour le laisser bientôt après retomber dans son obscurité première. Moins le but de cette institution est connu, et plus quelques savans modernes y ont donné d'importance; les uns y ont attaché la constitution de la Grèce, et dans tous les siècles où ils voient les amphictyons sans activité, ils supposent que la constitution était comprimée par la force de quelque puissance prédominante; les autres sont persuadés que cette institution, purement religieuse, fut toujours étrangère aux intérêts politiques. Il reste encore bien difficile d'embrasser avec une pleine

Digitized by Google

assurance l'une ou l'autre opinion, même depuis qu'un savant académicien (1) a rassemblé tout ce qu'on peut savoir à ce sujet.

Suivant la chronique de Paros, ce conseil fut institué par Amphictyon, fils de Deucalion, mille cinq cent vingt-deux ans avant l'ère vulgaire : ainsi le fils d'un roi de Thessalie, sous lequel la contrée avait souffert un déluge, put, sept ans après, rassembler en un conseil les députés des principales villes de la Grèce septentrionale, dont la plupart venaient d'être cachées sous les eaux. Des auteurs plus sensés ont placé plus tard cette institution, et l'ont attribuée à Acrisius, roi d'Argos, qu'on fait régner mille trois cent soixante-dix-neuf ans avant notre ère (2); ils disent que la diète fut appelée amphictionique (et non amphictyonique) parce que les villes circonvoisines y envoyaient des députés : il vaut encore mieux dire, avec Strabon, que l'origine en est inconnue.

Les députés se rassemblaient deux fois par an; la diète de printemps se tenait à Delphes, dans la Phocide, et celle d'automne

(1) M. de Sainte-Croix, des Anciens Gouvernemens fédératifs.

(2) Pausan. Phocic., c. 8, d'après Androtion.

Digitized by Google

dans la petite bourgade d'Anthela, près des Thermopyles. Les douze plus illustres nations de la Grèce antique, celles qui avaient joui de la plus grande puissance au temps de l'institution, avaient le droit d'envoyer des députés à la diète. Chacune de ces nations n'avait que deux suffrages, quoiqu'elle pût envoyer plus de deux députés; ainsi quel que fût le nombre des représentans, ils n'avaient toujours ensemble que vingt-quatre voix. Quand les nations se subdivisèrent, le nombre des suffrages ne fut pas augmenté; mais les plus puissantes cités nouvelles se partagèrent les deux suffrages que possédait la nation dont elle était sortie : ainsi Lacédémone conserva un des deux suffrages des Doriens; Athènes un des deux des Ioniens (1).

(1) Les douze peuples amphictyoniques étaient 1° les Thessaliens, 2° les Béotiens, 3° les Doriens, 4° les Ioniens, 5° les Perrhæbes, au nord de la Thessalie, 6° les Magnètes, 7° les Locriens, 8° les Œtéens, ou peuples du mont Œta, 9° les Achéens ou Phthiotes, 10° les Maliens, 11° les Phocéens. Le nom du douzième peuple ne se trouve pas dans Eschine; les uns pensent que c'étaient les Delphiens, et d'autres les Dolopes : j'adopterais plus volontiers la dernière opinion. C'étaient des peuples, et non des villes, qui formaient le conseil amphictyonique. Delphes faisait partie de la Phocide, comme Thèbes faisait partie de la Béotie.

Digitized by Google

Cette institution, qui eut son berceau dans la Thessalie, et à qui les vieilles traditions donnaient pour fondateur un roi thessalien, se joint à tous les autres témoignages qui nous apprennent que c'est le nord de la Grèce qui fut le premier peuplé, que le premier il parvint à un commencement de civilisation, et que la plus ancienne population de la Grèce y était entrée par le nord de cette contrée.

Les anciens s'accordaient entre eux sur l'objet de l'institution amphictyonique. C'était un conseil général auquel les différens peuples qui avaient droit d'y siéger délibéraient entre eux sur leurs intérêts communs; ils y observaient des lois particulières et indépendantes de celles de chaque cité; toutes devaient rester unies par les liens de l'amitié pour se rendre redoutables aux barbares (1); si quelque délit menaçait d'allumer la discorde entre quelques-unes des cités associées, des juges étaient nommés par le conseil pour terminer ces différens et empêcher que des querelles particulières ne nuisissent à la résistance qu'il fallait opposer aux étrangers (2); indépendamment du devoir de veiller sur

(1) Pausan. Phocic., c. 8.
(2) Dion. Hal., l. 4, c. 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

« d'Apollon, nous jurons d'employer nos « pieds, nos bras, notre voix, toutes nos forces « contre eux et contre leurs complices. (1) »

Voilà la défense commune des villes amphictyoniques, et par conséquent leur fédération, bien exprimée, ainsi que la protection du temple de Delphes.

Comment donc l'histoire s'accorde-t-elle si mal par les faits avec cette théorie? Comment nous montre-t-elle si souvent des villes amphictyoniques armées les unes contre les autres, et, secondées encore par des villes amphictyoniques alliées, se faire des guerres sanglantes, acharnées, atroces, qui menacent de détruire les deux parties belligérantes? Comment voit-on le temple même de Delphes encombré de monumens consacrés à immortaliser le souvenir de tout le mal que les cités grecques s'étaient fait les unes aux autres?

En remontant jusqu'aux siècles les plus reculés, on ne voit jamais la diète amphictyonique intervenir dans les grands événemens qui intéressaient la Grèce entière, ou du moins une grande partie de la Grèce.

Dans les siècles héroïques Thèbes, ville

(1) Æschin., de Falsâ legat., traduction de l'abbé Barthélemi.

Digitized by Google

amphictyonique, fut assiégée, non par un décret des amphictyons, mais par la vindication de sept chefs, dont plusieurs au moins participaient à l'amphictyonat; elle le fut encore par leurs descendans, qu'on nomma les épigones. Comment la diète ne s'opposa-t-elle point à ces attentats? Comment ne lança-t-elle pas ses foudres contre les infracteurs de ses lois? Comment n'appelle-t-elle point aux armes toutes les cités amphictyoniques qui ne partageaient point cette impiété?

Dans ces mêmes siècles la Grèce entière fut insultée par l'attentat du phrygien Pâris. Ce ne fut point la diète amphictyonique, ce furent les deux Atrides qui appelèrent les Grecs à la vengeance.

Quand, dans les deux guerres médiques, la Grèce fut menacée de subir le joug des Perses, on ne voit pas que les amphictyons aient rien statué pour le salut commun; seulement, à la fin de la seconde guerre, ils annoncèrent leur existence par une mesure qui devait entraîner la ruine de la Grèce si elle avait eu son exécution. Ils proposèrent d'exclure de l'amphyctionat les peuples qui ne s'étaient point armés pour la défense de la patrie, et il n'y avait que trente-une villes,

Digitized by Google

faibles la plupart, qui eussent pris les armes pour la défense commune (1) : c'était détacher du corps de la Grèce un grand nombre de ses parties, et même de ses parties les plus considérables, les Thessaliens, les Argiens, les Thébains; c'était, comme l'observe Thémistocle, rendre deux ou trois grandes républiques maîtresses des délibérations. Cet illustre citoyen, par son opposition au décret, sauva une seconde fois sa patrie (2).

Dans la guerre du Péloponèse, guerre

(1) Plut., in Themistocle.

(2) « Dans la seconde guerre médique les Grecs qui « firent leurs soumissions aux Perses étaient les Thes- « saliens, les Dolopes, les Ænianes, les Perrhæbes, les « Locriens, les Magnètes, les Mésiens, les Achéens de « la Phthiotide, les Thébains et le reste des Béotiens, « excepté les Thespiens et les Platéens. Les Grecs qui « avaient entrepris la guerre contre le roi firent entre « eux un serment conçu en ces termes : *Que tous ceux « qui, étant Grecs, se sont donnés au Perse sans y « être forcés par la nécessité, paient au dieu de « Delphes, après le rétablissement des affaires, la « dixième partie de leurs biens.* » (Hérod., trad. de M. Larcher, l. 7, c. 132.)

Ce décret paraît être celui dont parle Plutarque, et auquel Thémistocle eut la sagesse de s'opposer : Plutarque il est vrai ne parle pas de l'amende à laquelle furent condamnés les Grecs qui s'étaient soumis au Perse, comme Hérodote ne dit rien de leur exclusion du conseil amphictyonique; mais il est vraisemblable

Digitized by Google

désastreuse, qui vit pendant vingt-huit ans toutes les parties de la Grèce en armes pour se déchirer, les amphictyons se montrèrent si peu, que Thucydide, historien très-exact, n'a pas eu même occasion de les nommer.

On ne voit pas que jamais ils soient intervenus dans les résolutions de paix ou de guerre avec les étrangers, qu'ils aient reçu jamais du dehors des ambassades, qu'on leur ait jamais communiqué des négociations, qu'ils aient jamais eu aucune influence sur les traités, ni que même jamais ils en aient pris connaissance (1).

Ce n'est donc pas sans de fortes raisons que des savans ont conclu, de la constante nullité des amphictyons, qu'ils formaient moins un conseil politique qu'une assemblée religieuse, et qu'on n'y portait pas d'autres affaires que celles qui avaient quelque rapport

que chacun de ces historiens n'a cité qu'un article du décret.

(1) S'ils se montrent quelquefois, c'est dans de petites choses; ce fut ainsi que dans le cinquième siècle avant notre ère ils décrétèrent l'hospitalité gratuite en faveur de Polygnote, qui avait peint gratuitement le pœcile d'Athènes. (Plin., l. 35, c. 9, s. 35.)

Digitized by Google

à la religion (1); ou que du moins ils ne joignaient à l'intendance du temple de Delphes et à la vengeance de la religion, que la surveillance sur l'observation du droit des gens, auquel toute atteinte était un attentat contre la religion (2).

Mais cependant nous avons vu que des auteurs qui devaient être bien instruits, et qui parlaient à des hommes qu'il leur aurait été difficile de tromper à cet égard, affirment que les amphictyons *délibéraient sur les intérêts communs de la Grèce, réprimaient les délits qui auraient pu y amener la discorde,* et qu'ils *étaient* enfin *le conseil commun de la Grèce.* Nous, modernes, nous, à qui manquent tant de lumières sur ce qui concerne l'antiquité, rejeterons-nous des autorités si précises?

C'est ce qu'on ne peut faire que sur d'autres autorités, et l'on n'en a point. Disons donc que, pour les faits qui remontent aux siècles reculés, les Grecs n'eurent d'autres historiens que les poëtes; qu'Homère fut l'historien du siége de Troie, et que les historiens du siége

(1) Fréret, Eloge de Ch. de Valois, Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, tome 21.

(2) M. de Sainte-Croix.

Digitized by Google

[illegible] HISTOIRE GRECQUE [illegible]

[illegible] du nombre des poètes ap-
[illegible] qui [illegible] étaient fort récens,
[illegible] événemens qu'ils [illegible],
[illegible] même avoir fait mention
[illegible] par rapport à ce siége, sans
[illegible] instruits, parce que le
[illegible] d'Apollodore, qu'on regarde
[illegible] de leurs poèmes, ou [illegible]
[illegible] et qu'il [illegible], qui a pris
[illegible] de la tragédie des Sept
[illegible] tout de suite
[illegible] parle des faits
[illegible] qu'il est nécessaire à
[illegible] son drame, qui, quant [illegible]
[illegible] Homère, n'en prend pas la
[illegible] la manière des poètes [illegible]
[illegible] sans transporte d'abord aux
[illegible] du siége. Nous ajouterons
[illegible] postérieurs, que jusqu'à
[illegible] avant notre ère nous n'avons
[illegible] de l'histoire de la Grèce,
[illegible] la longue période pour la-
[illegible] avons [illegible] d'histoire suivie, les
[illegible] avant avoir eu part à bien des
[illegible] nous n'avons [illegible]
[illegible] même [illegible] appartient
[illegible] avant notre ère, et [illegible]

Digitized by Google

nous parlerons en finissant, sur lequel nous serions dans une entière ignorance si Plutarque et Pausanias n'en avaient pas dit quelques mots par occasion.

Si l'ouvrage de Pausanias avait été perdu, comme tant d'autres, saurions-nous que les Messéniens, menacés par les Spartiates, offrirent de faire juger leurs différens par le tribunal des amphictyons? (1)

Nous voici parvenus aux guerres médiques, c'est à dire au temps où commence l'histoire suivie et détaillée de la Grèce. Si les amphictyons ne se montrèrent pas dans ces guerres, il n'en faut pas conclure décisivement qu'ils n'avaient pas le pouvoir légal d'y exercer leur autorité; mais pour que cet exercice n'eût pas été ridicule, il aurait fallu qu'il eût porté sur les Perses, qui se rendirent bientôt maîtres du nord de la Grèce, et par conséquent de la plupart des cités amphictyoniques; et d'ailleurs l'autorité amphictyonique devait être alors bien comprimée pour ce qui concernait la guerre par la puissance de Lacédémone, qui prétendait avoir le suprême commandement, et qui avait les moyens de soutenir cette prétention. Quand, après la seconde guerre médique,

(1) Pausan., l. 4, c. 5.

Digitized by Google

[illegible] la supériorité, les [illegible]
[illegible] reprendre leurs droits,
[illegible] de [illegible] un décret, et [illegible]
[illegible] qu'ils [illegible] arrêtés dans l'im-
[illegible] de leurs fonctions par [illegible]
[illegible] ils restèrent dans la
[illegible] pendant la guerre du Pé-
[illegible] laquelle Athènes et Lacédé-
[illegible] la domination de la
[illegible] avait essayé de faire valoir
[illegible] des [illegible] altières,
[illegible] mêmes et [illegible] leurs nombreux
[illegible] la diète ou mépris, et
[illegible] nullité en dédaignant
[illegible] décrets. Enfin l'autorité [illegible]
[illegible] en faible et bien [illegible]
[illegible] Thessaliens, les Magnètes,
[illegible] les Œtéens, etc. [illegible]
[illegible] les puissances de la Grèce, [illegible]
[illegible] un nom respectable
[illegible] et que les véritables [illegible]
[illegible]

[illegible] après les batailles de Lemnos
[illegible] la conquête [illegible]
[illegible] le [illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible] mais quand [illegible]

Digitized by Google

grand pour n'avoir plus besoin de ce secours, ce ne fut point aux amphictyons qu'il s'adressa pour obtenir le commandement de toutes les forces de la Grèce contre les Perses; il n'aurait pu réunir à Delphes ou à Anthela que les suffrages des cités amphictyoniques, et il voulait avoir ceux de toutes les cités grecques; il en convoqua la diète générale à Corinthe, ville qui venait d'être dégradée du droit d'amphictyonie.

Il serait fort inutile de chercher à déterminer quelles purent être les attributions du conseil amphictyonique après les règnes de Philippe et d'Alexandre; on voit seulement, par quelques passages de différens auteurs, que le nom en fut conservé, même sous la domination des Romains, et qu'on lui laissa le titre fastueux et vain de conseil général de la Grèce.

Si l'histoire ne nous a laissé aucun souvenir de ce qu'ont fait les amphictyons pour maintenir la paix dans la Grèce, elle nous a conservé la mémoire de plusieurs guerres qu'ils y ont allumées.

La première de ces guerres dont on ait connaissance, mais qui fut précédée peut-être de beaucoup d'autres tombées en oubli, ensan-

Digitized by Google

glanta la Grèce dans le sixième siècle avant notre ère (1). Elle fut atroce comme toutes celles dont la religion a été le prétexte; il est triste d'ajouter qu'elle fut suscitée par Solon.

Il dénonça les habitans de Cyrrha comme coupables envers le temple de Delphes; ils s'étaient emparé de quelque partie du territoire dépendant de ce temple, et avaient insulté les amphictyons. Solon pressa les Delphiens de prendre la vengeance du dieu, et les amphictyons décrétèrent la guerre contre la ville impie. Cependant le siége, poussé avec toute la chaleur d'un zèle pieux, ne faisait point de progrès, et Solon conseilla de détourner le fleuve Plistus qui traversait la ville, et de la prendre par la soif. Cette mesure n'eut point de succès, parce qu'il y avait dans la place des puits et des citernes; alors Solon, ce célèbre législateur que la Grèce a décoré du nom de sage, fit jeter dans la rivière une grande quantité d'ellébore, et rendre au fleuve son premier lit. Les assiégés, réduits depuis longtemps à de mauvaise eau, burent avec avidité celle qu'on ne leur rendait qu'après l'avoir empoisonnée; ils gagnèrent des dyssenteries qui les mirent hors d'état de com-

(1) An 590 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

battre et les obligèrent à se rendre (1). Ce fut alors que Cyrrha tomba sous la puissance des Delphiens, qui en firent leur port; alors aussi le territoire fut consacré au dieu, et il fut défendu d'y planter, d'y bâtir et de le cultiver (2).

Il est parlé d'une autre guerre sacrée du temps de Cimon (3); mais on n'en connaît pas les détails. « Les Lacédémoniens, dit Thu-« cydide, firent la guerre qu'on appelle sa-« crée, s'emparèrent du temple de Delphes, « et le remirent aux Delphiens; mais après « leur retraite les Athéniens l'attaquèrent à « leur tour, le prirent et le rendirent aux « Phocéens (4). »

Ce qui nous reste à dire sur les amphictyons est étroitement lié à l'histoire de Philippe, et n'en doit pas être détaché. Nous les verrons préparer une révolution qui changera la constitution de la Grèce.

(1) Mais le fait est-il vrai? Peut-on, en jetant de l'ellébore dans une rivière, en changer les eaux en une tisane laxative?

(2) Pausan., l. 10, c. 37; Æschin., in Ctesiph.; Plut., in Solone.

(3) Vers quatre cent cinquante ans avant l'ère vulgaire.

(4) L. 1, c. 112.

Digitized by Google

MACÉDOINE.

PHILIPPE.

[illegible] pour [illegible] découvrir sur [illegible] dans [illegible] on appelle Phi- [illegible] s'est [illegible] dans le mélange [illegible] et de faits [illegible] composé [illegible] s'est [illegible] ce pays fut plongé [illegible] une profonde barbarie. On [illegible] roi, [illegible] ce [illegible] à [illegible] quelques [illegible] le premier, [illegible] Caranus, [illegible] l'on prétendit qu'il [illegible] Pan des Hérésistes [illegible] [illegible] ent [illegible] [illegible] On

Digitized by Google

place le règne de Caranus vers sept cent quatre-vingt-quinze ans avant l'ère vulgaire, et l'on ne sait que le nom de ses deux premiers successeurs, s'il ne faut pas reléguer au rang des fables et leurs noms et leurs règnes, et encore celui de Caranus lui-même, qu'un troupeau de chèvres conduisit dans l'Emathie, qui prit ensuite le nom de Macédoine. Il faut savoir que le mot *caranus* signifie roi ou chef; ainsi quand on nous dit que le premier souverain de la Macédoine se nommait Caranus, c'est nous apprendre qu'on lui donna le nom de chef.

Hérodote présente comme fondateur du royaume le premier Perdiccas (1), descendant de Téménus, prince de la race d'Hercule. Fugitif d'Argos avec ses deux frères, il passa de l'Illyrie dans la haute Macédoine, et, malgré son illustre origine, il y garda les moutons du roi de Lébée; son frère aîné eut soin des chevaux, et l'autre gardait les bœufs. Mais la reine, en faisant cuire le pain des bergers, s'aperçut que celui de Perdiccas gonflait plus que les autres; elle fit part de cette ob-

(1) Ce Perdiccas est peut-être le même que Caranus, que les uns auront désigné par son nom propre, et les autres par son titre de *caranus*, roi.

Digitized by Google

servation à son mari, qui reconnut que c'était un prodige; il en fut effrayé, et chassa les trois frères, qui, ne pouvant plus être valets, se firent conquérans. Ils s'emparèrent de l'Emathie (1).

Perdiccas, se voyant près de sa fin dans un âge avancé, conduisit son fils à l'endroit où il voulait être inhumé, et lui prédit que tant que ses descendans seraient déposés dans cette sépulture, la couronne ne sortirait pas de sa maison (2). Cette fable paraît avoir été imaginée après la mort d'Alexandre, dont le corps fut porté en Egypte par le premier des Ptolémées.

Argée, fils de Perdiccas, s'attacha ses sujets par sa douceur. Philippe Ier, fils et successeur d'Argée, termina son règne par une fin prématurée.

Il laissa le trône à son fils Aéropus encore au berceau. Les Thraces et les Illyriens profitèrent de l'enfance du prince pour attaquer la Macédoine. Leurs premiers essais furent heureux; mais les Macédoniens mirent au milieu de leurs rangs l'enfant couronné, et, animés par la crainte de le laisser tomber

(1) Herod., l. 7, c. 137.
(2) Justin., l. 7, c. 2.

Digitized by Google

entre les mains des ennemis, ils remportèrent une victoire complète (1).

On ne connaît que le nom d'Alcétas, successeur d'Aéropus; il devait être contemporain de Cyrus : nous ne savons presque rien de ce grand conquérant. Comment serions-nous mieux instruits sur les premiers rois de la Macédoine?

Quand Darius fit une invasion dans la Grèce et menaça de l'envahir, Amyntas Ier, successeur d'Alcétas, fut obligé de reconnaître la domination du grand roi.

Alexandre Ier, fils d'Amyntas, servit dans l'armée de Xerxès; mais, en combattant contre les Grecs, il n'oublia pas qu'il leur était attaché par son origine (2); ils reçurent de lui les services qu'il pouvait leur rendre sans se compromettre; il continua même de leur montrer le même attachement après qu'ils eurent affecté de le congédier avec menace et d'une manière offensante, lorsqu'il venait leur offrir la paix au nom du roi des Perses : un avis qu'il vint leur donner (3) au péril de sa vie contribua peut-être à la vic-

(1) Justin., l. 7.
(2) Herod., l. 8, c. 137 et seq.
(3) Ibid., l. 9, c. 44.

Digitized by Google

Digitized by Google

Archélaüs, son fils naturel, lui succéda : on ne sait si les commencemens de son règne nous ont été transmis par la haine ou par la vérité; on rapporte qu'il avait un frère âgé de sept ans, qui par sa naissance légitime devait hériter du trône, qu'il le jeta dans un puits, et fit croire à la mère de cet enfant qu'il s'y était jeté lui-même en poursuivant un oiseau (1). Mais s'il acquit la couronne par des moyens odieux, il mérita dans la suite d'être compté entre les grands souverains; il recula les frontières de ses Etats; il fit la conquête de Pydna en présence d'une armée athénienne, prépara la gloire des Macédoniens, et fit bâtir des forteresses qui contribuèrent dans la suite à sauver le royaume; il se rendit célèbre par son amour pour les lettres et pour les arts. Euripide, mécontent des Athéniens, et peut-être trop sensible aux désordres de sa femme et aux sarcasmes d'Aristophane, alla finir sa vie à la cour de ce prince; il y trouva le poëte Agathon, son ami, le peintre Zeuxis et le musicien Timothée : il aurait dû y trouver Socrate; mais le philosophe s'était refusé à l'invitation du prince, disant que c'était une honte de rece-

(1) Plato, in Gorgiâ, c. 19.

Digitized by Google

voir des bienfaits qu'on n'est point en état de rendre (1). Ignorait-il qu'un bienfait s'acquitte par la reconnaissance? Les utiles travaux d'Archélaüs ne purent être suivis par les usurpateurs et les princes légitimes qui après son règne se disputèrent successivement le trône. Il mourut d'une blessure qu'il reçut à la chasse de la main de son favori (2).

Il laissait un fils encore enfant, nommé Oreste; mais Aéporus, tuteur de ce jeune prince, le fit mourir. Il s'empara du trône, qu'après six ans de règne il transmit à son fils Pausanias. Celui-ci ne régna qu'un an, et fut tué par Amyntas; mais Aéporus, père de Pausanias, avait laissé un autre fils nommé Argée; celui-ci se fit un parti chez les Illyriens, et par leur secours vint chasser Amyntas, qui deux ans après le chassa lui-même, aidé à son tour par les Thessaliens. Politique comme les princes de sa race, Amyntas agrandit sa domination avec le secours des Lacédémoniens; il eut en même temps l'adresse de gagner l'amitié des Athéniens leurs ennemis, en paraissant reconnaître la justice de leurs prétentions sur Amphipolis; mais il

(1) Aristot. Rhetor.
(2) Diod. Sic., l. 14.

Digitized by Google

la leur aurait disputée les armes à la main, s'ils avaient pu s'en mettre en possession. Son règne, d'abord agité, dura vingt-quatre ans.

Il laissa trois fils, Alexandre II, Perdiccas III, et le célèbre Philippe. Dans le temps assez court qu'Alexandre II occupa le trône, la Thessalie avait pour chef un autre Alexandre, le fameux tyran de Phères. Les citoyens les plus considérables de Larisse vinrent implorer contre lui le secours du roi de Macédoine, et celui-ci se rendit à leurs prières avec d'autant plus de zèle qu'il espérait bien tirer avantage pour lui-même de la protection qu'il leur accordait. Le tyran leva une armée, vint à sa rencontre, et fut battu. Les citoyens de Larisse, qui avaient appelé le Macédonien, lui ouvrirent les portes de leur ville : la forteresse tenait encore ; il l'emporta. Il se rendit maître avec la même facilité d'une autre ville nommée Cranon. Il avait promis aux Thessaliens de leur livrer toutes ses conquêtes ; mais, plus fidèle à ses intérêts qu'à sa parole, il les garda pour lui-même et y mit garnison. Les Thessaliens, pour obtenir justice de sa politique perfide, eurent recours aux Thébains, et le roi de Macédoine aima mieux renoncer à son usurpation que de se

Digitized by Google

mesurer avec une armée de ce peuple commandée par Pélopidas. Peut-être cependant céda-t-il moins aux craintes que lui devait inspirer cet habile général qu'à l'empire des circonstances et à un nouvel intérêt; Ptolémée Alorite, son frère naturel, ou peut-être seulement gendre d'Amyntas, s'était fait un grand parti, et Alexandre, en abandonnant des possessions sur lesquelles il n'avait aucun droit, se fit un ami de Pélopidas, qui lui assura la jouissance de ses droits légitimes. Alexandre, pour gage de sa foi, remit en ôtage au général thébain Philippe, le plus jeune de ses frères (1); mais il tira peu d'avantage de cet accommodement, et fut bientôt après assassiné par Ptolémée.

Le meurtrier jouit trois ans du fruit de son crime, et fut lui-même assassiné par Perdiccas. Ce prince régna cinq ans; vaincu et fait prisonnier par les Illyriens, il mourut leur captif, des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat (2).

Il ne laissait qu'un fils encore enfant, nommé Amyntas comme son aïeul. Il semblait que la Macédoine, depuis longtemps agonisante,

(1) Diod. Sic., l. 15.
(2) Ibid., l. 16.

Digitized by Google

allait périr, déchirée en lambeaux par des peuples jaloux et des prétendans ambitieux; le génie d'un grand homme va lui imprimer une force inattendue, changer la face de la Grèce, et préparer la ruine de l'empire colossal des Perses.

La tutelle du jeune prince et la régence du royaume auraient dû appartenir à Philippe, frère du dernier roi; mais Philippe n'avait lui-même que vingt-deux ans, et était encore retenu en ôtage à Thèbes. Le trône était disputé par Argée et par Pausanias. Le premier, vieilli dans l'intrigue, l'avait autrefois usurpé sur Amyntas, et voulait y remonter; il engagea les Athéniens à se déclarer en sa faveur, par l'espérance de les remettre en possession d'Amphipolis. Cette ville, située entre la Macédoine et la Thrace, était toujours chère à leur ambition, parce que c'était une de leurs colonies qui, après diverses révolutions, était tombée entre les mains du dernier Perdiccas; mais surtout parce que sa position la rendait utile à leur commerce, leur ouvrait la communication avec la haute Thrace, et leur procurait des bois de construction et plusieurs objets de première nécessité. Pendant que, protégé par eux, Argée espérait conquérir

Digitized by Google

ou démembrer la Macédoine, Pausanias, qui était aussi de la maison royale, annonçait la même prétention, et fondait ses espérances sur l'appui des Thraces.

Le royaume que ces deux rivaux allaient se disputer était dans l'anarchie; les troupes, sans chefs, étaient réduites à un petit nombre, et ce qui restait des finances épuisées était mis au pillage (1). Les Péoniens infestaient les frontières; les Illyriens menaçaient d'une invasion prochaine; les Thraces se disposaient à conduire Pausanias à la tête d'une armée formidable; une flotte et une armée de terre étaient en même temps parties d'Athènes pour soutenir les prétentions d'Argée, et tous ces protecteurs des deux ambitieux semblaient ne leur laisser que l'espérance de régner sur des décombres.

Ce fut dans ces circonstances désespérées (2) que Philippe, se portant pour défenseur de son neveu, s'échappa de Thèbes et vint se jeter au milieu de cette foule d'ennemis. Elevé dans la famille d'Epaminondas, il y avait pris à la fois des leçons de sagesse et de l'art de la guerre; un disciple de l'école

(1) Diod. Sic., l. 16.
(2) An 1er de la 105e olymp.; avant l'ère vulgaire 360.

Digitized by Google

pythagoricienne lui avait inspiré l'amour de la philosophie; son éloquence naturelle était perfectionnée par l'excellente éducation qu'il avait reçue et par le commerce d'Epaminondas, grand homme, savant dans l'art de bien parler au peuple à la tribune, et de bien servir sa patrie à la tête des armées. Dans quelques voyages à Athènes Philippe avait acquis l'honorable amitié de Platon, d'Aristote et d'Isocrate (1); entouré d'hommes capables de lui apprendre beaucoup, sa mémoire ne laissait rien échapper de ce qu'il avait appris. Au courage qui fait braver la mort, il joignait le courage plus rare qui roidit l'âme contre les difficultés. Epaminondas avait fait de l'obscure république de Thèbes la puissance prédominante de la Grèce : lui-même ne désespéra pas d'élever plus haut encore la barbare Macédoine; il avait tout observé, la tactique guerrière et les manœuvres de la politique. La nature lui avait donné le talent de persuader les hommes qui traitaient avec lui, et de prendre sur eux un ascendant vainqueur; elle lui avait aussi prodigué les dons extérieurs qui servent à se faire aimer avant d'a-

(1) Athenæus, l. 11, c. 15; Isocr. Orat. et Epist. ad Philip.; Ælian. Var. Hist., l. 4, c. 19.

Digitized by Google

voir eu le temps de se faire connaître, et il soutenait par son habileté dans l'art de plaire l'heureuse impression que son premier abord avait fait naître. La vivacité de son esprit, sa gaieté charmaient ceux qui jouissaient de son entretien; il se les attachait par sa familiarité, et par ces mots flatteurs contre lesquels le sage lui-même n'est point en garde quand ils sortent de la bouche d'un homme placé dans un haut rang. Ami des plaisirs, convive agréable, il se faisait des amis de tous ceux qui aimaient la table et les plaisirs; il les étudiait dans la liberté des festins, et découvrait entre eux des hommes capables de le bien servir dans les occasions sérieuses. Tel était Philippe quand il sortit de Thèbes, quand il courut braver la force et les embûches, et changer la Macédoine et la Grèce.

Nous avons parlé des travaux d'Archélaüs: ils furent utiles à Philippe dans le commencement de sa fortune; il trouva des places fortes que ce prince avait élevées, et de nombreuses garnisons qui n'avaient point été entamées; car les Illyriens, vainqueurs de Perdiccas, avaient bien laissé partout des traces de leurs fureurs, mais leur impéritie ne leur avait pas permis d'attaquer les forteresses.

Digitized by Google

Philippe, avant d'entamer ses vastes desseins (1), eut soin d'assembler souvent les Macédoniens, et par des présens, par des promesses, et surtout en paraissant les aimer, il gagna leur affection. Il fit passer par son éloquence son propre courage dans leurs âmes, et, les tenant sans cesse occupés d'exercices militaires, il leur en faisait aimer les fatigues, parce qu'il les partageait avec eux. La lecture d'Homère lui suggéra la pensée de donner à la phalange plus de liaison et de profondeur (2). Aux idées que lui fournissait le prince des poëtes durent se joindre ce qu'il avait vu dans les armées grecques, et ce qu'il avait recueilli dans ses entretiens avec Epaminondas.

En se mettant en état de braver les périls, il travaillait à les éloigner. Les Illyriens le secondèrent d'eux-mêmes; non moins capricieux que féroces, et malhabiles à profiter des avantages que leur avait procurés leur victoire sur Perdiccas, ils laissaient reposer la Macédoine pour porter ailleurs la dévastation. Déjà les Béotiens partageaient le midi du royaume: Philippe acheta leur retraite avec de l'argent

(1) Diod. Sic., l. 16.
(2) Iliad., l. 13, v. 129 et seq.

Digitized by Google

Digitized by Google

dans la Piérie, menaçait la ville d'Ægues, et c'était pour la défendre que Philippe s'y trouvait quand le peuple et les soldats lui conférèrent la royauté (1). Déjà l'ambitieux Argée avait opéré sa jonction avec les Athéniens; déjà, fier de leur secours, il s'avançait vers Edesse, et touchait au but de ses espérances; mais les portes d'Edesse lui furent fermées, et, découragé par ce premier revers, effrayé des préparatifs de son rival et de sa propre nullité, qu'il commençait à sentir, il se retira vers Méthone, toujours harcelé dans sa marche. Philippe continuait d'aguérir les Macédoniens en ne les exposant pas d'abord à de grands dangers, et leur procurant des victoires souvent répétées dans de petites actions: ces avantages leur inspiraient le désir d'éprouver leur valeur dans de plus grands combats; une action générale satisfit leur ardeur; l'armée d'Argée fut défaite, lui-même reçut la mort, et les débris de ses troupes, grecs et barbares, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Philippe, habile politique, sentit qu'il lui serait plus utile de se faire des amis que de nourrir des prisonniers; il fit amener en sa présence tous les Lacédémoniens, et incorpora

(1) Diod. Sic., l. 16.

Digitized by Google

ces vaincus dans son armée victorieuse. C'est ainsi qu'au lieu de les punir d'avoir servi la cause d'un usurpateur, il les mettait au rang de ceux qui l'avaient le mieux servi lui-même, et qu'il effaçait la tache de leur défaite en les associant aux vainqueurs; il s'assurait en même temps de leur fidélité pour l'avenir, en les entourant de guerriers dont il avait éprouvé l'attachement. Sa conduite ne fut pas moins habile avec les Athéniens : ils devaient s'attendre à ne recouvrer la liberté qu'en payant une rançon; mais, loin de les retenir, il leur fit rendre leur bagage et tout ce qu'on leur avait enlevé, les admit à sa table, et leur fit oublier par ses caresses qu'ils venaient d'être ses ennemis. Ils retournèrent chez eux pleins d'admiration pour sa générosité, et d'autant plus attachés à ses intérêts que, sur le respect qu'il avait témoigné pour leur république, ils ne doutaient pas qu'il n'en voulût être toujours l'ami.

Il ne négligea pas de s'assurer l'avantage qu'il venait de se préparer. Les Athéniens étaient à peine rentrés dans leur ville, où ils parlaient de ses vertus avec leur enthousiasme accoutumé, que ses ambassadeurs vinrent solliciter le renouvellement d'un traité conclu

Digitized by Google

autrefois entre eux et son père. Philippe n'ignorait pas que leurs intérêts, et non ceux d'Argée, les avaient armés contre la Macédoine, et que la promesse que ce prince leur avait faite de remettre en leurs mains Amphipolis avait été la seule cause du zèle qu'ils lui avaient témoigné; mais la conduite de Philippe, affermi sur le trône, ne pouvait être celle d'Argée; elle ne convenait qu'à un aventurier qui, pour acquérir une partie d'un royaume, faisait volontiers les plus grands sacrifices, parce qu'il ne possédait rien encore. Philippe ne pouvait, sans une imprudence dont il était incapable, donner aux Athéniens des forces dans son voisinage; mais, sans leur restituer Amphipolis, il crut leur accorder une assez grande satisfaction en ne la gardant pas pour lui-même, et il déclara cette ville libre sous ses propres lois. Le traité fut ratifié des deux parts, dans l'intention réciproque de l'enfreindre à la première occasion.

Après avoir désarmé les ennemis du dehors, il lui restait à détruire la plus forte cause des troubles intérieurs de l'Etat. Le gouvernement féodal, dont on a cherché l'origine chez les barbares qui envahirent l'Empire romain, re-

Digitized by Google

Digitized by Google

d'honneur ont de force sur les hommes; les pères s'enorgueillirent quand le roi voulut bien recevoir ainsi leurs enfans en ôtages, et ce qu'il y avait de plus illustre dans la jeunesse macédonienne se disputa l'avantage de porter les chaînes brillantes que Philippe affectait de ne pas prodiguer. Des nobles, élevés dans ce corps d'élite et devenus lieutenans d'Alexandre, l'aidèrent dans ses conquêtes, et les déchirèrent après sa mort pour se les partager.

On peut croire que Philippe avait déjà dans la pensée une partie des desseins qu'il remplit dans la suite; mais il n'en hâtait pas l'exécution, et quand il entamait une entreprise, il s'était préparé d'avance les moyens capables d'en assurer le succès; il ménageait l'amitié de ceux qu'il se promettait de soumettre un jour; il écartait loin d'eux les plus légers soupçons, et il avait l'adresse d'ajouter sans cesse à leur confiance; il évitait de se donner à la fois plusieurs ennemis à combattre, et c'était ainsi qu'il commençait la guerre avec une supériorité qui devait la rendre heureuse (1); enfin, on ne connaît dans l'antiquité aucun

(1) Justin., l. 7, c. 6.

Digitized by Google

prince qui ait aussi bien manié que lui les plus subtils ressorts de la politique.

Nous l'avons vu désarmer tous les ennemis de la Macédoine : il avait acheté la paix des Péoniens quand, au commencement de sa régence, il avait eu à lutter contre une foule d'ennemis, et quand la valeur de leur roi Agis pouvait les rendre redoutables; mais dès qu'ils furent privés de ce chef il leur porta lui-même la guerre à son tour (1); il parcourut leur pays en vainqueur, les rendit tributaires, et fit de la Péonie une dépendance de sa domination.

Si les Illyriens, depuis la défaite du dernier Perdiccas, semblaient avoir oublié la Macédoine (2), lui-même n'avait pas oublié qu'il devait une vengeance à son malheureux frère, et surtout qu'avant de tenter aucune entreprise la prudence lui ordonnait de se garantir de leurs incursions, toujours d'autant plus incommodes que jamais elles ne pouvaient être prévues. En vain leur roi Bardylis lui demanda la paix, sous la condition que chacun resterait maître de ce qu'il possédait; toute négociation fut rompue. Bardylis, fier

(1) Diod. Sic., l. 16.
(2) An 359 avant l'ère vulg..

Digitized by Google

de sa puissance et des victoires qu'il avait remportées sur les Macédoniens, croyait que c'était à lui de donner la loi : ses Illyriens eurent du moins la gloire de soutenir avec fermeté le premier choc de leurs ennemis, et de tenir assez longtemps la balance incertaine; mais ils furent enfin mis en fuite, et la valeur personnelle de Philippe eut beaucoup de part au succès de la journée. Les Illyriens évacuèrent les villes qu'il réclamait, et la paix leur fut accordée à ce prix. Ce fut pendant l'hiver que se fit cette expédition; car le prince avait accoutumé ses Macédoniens à ne pas moins braver les rigueurs des saisons que les armes des ennemis.

Un puissant intérêt l'appelait à la conquête d'Amphipolis, dont il n'avait déclaré l'indépendance que pour la soumettre plus sûrement à sa domination (1). Il méditait de se former une marine, et cette ville, bâtie sur le bord du Strymon, qui se jette dans le golfe de Piérie, lui était nécessaire pour se procurer des bois de construction, pour s'ouvrir un libre accès dans la Thrace, et pour s'approcher du mont Pangé, dont les mines d'or ne seconde-

(1) An 358 avant l'ère vulgaire. (Demosth. Olynth. I, et Hypothesis Libanii.)

Digitized by Google

raient pas moins puissamment ses desseins que la force des armes. Deux fois les Athéniens, contre la foi des traités, avaient essayé de la reprendre; deux fois leurs efforts avaient été vains; pourquoi Philippe n'aurait-il pas formé une entreprise que les Athéniens avaient tentée vainement, surtout si les habitans avaient l'imprudence de lui offrir un prétexte d'agir contre eux? C'est ce qui arriva.

La république d'Olynthe avait formé dans la Chalcidique une ligue puissante, et sa protection fut recherchée par les citoyens d'Amphipolis, qui soupçonnaient les desseins du roi de Macédoine; admis dans la confédération et fiers de cette alliance, ils ne craignirent plus de braver celui qui venait d'exciter leurs craintes: c'était provoquer contre eux ses armes, en lui donnant le prétexte qu'il cherchait de les punir. Les Olynthiens prévirent l'orage, et, craignant d'être enveloppés dans la ruine de leurs nouveaux amis, ils recherchèrent l'alliance d'Athènes. Ici se développe l'adresse de Philippe.

Ses ambassadeurs arrivent à Athènes presque aussitôt que ceux d'Olynthe; ils corrompent les orateurs, les démagogues, les magistrats qui ont le plus de crédit; la négocia-

Digitized by Google

tion n'est pas encore entamée, qu'ils savent déjà que l'issue leur en sera favorable; sûrs de n'avoir à traiter qu'avec des gens disposés à se laisser tromper, ils déclarent que Philippe fera pour les Athéniens la conquête d'Amphipolis, et se contentera en échange de la restitution de Pydna, dans la Piérie, place beaucoup moins importante. Cette proposition est acceptée avec chaleur; celles des Olynthiens sont à peine écoutées.

Sûr désormais de n'être pas troublé par les Athéniens, Philippe veut désarmer en même temps la ligue olynthienne; il y parvient en promettant aux Olynthiens de les aider à réduire Potidée; non seulement ils se montrent disposés à ne le pas troubler dans ses projets, mais à joindre leurs armes aux siennes. Son alliance avec la ligue olynthienne pourrait réveiller l'inquiétude des Athéniens; mais par de nouvelles promesses il les tranquillise, d'autant plus aisément qu'ils ont besoin de toutes leurs forces pour soutenir la guerre sociale dans laquelle ils sont engagés.

Cette guerre fut ainsi nommée parce que les Athéniens avaient à combattre des peuples qui avaient été leurs alliés, ou, si l'on veut, leurs sujets. Les îles de Cos, de Chio et de

Digitized by Google

Rhodes, et la ville de Bysance se coalisèrent pour secouer le joug. Les hostilités commencèrent, du côté des Athéniens, par le siége de Chio. Chabrias, justement célèbre par les grands services qu'il avait rendus à la patrie, commandait les troupes de débarquement. Charès, fameux par sa vanité, son impudence, son luxe insolent et sa forfanterie, avait le commandement de la flotte; il n'était pas d'odieuses déprédations qu'il ne se permît, et il employait à corrompre les orateurs et à s'attacher la populace par des fêtes une partie de ce qu'il volait à la république ou qu'il enlevait à la misère des soldats. Chabrias, par un excès d'ardeur toujours condamnable dans un général, se mit en avant du reste de la flotte, et se précipita dans le port de Chio avec sa seule galère; il y reçut la mort. Le siége de Chio fut entrepris et levé.

Athènes ne réussit pas mieux dans ses desseins contre Bysance. Elle arma une flotte de cent vingt trirèmes, commandée par Iphicrate et Timothée, dignes émules de gloire, et par le méprisable Charès, qui devait rendre leurs talens inutiles. Les deux flottes ennemies, à peu près égales en forces, se rencontrèrent dans l'Hellespont. On était près de commen-

Digitized by Google

cer le combat quand il s'éleva une violente tempête; Charès n'en prétendit pas moins qu'il fallait attaquer : on sait que les modernes ont quelquefois livré des batailles navales au milieu des tempêtes; mais la proposition en était absurde dans l'état d'imperfection de la marine ancienne. Iphicrate et Timothée s'opposèrent à l'avis de Charès, et Charès, que leur gloire blessait, les dénonça devant le peuple comme coupables de trahison.

Timothée fut condamné à une amende de cent talens (540,000 fr.), qu'il n'était pas en état de payer. Ce respectable vieillard, qui avait sans doute de grands talens, puisque la fortune ne l'avait jamais abandonné, et qui avait réuni soixante-quinze villes à la république, fut obligé de chercher un asile à Chalcis, dans l'île d'Eubée, et mourut loin de son ingrate patrie, qui le regretta quand il n'était plus : c'est lui qu'on avait peint endormi, et tenant un filet dans lequel les villes venaient se prendre. Il était coupable d'un grand crime aux yeux du peuple, celui d'avoir osé témoigner son mépris à Charès. Des orateurs mercenaires célébraient un jour dans l'assemblée publique la vigueur et la jeunesse de cet inepte général : « C'est lui, s'écriaient-ils, qu'il faut

Digitized by Google

« à l'armée. — Oui, répondit Timothée, « pour porter le bagage. »

Iphicrate fut plus heureux; il se défendit avec intrépidité. Charès était l'idole du peuple, et devant le peuple, qui était son juge, Iphicrate ne craignit pas de le couvrir d'opprobre. Mais dans l'action de son discours il laissait voir un poignard caché sous sa robe, et de vaillans soldats, qui avaient combattu sous lui, entouraient le tribunal. L'iniquité des juges l'aurait condamné; il fut absous par leur lâcheté : ainsi dans cette fameuse république d'Athènes un citoyen respectable était obligé, pour obtenir la protection des lois, de recourir à des voies illégales.

Athènes, par la privation de ces deux généraux, l'un banni et l'autre hors des emplois, et par la téméraire audace et l'impéritie de Charès, fut obligée enfin d'offrir elle-même la paix et l'indépendance aux villes qu'elle avait traitées de rebelles et qu'elle avait voulu mettre sous le joug. La guerre sociale lui coûta beaucoup, et ne fut terminée (1) que lorsque Philippe eut exécuté ceux de ses desseins qui lui promettaient le succès des autres.

(1) An 355 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Il prit Amphipolis, et, loin de la rendre aux Athéniens, il se hâta de l'annexer à la Macédoine, bannit tous les citoyens qui lui avaient été contraires, et s'attacha plus étroitement, par de nouveaux bienfaits, ceux qui s'étaient montrés ses amis (1). Bientôt après il se rendit maître de Pydna, et, fidèle à la parole qu'il avait donnée aux Olynthiens, il soumit Potidée et leur remit cette conquête avec tout le territoire. Pourquoi manquait-il à sa parole avec les Athéniens, et la remplit-il religieusement avec les Olynthiens? C'est que le voisinage des derniers exigeait plus de ménagement; mais il affecta de montrer aux Athéniens des égards qui semblaient tenir du respect, et fit sortir avec les plus grands honneurs et les dehors de l'amitié la garnison athénienne qu'il trouva dans Potidée.

Maître d'Amphipolis, il le devint aisément de Crénides, y établit une colonie macédonienne, et changea le nom de cette ville en celui de Philippes; nom célèbre dans les derniers temps de la république romaine par le désastre et la mort de Brutus et de Cassius. Comme Philippes était située au pied du mont Pangé, les Thraces, désormais réprimés, ne

(1) Diod. Sic., l. 16.

Digitized by Google

purent plus lui disputer la libre possession de cette montagne, inutile sous la domination de ce peuple barbare, mais riche en mines d'or autrefois exploitées par des colonies de Thasos et d'Athènes, et depuis longtemps abandonnées par leurs ignorans possesseurs. Il y rétablit les travaux, et s'applaudit d'avoir acquis un instrument toujours sûr pour les conquêtes qu'il méditait. On sait qu'il avait pour maxime qu'aucune place n'était imprenable quand on pouvait y faire passer un âne chargé d'or (1). Il tira de ces mines un revenu annuel de mille talens (5,400,000 fr.), et en fit battre une monnaie connue sous le nom de Philippes.

Trois rois, chacun peu redoutable, se coalisèrent contre lui ; c'étaient les rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie (2). Il avait battu chacun d'eux séparément; ils ne furent pas plus heureux après avoir réuni leurs forces; ils se laissèrent surprendre, et furent réduits sous l'obéissance de la Macédoine.

Ses bienfaits, autant que ses exploits, contribuaient à l'accroissement de sa puissance.

(1) Cic. ad Att., l. 1, ep. 16.

(2) An 1er de la 106e olymp.; avant l'ère vulg. 306. (Diod. Sic.)

Digitized by Google

Les Thessaliens n'avaient été délivrés de la tyrannie d'Alexandre de Phères que pour passer sous le joug non moins pesant de ses assassins, frères et complices de son épouse. Les Thessaliens durent leur délivrance à Philippe, dont ils implorèrent le secours, et dans l'enthousiasme de leur reconnaissance ils lui abandonnèrent l'utile jouissance de leurs havres et de leurs chantiers.

Ce ne fut pas une nouvelle indifférente pour lui que celle de la victoire remportée par ses chevaux au concours solennel des jeux olympiques; non sans doute que ce prince, ambitieux et avide de gloire véritable, pût être sensible à la petite vanité d'apprendre que ses palfreniers et ses chevaux avaient été déclarés vainqueurs; mais les rois de Macédoine, quoiqu'ils se donnassent pour descendans d'Hercule, avaient été trop longtemps regardés par les Grecs comme des barbares, et lui-même était traité de barbare par Démosthène; sa victoire olympique, proclamée par la Grèce assemblée, était un aveu de la Grèce entière qu'il appartenait au corps hellénique : c'était en qualité de prince grec qu'il espérait parvenir un jour à gouverner la Grèce, et le titre de barbare aurait mis

Digitized by Google

entre lui et cette nation orgueilleuse une barrière trop difficile à franchir.

Ce fut vers cette époque qu'il épousa Olympias, fille du roi des Molosses, et dans la première année de son mariage il en eut son fils Alexandre, qui devait un jour devenir si célèbre. A peine il était né, que son père se préparait à lui procurer une éducation digne de l'étonnante fortune qui l'attendait. Entre les philosophes qu'il avait connus dans la Grèce, Aristote, par son génie et par l'étendue de ses connaissances, lui parut le plus capable de présider à l'éducation du jeune prince. La lettre qu'il lui écrivit nous a été conservée; la voici : « Apprenez qu'il vient « de me naître un fils; je rends moins grâce « aux dieux de la naissance de cet enfant « que de ce qu'il est né de vos jours; j'es- « père qu'élevé et instruit par vos soins, il « sera digne de moi et de l'héritage que mes « actions lui préparent (1). »

Il est indifférent à la gloire du philosophe qu'il ait gagné l'estime d'un puissant monarque; mais il ne l'est pas à la gloire de Philippe que la postérité connaisse qu'il

(1) Aul. Gell., l. 9, c. 3.

Digitized by Google

sut estimer Aristote. On dira que l'autorité d'Aulu-Gelle, qui seul nous a transmis cette lettre, ne suffit pas pour en établir l'authenticité; mais qu'importe que Philippe l'ait écrite, quand on sait qu'il eut en effet les sentimens qu'elle exprime, puisqu'il est certain qu'il choisit Aristote pour précepteur de son fils?

Le succès des projets ambitieux de Philippe fut hâté par l'imprudence des amphictyons, trop empressés de donner un grand éclat à leur autorité religieuse. Les Phocéens avaient labouré quelques terres consacrées à Apollon (1); c'était un sacrilége de n'avoir pas laissé inculte ce terrain, comme s'il eût été plus agréable au dieu de voir des terres laissées en friche que converties à l'usage des hommes. Un des principaux devoirs des amphictyons était de veiller au respect dû au temple et au territoire de Delphes : les Phocéens furent accusés devant eux comme coupables de sacrilége par des ennemis jaloux, les Thébains et les Thessaliens. Sur cette accusation, le conseil amphictyonique prescrivit aux Phocéens d'abandonner les terres qu'ils avaient eu l'impiété de rendre utiles, et

(1) An 355 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic.)

Digitized by Google

leur imposa une amende si forte qu'ils n'étaient pas en état de la payer.

Ils balançaient entre le malheur de se soumettre et le danger de résister, quand l'un d'eux, Philomèle, homme éloquent, courageux et supérieur aux craintes qu'enfante la superstition, exhorta ses concitoyens à la résistance, et fut nommé leur général. Son audace devait être traitée de sacrilége; mais il l'autorisait de trois vers d'Homère (1) qui semblaient prouver les antiques droits des Phocéens à la propriété du temple, droits usurpés par les amphictyons.

Mais, sans égard pour l'autorité d'Homère, les Thébains, les Locriens, les Thessaliens, pleins d'un respect intéressé pour le décret du conseil amphictyonique, ne pouvaient manquer de le soutenir par la force des armes. Des hostilités sanglantes allaient commencer, suscitées par un tribunal de paix : ainsi trop souvent les feux de la guerre ont été attisés par des hommes dont les plus augustes fonctions étaient de maintenir la concorde.

Alors Philomèle, encouragé par les Lacédémoniens, et même aidé de l'argent de ce peuple si riche, et qu'on s'obstine à croire si

(1) Iliad., l. 2, v. 517 et seq.

Digitized by Google

pauvre (1), s'empara du temple, mit à contribution les riches, et prit des troupes à sa solde. Il voulait forcer la pythie à consacrer son audace par un oracle ; déjà il l'avait placée sur le trépied ; elle résistait encore : « Maître « de Delphes, lui disait-elle, vous pouvez « faire ce qu'il vous plaît. » Il n'en exigea pas davantage, et prit ces paroles pour l'oracle qu'il demandait.

Cette guerre fut nommée sacrée, et fut cruelle comme toutes celles dont la religion est le prétexte ; tous les prisonniers phocéens étaient mis à mort comme des impies. Déjà depuis deux ans les hostilités continuaient avec des avantages à peu près également partagés, quand Philomèle fut défait dans une action générale (2); poussé sur le bord d'un précipice, il vit la déroute de ses soldats, et dans son désespoir il s'élança sur les pointes tranchantes des rochers, préférant une mort volontaire à celle que lui aurait fait subir la férocité des ennemis : on ne douta pas qu'il n'eût été forcé par la vengeance des dieux à s'infliger lui-même ce supplice.

(1) Il en reçut quinze talens, ou 81,000 fr. de notre monnaie.

(2) An 354 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

Béotiens, prit sur eux Orchomène, et fut battu devant Coronée. Il se lia étroitement avec les tyrans de Phères, que Philippe avait chassés et qui étaient parvenus à se rétablir : il se proposait d'en faire les dominateurs absolus de la Thessalie, et les Thessaliens implorèrent encore cette fois le roi de Macédoine contre les tyrans et leur protecteur. Philippe était particulièrement intéressé à la liberté de la Thessalie, parce qu'il ne devait pas souffrir qu'elle eût d'autres maîtres que lui-même. Onomarque envoya contre lui des secours sous les ordres de son frère Phayllus, et Philippe remporta une victoire complète sur les tyrans et les Béotiens leurs alliés, et chassa les derniers de la Thessalie; mais la fortune changea quand Onomarque se mit lui-même en campagne avec toutes ses forces; Philippe, alors inférieur en nombre, éprouva deux défaites, ne put rendre à ses Macédoniens le courage ni même les rappeler à l'obéissance, et fut obligé de rentrer dans ses Etats.

Mais il ne tarda point à se relever de cette humiliation. Accompagné des Thessaliens, qui ne firent qu'un corps avec l'armée macédonienne, il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme s'ils eussent été des

Digitized by Google

prêtres d'Apollon armés pour sa vengeance. Cet appareil religieux frappa de terreur les ennemis; bientôt mis en déroute, ils furent poussés jusqu'au rivage de la mer, d'où ils virent à peu de distance une flotte athénienne commandée par Charès. La plupart se dépouillèrent de leurs habits pour gagner ces vaisseaux à la nage, et ces malheureux désarmés furent massacrés au nombre de six mille; trois mille furent pris et jetés à la mer comme des sacriléges : Onomarque, qui était du nombre des prisonniers, fut mis en croix. Ainsi le prince ami d'Aristote, cet homme sans doute bien supérieur aux préjugés populaires, s'en rendait par intérêt le protecteur et le vengeur, et, faisant de la religion l'instrument de ses desseins ambitieux, il leur sacrifiait des milliers de malheureux qu'il devait plaindre en secret. La politique dirigeait ses actions et son inactivité ; il pouvait après sa victoire entrer dans la Phocide et terminer la guerre, mais il lui était plus utile de laisser les Grecs en proie à leurs divisions, et de se reposer sur eux du soin de consolider sa puissance.

Il parut donc oublier la guerre sacrée. Phayllus reçut des Phocéens le commande-

Digitized by Google

ment à la place de son frère Onomarque (1), et, comme lui riche des dépouilles du temple, il répara les pertes de son parti et se procura de nouvelles troupes en doublant leur solde. Les alliés continuèrent de lui prodiguer des secours : entre eux étaient les deux frères Pitholaüs et Lycophron, ces tyrans de Phères qui, privés de l'appui d'Onomarque, avaient abandonné leur souveraineté usurpée, et n'attendaient leur rétablissement que des succès de Phayllus. Ce général, plusieurs fois malheureux contre les Béotiens, réparait sa fortune et faisait sur eux des conquêtes, quand il mourut de phthisie, regardé par les hommes superstitieux comme une victime de la vengeance céleste. Il fut remplacé par Phalécus son fils, qui prit Chéronée; mais les Thébains entrèrent dans la Phocide, la ravagèrent, et ne firent leur retraite qu'après s'être chargés de butin. La guerre sacrée devint languissante, et ne fut marquée pendant plusieurs années que par des incursions réciproques, sans offrir d'actions mémorables.

Philippe, après avoir délivré Phères de la tyrannie et pacifié la Thessalie, commençait à mal dissimuler ses projets contre les Olyn-

(1) An 352 avant l'ère vulg.

Digitized by Google

thiens, qu'il avait longtemps ménagés. Il menaça presque ouvertement Bysance, et attaqua, dans le voisinage de cette ville, le château d'Héréum; mais une maladie grave l'arrêta. Le bruit de sa mort se répandit à Athènes, et le peuple, qui commençait à pénétrer sa politique, se livrait à la joie. « Philippe est « mort! leur disait Démosthène. Non certes; « mais il est malade. Hé que vous importe? « Si celui-ci mourait vous feriez bientôt un « autre Philippe. »

Il avait raison, car toutes les circonstances voulaient qu'il parût un Philippe, et que la Grèce reçût un modérateur; mais il se trompait s'il croyait qu'il fût possible à sa patrie de conserver la sorte d'anarchie qu'elle appelait sa liberté. Il est des époques où les peuples ne peuvent plus être libres; il en est où ils ne veulent pas l'être; il en est où ils voudraient le devenir, et où ce serait un malheur pour eux, parce qu'ils seraient incapables de se faire une liberté supportable.

Démosthène dit ailleurs que les Athéniens de son temps étaient bien moins libres que du temps d'Aristide : ce mot peut étonner, car au temps d'Aristide la liberté du peuple, s'il la voulait porter jusqu'à l'excès, était

Digitized by Google

réprimée par les lois, par la forme du gouvernement, par l'aréopage, par les archontes, par le conseil, et depuis la mort de Périclès le peuple avait seul toute l'autorité. Démosthène avait cependant raison, et même peut-être plus qu'il ne le pensait et qu'il ne voulait le faire entendre; comme de son temps le peuple pouvait tout, et que cependant il n'avait pas les lumières nécessaires à l'exercice du pouvoir, il le remettait tout entier à des hommes qui le séduisaient, qui le menaient ensuite à leur gré, qui le trompaient, l'agitaient, le précipitaient; c'étaient ces démagogues qui pouvaient tout, et la seule liberté que le peuple conservât c'était celle de se livrer à leurs funestes impulsions et de les aider à le perdre.

Quoique Démosthène ne cessât d'exciter les Athéniens à la plus grande vigilance sur les desseins de Philippe, ils se livrèrent à la sécurité, abandonnèrent leurs préparatifs et donnèrent toute leur attention à la guerre sacrée, que continuait alors Phayllus. Philippe, rétabli de sa maladie, et toujours couvert du manteau de la religion, s'avança pour le combattre. Son entreprise semblait pieuse et respectable aux hommes religieux de bonne

Digitized by Google

foi : les Thébains y applaudissaient ; dépouillés de la force passagère qu'Epaminondas leur avait prêtée, et conservant toujours des idées de domination, ils ne respiraient que la ruine de leurs voisins ; peu leur importait, dans leur aveuglement, qu'elle fût consommée par un prince qui pourrait profiter un jour de ses avantages pour les subjuguer à leur tour. Les Athéniens ne donnèrent point dans cette erreur ; ils se représentèrent Philippe, une fois maître de la Phocide, prêt à fondre sur l'Attique et le Péloponèse ; ils se hâtèrent d'occuper les gorges des Thermopyles pour lui en disputer le passage, et l'obligèrent à se retirer.

Mais aucune des ruses de la politique ne lui était étrangère. Quand il s'aperçut que ses desseins étaient pénétrés il en différa l'exécution pour la mieux assurer, et mit son adresse à se rendre obscur après avoir joui d'une si grande célébrité ; il chercha même à exciter le mépris pour cesser en apparence d'être redoutable ; il s'ensevelit pendant plus de deux ans à Pella, sa capitale, ne se montrant occupé que de plaisirs ; on le voyait entouré de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de comédiens, de bouffons, d'hommes perdus de débauche, et sans doute aussi d'hommes

Digitized by Google

d'un véritable mérite, qu'ils savaient cacher à la multitude. On ne parlait plus que des vices du prince et de sa crapule, et l'on oubliait son génie.

Les Athéniens, encouragés par sa fausse torpeur, se livraient sans réserve à leurs amusemens accoutumés; les magistrats n'étaient plus occupés qu'à ordonner des fêtes, à juger des poëtes dramatiques, et une partie des fonds consacrés ordinairement aux frais de la guerre le fut par une loi expresse à ceux du théâtre.

Le réveil du lion s'annonça par une entreprise sur l'Eubée, dans laquelle il s'était fait un parti nombreux (1). Cette île, qu'il appelait les entraves de la Grèce, pouvait à quelques égards être considérée comme un domaine des Athéniens, qui avaient soin d'y entretenir un corps de troupes.

Phocion, le seul général habile que dans sa dégradation Athènes eût encore conservé, homme également sage à la tribune et à la tête des armées, fut choisi pour secourir cette île (2). Il était le plus faible par le nombre, mais il se rendit le plus fort par le poste qu'il

(1) An 349 avant l'ère vulgaire.
(2) Plut., in Phocione.

Digitized by Google

eut l'art de choisir, et, par une fausse attaque, après laquelle les troupes qu'il avait employées se retirèrent à propos dans l'apparence du désordre, il attira les ennemis sur un terrain inégal et coupé, où ils ne pouvaient agir. Il fut vainqueur. Les Athéniens l'applaudirent quand il ramena dans le port leur flotte triomphante; mais au lieu de laisser dans ses habiles mains le soin de leur salut et de leur gloire, ils lui donnèrent pour successeur un certain Molossus, capable seulement de détruire tout ce que Phocion avait fait.

Les Olynthiens, en abandonnant l'alliance de Philippe pour embrasser celle des Athéniens, lui offrirent le prétexte qu'il cherchait depuis longtemps de les attaquer (1). Si l'on en croit un historien, dont le récit a tout le caractère d'une violente déclamation contre ce prince (2), il avait deux frères, nés d'une autre mère, à qui les Olynthiens accordaient un asile, et qui ne craignaient pas d'annoncer hautement des prétentions sur le trône de Macédoine : Philippe ordonna aux Olynthiens de les lui livrer, et sur leur refus il marcha

(1) An 349 avant l'ère vulgaire. (Hypothesis Libanii, in Olynth., 1.)

(2) Justin., l, 8, c. 3.

Digitized by Google

contre eux, leur enleva plusieurs villes, et gagna sur eux deux batailles rangées. Menacés d'un siége prochain, ils implorèrent le secours d'Athènes (1) : cette république avait le plus grand intérêt de le leur accorder, car Philippe, devenu maître d'Olynthe, n'avait plus entre lui et l'Attique que les Thessaliens ses alliés, les Thébains ennemis d'Athènes, et les Phocéens incapables de se défendre eux-mêmes (2). Cependant les Athéniens n'envoyèrent que des forces insuffisantes sous de méprisables généraux : ils reconnurent leur faute quand il n'était plus temps de la réparer, et firent partir enfin des secours plus puissans (3); mais ceux qui les commandaient n'arrivèrent que pour apprendre les premiers que la place était rendue : elle céda plus à l'argent de Philippe qu'à ses armes, et fut livrée par les deux généraux qui devaient la défendre. Ceux qui prétendent que deux frères de Philippe y avaient cherché un refuge, ajoutent qu'ils furent égorgés (4). La ville fut rasée, et les habitans vendus comme esclaves. Les vainqueurs eux-

(1) Diod. Sic., l. 16.
(2) Demosth. Olynth., 1.
(3) An 348 avant l'ère vulgaire.
(4) Justin., ubi suprà.

Digitized by Google

mêmes ne dissimulèrent pas leur mépris pour Euthycrate et Lasthène, les deux lâches qui avaient vendu leur patrie; ils leur prodiguaient en face le nom de traîtres. Ils en portèrent leurs plaintes au roi : « Que voulez-« vous, leur dit-il; mes Macédoniens sont « des gens encore grossiers qui appellent les « choses par leur nom. »

Après la destruction d'Olynthe il célébra des jeux solennels en l'honneur de Jupiter-Olympien, et donna de somptueux repas; les convives y étaient rassemblés de toutes les parties de la Grèce. Le don de plaire et son aimable familiarité lui firent encore plus d'amis que les présens qu'il leur prodiguait, et bien des Grecs, moins par le sentiment d'un ignoble intérêt que par inclination, lui devinrent plus attachés qu'à leur patrie. En vain les Athéniens envoyaient des ambassadeurs pour faire retentir dans toute la Grèce un cri d'appel à la liberté; ils n'étaient point entendus, et trouvaient partout le peuple déclaré pour Philippe, et froid à leur enthousiasme.

Philippe n'avait pas un port au commencement de son règne, et à l'époque à laquelle nous voici parvenus sa marine était supérieure

Digitized by Google

à celle des Athéniens, regardés comme la première puissance maritime de la Grèce (1). Il se fit gloire de les attaquer sur l'élément dont ils se regardaient comme les dominateurs. Sa flotte ravagea les îles de Lemnos et d'Imbros, tributaires des Athéniens; il enleva une de leurs escadres, stationnaire sur la côte méridionale de l'Eubée, fit une descente à la vue de Marathon, ravagea le territoire, et enleva la galère salaminienne. Ses vaisseaux firent voile vers Salamine, battirent une partie de la flotte athénienne, et abattirent les trophées de Salamine et de Marathon. Après tant de succès, ses intrigues le rendirent maître de l'Eubée, ou peut-être n'eut-il pas même besoin de recourir à l'art pour faire préférer aux peuples de cette île sa domination, qui leur laissait leurs lois et leur régime, aux vexations qu'ils éprouvaient sous la protection oppressive d'Athènes : la dernière blessure qu'ils avaient reçue de cette république altière saignait encore; Molossus, le dernier commandant athénien, venait de se signaler contre eux par les plus criantes déprédations.

Deux comédiens d'Athènes étaient auprès de Philippe; il sut les gagner par de bons

(1) Demosth., Philipp. 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

tumé à se faire applaudir dans une assemblée où dominait la populace, il perdit toutes ses facultés devant un roi plein d'esprit et un peu railleur, qu'entourait une cour spirituelle comme le monarque.

Philippe continua de montrer des inclinations paisibles; ses ministres traitèrent avec ceux de la république, et des préliminaires de paix furent conclus : Athènes cédait ses droits sur Amphipolis, garantissant au roi ses possessions actuelles, et les plénipotentiaires du roi promettaient à la république des dédommagemens dans l'Eubée. On n'attendait plus que la ratification du traité; mais Philippe était parti pendant les négociations, et il était dans la Thrace, où il étendait ses conquêtes. Il agissait, et Athènes suspendait tous les préparatifs qu'elle avait commencés pendant son effervescence guerrière. Ses commissaires ne se pressaient pas de partir; ils ne se pressèrent pas d'arriver; ils voyagèrent à leur aise, passèrent vingt-sept jours à Pella, et ne virent le roi que cinquante jours après leur sortie d'Athènes. Il finit par signer le traité dans une hôtellerie de Phères. On le pressait d'y comprendre les Phocéens; il n'accorda pas cet article, mais seulement, disait-il, parce qu'il

Digitized by Google

Digitized by Google

de troupes pour montrer qu'il n'abandonnait pas la cause de la religion ; car il fondait sa fortune sur le respect qu'il annonçait pour le temple de Delphes, et sur sa profonde vénération pour le dieu qu'on y révérait.

Les Béotiens avec ces renforts avaient pris quelque avantage sur leurs ennemis ; mais les deux partis étaient également fatigués d'une guerre dans laquelle ni l'un ni l'autre ne gagnait une supériorité décidée. Philippe seul pouvait faire pencher la balance (1) ; les ennemis des Phocéens le sentirent, et se livrèrent à lui sans réserve : ce fut seulement alors qu'il employa sincèrement toutes ses forces à les seconder. Déjà il avait passé les Thermopyles, et les Phocéens, partageant encore l'erreur de l'assemblée d'Athènes, croyaient qu'il n'en voulait qu'aux Thébains ; ils ne songeaient pas à se défendre, et refusèrent même un secours que leur envoyait Lacédémone. Déchus trop tard de ces flatteuses espérances, ils furent obligés de se remettre à la discrétion de Philippe, et pour préliminaire ils lui livrèrent la ville de Nicée, dont la position près des Thermopyles lui rendait la possession précieuse. Ce fut ainsi que, sans

(1) An 346 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

avoir perdu un seul homme, il tint dans ses mains le sort d'un peuple qui avait résisté dix ans aux efforts des Béotiens et des Thessaliens; ils s'engagèrent à se soumettre au conseil amphictyonique, et Philippe promit de prendre leurs intérêts auprès de ce tribunal.

Le décret des amphictyons détruisit leurs dernières espérances (1); il portait que les Phocéens, étrangers désormais à la confédération hellénique, seraient exclus de cette auguste assemblée, et dépouillés du droit d'y envoyer des représentans; qu'ils n'auraient ni chevaux ni armes jusqu'à ce qu'ils eussent restitué les richesses qu'ils avaient enlevées au temple; qu'ils seraient exclus de ce temple qu'ils avaient profané; que leurs trois principales villes seraient démantelées; que toutes les autres, au nombre de vingt-deux, seraient détruites, et les habitans distribués dans des bourgades dont chacune ne pourrait avoir plus de cinquante maisons. On leur laissait la propriété de leur territoire, et on la leur ravissait en quelque sorte par la pesante contribution dont on en chargeait le revenu; car ils furent condamnés à payer une taxe annuelle

(1) An 4 de l'olymp. 108; avant l'ère vulgaire 345. (Diod. Sic.)

Digitized by Google

de soixante talens (3,240,000 francs) jusqu'à ce qu'ils eussent dédommagé le temple des dégats qu'ils y avaient commis.

Les Corinthiens, qui leur avaient donné des secours, furent dépouillés de la présidence des jeux pythiques. Philippe en fut revêtu, ainsi que de l'inspection du temple de Delphes, et ce fut à lui que fut donné, à l'assemblée des amphictyons, le suffrage que perdaient les Phocéens; l'exécution du décret lui fut confiée. Ainsi ce prince, que quelques orateurs d'Athènes affectaient de traiter encore de barbare, fut élevé par le plus auguste tribunal de la Grèce à l'un des premiers rangs entre les puissances qui la composaient.

Quelques villes de la Phocide osèrent seules tenter de se défendre, et furent aisément soumises. Le décret fut rempli dans toute sa rigueur, et les plaintes étaient interdites aux malheureux qui voyaient détruire leurs murailles, leurs temples, leurs maisons, entraînés eux-mêmes dans les misérables retraites qui leur étaient assignées (1). Il faut cependant rendre justice à Philippe; s'il eut pour les Phocéens la sévérité que lui prescri-

(1) Æschin., et Demosth., de Falsâ Legat.

Digitized by Google

Digitized by Google

cevoir, et de conserver la paix avec un prince dont l'amitié, toujours intéressée, pouvait n'être qu'un piége, mais qu'on ne pouvait avoir impunément pour ennemi. Enfin le roi de Macédoine avait si bien réussi dans les astuces de sa politique, que la plus grande partie de la Grèce croyait lui devoir de la reconnaissance, et qu'Athènes, qui le haïssait, maîtrisée par l'opinion générale, était forcée de rechercher son amitié.

Ce prince, en paix avec la Grèce, et toujours assuré du passage des Thermopyles par une forte garnison qu'il mit à Nicée, ferma l'entrée de ses Etats aux incursions des Thraces en élevant deux forteresses sur leurs frontières, Philippolis et Cabyla (1); il étendit sa domination dans l'Illyrie jusqu'aux rivages de la mer Ionienne; il agit en souverain absolu dans la Thessalie, et partagea cette contrée en quatre gouvernemens.

Les Lacédémoniens, désormais sans espérance d'obtenir la garde du temple de Delphes, et malheureux dans toutes leurs entreprises contre Philippe, continrent leur ambition dans les limites du Péloponèse; ils avaient autrefois cruellement opprimé Messène, Argos

(1) An 344 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

et l'Arcadie; ils voulurent leur faire encore éprouver les restes de leur puissance. Les plaintes des habitans parvinrent aux Thébains, et par eux jusqu'à Philippe; il était, pour son propre intérêt, le protecteur de tous les opprimés, parce qu'en les vengeant il affaiblissait les oppresseurs; il se fit ordonner, par un décret des amphictyons, de réprimer l'insolence de Sparte.

C'était ainsi que son habileté lui avait assuré l'avantage de ne plus agir contre les Grecs que par ordre du tribunal suprême de la Grèce, et quand il ne faisait que suivre ses desseins, c'était toujours le vœu des Grecs qu'il affectait de suivre; provoquer sa haine, ou même lui résister, c'était se montrer rebelle.

Il avait pour ennemis les Corinthiens, à qui il avait enlevé deux de leurs colonies, Ambracie et Leucade. Maîtres de l'isthme, ils se croyaient en état de s'opposer à son passage dans le Péloponèse, et firent pour l'arrêter de grands préparatifs, faibles efforts d'un peuple amolli. Tout le monde s'agitait; Diogène se mit à rouler son tonneau, pour n'être pas, disait-il, le seul qui ne fît rien à

Digitized by Google

Corinthe, et il ne s'occupait pas en effet moins utilement que les autres.

Les Lacédémoniens implorèrent le secours d'Athènes; ils représentaient le monarque ambitieux ne menaçant une partie de la Grèce que pour l'envahir tout entière. Démosthène appuyait ces représentations, et jamais il ne fut plus éloquent (1); mais il eut dans son discours la maladresse d'accuser deux orateurs de s'être laissés corrompre par Philippe, et les Athéniens, négligeant tout le reste, ne s'occupèrent plus que du procès de ces orateurs.

Pendant qu'ils se livraient à ces vaines distractions, ils furent étonnés d'apprendre que déjà Philippe était descendu vers le cap Ténare, dans la Laconie, que les meilleures terres étaient dévastées, et qu'à ses forces étaient réunies toutes celles des Argiens, des Messéniens et des Arcades. Les Spartiates ne se dissimulèrent pas la grandeur du péril; ils tremblèrent, malgré leur ancienne fierté. Seul, un jeune homme restait calme et tranquille: « Hé, « ne craignez-vous pas Philippe? » lui dit quelqu'un. « Pourquoi le craindrais-je? répon- « dit-il; peut-il m'empêcher de mourir pour

(1) Demosth., Phil. 2.

Digitized by Google

« ma patrie? » (1) Ce mot est digne des anciens Spartiates; mais qu'importe un mot quand on n'agit pas? Aucun Lacédémonien ne sut mourir; ils ne surent que négocier. Agis, fils du roi Archidamus, fut choisi pour traiter avec Philippe; ce prince, qui d'ailleurs n'aimait pas les moyens extrêmes, ne voulait pas réduire au désespoir des hommes dégénérés des vertus de leurs ancêtres, mais restés encore les plus vaillans des Grecs. Le résultat des négociations fut qu'ils renonceraient à leurs prétentions sur Argos, Messène et l'Arcadie, et qu'ils respecteraient les limites que Philippe fixait lui-même à ces contrées. Le joug de l'orgueilleuse Sparte avait été si pesant qu'on aimait mieux recevoir la loi de ce prince que celle des Lacédémoniens. Après avoir terminé cette affaire il traversa tout le Péloponèse au milieu des acclamations des peuples, qui s'empressaient de lui offrir des couronnes et de lui ériger des statues. Il passa aussi par Corinthe : le peuple l'insulta; il était en son pouvoir de le punir; mais il ne le craignait pas, et méprisa des insultes vaines.

Il venait de pacifier le midi de la Grèce; il revole en Macédoine, étend encore du côté

(1) Frontin., l. 4, c. 5.

Digitized by Google

de la Thrace et de l'Illyrie les bornes de sa domination, et veille sur des établissemens qui doivent ajouter une splendeur nouvelle à la force de son Empire. Sa flotte, ouvrage de sa création et qu'il continuait d'exercer, enleva l'île d'Halonèse sur des pirates qui s'en étaient emparé, et loin d'écouter les réclamations des Athéniens, qui en étaient les anciens propriétaires, il parut les braver en faisant la conquête de quelques-unes de leurs colonies septentrionales (1). Dans leur indignation, ils firent retentir de leurs plaintes toutes les parties de la Grèce, et Philippe envoya dans toutes des agens pour détruire l'effet que ces plaintes pouvaient y causer. Attentif à se ménager, s'il était possible, l'amitié des Athéniens, lors même qu'un intérêt puissant l'excitait à les offenser, il leur dépêcha en même temps une ambassade (2). Les offres qu'il leur faisait étaient avantageuses; il se soumettait d'avance aux décisions qui seraient portées par des arbitres sur leurs différens réciproques, et il les priait de servir la cause commune en se joignant à lui pour purger la mer de pirates. Il faudrait avoir connu le travail de son cabi-

(1) An 343 avant l'ère vulgaire.
(2) Orat. de Haloneso inter opera Demosth.

Digitized by Google

net pour savoir si ses offres et ses propositions ne s'accordaient pas avec ses vues et ses intérêts, et si par conséquent elles n'étaient pas sincères; mais Démosthène prouva, comme on prouve avec de l'éloquence, qu'elles étaient insidieuses et perfides, et sut persuader à ses concitoyens de faire un armement formidable pour protéger leurs sujets dans la Chersonèse. Diopithe, homme entreprenant, courageux, et qui n'avait rien à perdre, eut le commandement de l'entreprise; c'était un ami de Démosthène, qui eut apparemment une grande part à ce choix (1). Sans déclaration de guerre, et pendant que Philippe attendait la réponse à ses propositions, il profita de l'absence de ce prince pour attaquer des colonies macédoniennes, se chargea de butin, et fit beaucoup de prisonniers. Puisque Philippe avait attaqué de même des colonies athéniennes, la conduite de Diopithe n'avait rien de condamnable; il ne faisait qu'user de représailles; mais il devint coupable quand, au mépris du droit des gens et des usages respectés entre les peuples policés, il fit jeter en prison un ambassadeur que lui envoya Philippe, quand il traita de même un héraut expédié par ce

(1) Orat. Demosth. de Chersonese, et Hypoth. Libanii.

Digitized by Google

prince. La nécessité peut-être l'entraîna dans une autre faute; comme on lui avait remis peu de fonds et de subsistances, il vécut non sur les ennemis, mais aux dépens des colonies grecques d'Asie, sur lesquelles il leva de fortes contributions. Elles firent peut-être parvenir leurs plaintes à Philippe; on sait du moins qu'il adressa les siennes aux Athéniens contre ce général, qui, non content d'avoir violé la paix, ne ménageait ni ami ni ennemi, et se comportait en brigand, même avec des cités grecques.

Diopithe fut défendu par Démosthène. L'orateur prétendit que l'usage autorisait un général à rançonner les colonies suivant les besoins qu'il pouvait éprouver, et qu'il n'était pas injuste de leur faire payer la protection qu'on leur accordait. Il est croyable que d'autres généraux avaient donné cet exemple avant Diopithe; mais des vexations commises n'autorisent pas de nouveaux vexateurs. Les moyens de défense employés par l'orateur seraient trouvés bien faibles par des juges libres de passion; ils semblèrent victorieux aux Athéniens, juges intéressés. Démosthène échauffa si bien le peuple, qu'il fut décrété que la guerre se continuerait ouvertement. Pendant que

Digitized by Google

Philippe faisait inutilement le siége de Périnthe (1) et méditait non moins vainement la conquête de Byzance, les Athéniens recouvrèrent l'Eubée par l'habileté de Phocion, et peut-être aussi par l'inconstance des insulaires, qui, d'abord mécontens de la domination d'Athènes, l'étaient devenus de celle de Philippe, ou plutôt encore parce que l'île était toujours divisée entre deux factions, et que celle d'Athènes prit alors la supériorité.

Diopithe, surpris et défait par les Macédoniens lorsqu'il faisait moins la guerre que le brigandage, fut tué dans l'action. Philippe, obligé de se défendre contre les Athéniens, ne cessait de négocier en les combattant; il leur écrivait, il leur envoyait des ambassades; il se plaignait moins du mal qu'il recevait de leur part que de celui qu'ils l'obligeaient à leur faire, et rejetait les griefs qu'il avait contre eux sur une faction turbulente qui les entraînait loin de leurs propres intérêts. L'un de ses amiraux enleva un convoi de blé qu'ils avaient chargé pour une place dont il faisait le siége : les Athéniens le réclamèrent, supposant qu'il avait une autre destination, et le

(1) An 341 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

prince le leur rendit; mais il ne leur laissa point ignorer qu'il n'avait pas la simplicité de les croire (1).

Toujours conduits par Démosthène, ils répondirent aux procédés généreux de Philippe en mettant en mer contre lui une flotte de cent vingt trirèmes, et ils en confièrent le commandement à Charès, comme s'ils eussent voulu procurer aux Macédoniens de nouveaux avantages.

Tout était perdu si Charès, enfin destitué, n'avait pas été remplacé par ce Phocion, toujours repoussé par les démagogues dans les circonstances ordinaires, et toujours employé, malgré leurs intrigues, dans les grandes extrémités (2). Constamment opposé à Démosthène, il engageait ses concitoyens à conserver la paix avec Philippe; mis à la tête des armées, il le combattait comme s'il eût aimé la guerre. Par ses manœuvres habiles, il l'obligea de lever le siége de Byzance, et sauva les cités de la Thrace.

Philippe, pour abandonner ses desseins sur la Propontide, sans faire connaître qu'il y était forcé, saisit le prétexte d'une insulte que lui

(1) Epist. Philippi inter opera Demosth.
(2) Plut., in Phocione.

Digitized by Google

avait faite un roi scythe (1). Ce barbare, après avoir imploré ses secours contre un roi de l'Istrie, n'avait payé que par des outrages les services dont il n'avait plus besoin. Dans d'autres circonstances Philippe aurait négligé cette méprisable offense, car une expédition dans la contrée que nous appelons Petite-Tatarie ne pouvait lui rapporter aucune augmentation de gloire, ni aucun avantage solide; mais il croyait gagner assez de se tenir éloigné des Grecs dans un moment où la plupart s'armaient contre lui, parce qu'il leur inspirait de la crainte, sûr de se remontrer plus cher que jamais, et de reprendre un nouvel ascendant sur leurs esprits quand il leur aurait inspiré de la sécurité. Il enleva sur les Scythes des charriots, des chevaux, du bétail, des enfans, des femmes esclaves, seules richesses de ce peuple errant. Attaqué à son retour par les Triballes, il reçut une blessure à la jambe qui le rendit boîteux pour le reste de ses jours. Mais pendant son absence la fortune travaillait pour lui dans la Grèce, et se préparait à lui en faire remettre le commandement par une élection solennelle.

(1) Justin., l. 9, c. 2.

Digitized by Google

Les amphictyons tenaient, suivant l'usage, leur assemblée de printemps. Les Athéniens avaient envoyé au temple des boucliers d'or avec des inscriptions injurieuses aux Thébains, et les Locriens d'Amphisse, alors sujets de Thèbes, formèrent des plaintes sur cette offrande (1). C'était au tribunal amphictyonique à juger ce différent. Eschine, l'un des députés d'Athènes, parlait en faveur de sa patrie, lorsqu'il fut brusquement interrompu par un Locrien. Ce fougueux orateur soutint que l'offrande d'Athènes devait être rejetée, et que dans cette religieuse assemblée ne devait pas même être prononcé le nom d'une ville impie qui avait protégé les sacriléges Phocéens.

Eschine ne laissa pas cette accusation sans réponse; il releva les services importans des Athéniens et l'audace des citoyens d'Amphisse, qui osaient les taxer d'impiété : et qu'étaient ces impurs accusateurs? des hommes souillés de sacriléges et dévoués à la destruction, pour avoir couvert de plantations et de profanes édifices la plaine de Cirrha (2),

(1) Æschin., in Ctesiph.
(2) Cirrha était le port de Delphes.

Digitized by Google

Digitized by Google

En voulant noircir ses intentions ne fait-on pas trop d'honneur à sa prévoyance?

Le discours qu'il venait de prononcer était animé de toute l'éloquence que lui inspirait l'indignation ; il entraîna les auditeurs et les juges. Il fut décrété que dès le lendemain les Grecs qui se trouvaient à Delphes détruiraient, par le fer et par le feu, les maisons et les plantations qui profanaient le territoire consacré. Le décret fut exécuté ; mais les exécuteurs à leur retour furent surpris et maltraités par un nombreux parti d'Amphisséens. Dirons-nous aussi qu'Eschine avait prévu cet incident, sans lequel l'affaire était terminée? Les partisans des deux factions se plaignirent à leurs républiques, et une nouvelle guerre sacrée commença. D'abord les opérations en furent lentes et mal dirigées, et, pour les rendre plus vives et plus sûres, les amphictyons en décernèrent la conduite à Philippe; ils lui mandèrent d'entrer sans délai dans la Grèce. Ce fut dans la Thrace, à son retour de la Scythie, qu'il reçut cette invitation ; il en parut étonné, mais on ne crut point à la sincérité de son étonnement quand on vit que toutes ses mesures étaient prises pour l'exécution, et que déjà ses vaisseaux

Digitized by Google

Digitized by Google

dence, s'empressèrent d'opposer à Philippe dix mille mercenaires : Amphisse était déjà prise et avait reçu garnison macédonienne, quand ils arrivèrent pour être défaits.

Pendant que les cités, frappées les unes d'admiration, et les autres de terreur, étaient à ses pieds (1), et que la pythie rendait en sa faveur des oracles que l'habileté du prince savait confirmer, il ne pouvait plus fermer les yeux sur la haine turbulente des Athéniens, qui fatiguaient la Grèce de leurs ambassades pour lui faire partout des ennemis. Après les avoir si longtemps caressés, il résolut de les contenir, et pour s'ouvrir une libre entrée dans la Béotie et dans l'Attique, il prit Elatée, place forte de la Phocide, qu'il avait épargnée dans la première guerre sacrée.

Cette fâcheuse nouvelle est apportée à Athènes pendant la nuit (2). La trompette d'alarme sonne par ordre des généraux, et les citoyens épouvantés courent au théâtre sans attendre que, suivant la coutume, ils soient convoqués par les magistrats; les courriers exagèrent encore les maux dont on est menacé; déjà, suivant eux, Philippe est en

(1) An 338 avant l'ère vulgaire.
(2) Diod. Sic.

Digitized by Google

[illegible] Athènes, [illegible] d'une foule [illegible] de la stoïque; le [illegible] tribune, et les [illegible] Athénien sentait [illegible] résistance [illegible] vaine, et que [illegible] ne faisait qu'[illegible] forcera [illegible] à revenir [illegible] il [illegible] les yeux vers [illegible] la voix [illegible] de [illegible] faire oublier ce que [illegible] dans des [illegible] leurs [illegible] nombre [illegible] de l'[illegible] [illegible] il jura par les [illegible] de Salamine [illegible] de Marathon [illegible] ses aïeux la [illegible] pas, à [illegible] de Démo[illegible] d'Athènes qui ne [illegible] Thémistocle [illegible] Philippe [illegible] Macédoniens, [illegible] ordres et [illegible] Perses [illegible] [illegible] à la [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

bains, parvient, mais avec plus de peine, à prendre le même ascendant sur ces hommes épais; les lourdes têtes thébaines se laissent enflammer de l'enthousiasme athénien : il y avait longtemps que Phocion répétait, sans parvenir à se faire écouter, qu'il fallait être les plus forts, ou céder à la force.

Philippe entra dans la Béotie à la tête de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux; il avait pour lui le nombre des troupes, ses talens et sa valeur, et les Athéniens s'étaient donné pour généraux Charès, peu supérieur en habileté au commun des soldats, et un certain Lysiclès, plus méprisable encore. Les Thébains n'étaient pas mieux commandés. Les deux armées furent mises en ordre de bataille dès le point du jour, près de Chéronée; le combat fut long, et la victoire longtemps indécise. C'était Alexandre, à peine sorti de l'adolescence, qui commandait l'aile droite des Macédoniens; il rompit et dissipa le premier l'aile gauche des ennemis : son père, non moins ardent, non moins impétueux, eut le même succès, et mit fin au combat. Avec ce jour finit l'indépendance dont la Grèce avait trop abusé.

Dans le premier accès de la joie que lui cau-

Digitized by Google

sait la victoire, Philippe oublia la décence que son rang lui imposait; il se mit à danser sur le champ de bataille en chantant le décret que Démosthène avait dressé contre lui. « Tu « es revêtu de la dignité d'Agamemnon, lui « dit l'orateur Démade, et tu prends le rôle « de Thersite. » Démade était du nombre des prisonniers, et de cet instant il devint l'ami du vainqueur (1). Il faut cependant avouer qu'il manquait lui-même à la décence en adressant au prince des paroles trop dures.

Philippe estimait peu les Thébains, dégénérés depuis qu'ils n'avaient plus à leur tête un Epaminondas; ces Thébains, longtemps instrumens dociles de son ambition, maintenant auxiliaires de ses ennemis, et moins estimables en effet que les Athéniens, qui, constans dans leur haine, se montraient grands encore dans leur faiblesse quand ils affrontaient sa puissance; il ne pouvait les regarder, ainsi que les Thébains, comme des traîtres qui, par une lâche défection, abandonnaient sa cause après l'avoir embrassée. Il détruisit dans Thèbes la faction démocratique, donna les premières charges à des hommes dont le penchant pour l'aristocratie avait été puni par

(1) Plut., in Demosth., et Diod. Sic., l. 16.

Digitized by Google

le bannissement, et mit une garnison macédonienne dans la Cadmée.

On ne saurait guère douter qu'il n'éprouvât sincèrement pour les Athéniens, qui avaient toujours provoqué sa haine, cette estime dont il leur avait répété tant de fois les témoignages. Il entrait dans son ambition d'être loué de ce peuple ingénieux qui pouvait immortaliser sa gloire; il ne le croyait pas incapable de reconnaissance, et c'était moins aux Athéniens eux-mêmes qu'il attribuait la haine dont ils lui avaient fait sentir les effets, qu'aux insinuations de quelques démagogues et à l'éloquence de Démosthène. Quand, après la victoire, ses généraux lui conseillèrent de marcher contre Athènes, « Après avoir tout fait « pour la gloire, leur répondit-il, irai-je en « détruire le théâtre? (1) »

C'est ainsi qu'une nation qui s'est rendue célèbre par ses talens impose encore du respect, même lorsqu'elle a perdu sa puissance; elle ne saurait plus inspirer de crainte, mais elle continue de régner sur les autres nations par l'empire qu'obtient partout le génie. Nous verrons un jour cette même Athènes, soumise aux Romains, se soumettre encore

(1) Plut., Apopht.

Digitized by Google

les personnages les plus illustres de Rome, et dominer impérieusement par la pensée ceux qui, par la force, étaient ses dominateurs.

Philippe renvoya sans rançon les prisonniers athéniens : ils ne craignirent pas de réclamer aussi leur bagage, et il n'hésita point à le rendre; il se contenta de dire en souriant : « Ces gens-là ne croient pas que ce « soit sérieusement que je les aie vaincus. »

Mais il ne put vaincre Démosthène. Cet orateur, qui par la parole avait échauffé le courage du peuple, avait pris des premiers la fuite à Chéronée, et jeté ignominieusement ses armes (1); on prétend même que s'étant accroché à un buisson, il le prit pour un soldat macédonien, et lui demanda la vie; mais, rentré dans Athènes, il recouvra toute sa vaillance sur la place publique, et la fit retentir des desseins de vengeance les plus téméraires. L'aréopage soutint alors son antique réputation de sagesse, et par son autorité les intérêts de l'Etat furent confiés aux talens de Phocion (2); le commandement en chef lui fut remis, et il n'accepta cette dignité mili-

(1) Plut., in Demosth.
(2) Plut., in Phocione.

Digitized by Google

taire que pour en faire un ministère de paix. Ses intentions furent secondées par Démade et les autres prisonniers à qui Philippe avait rendu la liberté, et qui se montrèrent à leur retour les plus zélés partisans de ce prince, qu'ils avaient vu de plus près. Des ambassadeurs lui furent envoyés, et quoiqu'il n'ignorât pas les résolutions violentes qu'Athènes avait encore prises contre lui depuis sa victoire, il n'ajouta pas de rigueurs nouvelles aux conditions de paix qu'il avait déjà proposées sur le champ de bataille : il est vrai qu'il exigea l'évacuation de l'île de Samos, possession importante aux Athéniens pour leur marine; mais il adoucit ce sacrifice en leur donnant, à l'embouchure de l'Asopus, la ville d'Orope, qui avait été longtemps un sujet de contestation entre eux et les Thébains; il leur laissa leur territoire, leurs lois et leur gouvernement.

Tous ses projets étaient remplis; il ne lui en restait plus contre aucune partie de la Grèce; une seule et généreuse pensée l'occupait encore, celle de réunir tous les Grecs, pour l'intérêt commun, contre l'ancien ennemi de tous. On calomnierait sa mémoire si l'on croyait qu'il eût médité jamais de s'établir sur les Grecs un pouvoir despotique; il

Digitized by Google

n'avait pas même cet empire dans ses Etats héréditaires; ses sujets étaient libres; le prince était seulement le juge de leurs différens et le commandant de leurs armées : il n'avait aspiré sur la Grèce qu'à une autorité de prépondérance, telle et même bien plus douce que celle qu'avait exercée Athènes et Lacédémone. Il avait vu dès sa jeunesse les républiques, divisées par la haine et par l'ambition, armées les unes contre les autres ou se dressant des embûches réciproques, tandis que, troublées dans l'intérieur et divisées en factions ennemies, elles-mêmes se déchiraient le sein. Il avait été forcé de les combattre pour les réunir à l'exécution d'un projet qu'elles avaient intérêt de seconder, et auquel il attachait sa gloire celui d'humilier ou de détruire l'empire des Perses. Après sa victoire de Chéronée, loin de traiter les Grecs comme des vaincus humiliés, il ne travailla qu'à leur inspirer pour ce grand dessein une ardeur commune (1). Il les convoqua dans la ville de Corinthe : Lacédémone dédaigna seule de concourir à cette auguste assemblée. La guerre y fut solennellement décrétée contre les Perses par les députés de la Grèce entière, et leurs

(1) An 337 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic.)

Digitized by Google

suffrages lui donnèrent le commandement de toutes les forces de la confédération.

Dès lors il réunit, il est vrai, les principaux pouvoirs, mais des pouvoirs légalement conférés par les commissaires de la nation, et non des pouvoirs usurpés. L'intendance des jeux pythiques et du temple de Delphes le rendait chef de la religion; la présidence au conseil amphictyonique lui donnait un grand ascendant sur les affaires intérieures, et, comme capitaine de la Grèce, il avait le commandement suprême des armées; mais toutes les républiques continuaient de se régir par leurs propres lois, et, pour tout ce qui leur était particulier, elles restaient dans l'indépendance. Jamais elles n'avaient joui d'une aussi profonde paix; jamais elles n'avaient été si étroitement unies pour la cause commune; on peut ajouter que jamais elles n'avaient été plus libres, parce que jamais la liberté individuelle n'avait été moins comprimée par les factions. Auparavant faibles par leurs divisions, les républiques acquirent par leur combinaison une force redoutable aux étrangers, et durent être elles-mêmes étonnées de voir le contingent qu'elles s'engagèrent à fournir contre les Perses monter, si l'on en croit un historien

Digitized by Google

peut-être exagérateur ou mal instruit (1), à deux cent vingt mille hommes de pied et quinze cents de cavalerie, sans y comprendre les Macédoniens.

L'entreprise que formait la Grèce sous les auspices de Philippe n'était pas une guerre d'ambition, mais de défense légitime, contre un prince qui semait la division dans le corps hellénique pour l'affaiblir, pour l'empêcher d'abord d'être redoutable, et pour le soumettre ensuite au joug; joug essentiellement despotique, sous lequel les Grecs auraient perdu leurs lois, leurs mœurs, leur gouvernement, et l'apparence même de la liberté, soumis aux caprices, non du grand roi, mais de quelque satrape, insolent arbitre de leur sort.

Peut-être cependant les Grecs auraient-ils été plus sages de ne pas quitter leurs frontières pour aller chercher leur ennemi, et de braver tranquillement ses entreprises, bien certains que tous ses efforts viendraient se briser honteusement contre la puissance qu'ils devaient à leur union; mais cette conduite n'aurait satisfait que la prudence; Philippe et les Grecs aimaient l'éclat : c'est généralement la

(1) Justin., l. 9, c. 5.

Digitized by Google

passion des princes et des peuples; passion qui produit tantôt beaucoup de mal, et tantôt de grandes choses.

Déjà Parménion était parti avec un corps de troupes pour protéger les colonies grecques d'Asie (1), quand un soulèvement des Illyriens contre Philippe l'obligea de suspendre l'expédition. Quoiqu'Olympias sa femme fût vivante, il avait épousé une nièce d'Attale, l'un de ses généraux (2). L'ambitieux Alexandre, menacé de voir naître à son père de nouveaux héritiers de sa domination, et comptant sur l'amitié des plus grands ennemis de Philippe, s'était retiré avec sa mère dans l'Illyrie, qu'il fit déclarer en sa faveur. Enfin, cette querelle s'appaisa, Alexandre et Olympias reçurent les satisfactions qu'ils semblaient désirer, et reparurent à la cour (3). Cléopâtre, fille de Philippe, fut donnée pour épouse au roi d'Epire, frère d'Olympias et oncle d'Alexandre, et cette alliance fut le sceau de la réconciliation entre l'époux, l'épouse et le fils. Mais les fêtes qu'occasionnèrent ces noces furent changées en pompe funèbre; Philippe

(1) Diod. Sic., l. 16.
(2) Plut., in Alexandro.
(3) An 336 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

réfutent quelquefois les calomnies de l'orateur; qui croira jamais sur son témoignage que Philippe, qui avait d'excellentes troupes, et qui les rendit presque constamment victorieuses, chassât de son armée par jalousie les hommes les plus vaillans qui se mettaient à son service, et tous ceux dont la conduite était irréprochable, et qu'il ne gardât que des brigands, des flatteurs et des ivrognes? (1) Si tels avaient été ses choix, nous en serions instruits par ses nombreuses défaites.

Mais on veut croire du moins, sur la parole de Démosthène, que Philippe se proposait dans toute sa conduite de devenir le maître, ou plutôt le tyran de la Grèce, et l'on hait l'oppresseur d'un peuple libre. On le confond avec ces rois de Perse qui, despotiques dans leur Empire, voulaient courber la Grèce sous le joug du despotisme. On ignore ou l'on oublie que ce Démosthène, cet ardent ennemi de Philippe, était l'instrument vénal des projets du roi de Perse; la correspondance qui prouvait sa corruption fut trouvée par Alexandre dans la ville de Sardis, avec les états des sommes qu'il avait reçues, et nous sommes obligés de croire ou que Démos-

(1) Demosth. Olynth.

Digitized by Google

Digitized by Google

même et de seconder son utile entreprise. Son intérêt était donc celui même de la Grèce; c'était de lui imprimer de la force contre l'ennemi commun, de la réunir en un seul corps, d'en faire une seule puissance. Pour qu'elle parvînt à cette unité, il fallait qu'elle reconnût une autorité non pas oppressive, mais modératrice; il se la fit accorder par le corps hellénique, et pour qu'elle lui fût utile il était encore de son intérêt de n'en pas abuser.

Ce qui a nui surtout à la réputation de ce prince, c'est que sa profonde politique ne fut pénétrée que l'avant-dernière année de sa vie, quand lui-même en déchira le voile. On avait cru jusque là, sans trop de témérité, que son dessein était de subjuguer la Grèce; c'est ce qu'on répétait dans toutes les harangues, dans tous les écrits, et sans doute dans tous les entretiens. Quand ses grandes vues furent dévoilées le jugement était porté, et c'est ce jugement, consigné dans des chefs-d'œuvres d'éloquence, qui a formé celui des siècles suivans.

Digitized by Google

G

[illegible] nous [illegible] à [illegible] exploits [illegible] l'Orient [illegible] dans une histoire [illegible] sont en [illegible] étrangères [illegible], pour quels appréciateurs [illegible] du monde. [illegible] nous [illegible] [illegible] qu'il ne nous [illegible] [illegible] avions [illegible] conquê-

[illegible] ait [illegible] ien supérieure à [illegible] ordinaire [illegible] les pierres [illegible] appelés [illegible] leur [illegible] à [illegible] elle [illegible] Aristote [illegible] [illegible] philosophe [illegible] temps [illegible] d'occuper le premier [illegible] philosophes de la Grèce [illegible] seulement à concilier [illegible] mais il [illegible] se [illegible] que les [illegible] [illegible] [illegible]

comme notre Fontenelle, qu'il ne faudrait pas ouvrir indiscrètement la main si on l'avait pleine de vérités; il ne négligea pas non plus de lui inspirer le goût des lettres et de la poésie. Alexandre porta toujours dans ses expéditions l'Iliade d'Homère, et au milieu de ses conquêtes en Asie il fit venir d'Europe les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; il prit aussi d'Aristote des leçons de médecine, peut-être parce qu'il avait lu dans Homère qu'Achille en avait reçu du centaure Chiron, et il ne dédaigna pas d'administrer quelquefois à ses amis les secours de cet art.

Beau comme Achille, dont il se croyait descendu, il se distinguait par son adresse dans tous les exercices; seul dans toute la cour de son père, et à peine sorti de l'enfance, il put dompter le cheval Bucéphale, qu'on regardait comme indomptable, et il le monta toujours dans les combats. Il fut sobre, et s'il prenait plaisir à prolonger les repas, il y buvait peu de vin, et n'aimait la table que pour y goûter les charmes de la conversation (1); il ne fut pas moins ami de la continence que de la sobriété; quoiqu'il tînt fortement à ses opinions, il les aban-

(1) Arrien, l. 7, d'après le témoignage d'Aristobule, l'un des compagnons d'Alexandre; Plut., in Alexandro.

Digitized by Google

donnait sans peine quand c'était par de solides raisons qu'on les combattait; il n'avait enfin de défauts que trop de jactance, et une grande facilité à se livrer aux flatteurs. On peut croire qu'il aurait été ami de la mollesse s'il ne l'avait pas été de la gloire; il restait souvent au lit jusqu'à midi, même dans ses campagnes, et s'y tenait quelquefois tout le jour (1).

Quoiqu'il n'eût que vingt ans quand il parvint au trône, déjà depuis longtemps il avait signalé sa valeur; dès l'âge de seize ans il avait été chargé de l'administration du royaume en l'absence de son père, avait réprimé les Médares (2), peuple rebelle de la Thrace, avait chassé ces barbares de leur ville, y avait formé une colonie, et avait changé le nom de la ville en celui d'Alexandropolis. Il servait sous Philippe à la bataille de Chéronée, et ce fut lui qui enfonça la légion sacrée des Thébains (3).

Dès qu'il fut en possession du trône il convoqua les Grecs du Péloponèse à Corinthe (4),

(1) Plut., in Alexandro.

(2) Plut., ibid. Les Médares sont inconnus; on ne trouve leur nom que dans ce passage de Plutarque. Il y a apparence qu'il s'agit des Mædes.

(3) Plut., in Alexandro.

(4) An 335 avant l'ère vulgaire. (Arrian., l. 1.)

Digitized by Google

et cette assemblée lui décerna, comme elle avait fait à son père, le commandement de toutes les forces de la Grèce contre les Perses. Les Lacédémoniens seuls dédaignèrent d'accéder à ce décret; faibles, mais orgueilleux de leur gloire passée, ils continuaient de prétendre, comme au temps des guerres médiques, qu'il leur appartenait de commander aux autres, et non de les suivre. Les Athéniens, intimidés par l'exemple de la Grèce et par l'approche d'Alexandre, ne lui témoignèrent que de la soumission; mais, perfides comme les faibles, ils continuèrent à ourdir contre lui des trames secrètes.

Ce prince, avant de tourner ses armes contre l'orient, voulut mettre son pays en sûreté contre les entreprises des barbares du nord. Il part, et défait les Thraces autonomes (indépendans) qui s'étaient rassemblés sur les hauteurs du mont Hæmus; il bat et met en fuite les Triballes, qui occupaient le pays qu'on appelle aujourd'hui Bulgarie; passe le Danube, et fait connaître sa puissance aux Gètes étonnés, peuple que des savans rapportent à la race des Slaves, et d'autres à celle de ces Goths qui se rendirent dans la suite si redoutables. A son retour il fut encore obligé d'exer-

Digitized by Google

cer sa valeur contre les Illyriens, et s'il ne put se flatter de les avoir subjugués, il les força du moins à se cacher entre leurs montagnes (1).

Il était encore au delà du Danube quand on publia qu'il était mort en Illyrie. On croit que les auteurs de ce bruit furent les deux orateurs les plus violens d'Athènes, Démosthène et ce Lycurgue qui consacrait son éloquence à des accusations capitales, et qui semblait avoir soif du sang des malheureux qu'il accusait (2). A ce bruit les Athéniens s'agitèrent, les bannis de Thèbes crurent leur cause triomphante, et rentrèrent dans leur ville pour y souffler leurs fureurs; ils n'eurent que trop de succès. Philippe, après la bataille de Chéronée, avait mis garnison macédonienne dans la Cadmée; les officiers, les soldats descendaient dans la ville sans défiance : les Thébains profitèrent de cette sécurité pour commencer la guerre par des assassinats; ils massacrèrent deux de ces guerriers (3). Alexandre, instruit de cet attentat, et craignant de le voir bientôt suivi du soulèvement des plus puissantes républiques de la Grèce, traverse rapidement

(1) Arrian., de Exped. Alex., l. 1.
(2) Arrian., Demad. orat.
(3) Arrian., l. 1.

Digitized by Google

l'étendue de pays qui le sépare de Thèbes, et ne paraît que pour attendre le repentir des Thébains et leur pardonner : mais, excités par les bannis, qui n'espèrent aucune grâce, ils répondent à un acte de clémence par une sortie vigoureuse; ils sont repoussés, et en trois jours la ville est enlevée, sans que les habitans perdent rien de leur férocité native; sans espérance, ils se défendent dans toutes les rues avec des armes brisées, avec des tronçons de piques. Six mille périssent dans ce combat inégal, où la rage lutte contre la rage; où les Platéens, les Phocéens assouvissent leur vieille haine dans le sang de leurs cruels ennemis, sans égard pour la faiblesse du sexe ou de l'âge, sans respect pour l'asile des lieux sacrés. Ils obtinrent du vainqueur la destruction de cette ville, odieuse par sa constante férocité (1). Trente mille habitans, qui eurent le malheur d'échapper au fer, furent vendus comme esclaves. Au milieu de ces vastes ruines resta, comme un monument sacré, la maison de Pindare, éclatant témoignage du respect d'Alexandre pour le génie; seule, avec les

(1) Il faut se rappeler la cruauté des Thébains contre Platée dans la guerre du Péloponèse, et contre les Phocéens dans la guerre sacrée.

Digitized by Google

prêtres et les prêtresses, la famille de ce poëte illustre fut exceptée de la calamité commune (1). Le sort de la malheureuse Thèbes effraya les villes qui se disposaient à partager son audace; elles s'empressèrent de féliciter le vainqueur, et l'on vit les Athéniens, républicains forcenés, lui envoyer une ambassade pour lui rendre grâces d'avoir puni des républicains séditieux. Il mérita de la Grèce une reconnaissance plus sincère en faisant relever les murs de deux villes détruites par les Thébains, Orchomène et la célèbre Platée, cette ville toujours chère aux Grecs par la mémoire de la bataille à laquelle ils avaient donné son nom.

Il parut se repentir dans la suite de son excès de sévérité contre les Thébains, et l'on vit toujours ceux de ce peuple qui avaient survécu au malheur de leur patrie obtenir aisément les grâces qu'ils lui demandèrent (2). Il aima mieux dissimuler en partie les offenses des Athéniens que les punir; si d'abord il leur prescrivit de lui livrer les plus violens de leurs démagogues, il se laissa bientôt flé-

(1) Arrian., l. 1; Plut., in Alex.; Diod. Sic., l. 17; Ælian. Var. Hist., l. 13, c. 7.

(2) Plut., in Alexandro.

Digitized by Google

chir : mais on ne croira pas aisément, sur la foi de Plutarque, qu'en partant pour l'Asie il leur ait recommandé de s'appliquer aux affaires de la Grèce pour la gouverner s'il mourait dans son expédition; sans doute, comme son père, il caressait les Athéniens pour être célébré par ce peuple ingénieux; mais, d'après ses opinions peu démocratiques, il devait les croire plus capables de tout brouiller dans la Grèce que d'y exercer une sage domination.

Cependant il se préparait à punir les anciennes offenses des rois de Perse sur Darius Codoman, qui n'avait pu donner aux Grecs aucun sujet de le haïr; son crime à leurs yeux était d'être revêtu d'une puissance qui longtemps avait été redoutable. Ce prince avait des talens et des vertus, et passait pour le plus vaillant des Perses. Sous le règne d'Ochus, dans une bataille contre les Cadusiens, il avait accepté le défi du plus brave guerrier de cette nation, et lui avait donné la mort (1). Son règne avait commencé à peu près en même temps que celui d'Alexandre, et l'on peut croire qu'il aurait été florissant

(1) Diod. Sic., l. 17.

Digitized by Google

si la fortune ne lui avait pas opposé un tel rival et donné de lâches sujets.

Le roi de Macédoine, pour conquérir un vaste Empire composé de nations innombrables, n'emmena que trente à trente-quatre mille hommes d'infanterie et quatre ou cinq mille cavaliers (1). Cependant il avait reçu par une élection solennelle le commandement général des forces de la Grèce; comment toutes, pour attaquer ces Perses en apparence si puissans, ne furent-elles pas appelées sous ses enseignes? comment, dans l'énumération de ses troupes, si l'on en excepte les Macédoniens, ne peut-on compter au plus que douze mille Grecs, en supposant que la Grèce ait fourni les alliés et les mercenaires? comment le tiers au moins de son armée, si peu nombreuse, fut-il composé de Thessaliens et de Thraces? (2) C'est qu'il connaissait la faiblesse des innombrables ennemis qu'il allait attaquer, et qu'il ne crut pas avoir besoin d'un formidable appareil contre une débile résistance. Du pays même des vaincus il espérait tirer des secours pour étendre plus loin ses victoires; il voulait consommer l'humi-

(1) An 334 avant l'ère vulgaire.
(2) Arrian.; Diod. Sic., l. 17.

Digitized by Google

liation de la Perse avec les forces de la Perse elle-même, et ménager la Grèce en lui soumettant ses antiques rivaux. Il paraît avoir senti qu'il lui suffisait de bien commencer l'ouvrage pour le rendre facile à terminer, et il se réserva le moyen d'appeler, s'il était nécessaire, des recrues, qu'on n'aurait pu lui fournir qu'avec peine s'il avait commencé par épuiser le pays. Ses succès répondent victorieusement à ceux qui voudraient blâmer sa conduite et la trouver inconsidérée; il appartient au grand homme de s'élever par la puissance de son génie au-dessus des lois de la prudence vulgaire. Il est vrai que des succès ne prouvent pas invinciblement la justesse des combinaisons dont ils ont été le prix; mais ils doivent du moins la faire présumer, et par la connaissance qu'avait Alexandre des ennemis qu'il allait combattre, il pouvait calculer d'avance leurs fautes. Sa caisse militaire n'était que de soixante-dix talens (378,000 francs) (1); car il ne croyait pas avoir besoin d'emporter des richesses dans la riche contrée dont il allait posséder les trésors. Antipater eut en l'absence du roi le gouvernement de la Macédoine avec douze

(1) Arrian., l. 1.

Digitized by Google

mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers (1).

Il passa de l'Europe à Sestos avec une flotte de cent soixante trirèmes, visita les champs où fut Troie, et posa des couronnes de fleurs sur le tombeau que l'on croyait recéler les cendres d'Achille : Héphestion (2), l'ami d'Alexandre, rendit le même hommage aux cendres de Patrocle, l'ami du jeune héros si funeste aux Troyens. Ainsi des fêtes et des jeux l'occupaient sur des rivages dont l'abord aurait pu lui être longtemps disputé par un ennemi plus habile : toute précaution, tout moyen de défense n'avait pas été moins négligé dans le sein de l'Empire, et il semblait que, pour se soumettre, la Perse n'attendît qu'un conquérant audacieux. Elle n'avait pour défenseurs qu'une innombrable et faible multitude d'hommes différens de langues, de mœurs, d'usages, d'armes, et dont même un grand nombre n'avait que des armes de sauvages, trop impuissantes contre des guerriers couverts d'armes défensives ; comme ils ne s'entendaient point entre eux, ils ne pouvaient agir d'un commun accord, et ne rece-

(1) Diod. Sic.
(2) Æliani Var. Hist., l. 12, c. 7.

Digitized by Google

vaient les ordres que par interprètes : des Grecs mercenaires, vaillans, mais mal commandés, faisaient la plus grande force de l'Empire.

Entre les généraux grecs qui s'étaient mis à la solde de Darius, le plus habile était le rhodien Memnon. Il voulait qu'on n'attaquât pas les Grecs encore frais et dans leur première impétuosité, mais qu'on brûlât, qu'on dévastât toutes les campagnes dans lesquelles ils allaient s'engager, qu'on les laissât mourir sans vengeance dans les horreurs de la famine, et qu'on se hâtât de faire passer une armée dans la Macédoine. Arsitès, satrape de la province, s'écria qu'il ne souffrirait pas qu'on détruisît même une seule maison; les autres soutenaient que se tenir en sûreté derrière des pays changés en solitudes, ce serait faire une retraite honteuse et dégrader l'auguste majesté des Perses. Il fut donc résolu de marcher aux ennemis (1). Ici peuvent jouir d'un triomphe apparent les censeurs d'Alexandre, et le traiter d'aventurier inconsidéré, lui qui n'a pas même le talent de prévoir qu'on pourra l'affamer, et qu'il sera trop heureux s'il peut regagner les ports après

(1) Diod. Sic., l. 17; Arrien., l. 1.

Digitized by Google

avoir vu détruite par la misère la plus grande partie de son armée; mais qui les assure qu'Alexandre, qui avait curieusement interrogé à la cour de son père les ambassadeurs d'Artaxerxès (1), ne connût pas la nation qu'il avait à combattre, que son génie ne prévît pas ce que le caractère des Perses leur inspirerait de faire ou de négliger, et qu'en se montrant téméraire il n'ait pas eu la véritable prudence, celle qui sait apprécier et balancer d'avance les avantages et les dangers? S'il prévoyait que la stupide vanité des ennemis ne leur permettrait pas de refuser le combat, il pouvait courir avec sécurité à des victoires certaines.

Les Perses s'avancèrent jusqu'au Granique, fleuve de la petite Phrygie qui se jette dans la Propontide, non loin de Lampsaque : c'était la seule barrière qui séparât les deux armées. Celle des Perses était bien supérieure par le nombre, et bien plus brillante par le luxe des combattans, et les historiens ne lui refusent pas une valeur désordonnée; mais l'art joint au courage était du côté des Macédoniens. Le fleuve fut franchi à la vue et sous les traits de ses défenseurs; mais Alexandre, qui peut-être combattit trop en soldat, fut sur

(1) Plut., in Alexandro.

Digitized by Google

le point d'être tué par le perse Spithridate, et dut la vie à Clitus. Il éleva sur les bords du Granique un trophée avec cette inscription, dans laquelle on reconnaît la noble simplicité des beaux siècles : « Alexandre, fils de Phi-« lippe, avec les Grecs, excepté les Lacédé-« moniens, sur les barbares de l'Asie (1) »; terrible reproche qu'il faisait aux Lacédémoniens d'avoir refusé de partager sa gloire. Il ordonna que des statues d'airain fussent érigées dans la ville de Dium en Macédoine, à vingt cavaliers, du nombre de ceux qu'on appelait les amis du roi, qui étaient morts dans le combat (2) : elles furent dans la suite transportées à Rome par Métellus.

Par la terreur que venait d'inspirer sa première victoire, il put regarder comme déjà fort avancée la conquête de la Perse. Brillant de gloire et d'espérance, il montra pour les Athéniens, que cependant il ne pouvait aimer, la même prédilection que leur avait témoignée son père, dont ils avaient provoqué la haine par tant d'offenses. Il fit déposer dans leur citadelle, comme dans le

(1) Arrian.

(2) Plin., l. 34, c. 8, s. 19. Ces statues étaient l'ouvrage de Lysippe.

Digitized by Google

sanctuaire de la Grèce, trois cents armures complètes qu'il avait enlevées aux ennemis (1). Cette distinction était pour Athènes le prix de sa renommée littéraire : tant était puissant l'empire des lettres sur des princes dignes d'en admirer l'éclat et d'en sentir le pouvoir! Ils confiaient leur gloire aux talens des hommes dignes de la célébrer, et ne prévoyaient pas qu'Athènes ne reverrait plus de Platons ni d'Aristotes, de Sophocles ni d'Euripides, de Thucydides ni de Xenophon, et que même chez ce peuple, trop ami de l'art oratoire, Eschine et Démosthène n'auraient pas de successeurs.

Alexandre n'eut pas la peine d'attaquer Sardis, ville célèbre pour avoir été la capitale de Crésus. Le satrape Mithrenès, accompagné de ce que cette ville renfermait de plus illustres habitans, vint au-devant du prince lui offrir la citadelle et les trésors. Le monarque leur laissa leurs anciennes lois. Il ne devint maître d'Ephèse que pour y détruire l'oligarchie et rendre aux citoyens la souveraineté; mais il leur en ôta l'exercice dans les vengeances qu'ils voulaient tirer de ceux dont la faction avait été longtemps

(1) Arrian., l. 1.

Digitized by Google

triomphante. Partout, pour être libre, on s'empressait de reconnaître sa domination. Milet, forcée à soutenir un siége par le gouverneur, qui attendait de prompts secours, fut enlevée d'assaut, et n'en conserva pas moins l'indépendance. De toute la Carie, Halicarnasse, où commandait Memnon, fit seule une résistance vigoureuse; là, dans l'attaque et dans la défense, se développèrent toute la valeur et toute l'habileté du général rhodien et du héros de la Macédoine; mais la constance de Memnon ne fit qu'entraîner la ruine de la place, déjà fort avancée par ses propres défenseurs.

Ce fut pendant qu'Alexandre était à Ephèse qu'il renvoya sa flotte; elle était beaucoup plus faible que celle des Perses, et lui semblait causer inutilement trop de frais : il crut devoir renoncer aux expéditions navales, sûr de rester le maître des ports et des places maritimes quand il le serait de l'intérieur de l'Empire, et ne voulant pas surtout laisser à ses troupes, dans le grand conflit qu'il aurait bientôt à soutenir contre Darius, une retraite sur les vaisseaux.

L'enthousiasme des Grecs, toujours amis du merveilleux, s'est répandu sur la marche

Digitized by Google

triomphale d'Alexandre; ils ont voulu croire que dans la Pamphylie, à son passage au pied du mont Climax, que baignent les eaux de la mer poussées par les vents du midi, les ondes en fureur s'étaient retirées à son approche (1): la vérité est que ses troupes, animées par son exemple, eurent seulement de l'eau jusqu'à la ceinture en franchissant ce pas, plus effrayant que difficile (2).

Il entra dans la Phrygie, défit les Pisidiens, prit Célènes, et reçut à Gordium, qui avait été la capitale du fabuleux Midas, la soumission des Paphlagoniens; il leur accorda de rester sous le gouvernement de leur satrape. Dans cette ville était consacré à Jupiter un char qui passait pour celui de Gordius, père de Midas. Gordius avait fait d'écorce flexible, à la partie du timon où s'attache le joug, un noeud embarrassé dont on ne pouvait découvrir ni l'un ni l'autre bout, et l'oracle avait prononcé que celui qui délierait ce noeud serait le maître de l'Asie. On raconte qu'Alexandre, le tranchant de son épée, éluda l'oracle au lieu de le remplir (3); mais Aris-

(1) Arrian., l. 1.
(2) Strabo, l. 15.
(3) Q. Curtius, l. 3, c. 1.

Digitized by Google

tobule, témoin oculaire, disait qu'il avait aisément défait le lien en arrachant la cheville qu'il entourait et qui entrait dans le timon. Du tonnerre, des éclairs, qui survinrent pendant la nuit, semblèrent annoncer l'accomplissement de l'oracle, et Alexandre, habile à seconder et même à faire naître les erreurs populaires qui favorisaient ses desseins, rendit grâces aux dieux par de pompeux sacrifices (1).

Ainsi la victoire remportée sur les bords du Granique l'avait conduit à la facile acquisition de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, et de tout ce qui avait autrefois composé le florissant empire des Lydiens, empire conquis par Crésus sur les Perses, lorsque ceux-ci ne connaissaient pas encore la mollesse. C'était en suivant les règles de la plus saine politique, c'est à dire en faisant aimer sa domination, que le conquérant parvenait à l'étendre, et qu'il travaillait à la conserver. Les satrapes aimaient à reconnaître en lui un souverain plus doux et plus magnanime que les despotes de la Perse; les villes d'Asie, en passant sous son empire, échappaient au joug d'un gouvernement vexateur; les républiques

(1) Arrien, l. 2, d'après Aristobule.

Digitized by Google

Digitized by Google

mort prépara la ruine du roi de Perse; il ne lui restait plus de général qui méritât d'être nommé.

Les Macédoniens, entrés dans la Cilicie, la trouvèrent évacuée par le satrape Arsamès, qui aurait dû la défendre, et entrèrent sans obstacle dans la ville de Tarse, qu'il venait d'abandonner; ils savaient que Darius, parti de Suzes, s'avançait à la tête d'une armée que l'on portait à six cent mille hommes, et dans laquelle on comptait cent mille Perses, qui auraient dû suffire pour arrêter et détruire l'armée macédonienne, si le nombre décidait toujours de la victoire. Le moment d'une bataille décisive ne pouvait être éloigné, quand Alexandre tomba malade ou de fatigue ou pour s'être baigné, trempé de sueur, dans les eaux froides du Cydnus. L'armée tombe dans le désespoir; les médecins, n'attendant rien de leurs remèdes, n'osent point en prescrire; un seul, nommé Philippe, acarnane de naissance, et ancien compagnon de la première jeunesse du prince, promet de le guérir et même de le mettre promptement en état de commander son armée. On préparait le breuvage quand Alexandre reçoit de Parménion l'avis de se défier de Philippe, qui, corrompu

Digitized by Google

par l'argent du roi de Perse, a promis de l'empoisonner. C'est en cette occasion que le héros montre le plus grand de toutes les sortes de courages, celui de croire à la vertu, même au risque de sa vie. Quand Philippe approche de son lit il lui remet la lettre d'une main, prend la coupe de l'autre, et la vide les yeux fixés sur le médecin. « Donnez-moi votre con-
« fiance, dit Philippe au prince, quelques
« avis que vous puissiez recevoir, et faites
« ce que je vous prescrirai; vous serez bientôt
« guéri (1). »

Pendant qu'il se rétablissait l'armée continuait ses opérations sous les ordres de ses lieutenans. Un certain Amyntas, transfuge grec, conseillait à Darius d'attendre les ennemis dans une position avantageuse, qu'il avait prise au hasard plutôt qu'il ne l'avait choisie; elle lui donnait pour champ de bataille une vaste plaine où son infanterie se développerait par des mouvemens faciles, tandis que les évolutions de sa cavalerie pourraient écraser les Grecs : mais ce prince, dévoué au malheur, ne savait ni prendre une bonne résolution ni suivre un sage conseil; il croyait

(1) Arrian., l. 2; Plut., in Alex.; Q. Curt., l. 3, c. 6.

Digitized by Google

mettre ses avantages au hasard s'il différai de s'avancer ; les retardemens causés par la maladie d'Alexandre étaient à ses yeux des preuves de pusillanimité, et il craignait que ce prince ne lui échappât par la fuite s'il ne se hâtait pas de le joindre ; il s'opiniâtra donc à s'embarrasser en Cilicie dans les gorges des montagnes voisines d'Issus, où sa nombreuse armée ne pouvait s'étendre. La victoire ne fut guère disputée que par la cavalerie des Perses et par les Grecs mercenaires. Les officiers de ces corps périrent avec honneur sans pouvoir servir la cause du prince, et l'action devint bientôt une affreuse boucherie, où l'on dit, peut-être par une exagération familière aux anciens, que cent vingt mille morts couvrirent le champ de bataille (1). Cent vingt officiers de marque périrent du côté des Macédoniens ; ce qui suppose une perte très-considérable de soldats. Darius donna le premier l'exemple de la fuite, d'autant plus remarquable dans son humiliation, qu'entouré d'un groupe épais de courtisans, il était porté sur un superbe char ; il en descendit bientôt,

(1) Arrien, qui porte l'armée de Darius à six cent mille hommes.

Digitized by Google

Digitized by Google

« souffert qu'on parlât devant moi de sa « beauté (1). »

Alexandre, après sa victoire du Granique, avait déployé une extrême rigueur contre les prisonniers grecs, et les avait condamnés aux travaux des mines de Macédoine, comme coupables du plus grand des crimes, celui d'avoir porté les armes pour les ennemis de leur patrie; mais, rendu plus généreux par ses nouveaux succès, et se croyant désormais assez sûr de sa fortune pour n'avoir pas besoin de la soutenir par la sévérité, il traita honorablement les prisonniers qu'il fit à Issus. Heureux alors ce prince, que la prospérité rendait meilleur!

Il laissa le vaincu se retirer au-delà de l'Euphrate, et alla soumettre la Cœlé-Syrie (2). Ce fut dans cette contrée qu'il reçut une députation de Darius, qui lui redemandait sa mère, sa femme et ses enfans. La réponse d'Alexandre est de la plus grande fierté; il y relève les offenses que la Macédoine avait re-

(1) Plut., de Curiositate, et in Alexandro. Arrien ne parle de la visite d'Alexandre à la famille de Darius que comme d'un bruit courant, λογος δε εχει, qu'il ne donne pas comme vrai, mais qu'il ne regarde pas comme incroyable.

(2) Arrian., l. 2.

Digitized by Google

ques de ce prince et de ses prédécesseurs; il accuse les Perses de s'être glorifiés d'avoir suborné les assassins de Philippe son père, et Darius d'avoir écrit aux Grecs pour les engager à lui faire la guerre à lui-même, et d'avoir, dans ce dessein, envoyé aux Lacédémoniens de l'argent qu'eux seuls n'ont pas rougi d'accepter, et qui travaillaient à lui faire des ennemis; il invite Darius à venir le trouver comme le maître de l'Asie, et promet de lui accorder tout ce qu'il pourra demander; il lui prescrit, s'il lui envoie une nouvelle députation, de ne plus lui écrire comme égal, mais comme au souverain des Etats que lui-même a perdus, et menace de le poursuivre partout si ce prince ose encore lui disputer l'empire (1).

Il se rendit maître de Damas et de toutes les richesses qu'y avait déposées le prince vaincu. Dans la Phénicie, Byblos ne paraît pas lui avoir résisté, et Sidon, par haine contre les Perses, avait appelé leur vainqueur. Les Tyriens lui envoyèrent une ambassade solennelle, et le fils de leur roi, qui ne jouissait que d'un pouvoir très-étroitement limité, était du nombre des ambassadeurs.

(1) Epist. Alex., apud Arrian., l. 2.

Digitized by Google

Ils déclarèrent à Alexandre, au nom des Tyriens, qu'ils étaient prêts à lui obéir : déclaration illusoire ; ils ne se soumettaient à l'obéissance que sous la condition tacite que le prince s'abstiendrait de leur rien commander. Il répondit qu'il avait l'intention de leur faire bientôt une visite, et d'offrir dans leur ville un sacrifice à Hercule. La vérité est que les Phéniciens ne connaissaient pas Hercule; celui de leurs dieux auquel les Grecs donnaient ce nom était Baal.

Les Tyriens étaient alors le peuple le plus commerçant de la terre, et ils devaient craindre que le vainqueur des Perses n'entrât dans leurs murs que pour s'y déclarer le maître, porter un œil curieux sur leurs intérêts de négoces, et mettre à leur commerce des entraves fiscales; ils prirent la résolution de résister, et, dans le dessein de se sauver, ils assurèrent leur perte.

Leur soumission était nécessaire aux projets d'Alexandre; il ne pouvait marcher à la poursuite de Darius et laisser derrière lui cette ville, l'île de Cypre et l'Egypte, possessions qui rendaient les Perses maîtres de la mer; il ne pouvait non plus songer à l'expédition nécessaire de l'Egypte avant d'avoir

Digitized by Google

réduit la ville de Tyr; ce ne serait même qu'après ces conquêtes qu'il pourrait se regarder comme assuré de la Grèce, où les Athéniens n'étaient retenus que par la crainte, et où les Lacédémoniens, vendus aux Perses, étaient ses ennemis déclarés : mais, devenu maître de la Phénicie et de l'île de Cypre, il marcherait sans peine vers l'Egypte, et cette contrée une fois soumise, sans crainte désormais du côté de la Grèce, il n'aurait plus à s'occuper que de la conquête de l'Asie. Tels étaient les motifs qui l'obligeaient de faire le siége de Tyr, et qu'il développa dans une assemblée de ses généraux (1).

La ville était séparée du continent par un bras de mer, et pour en former le siége les Grecs furent obligés de jeter une digue qui, dans une profondeur de trois brasses d'eau, s'étendait depuis la terre ferme jusqu'aux murailles de la place. Les travailleurs étaient sans cesse incommodés par les Tyriens, restés maîtres de la mer; tantôt leurs travaux étaient retardés, tantôt ils étaient détruits. Alexandre les protégea par deux tours surmontées de machines de guerre, ouvrage lent que dé-

(1) Discours d'Alexandre aux principaux officiers de son armée, dans Arrien, l. 2.

Digitized by Google

truisit bientôt un brûlot d'une construction ingénieuse; mais rien n'était capable de vaincre l'activité du Macédonien. Les ouvrages en bois qui avaient été détruits furent aussitôt renouvelés en pierre, et la vieille Tyr, tombée en ruines, fournit les matériaux pour la destruction de la Tyr nouvelle. Les assiégés, malgré leurs efforts, furent à la fois renfermés par terre et par mer, et l'on vit ces rois des eaux vaincus sur l'élément auquel ils avaient l'habitude de commander. La ville fut prise après sept mois de siége et trois jours d'assaut (1). Alexandre savait tirer parti de la superstition : pendant le siége il supposa qu'il avait vu en songe Hercule, et que ce héros lui avait présenté la main (2). Il était bien sûr que les soldats le rendraient vainqueur s'il parvenait à leur persuader qu'ils ne pouvaient être vaincus. On lit avec douleur qu'il souilla sa victoire par d'horribles massacres.

La conquête de la Phénicie entraîna celle de la Palestine. Les Macédoniens ne furent arrêtés que par la dernière ville de cette contrée, Gaza, place forte bâtie sur une éléva-

(1) An 332 avant l'ère chrétienne. (Arrian., l. 2.)
(2) Plut., in Alex.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cependant les habitans ne se rendaient pas; animés par la fureur du désespoir, ils donnèrent et reçurent la mort jusqu'à ce que tous fussent tués sur la place qu'ils occupaient. Les femmes et les enfans tombèrent seuls en esclavage, et le vainqueur appela dans la ville une colonie. Ce fut du pillage de Gaza qu'on lui apporta un coffret d'un travail précieux, qu'il destina à renfermer l'Iliade (1).

Si l'on voulait en croire Quint-Curce (2), il déshonora sa victoire en punissant Batis de sa courageuse résistance. On lui amena couvert de blessures ce guerrier qu'il devait estimer; il lui fit percer les talons pour y introduire des courroies, le fit attacher à son char et traîner autour de la ville. L'historien déclamateur lui prête le motif ridicule d'imiter Achille, qui avait traîné le corps d'Hector autour des murs de Troie; mais Ptolémée et Aristobule, dont Arrien a fidèlement extrait les mémoires, ces deux généraux d'Alexandre, témoins oculaires, n'avaient sans doute rien dit de la mort de ce brave commandant, puisqu'Arrien n'en parle pas. Il est vraisemblable qu'il fut tué pendant le

(1) Arrian., l. 2; Plut., in Alex.
(2) Q. Curtius, l. 4, c. 6.

Digitized by Google

siége ou au dernier combat qui se donna dans l'intérieur de la place. Quint-Curce a écrit l'histoire d'Alexandre d'un ton qui approche tantôt de celui des rhéteurs et tantôt de celui des poëtes, et il a bien plus cherché la pompe du style que la vérité; il faut le lire avec beaucoup de précaution, et il est soupçonné d'avoir plus d'une fois calomnié son héros. Les Romains ne laissaient pas volontiers une gloire pure aux grands hommes de la Grèce.

Alexandre conquit l'Egypte en se promenant, et il entra dans Memphis comme il eût entré dans la capitale de ses Etats. Il voulut laisser dans cette contrée un monument qui rendît auprès de la postérité témoignage à la grandeur de son génie; une place qui, par sa position sur le globe, attirât tout le commerce du monde connu, et qui dût à l'art ses beautés, et à la nature ses plus grands avantages: il le voulut, et le monde eut la ville d'Alexandrie. Lui-même en traça les plans, lui-même en dirigea les premiers travaux, et il fut pour une longue succession de siècles le bienfaiteur de toutes les nations policées (1).

La curiosité, le désir d'obtenir d'un oracle

(1) Arrian., l. 3.

Digitized by Google

célèbre des réponses qui pourraient lui être utiles auprès de son armée, l'engagèrent à visiter le temple de Jupiter-Ammon. J'ai déjà déclaré que je ne le nomme ainsi que pour obéir à l'usage; car le dieu Amoun ou Ammon, que les Egyptiens révéraient sous la figure d'un bélier, n'avait rien de commun avec le Zeus des Grecs et le Jupiter des Romains. Le temple de ce dieu était situé dans un de ces lieux fertiles et enchanteurs que l'on nomme des oasis, et qui brillent comme de superbes jardins au milieu des plus stériles déserts. La situation de cet oasis, qu'on appelle aujourd'hui syouah, a été longtemps incertaine; elle est maintenant bien connue : les ruines du temple ont été visitées vers la fin du dernier siècle par deux voyageurs dignes de confiance, V. G. Browne et F. Hornemann. Elles sont en ligne presque droite, à environ un degré à l'est de Benezée ou Beni-Souef; l'oasis est séparé du reste de la terre par une vaste étendue de sable mouvant que les Arabes appellent mer sans eau. Quand les vents soufflent du midi ils effacent les traces de tous les sentiers; le voyageur incertain ne reconnaît plus que par l'inspection des astres la route qu'il doit suivre, et souvent il trouve

Digitized by Google

Digitized by Google

conservèrent leurs lois et leurs usages, et le vainqueur eut la sage politique de leur donner un gouverneur de leur nation; mais des officiers grecs, avec un commandement en apparence inférieur, étaient sans doute chargés de tenir les yeux ouverts sur la conduite de ce gouverneur.

Il passa l'Euphrate, n'eut au passage du Tigre, qui formait la barrière de l'Assyrie, d'autre obstacle à surmonter que la profondeur et la rapidité du fleuve, et se trouva bientôt à soixante stades (un peu plus de deux lieues) de distance de l'armée des Perses (1). Arrien la porte à un million d'hommes de pied et à soixante mille hommes de cavalerie: c'en était assez pour étouffer les Grecs en les pressant sans daigner les combattre; mais, outre l'exagération du nombre, c'était une foule, et non pas une armée. Elle ne put qu'imparfaitement se développer dans la vaste plaine d'Arbelles, qui donna le nom à la bataille, quoiqu'elle ait été livrée plus près de Gausamèle. On voyait dans cette armée, suivant la coutume des asiatiques, des femmes, des enfans, une multitude d'esclaves, une autre multitude d'hommes presque sauvages, pres-

(1) An 331 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

Alexandre, plus pressé de mettre à profit la terreur que répandait sa victoire, et de soumettre le centre de l'empire, prit directement la route de Babylone (1). Il n'était pas loin de cette ville quand les prêtres, les personnages les plus distingués et la foule du peuple vinrent à sa rencontre; il entra dans la ville, qui lui était remise avec les richesses des rois, et se rendit agréable aux habitans en ordonnant de relever les temples que Xerxès avait détruits, et surtout celui de Baal, que les Grecs nommaient Bélus; il affecta même de consulter les mages sur les rites qu'il faudrait observer dans la consécration de ces édifices religieux. En vingt jours de marche il parvint de Babylone à Suzes, y fut reçu en qualité de souverain, et les habitans lui remirent tout ce qui avait appartenu aux rois; il y trouva les dépouilles d'Athènes enlevées par Xerxès, et, toujours attentif à conserver l'amitié des Athéniens, il leur renvoya les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, ces assassins d'Hipparque, toujours révérés dans Athènes (2).

Il part de Suzes pour gagner la Perside, bat

(1) An 330 avant l'ère vulgaire.

(2) Arrien, l. 3. Thucydide nous apprend (l. 6, c. 54) que ce furent des amours dépravés qui firent attenter Harmodius et Aristogiton à la vie d'Hipparque.

Digitized by Google

[illegible] GR[illegible]

[illegible] qui [illegible]

[illegible] arrive à [illegible]

[illegible] la pil[illegible] aux soldats

[illegible] Dé[illegible]ore de [illegible] et

Alexandre [illegible] la [illegible]

[illegible] jusque [illegible] partie de [illegible]

[illegible] aux [illegible] de [illegible]

[illegible] et [illegible] courtisanes.

[illegible] et de [illegible]ieté quand une

[illegible] s'[illegible] qu'Alexandre

[illegible]ssance [illegible] Grèce en-

[illegible] cendre [illegible] palais des [illegible]

[illegible] de vil[illegible] [illegible]

[illegible] Les [illegible] applau-

[illegible] se met [illegible] leur tête, une

[illegible] criant : [illegible] le pa-

[illegible] l'y mettre le feu

[illegible] la basilique de [illegible]

[illegible] cet incendie, [illegible]

[illegible] son héros (2).

[illegible] 7. Dio[illegible] Sic., l. 17; Plut., [illegible]

[illegible] Alexandre [illegible]

[illegible] l'art [illegible] Parc[illegible] [illegible]

[illegible] livre [illegible]

[illegible] et les [illegible] cen-

Digitized by Google

On a dit, on a répété que le palais et la ville furent réduits en cendres; cependant le palais même ne fut pas incendié, et ne pouvait l'être; il subsistait encore après l'institution du mahométisme, et fut renversé sous le khalifat d'Ali : c'était une énorme et solide masse de pierres qui ne pouvait être détruite que par de longs et pénibles travaux. De grandes ruines en subsistent encore, et n'offrent aucune trace de feu. On put incendier seulement des édifices de bois de cèdre, qui formaient un appendice au palais. Suivant Plutarque, on convenait qu'Alexandre, bientôt revenu de son délire, s'était empressé de faire éteindre l'incendie.

Darius était encore à Ecbatane quand il apprit qu'Alexandre avait quitté la Perside et s'approchait de la Médie. Après une longue fuite, le malheureux prince se hâte de fuir encore; son dessein est de se retirer, s'il le faut, jusque dans la Bactriane, de tout ravager sur son passage, et de laisser entre lui et son ennemi un vaste désert. L'infortuné ne savait pas que son ennemi le plus redoutable n'était pas celui qu'il fuyait, mais l'un des objets de sa confiance.

Alexandre n'était qu'à trois journées d'Ec-

Digitized by Google

Digitized by Google

cavalerie, et les hommes de pied les plus propres à supporter la fatigue, et pour que rien ne ralentît sa course, il ne leur laisse emporter que pour deux jours de vivres. Ce ne fut cependant qu'après quatre jours et quatre nuits de marche précipitée dans des pays affreux qu'il put approcher enfin des barbares. La plupart prirent la fuite en désordre, le reste fit peu de résistance; mais Bessus continua de fuir avec cinq cents cavaliers, et bientôt, pour n'être plus embarrassé par son illustre captif, il le fit poignarder. Alexandre ne put voir vivant celui qu'il ne désirait plus d'atteindre que pour lui offrir les consolations de l'amitié; il l'honora du moins après sa mort, le fit transporter en Perse dans les tombeaux des rois avec la pompe accoutumée, et se plut à récompenser, en les admettant à son service, les mercenaires grecs qui avaient accompagné ce prince dans sa fuite et qui lui étaient restés fidèles. Il accueillit avec honneur le satrape Artabaze et ses fils, qui n'avaient point partagé la rébellion de Bessus, et les serviteurs de Darius, noblement récompensés, purent croire que c'était Alexandre qu'ils avaient servi (1).

(1) Arrian., l. 3.

Digitized by Google

Digitized by Google

située à l'orient de la mer à laquelle elle donnait son nom, et qui fut depuis appelée Caspienne, et poursuit les troupes étrangères qui avaient été à la solde de Darius; il fait passer Craterus, l'un de ses lieutenans, chez les Tapures ou Tapuriens, dont on peut encore aujourd'hui reconnaître le nom dans celui de leur pays, qui s'appelle Tabaristan (1). C'est là que se rendent à lui les mercenaires grecs, les soldats étrangers, et les fidèles satrapes qui jusqu'au dernier moment avaient servi la cause de leur maître tombé dans le malheur. Il soumet au couchant de cette contrée les Mardes, peuple vaillant, accoutumé à faire des incursions chez ses voisins et à vivre de leurs dépouilles, et qu'avait jusque là protégé contre toute entreprise étrangère l'aspérité de ses montagnes et sa pauvreté.

Retournant ensuite vers l'orient, il traverse la Parthie et entre dans l'Arie, où il fonde, sur le bord d'un lac qui reçoit les eaux du fleuve Arius, une ville que de son nom il nomme Alexandrie (2); il laisse à cette province le même satrape qui l'avait gouvernée

(1) Tapuri, Tabari. Le mot *stan*, ajouté à *Tabari*, signifie pays. Le *b* et le *p* sont deux lettres du même organe.

(2) An 329 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

Philotas était fils de Parménion, vieux capitaine de Philippe et d'Alexandre; il avait eu deux frères morts au service de ce prince; lui-même jouissait de la faveur, et il ne paraît pas qu'il en fût indigne; mais, fastueux, insolent, hautain, il s'était fait une foule d'ennemis parmi les officiers les plus considérables. Il ne ménageait pas même le prince dans ses entretiens familiers avec une prisonnière dont il avait fait sa maîtresse, et lui disait qu'Alexandre n'était qu'un jeune homme qui lui devait toute sa puissance. Ces propos parvinrent à l'oreille du roi, qui fut assez grand pour aimer mieux les dissimuler que les punir. Ce fut dans ces circonstances que se forma une conspiration contre la vie du prince. Un certain Cébalinus, qui fut mis dans la confidence du complot, en eut horreur, et vint le dénoncer à Philotas; il le priait de se hâter d'en avertir le roi et de lui procurer à lui-même une audience: deux fois de suite Philotas, sous de frivoles prétextes, remit à un moment plus commode ce rapport si pressant, quoiqu'il vît le prince chaque jour, et qu'il fût même admis à sa table. Ces délais, si déplacés dans une telle circonstance, le rendirent suspect à Cébalinus, qui se fit présenter

Digitized by Google

Digitized by Google

et chargea son père de complicité (1). Il fut condamné à mourir du supplice ordonné par les lois de Macédoine; les uns disent qu'il fut lapidé, les autres qu'il fut percé de flèches.

Le père de Philotas, le vieux Parménion, était à la tête d'une armée dans la Médie. Alexandre envoya deux officiers de sa garde lui donner la mort; l'un lui présenta une lettre du prince, et, pendant que le vieillard en prenait lecture, l'autre lui plongea un poignard dans le sein. Callisthène avait écrit que ce général était devenu jaloux de la puissance de son roi, et que, naturellement courageux, il avait montré peu de valeur ou beaucoup d'ineptie à la bataille d'Arbelles (2). On ne saurait prononcer aujourd'hui s'il fut innocent ou coupable; mais il périt par un assassinat, et cet assassinat fut ordonné par Alexandre. Il faut donc condamner le prince, mais il faut avouer aussi que, même pour l'intérêt de son armée autant que pour le sien, il lui était ordonné d'être sévère; alors plusieurs de ses lieutenans aspiraient à l'indépendance, d'autres méditaient d'attenter à sa

(1) Diod. Sic., l. 17; Q. Curt., l. 6, c. 8—11.
(2) Plut., in Alexandro.

Digitized by Google

Digitized by Google

joignait enfin au Paropamise. Les noms des montagnes se multiplient, parce que chaque nation en donne un différent au chaînon dont elle est voisine; mais les grandes chaînes ne sont qu'en petit nombre sur le globe; quelques-unes même descendent sous les mers, montrent leurs plus hautes sommités en forme d'îles, et se relèvent majestueuses sur d'autres continens.

Alexandre, dans le dessein d'établir partout la civilisation sur son passage, se plaisait à fonder des villes au milieu des barbares. Une nouvelle Alexandrie, aujourd'hui Candahar, s'éleva par son ordre aux pieds du Paropamise. Il entra dans un pays ravagé par ordre de Bessus, et non moins puissamment défendu par la hauteur des neiges que par le défaut de subsistance; il le franchit. Il enleva les principales villes de la Bactriane, et l'Oxus ou Gihon ne put arrêter sa marche malgré la profondeur de son lit et la rapidité de son cours. Les compagnons de Bessus, impuissans contre un héros qu'ils regardaient comme leur vainqueur, quoiqu'il ne les eût pas encore atteints, ne songeaient plus qu'à fléchir sa colère; ils lui livrèrent le criminel satrape qui leur avait donné sa confiance.

Digitized by Google

Digitized by Google

il les mit en fuite et les poursuivit dans les détours et sur les sommets de leurs montagnes; les uns reçurent la mort en combattant, les autres se la donnèrent en sautant dans les précipices (1).

Pendant qu'il était occupé contre ces sauvages, les Scythes de la Sogdiane et de la Bactriane formaient contre lui une coalition qu'ils croyaient formidable, et il n'employa que deux jours à réduire cinq de leurs principales villes, qui étaient au nombre de sept. Ce fut en barbare qu'il fit la guerre à ces barbares, tuant tous les hommes, n'épargnant que les femmes et les enfans, d'autant plus coupable, qu'il n'avait éprouvé qu'une faible résistance. Cyropolis, la plus considérable des villes qui lui restaient à soumettre, se défendit avec plus de vigueur : elle rendrait témoignage aux expéditions lointaines de Cyrus, s'il était vrai qu'elle eût été fondée par ce conquérant, dont elle portait le nom. Alexandre y reçut un coup de pierre à la tête, et les flèches des ennemis blessèrent plusieurs de ses capitaines. On se battit encore dans les rues après que les Grecs furent entrés dans la place, et l'on assure que les

(1) Arrian., l. 3.

Digitized by Google

Digitized by Google

Kirghis, sujets fort peu soumis de l'empire de Russie.

Les barbares répandus sur le bord septentrional de l'Iaxarte insultaient et provoquaient Alexandre; il passa le fleuve, les battit, les mit en fuite : mais dans ces solitudes arides, alors peuplées par les Massagètes et aujourd'hui par la grande horde des Kirghis, il aurait peut-être perdu une armée entière à la suite des fuyards, s'il n'avait eu le bonheur d'être arrêté par une maladie que lui causa la mauvaise qualité de l'eau. Des ambassadeurs du roi des Scythes vinrent au nom de ce chef excuser leur nation; ils assurèrent qu'elle était innocente, et que ce n'était qu'une troupe de brigands insubordonnés qui avait offensé les Macédoniens. Alexandre leur fit un bon accueil et consentit à les croire, aimant mieux se laisser tromper que se mettre dans la nécessité de livrer des combats inutiles (1).

C'est qu'il était appelé contre un autre ennemi qu'il lui était bien plus important de détruire, Spitamène, complice de Bessus, compagnon de sa fuite, et qui succédait aux desseins de ce satrape ambitieux. Il avait rassemblé des forces dans la Bactriane, avait

(1) Arrian., l. 4.

Digitized by Google

soulevé la contrée dont il voulait se rendre le souverain, et faisait dans la Sogdiane le siége de Maracanda, aujourd'hui Samarcande, capitale d'un royaume possédé par les Usbecks; déjà il avait insulté cette place et taillé en pièces un corps d'armée macédonienne. Alexandre paraît, le met en fuite, ravage la campagne, fait un grand carnage des barbares qui s'étaient renfermés dans les forts, et parcourt en vainqueur tout le pays arrosé par le Polytimète, fleuve considérable qui finit par se perdre dans les sables.

Spitamène, réfugié dans les déserts de la Scythie avec une poignée de Sogdiens, parvient à rassembler de nouvelles forces, fait entrer dans ses desseins les Massagètes, et se rapproche de la Bactriane. Il a des succès, éprouve des défaites, se retire encore une fois dans les profondes solitudes, et les Massagètes, menacés d'y être poursuivis, et dès lors perfides comme leurs descendans le sont de nos jours, lui coupent la tête, et viennent l'offrir en présent à Alexandre (1).

Il paraît que ce fut à peu près vers ce temps que ce prince adopta le vêtement des Mèdes. Les Grecs, fiers de leur pays et regardant les

(1) Arrian., l. 4.

Digitized by Google

autres peuples avec dédain, crurent que le monarque avilissait la dignité nationale en imitant les usages étrangers; cependant les plus illustres de ses compagnons suivirent son exemple: on les a traités de flatteurs; c'étaient en effet des hommes qui, plus éclairés que les autres, sentaient que par ces dehors, indifférens en eux-mêmes, ils rendaient le prince plus cher aux vaincus. C'était aussi pour le rendre invincible qu'ils feignaient de le regarder comme fils de Jupiter-Ammon, et l'armée superstitieuse ne craignait aucun danger, conduite par le fils du maître des dieux : ce n'était que bien peu de chose ajouté à la croyance commune des Macédoniens, qui regardaient leur roi comme descendant d'Hercule, fils de Jupiter. Mais Alexandre, fils de Jupiter-Ammon, oubliait volontiers sa divinité dans le commerce de ses amis; voyant couler son sang d'une blessure, « C'est bien là du sang véritable, dit-il « à ceux qui l'entouraient, et non le fluide « qui coule dans les veines des dieux (1). » Jamais prince ne fut peut-être plus familier avec ceux de ses capitaines qui obtenaient sa bien-

(1) Plut., Apophth. Les anciens croyaient que les dieux n'avaient pas de sang, mais un fluide plus subtil, qu'ils nommaient *ichor*.

Digitized by Google

illance; fier d'être chéri de ses compagnons, les chérissant lui-même, la saine politique lui ordonnait de se faire aimer aussi des vaincus, et c'est ce que les Grecs ne lui pardonnaient pas. Sa condescendance pour les étrangers lui aurait peut-être causé de grands embarras s'il avait vécu plus longtemps. La nation victorieuse voulait retenir dans l'humiliation les nations vaincues, et le prince, plus sage, voulait être le père de tous les peuples qu'il dominait, et les unir par les douces chaînes de la fraternité : cette vue était grande, et par cela même elle devait déplaire au grand nombre, qui n'a jamais que de petites vues; mais quel conquérant que cet Alexandre, qui s'attire la haine des compagnons de ses conquêtes, parce qu'il leur semble coupable de trop d'amour pour les vaincus!

Clitus, l'ami d'Alexandre, partageait les préjugés étroits du vulgaire. Le monarque célébrait à Maracanda une fête en l'honneur des Dioscures : à la suite d'un repas somptueux Clitus, échauffé par le vin, lui fait de piquantes railleries sur sa prétendue divinité, affecte de relever les exploits de Philippe, de rabaisser ceux du fils de ce prince, de les rapporter en grande partie aux Macédoniens, et, sujet au-

Digitized by Google

dacieux, il reproche à son roi le bonheur qu'il a eu lui-même de lui sauver la vie. Alexandre, ivre de vin et de colère, se jette sur la première arme qu'il rencontre, et Ptolémée entraîne Clitus hors de la salle; mais celui-ci parvient à s'arracher aux mains qui le retiennent, rentre pour vomir de nouvelles invectives, et reçoit de la main de son ami le coup mortel. Aussitôt l'ivresse et la fureur d'Alexandre se dissipent; il verse des larmes, appelle son ami qui n'est plus, se traite lui-même d'horrible assassin, et se prive pendant trois jours du sommeil et de toute nourriture: il voulait mourir; ce fut avec peine qu'on le fit consentir enfin à supporter la vie (1).

Il n'est aucun prince qui ne fît grâce à un de ses sujets coupable d'un semblable meurtre, commis dans l'ivresse et dans le premier accès de la colère, lorsque le meurtrier ne se connaissait plus. L'histoire sera-t-elle plus sévère? Elle doit condamner également le meurtrier et sa victime, pour s'être livrés à un excès de débauche qui leur ôtait également à tous deux l'usage de la raison.

Des Bactriens en grand nombre, avec la femme et les filles d'Oxyarte, roi de la Sog-

(1) Arrian., l. 4.

Digitized by Google

diane, s'étaient renfermés dans un fort nommé Pétra, c'est à dire le Rocher. De toutes parts la roche était escarpée, et la profondeur des neiges semblait en défendre l'accès aux Macédoniens : ces difficultés furent un attrait pour Alexandre. Des soldats adroits et vigoureux, et d'ailleurs animés par la promesse de riches récompenses et par la vue de leur roi, enfoncent des crampons dans le roc ou dans la glace, aussi dure que le rocher, y attachent des cordes, et parviennent au sommet, qui ne semblait accessible qu'aux oiseaux. Les barbares voient avec stupeur les ennemis au-dessus de leurs têtes, et les proclament vainqueurs. La femme et les filles d'Oxyarte passent au pouvoir d'Alexandre, qui les accueille avec respect, et Oxyarte, touché de la générosité de son ennemi, vient de lui-même se jeter dans ses bras. L'une de ses filles, Roxane, passait pour la plus belle des femmes de l'Asie : Alexandre pouvait, suivant l'antique droit de la guerre, la traiter en esclave et la forcer à partager son lit ; il en fit son épouse, gagna le cœur des barbares, étonnés de sa vertu, et acquit dans la personne de son beau-père un utile allié. Il attaqua encore avec plus de difficultés et le même succès un autre rocher que

dacieux, il reproche à son roi le
qu'il a eu lui-même de lui sau
Alexandre, ivre de vin et de colèr
la première arme qu'il rencontr
entraîne Clitus hors de la sa
parvient à s'arracher aux
tiennent, rentre pour vo
vectives, et reçoit de la
coup mortel. Aussitôt
d'Alexandre se dissip
appelle son ami qui
même d'horrible a
trois jours du son
il voulait mouri
fit consentir e

Il n'est au
de ses sujet
tre, comm
accès de
se conn
sévère
meur
exc
tor

DE L'HIST
taient renfermés
à dire le Rocher.
escarpée, et la prolo
en défendre l'accès aux
ficultés furent un attrait pou
oldats adroits et vigoureux,
par la promesse de riches
la vue de leur roi, en-
dans le roc ou dans la
rocher, y attachent des
sommet, qui ne sem-
aux. Les barbares
mis au-dessus de
vainqueurs. La
ssent au pou-
le avec res-
érosité de
eter dans
passait
Asie
de

rient;
prosterna-
et qu'il croyait

, en latin *adoratio*, qui ne
se prosterner, a été traduit par
a fait croire qu'Alexandre exigeait
ite qu'on ne doit rendre qu'à la Divi-

Digitized by Google

ervée aux dieux. L'usage des
er les hommes les plus élevés
Asiatiques n'auraient pu
'homme qu'on baisait
ur de Callisthène le

ne les hommes
ne plaçaient
rince. Ces
du mo-
rece-
aient à y
chasse : nous
ges. Alexandre
un de ses pages,
crut blessé dans son
a prinne l'avait fait punir
ntre le service. Il forma une

ressemblance des noms anciens de certains
eux qu'ils portent encore nous apprend que
es de ces pays ont peu changé; le mot Bactres
pas fort éloigné de Balk, qui est aujourd'hui
nom de la même ville; Samarcande se rapproche de
Maracanda, et dans la Carasmie, où Alexandre reçut
une ambassade dont nous n'avons pas parlé, parce
qu'elle n'eut pas de résultat, on reconnaît le Karisme,
La différence qu'on y trouve peut être attribuée aux
changemens que firent les Grecs dans la prononciation
de ces mots.

Digitized by Google

les Grecs appelèrent Choriene, parce qu'un prince de ce nom s'y était retiré : ce fut à ce prince lui-même, devenu son ami, qu'il confia le gouvernement de sa nouvelle conquête (1).

A peu près à cette époque se découvrit une nouvelle conjuration contre sa vie. Il avait emmené de la Macédoine quelques philosophes, et entre eux un jeune Olynthien, élève d'Aristote : c'était Callisthène, moins philosophe en effet qu'homme insolent et dur, et d'une vanité bien contraire à la modestie philosophique, s'il est vrai qu'on lût dans ses écrits que lui-même et ses ouvrages étaient fort au-dessus d'Alexandre, et qu'il n'avait pas suivi ce prince pour en recevoir de la gloire, mais pour lui en procurer. Il refusait de se soumettre à l'étiquette que le prince avait établie, qui aurait semblé trop fastueuse dans la Grèce, mais qui était nécessaire pour imposer à la vanité des peuples de l'orient; il témoignait de l'horreur pour la prosternation en usage dans l'Asie (2), et qu'il croyait

(1) Arrian, l. 4.

(2) Le mot προσκυνεῖν, en latin *adoratio*, qui ne signifie que l'action de se prosterner, a été traduit par *adoration*; ce qui a fait croire qu'Alexandre exigeait des Grecs un culte qu'on ne doit rendre qu'à la Divinité.

Digitized by Google

Digitized by Google

conspiration contre les jours du roi avec plusieurs de ses compagnons, et le coup aurait été porté si des circonstances fortuites n'avaient pas empêché le crime : il n'était cependant que différé; mais un des complices, agité de remords, déposa son secret dans le sein de Ptolémée. Les conjurés furent arrêtés, mis à la torture, et déclarèrent qu'ils n'avaient fait que s'abandonner aux incitations de Callisthène. C'est ce que rapportait Aristobule, ce que confirmait Ptolémée, et ce qu'Arrien raconte d'après eux (1). Ces deux témoins semblent irrécusables; mais on est étonné de les voir différer sur le genre de mort de Callisthène, dont il semble qu'ils devaient tous deux être également bien instruits. Aristobule avait écrit qu'il fut chargé de chaînes, promené autour de l'armée, et qu'il mourut de maladie, et, suivant Ptolémée, il avait été mis à la torture, et était mort sur la croix. Quint-Curce prononce qu'il mourut innocent; mais il n'appuie son opinion d'aucune preuve (2), et la déposition des pages s'élève fortement contre elle. On ne peut guère douter que Callisthène n'ait été coupable, s'il est vrai

(1) L. 4.

(2) Q. Curtius, l. 8, c. 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

mémoire du philosophe Callisthène, et à s'élever contre le prince, qu'ils ont regardé comme son bourreau: mais s'il est vrai que Callisthène ait engagé Philotas au crime, qu'il ait affermi dans leur noir complot de jeunes et imprudens conjurés, il ne fut pas un philosophe, mais le chef ou le conseiller d'une troupe d'assassins. La postérité ne peut former que des doutes sur son crime ou son innocence.

Alexandre vint de la Bactriane à Alexandrie, aujourd'hui Candahar (1), ville qu'il avait fait bâtir près des bords du Cophès (Mehram-hir), et y établit une colonie composée en partie de soldats macédoniens. Il entra de là dans l'Inde extérieure (2), où il eut à livrer des combats terribles, toujours heureux, et qui lui auraient procuré plus de gloire si les vaincus avaient été moins obscurs; mais ce sont des peuples dont les noms ne sont connus que des savans qui ont fait une étude particulière de l'ancienne géographie de l'Asie.

On fit sur l'un de ces peuples, si l'on en croit Ptolémée, jusqu'à quarante mille prisonniers, et on leur enleva deux cent trente mille

(1) An 327 avant l'ère vulgaire.
(2) C'est à dire en deçà de l'Indus.

Digitized by Google

bœufs d'une si belle race, qu'Alexandre voulut les envoyer en Macédoine pour les y consacrer à l'agriculture (1). Une ville nommée Massaga, sur le bord de l'Indus, ne se rendit qu'au quatrième assaut, et Alexandre fut blessé à ce siége : il voulait en conserver les valeureux défenseurs, et leur fit promettre d'entrer à son service ; mais ils tentèrent de prendre la fuite pendant la nuit, et il les fit tous massacrer : affreuse exécution, dont alors on n'avait pas la juste horreur qu'elle exciterait de nos jours. On regarda comme un exploit brillant la prise d'un rocher escarpé nommé Aornos, dont les Grecs prétendaient qu'Hercule avait fait vainement le siége. Cet Hercule, qui ne pouvait être celui de Thèbes, était peut-être le Baal ou Bélus des Assyriens, auquel les anciens attribuaient la conquête de l'Inde ; car la vanité des Grecs aimait à se rendre propres les dieux et les héros de toutes les nations. Après d'autres conquêtes, plus laborieuses que brillantes, il gagna le bord de l'Indus, où par ses ordres Héphestion avait jeté un pont : ce fut là qu'il reçut la visite et les riches présens de Taxile (2), lâche

(1) Apud Arrian., l. 4.
(2) Apud. Arrian., l. 4. Ces présens consistaient en

Digitized by Google

roi qui venait livrer aux étrangers son pays, dont il pouvait leur disputer l'accès. Alexandre au lever de l'aurore passa le fleuve, dont pour la première fois peut-être les eaux portaient des hommes de l'Europe. Il entra dans Taxila, ville opulente et populeuse; son orgueil fut flatté d'y voir Taxile au nombre de ses plus humbles courtisans, et d'y recevoir l'hommage des Indiens montagnards, peuple célèbre par leur valeur. Tout lui fut soumis jusqu'à l'Hydaspe.

Mais le fier monarque qui régnait au-delà de ce fleuve, Porus, homme d'une taille gigantesque et d'un courage indomptable, résolut d'en défendre le passage contre le vainqueur de tant de nations. Il était ennemi de Taxile, et si ces deux princes, mieux unis, eussent agi de concert pour arrêter le héros macédonien, celui-ci peut-être eût terminé ses conquêtes en-deçà de l'Indus. Porus lui opposa trente mille hommes d'infanterie, trois cents chars armés, deux cents éléphans, la barrière d'un fleuve gonflé par la fonte des neiges, et, ce qui était plus encore, sa propre valeur; mais ses troupes ne purent résister à la tac-

deux cent talens (11,880,000 francs), trois mille bœufs, dix mille brebis et trente éléphans.

Digitized by Google

tique macédonienne, et ses éléphans, blessés, effrayés, mis en désordre, et tournant leur force et leur colère contre son armée, ne contribuèrent pas moins à sa défaite que ses ennemis. Deux de ses fils furent tués; lui-même prit la fuite, non comme Darius, à la première alarme, mais après avoir perdu les deux tiers de son armée, et quand le reste fut hors d'état de combattre. Blessé dans sa retraite, il fut obligé de se rendre, mais féroce encore, et abattu sans être dompté. « Comment veux-tu que je te traite? » lui demanda le vainqueur. « En roi », répondit le fier vaincu. Remis en possession de ses Etats, auxquels d'autres Etats furent encore ajoutés, et bien plus sûrement dompté par la générosité que par les armes du vainqueur, il devint l'ami fidèle et l'allié d'Alexandre, et le seconda dans ses nouveaux exploits. C'était ainsi que ce prince, au lieu de consumer ses forces par ses victoires, les augmentait à chaque combat (1).

Il fonda comme un monument de sa victoire la ville de Nicée, sur le bord oriental de l'Hydaspe, et, sur le bord opposé, Bucéphala, en l'honneur de son cheval, le fameux Bucé-

(1) Arrian., l. 5.

Digitized by Google

phale, qui mourut de vieillesse, âgé de trente ans. L'orgueilleux animal ne souffrit jamais d'autre écuyer que le héros qui, encore enfant, avait pu seul le dompter.

Alexandre, toujours victorieux, avait atteint les bords de l'Hyphasis, et, après avoir soumis dans l'Inde sept nations répandues en plus de deux mille villes, il aspirait à de nouvelles conquêtes; mais ses soldats, usés par de longs travaux, ne partageaient pas son ardeur, et ne voyaient devant eux que la mort pour prix de leurs nouvelles fatigues; plusieurs refusaient hautement d'obéir. Le prince, incapable de céder à leur résistance, se laissa fléchir par leurs larmes, et marqua l'Hyphasis pour limite de son empire. Les soldats, dans leur transport de joie, s'écrièrent : « Nous seuls avons pu te vaincre. »

Il terminait une expédition de conquérant; l'ardeur de s'instruire et d'instruire les autres lui fit entreprendre un voyage de découvertes. Animé d'une noble curiosité, que lui avaient peut-être inspirée les leçons d'Aristote, il ne voulut pas s'éloigner de l'Inde sans en avoir visité d'un œil observateur les régions inconnues. Après avoir remis en partant la domination de toutes ses conquêtes à Porus,

Digitized by Google

il descendit de l'Hydaspe dans l'Acésine. Il est à peine nécessaire d'avertir que ce voyage ne fut pas toujours paisible, et que le héros ne put se dépouiller tout à coup de l'amour des conquêtes; il voulut que tous les peuples qui se trouvaient sur son passage lui fussent soumis. Plusieurs, aisément vaincus, d'autres effrayés de ses victoires, reconnurent sa puissance; mais les farouches Malliens se montrèrent incapables de céder. Alors, quittant sa flotille, traversant des solitudes où l'eau manque sous un ciel brûlant, il va former le siége de leur principale ville, et monte des premiers à l'assaut; son échelle surchargée se brise lorsqu'il touche au rempart; il y saute seul; seul il se défend, appuyé contre le mur et n'ayant d'arme que son épée. Des Grecs parviennent à monter après lui; d'autres brisent les portes, et accourent le dégager; ils le trouvent blessé d'un javelot à la poitrine, et rendant en abondance le sang par la bouche. On crut sa blessure mortelle, et la douleur de son armée était celle du désespoir; mais à ce deuil succéda bientôt la joie que causa sa guérison (1).

Les Malliens et leurs voisins les Oxydra-

(1) Arrian., l. 6.

Digitized by Google

ques sont soumis. Il entre de l'Acésine dans l'Indus, et suit le cours majestueux de ce fleuve jusqu'à l'Océan, recevant partout ou exigeant à main armée les hommages des peuples et des rois. Le phénomène du flux et du reflux frappe les Grecs d'une admiration qui tient de la stupeur; ils s'étonnent en voyant leurs embarcations laissées à sec sur la vase; ils s'étonnent encore davantage quand ils les voient remises à flots.

Après avoir fait une courte navigation sur l'Océan et avoir jeté des coupes et des cratères d'or en offrandes à ses eaux, il s'occupe de desseins plus grands en effet que des conquêtes, puisqu'ils doivent être utiles en instruisant les hommes; c'est de rapprocher les nations en leur montrant des routes de communication sur l'étendue des mers. Il charge Néarque de visiter le golfe pacifique, et de reconnaître l'embouchure du Tigre et celle de l'Euphrate : l'Océan indien fut alors silloné pour la première fois par une flotte européenne.

Avec des fatigues plus grandes encore que celles qu'il avait jamais supportées, il rentra, par les déserts arides et brûlans de la Gédrosie, dans le centre de ses Etats asiatiques. A

Digitized by Google

Digitized by Google

flammes. Il fut réduit en cendres au bruit de tous les instrumens militaires.

Si Alexandre, illustré par tant d'exploits, avait abjuré l'amour des conquêtes, il aurait été fort au-dessus de son siècle et même de presque tous les siècles. On assure qu'il se préparait à de nouveaux exploits; mais il consacra du moins le repos qu'il consentait de prendre à se procurer une nouvelle gloire, celle de rendre plus voisines de la civilisation, et par conséquent plus florissantes que sous leurs anciens maîtres, les contrées qu'il avait soumises. Il examina par lui-même le cours du Tigre et de l'Euphrate, qui avait été coupé de barres et de cataractes artificielles par les despotes de la Perse. Ces barbares, timides par ignorance, avaient enchaîné ces fleuves dans la crainte qu'ils ne livrassent l'entrée de leur empire à des flottes étrangères : Alexandre, plus grand dans sa politique, nettoya ces mêmes fleuves pour appeler dans son empire les flottes de toutes les nations; il fit creuser à Babylone un canal capable de contenir mille galères, fit réparer les ports maritimes, et manda de la Phénicie des matelots et des pêcheurs. Par ces travaux il se proposait de lier en quelque

Digitized by Google

[illegible] RECQUE [illegible]

[illegible] contrai[illegible] de l'A[illegible]

[illegible] les [illegible]ns lointaines. La

[illegible] exploré p[illegible]

[illegible] la cote de l'A-

[illegible] par [illegible], qui [illegible]

[illegible] Pe[illegible]re, [illegible]

[illegible]opolis en Egypte [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] la division [illegible]

[illegible]andre [illegible] à [illegible]

[illegible] les nations, et à

[illegible] peuples qui

[illegible] empire. [illegible]

[illegible] palais [illegible] Suzes, [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] Plusieurs

[illegible] Prolémée, [illegible]

[illegible] épousèr[illegible] des princesses

[illegible] Perse, [illegible] des filles des plus

[illegible] Des sol[illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] pau[illegible]

[illegible]

[illegible] agr[illegible]le

[illegible]

Digitized by Google

aux Macédoniens, mais nécessaire, et sans laquelle les pères auraient eu droit de penser qu'on abaissait leurs filles à l'opprobre du concubinage (1).

Alexandre, obligé quelquefois d'offenser les préjugés de ses Grecs, cherchait dans tout le reste à se les attacher par une magnificence sans bornes. La plupart de ses soldats avaient contracté des dettes; il n'hésita point pour les acquitter de faire une dépense de vingt mille talens (108,000,000 de notre monnaie), et, par une délicatesse supérieure au bienfait, il ne voulut pas faire rougir les guerriers qui s'étaient endettés par défaut de conduite; des tables couvertes d'argent furent dressées dans le camp par son ordre, et les créanciers furent payés sans qu'il voulût connaître les débiteurs. Il eut à peu près dans le même temps le plaisir de voir les satrapes des villes qu'il avait fondées lui amener trente mille jeunes gens exercés à la tactique macédonienne (2). Rien ne rendait un plus éclatant témoignage à la sagesse de ses institutions; mais rien n'excita davantage l'aveugle jalousie

(1) Arrian., l. 7.

(2) Alexandre les nomma les *épigones*, c'est à dire les successeurs de ceux qui l'avaient si bien servi.

Digitized by Google

Digitized by Google

« mon dessein n'est pas de ralentir votre em-
« pressement à retourner dans votre pays.
« Allez ou vous voudrez; je ne vous retiens
« pas; mais je veux vous faire connaître ici
« ce que vous avez été et ce que vous êtes au-
« jourd'hui, que vous m'abandonnez. Je vais
« d'abord, comme il est juste, vous parler
« de Philippe mon père. Il vous reçut errans,
« misérables, n'ayant la plupart que des
« peaux pour vêtemens, faisant paître sur
« les montagnes de faibles troupeaux, et
« obligés pour les défendre de combattre
« les Illyriens, les Triballes et les Thraces
« voisins. Au lieu de vos habits de peaux il
« vous donna des chlamydes (1); il vous fit
« descendre des montagnes dans les plaines;
« il vous rendit capables de résister aux bar-
« bares et de ne plus mettre toute votre con-
« fiance dans la force des lieux, mais dans
« votre courage; il a fait de vous des habi-
« tans des villes; il vous a donné des lois et
« des mœurs; par lui vous êtes devenus les
« maîtres de ces barbares dont vous aviez été
« les sujets, les esclaves, et qui enlevaient et
« vos propriétés et vous-mêmes; il a réuni à
« la Macédoine une grande partie de la

(1) Chlamyde, manteau de guerre chez les Grecs.

Digitized by Google

Digitized by Google

« trésor, et il m'a laissé cinq cents talens « (2,700,000 francs) de dettes; j'en ai em- « prunté moi-même huit cents (4,320,000 fr.). « Je suis parti de la Macédoine, qui vous nour- « rissait mal; je vous ai ouvert le détroit de « l'Hellespont, quoique les Perses eussent « alors l'empire de la mer. Après avoir vaincu « dans un combat de cavalerie les satrapes « de Darius, je vous ai soumis l'Ionie entière, « toute l'Eolide, les deux Phrygies, la Lydie; « j'ai pris Milet; je vous ai rendu tributaires « toutes les nations qui ont reconnu volon- « tairement ma puissance. Vous jouissez de « tout ce que peuvent vous procurer de biens « l'Egypte et Cyrène, que j'ai acquises sans « combat; la Cœlé-Syrie, la Palestine, la Mé- « sopotamie font partie de votre fortune; Ba- « bylone, Bactres, Suzes vous appartiennent; « la richesse de la Lydie, les trésors des « Perses, les productions de l'Inde, la mer « extérieure (1), tout est à vous; enfin, vous « êtes satrapes, vous êtes généraux, vous « êtes commandans. Et que me reste-t-il à moi « de tant de travaux? Rien que ce manteau « de pourpre et ce diadême; car je n'ai rien « à moi, et l'on ne peut montrer mes trésors,

(1) La mer Erythrée ou des Indes.

Digitized by Google

Digitized by Google

« votre gloire et pour votre fortune. C'est à « ce prix que je vous ai conduits victorieux « sur toute la terre, sur les mers, à travers « les fleuves, les plaines et les montagnes. « J'ai contracté les mêmes mariages que vous, « et les enfans d'un grand nombre d'entre « vous seront les cousins de mes enfans. J'ai « payé vos dettes, et quoique vous eussiez « une forte solde, et que vous eussiez fait tant « de butin dans les villes prises d'assaut, je « ne me suis pas informé des raisons qui vous « les avaient fait contracter; la plupart d'entre « vous ont reçu des couronnes d'or (1), té- « moignages immortels de votre valeur et de « mon estime. Les morts ont eu une fin glo- « rieuse, et des honneurs ont accompagné « leurs funérailles; plusieurs ont obtenu des « statues d'airain dans leur patrie; leurs pères « sont honorés et jouissent de l'exemption des « tributs et de toutes les charges publiques, « car aucun de vous, sous ma conduite n'a « reçu la mort en fuyant.

« J'allais maintenant accorder la retraite

dire à Alexandre qu'il a reçu des coups de bâton; et l'on a longtemps admiré les traductions de d'Ablancourt!

(1) L'invention de ces couronnes d'or ne valait pas celle de nos ordres, dont la décoration accompagne partout celui qui a mérité de la recevoir.

Digitized by Google

Digitized by Google

« ramené à Suzes. Ajoutez que de là vous « êtes partis, abandonnant ce prince et le « laissant à la garde des barbares que vous « avez vaincus. Voilà ce que vous aurez à ra- « conter. Ce récit vous fera sans doute un sin- « gulier honneur aux yeux des hommes, et « vous aurez bien rempli ce que la religion « impose de plus sacré. Adieu (1). »

En finissant il sauta de son tribunal et se renferma dans son palais, plongé dans la douleur, et n'admit aucun de ses amis en sa présence. Il passa deux jours dans cette solitude, et le troisième il distribua les commandemens aux chefs des Perses.

Cependant les Macédoniens, dans un état de stupeur, étaient restés en silence devant le tribunal; ils n'attendaient plus rien, et ne pouvaient consentir à se retirer. Mais ils tombèrent dans le dernier désespoir en apprenant les nouvelles dispositions du prince en faveur des Perses; ils courent au palais, jettent leurs armes à la porte, offrent de livrer les auteurs de leur faute, demandent à voir le roi, et poussent des cris lamentables. Ils passent à cette porte la journée entière; ils y passent la nuit. Alexandre paraît enfin, et,

(1) Arrian., l. 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ecbatane la représentation des chefs-d'œuvres dont Eschyle, Sophocle, Euripide avaient illustré la ville d'Athènes. Mais les Athéniens étaient pauvres, et leurs spectacles, brillant de l'éclat du génie, n'offraient pas celui de la magnificence : la capitale de la Médie allait jouir de ces chefs-d'œuvres, accompagnés de tout le faste que permettait la fortune d'un grand roi. On peut juger de la solennité qu'il voulait donner à ces jeux, en apprenant qu'il avait appelé de toutes les parties de la Grèce trois mille acteurs, musiciens et artistes dans tous les genres.

Mais à ce projet de fêtes enchanteresses succédèrent des fêtes funéraires. Le sentiment de l'amitié était sans mesure dans Alexandre, comme toutes les affections de son âme; il perdit Héphestion, le plus cher de ses lieutenans : il avait voulu mourir après la mort de Clitus, qui différait de lui par les goûts, le caractère, et ne lui montrait qu'un incommode censeur, et il perdait dans Héphestion un ami doux, complaisant, qui avait conformé toute son âme à celle du monarque qu'il chérissait. Alexandre ordonna un deuil public dans toute l'étendue de l'empire, le porta lui-même, et les grandes ville célébrèrent

Digitized by Google

Digitized by Google

Comme il est mort à la suite d'une partie de table, on a voulu croire que dans les dernières années de sa vie il avait pris le goût de la débauche; mais Arrien, qui mérite plus de confiance que tous ses autres historiens, parce qu'il a suivi de meilleurs mémoires, soutient qu'il se plaisait en effet à tenir table avec ses amis, mais qu'il buvait peu : et s'il est vrai que ce prince ait prononcé vers la fin de sa vie le discours que nous avons rapporté, y aurait-il pu avancer, devant des soldats témoins de sa vie, que sa table ne valait pas mieux que celle de ses compagnons d'armes, s'il eût donné dans les excès du vin et de la bonne chère ? Mais ne jugeons Alexandre que d'après les faits qui ne sont pas contestés.

A l'âge où la plupart des hommes commencent à peine à se faire connaître, il avait parcouru une aussi vaste carrière que les plus célèbres conquérans; mais les autres ont porté la barbarie dans l'immense étendue de leurs conquêtes, et Alexandre a conquis une partie considérable du globe pour la civiliser; ils ont été dévastateurs, et lui seul mérita le titre de conquérant instituteur. Ses établissemens, utiles à l'humanité, expient les maux qui accompagnèrent ses conquêtes; s'il se permit

Digitized by Google

Digitized by Google

fût pas né vif, impétueux, entier dans ses opinions, capable d'emportement, et en un mot fortement passionné. Il dut donc avoir les qualités vicieuses et louables que suppose ce caractère; mais en lui les bonnes qualités durent être exaltées par sa noble fierté, par la générosité de son âme, et les mauvaises tempérées par son excellente éducation et par l'amour de la gloire, qui suppose un grand respect pour l'opinion des hommes.

Son histoire, telle que les matériaux en avaient été laissés par Aristobule et Ptolémée, a pu se ressentir de l'amitié qu'ils avaient pour le héros; on peut les soupçonner d'avoir glissé sur des fautes et des défauts du prince qu'ils admiraient; mais on a lieu de soupçonner aussi les autres historiens d'avoir partagé la haine que les Grecs avaient conçue pour Alexandre, parce qu'ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir tempéré chez eux l'anarchie démocratique, ni d'avoir partagé avec les barbares les égards qu'ils croyaient mériter seuls d'obtenir : quant à Quint-Curce, il a pu épouser les sentimens d'envie que les Romains avaient conçus contre tous les guerriers célèbres qui n'étaient pas de leur nation. Ainsi, entre les historiens du héros de la Macédoine,

Digitized by Google

Digitized by Google

à des périls nouveaux, et qui, ne craignant pour lui-même aucune fatigue, les obligeait à partager toutes celles que son ambition lui faisait braver. Des débris de son empire les chefs espéraient se former des royaumes, et les subalternes regardaient ses trésors comme une proie offerte à leur avidité; les uns et les autres éprouvaient cette joie odieuse qui anime d'avides héritiers au trépas d'un parent qu'ils ont feint de chérir : c'est autour du lit de mort d'un homme qui laisse des espérances à ceux qui lui survivent, qu'on est tenté de mépriser l'espèce humaine.

Digitized by Google

SUITE

DE LA GRÈCE.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'AU TEMPS QU LA GRÈCE FUT SOUMISE PAR LES ROMAINS.

ALEXANDRE ne s'était pas nommé de successeur (1); plus sage que tant d'autres rois qui ont eu la vanité de croire en leurs derniers momens qu'ils auraient encore le pouvoir de régner du fond de leur tombeau, il sentit qu'il ne ferait que des dispositions vaines pour le temps où il ne serait plus : « Je prévois, dit-« il, que mes amis célébreront mes funérailles « par les combats qu'ils vont se livrer entre « eux (2). » Cette prédiction devait s'accomplir; comme chacun de ses capitaines semblait

(1) An 324 avant l'ère vulgaire.
(2) Diod. Sic., l. 18.

Digitized by Google

digne du trône, non par des vertus, mais par les talens et la valeur, l'égalité qui se trouvait entre eux devait les livrer à la discorde; de longs et sanglans combats pouvaient seuls décider à qui resteraient les plus belles parties d'un si riche héritage.

Tous se rassemblèrent en armes, et ayant attiré à leur parti les cavaliers qu'on appelait les amis, ils décidèrent qu'on attendrait les couches de Roxane, qui était à son huitième mois, et que si elle mettait au jour un enfant mâle il serait roi sous les tuteurs qui lui furent nommés dans ce conseil.

L'infanterie, qu'on n'avait pas consultée, voulut se venger de ce mépris, et peu lui importait de prendre une meilleure résolution, pourvu qu'elle en prît une différente; elle s'assembla à son tour, et nomma pour successeur du plus célèbre des conquérans, du brillant élève d'Aristote, un homme infirme et à peu près imbécille, Arrhidée (1), frère d'Alexandre et fils d'une courtisane de Larisse; on lui fit prendre le nom de Philippe son père.

(1) Les Latins, ou peut-être les copistes de leurs manuscrits, ont écrit *Aridée*; mais c'est l'orthographe des Grecs que l'on doit suivre pour les noms grecs.

Digitized by Google

La cavalerie sentit le danger d'une division qui rendait une partie de l'armée ennemie de l'autre; elle députa deux des capitaines, Attale et Méléagre, pour traiter avec l'infanterie (1). Les députés, infidèles à leurs commettans, se joignirent à ceux qu'ils s'étaient chargés d'appaiser, et dès lors la sédition devint plus violente et plus dangereuse. L'infanterie se précipite en armes pour massacrer la cavalerie; celle-ci traverse précipitamment la ville, gagne le camp, et se montre redoutable à son tour à ceux qui l'avaient menacée : elle avait pour chef Perdiccas, et des émissaires d'Attale sont chargés de l'assassiner; Perdiccas le sait; il fait appeler les assassins, qui n'osent paraître devant lui. Dans les grands dangers ce n'est pas de la froide prudence, mais de l'audace qu'il faut attendre son salut; en ne montrant point de crainte on impose à ceux qui croyaient en inspirer. Perdiccas ose se rendre auprès de cette infanterie qui respire sa mort et que commande le suborneur de ses assassins; il la convoque en assemblée, lui adresse la parole, et son éloquence, ou plutôt cet ascendant que les hommes accoutumés à l'obéissance laissent

(1) Justin., l. 13, c. 3.

Digitized by Google

prendre sur eux aux chefs qui ont l'habitude de les commander, impose aux plus mutins. Perdiccas subjugue par sa présence cette milice farouche, au point qu'elle oublie ses premiers sentimens, et le proclame son chef (1). Les deux factions, qui n'eurent plus dès lors qu'un même commandant, furent étonnées de se voir sitôt rapprochées; toutes deux, ayant au milieu d'elles le corps d'Alexandre, s'accordèrent à reconnaître Arrhidée, et à réserver une portion de l'empire au fils que Roxane pouvait mettre au jour. Les chefs durent accepter sans peine cet accord; ils avaient engagé d'abord la cavalerie à faire choix d'un prince qui était encore à naître pour conserver eux-mêmes la domination sous le nom d'un enfant; ils visaient au même but en se rendant au vœu de l'infanterie, puisqu'ils domineraient de même sous un prince condamné par la nature à une éternelle enfance. Le fils de Roxane naquit, et reçut le nom de son père.

Perdiccas fut le tuteur de l'imbécille Arrhidée et de l'enfant au berceau. Quoique, par son habileté, la sédition n'eut pas eu de suites

(1) Justin., l. 13, c. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

part à leurs querelles, et de consacrer aux soins de sa province le temps qu'ils employaient à se combattre et à tourmenter les nations. La paix, qu'il sut conserver, l'amour des peuples qu'il gouvernait, et la bienveillance de ses voisins, affermirent sa domination.

Un sage prince tire de sa sagesse trop de puissance pour ne pas exciter la haine des ambitieux. Perdiccas sentit que Ptolémée serait le plus puissant obstacle qui s'opposerait à ses desseins, et ce fut lui qu'il s'empressa d'attaquer; mais lui-même, odieux par ses hauteurs, ne pouvait guère se promettre de succès contre un homme chéri de son peuple et de ses voisins. Il fut repoussé; ses troupes mécontentes se soulevèrent; elles lui ôtèrent la vie, et se donnèrent à ce gouverneur de l'Egypte qu'elles étaient venues combattre. Les nouvelles forces que cette jonction lui procurait, et qui étaient le prix de ses vertus, lui auraient permis de se déclarer lui-même régent de l'empire après la mort de Perdiccas; mais il avait trop de prudence et aimait trop la véritable gloire pour désirer cette place orageuse: elle fut bientôt après confiée à Antipater.

Nous ferons mieux connaître Ptolémée quand nous donnerons une histoire succincte

Digitized by Google

Digitized by Google

veuve de ce prince, et d'Alexandre son fils, eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, meurtrier de son propre fils, eut la Thrace, la Bithynie et quelques provinces au-delà de l'Hellespont; Séleucus enfin eut tout le reste de l'Asie, sous le titre de royaume de Syrie.

Après avoir suivi Alexandre dans ses conquêtes et jeté un coup d'œil sur ses successeurs, retournons dans la Grèce.

Nous avons vu que ce prince, en partant pour ses longues expéditions, avait laissé Antipater en Macédoine avec des troupes pour maintenir l'ordre dans ce royaume. Quelques mouvemens séditieux appelèrent ce capitaine dans la Thrace, et les Lacédémoniens profitèrent de son absence pour commettre des hostilités contre la Macédoine (1). C'était Agis, leur roi, qui les poussait à cet acte de témérité. Ils s'applaudirent de leur audace quand ils se virent renforcés par une partie du Péloponèse. L'armée combinée montait à plus de vingt mille hommes, et ils la croyaient invincible; mais Antipater, qui eut bientôt réduit les Thraces, accourut contre les Lacédé-

(1) Plut., in Agesilao; Q. Curtius, l. 6, c. 1. (An 329 avant l'ère vulgaire.)

Digitized by Google

moniens, et leur fit connaître par sa victoire facile qu'il ne leur restait plus qu'une folle audace. Agis avait suscité la guerre; il périt dans le combat. Le vainqueur permit aux Grecs d'envoyer des ambassadeurs implorer la clémence d'Alexandre. Quand ce prince les reçut il venait de gagner la célèbre bataille d'Arbelles : « Pendant que nous remportions « ici la victoire, dit-il à ses généraux, j'ap- « prends qu'il se livrait un combat de rats en « Arcadie. » Il se contenta d'exiger des alliés une promesse de punir les principaux auteurs de la rébellion. Il vécut encore huit ans après cet événement, et pendant ces huit années la Grèce jouit d'un repos qu'elle n'avait jamais connu, et qui aurait pu suffire à son bonheur si elle n'avait pas su qu'il était imposé par la force. Alexandre laissait aux Grecs la jouissance de tous leurs droits, de toutes leurs libertés; mais cette jouissance était empoisonnée par une triste pensée, c'est que c'était un homme puissant qui les forçait à connaître le bonheur.

Déjà les Athéniens et les féroces Etoliens étaient las de leur tranquillité (1), et regar-

(1) An 324 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic., l. 18.)

Digitized by Google

daient comme un insupportable esclavage de n'avoir plus la permission de souffrir et de nuire. Alexandre, peu de temps avant sa mort, avait ordonné que les exilés des villes grecques fussent rappelés, à l'exception des criminels, et il avait sans doute ajouté, quoique l'histoire ne le dise pas, qu'il voulait que les injustices réciproques des villes grecques fussent réparées. Cet ordre, politique sans doute, mais non moins paternel, fut proclamé dans la solennité des jeux olympiques, et reçu aux applaudissemens de la Grèce assemblée. Deux peuples seuls en furent blessés, parce qu'il nuisait à leurs intérêts; ce furent les Etoliens et les Athéniens : les premiers avaient chassé une famille illustre, et ils se voyaient avec indignation obligés de la rétablir dans ses droits; les seconds, qui s'étaient partagé le territoire de Samos, se voyaient avec la même impatience contraints à le restituer. La crainte leur fit étouffer leurs ressentimens; mais, sur un bruit confus de la mort d'Alexandre, les Athéniens, empressés d'agir et n'osant pas encore agir à découvert, donnèrent ordre à Léosthène, l'un de leurs généraux, de prendre à sa solde certaines troupes que des satrapes

Digitized by Google

Digitized by Google

de Thèbes : cet orateur était alors en exil (1). Voici la cause de sa disgrâce.

Harpalus, qu'Alexandre avait laissé dans Babylone en qualité de gouverneur et de garde de ses trésors, crut, avec beaucoup d'autres, que ce prince ne reviendrait jamais de l'Inde, et se permit de consacrer à ses plaisirs les richesses dont il avait le dépôt (2). Il étonna les Asiatiques par son luxe, et les effraya par ses violences; il fit venir d'Athènes une courtisane nommée Pythionice, qu'il entretint dans une magnificence de reine, et quand la mort la lui eut enlevée il fit transporter à grands frais le corps dans l'Attique, et lui fit ériger un tombeau qui lui coûta trente talens (162,000 fr.), et qu'on admirait encore au temps des Antonin (3); bientôt il remplaça Pythionice par une femme non moins méprisable, et ne se livra pas pour elle à moins de prodigalités (4). Mais vint le temps où les voluptés firent place à de justes craintes : Alexandre à son retour punit de mort les abus de pouvoir, et Harpalus, plus coupable qu'aucun

(1) Plut., in Demosth.
(2) Diod. Sic., l. 17.
(3) Pausan. Attic., c. 37; Plut., in Demosth.
(4) Diod. Sic.

Digitized by Google

Digitized by Google

silence, ni l'éloquence des autres orateurs, ne put sauver l'accusé; il fut chassé, et Démosthène, dont la corruption fut découverte et prouvée, fut condamné à l'amende et à l'exil par décret de l'aréopage.

Il supporta sa peine avec faiblesse; mais, éloigné de sa patrie, il servit mieux ses concitoyens dans leurs projets de guerre que s'il était resté dans son sein (1). Il se joignit aux ambassadeurs qu'elle envoya dans les villes solliciter des secours, et, par son éloquence et son zèle, il lui procura l'alliance de Sicyone, d'Argos, de Corinthe et d'une grande partie du Péloponèse. Les Lacédémoniens ne se laissèrent point engager dans cette ligue; ils se ressouvenaient d'avoir été vaincus par Antipater, et ne voulaient pas courir les dangers d'une nouvelle défaite. Le service que Démosthène venait de rendre à son pays fut bientôt suivi de son rappel, et comme la loi ne permettait pas de lui remettre l'amende à laquelle il avait été condamné, elle fut payée aux frais du trésor (2).

Cependant Léosthène, qui jusque là n'avait agi que sur une commission secrète, fut au-

(1) Justin., l. 13, c. 5.
(2) Plut., in Demosth.

Digitized by Google

Digitized by Google

de patience jusqu'à ce que la famine obligeât les assiégés à se rendre; Antipater offrit même de capituler; mais n'ayant pu obtenir du présomptueux Athénien des conditions supportables, il fit une sortie vigoureuse, et Léosthène reçut la mort. Les honneurs héroïques qu'Athènes dans ses beaux jours n'avait point accordés aux plus célèbres généraux après les plus illustres victoires, furent décernés à cet infortuné capitaine, et on lui donna pour successeur Antiphile, qui avait alors la réputation d'habile guerrier.

Lamia restait bloquée (1); mais Léonnatus, qui à la mort d'Alexandre avait reçu en partage le gouvernement de Phrygie, vint au secours d'Antipater, leva des troupes en Macédoine, et se porta sur la Thessalie. Les Grecs à son approche levèrent le siége de Lamia, brûlèrent leur camp, et marchèrent à sa rencontre; ils furent vainqueurs, et Léonnatus périt dans un marais où il fut renversé. Mais les Grecs n'eurent pas longtemps à se féliciter de cet avantage; Antipater, libre par leur retraite, et qui les avait suivis de près, arriva dès le lendemain de la bataille, se trouva par sa jonction avec les vaincus supérieur en

(1) An 322 avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

condition qu'il promit d'accorder la paix aux Athéniens : ils n'étaient pas en état de disputer, et ils s'abandonnèrent à la volonté du vainqueur.

Elle fut modérée (1). Il mit dans la forteresse de Munychie, port d'Athènes à l'embouchure de l'Ilyssus, une garnison macédonienne; il laissa aux Athéniens l'usage de leurs lois, mais il les rappela aux principes de leur ancienne constitution, ôtant à la multitude son influence, ou plutôt sa toute-puissance, excluant de tous les emplois ceux qui n'avaient aucun revenu, et ne laissant l'administration et le droit de suffrage qu'à ceux qui auraient plus de mille drachmes, ou de neuf cents de nos livres. S'il fit passer dans la Thrace quelques citoyens turbulens, il leur y donna des terres; s'il ordonna d'abord que les Athéniens paieraient une contribution, il leur en fit bientôt la remise à la prière de Phocion; mais il leur prescrivit, au nom des rois, de restituer le territoire de Samos, et c'était, en les ménageant, ne pas soutenir leur injustice (2).

Ces conditions, dictées par un vainqueur

(1) Diod. Sic., l. 18.
(2) Diod. Sic.; Plut., in Phocione.

Digitized by Google

Digitized by Google

ses premiers efforts contre Ptolémée. Nous avons déjà vu comment l'injuste et ambitieux Perdiccas périt dans cette expédition.

Antipater mourut bientôt après (1); il laissa la tutelle des deux rois et la régence de l'Etat à Polyperchon (2), le plus ancien des capitaines qui s'étaient illustrés sous Alexandre, et il se contenta de déclarer Cassander, son fils, chiliarque, dignité éminente et qui donnait la seconde autorité sur les armées et dans l'empire : on dit que ce titre avait été porté par Alexandre à l'exemple des rois de Perse (3). Cependant tant d'honneurs et de pouvoir ne purent satisfaire l'ambition de Cassander; dès que son père eut fermé les yeux il s'empara des affaires, et avant qu'on pût savoir à Athènes la mort du régent, il se hâta d'envoyer Nicanor prendre le commandement de Munychie : c'était agir contre les dispositions que Polyperchon avait fait prendre par les chefs assemblés; leur décret ordonnait que la liberté fût rendue à la Grèce, qu'elle rentrât

(1) An 321 avant l'ère vulgaire. (Diod. Sic., l. 18.)

(2) Des historiens le nomment Polysperchon.

(3) Chiliarque, chef de milliers d'hommes. Le mot est grec; mais il était apparemment une traduction de l'un des titres que, suivant Diodore, avaient portés les rois de Perse.

Digitized by Google

dans tous ses droits, et que l'oligarchie établie par le dernier régent fût abolie. C'était un piége dans lequel il était bien sûr de prendre des républicains légers, qui dans leur enthousiasme traiteraient en ennemis tous ceux qui les avaient engagés à une soumission nécessaire, rappelleraient dans leur sein les brouillons qui avaient été chassés, s'affaibliraient par la discorde, se priveraient de leurs plus habiles défenseurs, et se trouveraient réduits à prêter sans résistance la tête au joug. Nicanor invitait les Athéniens à rester fidèles à Cassander; les Athéniens demandaient qu'il évacuât Munychie : il ne leur refusait rien, les amusait par des harangues et des négociations, et mettait les nuits à profit pour faire entrer de nouveaux soldats dans la place. Il avait des liaisons avec Phocion, toujours ennemi de l'autorité populaire, parce qu'il était ami de sa patrie; mais Phocion, qui n'était pas sans doute instruit de tous ses desseins, osa se rendre auprès du peuple garant de la sincérité de Nicanor, et Nicanor profita d'une nuit et de la confiance des Athéniens pour s'emparer du Pirée (1). Cette erreur de Phocion est du nombre de ces fautes qui ne se pardonnent pas

(1) Corn. Nep., in Phocione.

Digitized by Google

sous un gouvernement démocratique, parce que le peuple croit toujours que l'homme qui s'est laissé tromper a voulu le tromper lui-même.

Bientôt après Alexandre, fils de Polyperchon, fut envoyé par son père dans l'Attique, sous le prétexte d'amener des secours contre Nicanor (1), et en effet pour exciter des troubles dans la république et s'en emparer; il amenait avec lui les bannis, les agitateurs du peuple, les hommes notés d'infamie, tout ce qui peut faire du mal dans une ville. De nouveaux magistrats, de nouveaux généraux sont créés (2). Phocion, destitué du commandement, est appelé en justice; il se réfugie auprès d'Alexandre, qui l'envoie à son père avec des lettres de recommandation, et Polyperchon a la lâche politique de le livrer aux députés d'Athènes : ses ingrats concitoyens, plutôt assassins que juges, ne consentent pas même à l'entendre. On admet, contre toutes les lois, dans l'assemblée qui doit prononcer sur son sort, des étrangers, des esclaves, des hommes notés d'infamie, et même des femmes. Ceux qui réclament contre ces illégalités sont

(1) An 320 avant l'ère vulg. (Plut., in Phocione.)
(2) Plut., in Phocione; Diod. Sic.

Digitized by Google

chassés à coups de pierres, et ses amis sont condamnés avec lui, sans autre crime que de lui avoir été chers et de l'avoir aimé. Tous burent la ciguë, et ce sage, qui peut-être aurait sauvé sa patrie si elle avait daigné s'abandonner à ses conseils, qui lui donna toujours du moins les conseils les plus propres à la sauver, fut jugé même indigne d'y recevoir la sépulture (1). Il est vrai que, comme il arrivait toujours, les Athéniens ne tardèrent pas à se repentir de leur injustice; ils reçurent ses os de la main d'une femme de Mégares qui les avait recueillis, et lui érigèrent une statue d'airain (2).

Cassander vint enfin au secours de Nicanor, et força Polyperchon à se retirer dans le Péloponèse, où il établit la démocratie et livra les citoyens honnêtes à la vengeance féroce du peuple; mais un affront qu'essuyèrent ses armes devant Mégalopolis détruisit sa réputation, et la plupart des villes embrassèrent le parti de Cassander. Ce général, en rétablissant dans Athènes l'autorité des citoyens les plus riches et les plus puissans, confia l'ad-

(1) Il est assez bizarre que la plupart des historiens modernes louent également Démosthène et Phocion; on ne peut louer l'un sans condamner l'autre.

(2) Plut., in Phocione.

Digitized by Google

ministration de cette république à un philosophe disciple de Théophraste : c'était Démétrius de Phalère, ami de Phocion, condamné en même temps que ce sage, et qui ne s'était soustrait à la mort que par la fuite. Il montra combien est doux un gouvernement dirigé par la vraie philosophie; pendant les dix années que, revêtu d'une puissance en effet monarchique, il exerça sur les Athéniens une autorité paternelle, il décora la ville d'un grand nombre de beaux édifices, et se vit décerner à lui-même trois cent soixante statues d'airain par la reconnaissance du peuple, qui bientôt va retourner à son caractère d'ingratitude (1).

Cet heureux état, pendant lequel les Athéniens ne paraissent pas avoir même conçu le désir d'une plus grande félicité, cessa quand Antigone, ennemi de Cassander et de Ptolémée, résolut de s'ouvrir l'entrée de la Grèce et d'y établir sa domination (2); il suivit pour y parvenir la politique de Polyperchon, et se déclara le protecteur de la liberté du peuple qu'il voulait subjuguer. Par ses ordres Dé-

(1) Diog. Laert., in Demetrio. La plupart de ces statues étaient équestres; plusieurs le représentaient sur des biges ou chars attelés de deux chevaux.

(2) Diod. Sic., l. 20.

Digitized by Google

métrius-Poliorcète (1), son fils, chassa de toute la Grèce les garnisons macédoniennes; il se rendit maître du Pirée, fit évacuer Munychie, rasa cette forteresse, et rétablit la démocratie. Les Athéniens, libres et heureux depuis qu'ils étaient plutôt conseillés que gouvernés par Démétrius de Phalère, regardèrent le Poliorcète comme leur libérateur : insensés, qui ne s'apercevaient pas qu'on ne leur offrait la liberté que comme un piége qui cachait l'esclavage. Leur véritable bienfaiteur, Démétrius de Phalère, objet de tant d'amour et qui en avait tant mérité, fut obligé de fuir (2). Ces mêmes Athéniens, qui l'avaient fatigué de leurs hommages, le condamnèrent à mort; ses statues furent renversées avec ignominie, et l'on affecta de consacrer le métal de plusieurs aux usages les plus vils (3).

Ces républicains, autrefois si fiers et maintenant si savans en lâches adulations, décrétèrent qu'une statue serait élevée au Poliorcète et à son père, auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton, ces fameux vengeurs de la liberté; qu'un autel, qui leur serait con-

(1) *Poliorcète*, preneur de villes.
(2) Diog. Laert., in Demetrio.
(3) Diod. Sic.; Plut., in Demetrio.

Digitized by Google

sacré, serait appelé l'autel des dieux sauveurs; qu'ils auraient un prêtre, et que l'année, autrefois désignée par le nom du premier archonte, le serait désormais par celui de ce pontife; que la population, partagée alors en dix tribus, le serait en douze, dont les deux nouvelles seraient appelées Antigonide et Démétriade; que des jeux solennels, des processions publiques (1) et des sacrifices seraient célébrés en l'honneur de ces princes, et que leur image serait brodée avec celles des autres dieux sur le voile que chaque année la religion consacrait à Minerve (2).

Diverses expéditions tinrent Démétrius éloigné d'Athènes, et elle retomba sous la puissance de Cassander (3); mais Démétrius vint le chasser une seconde fois. Il déclara libres tous les Grecs en deçà des Thermopyles, reçut les Béotiens dans son alliance, chassa de Cenchrées, de Phylé, de Panacte les garnisons lacédémoniennes, et rendit ces places aux Athéniens. Alors ils ne trouvèrent plus d'autres honneurs à lui rendre que ceux

(1) Les Grecs avaient en effet des processions; on les appelait théories; mais si je me servais de ce mot je ne serais pas entendu.

(2) Diod. Sic.; Plut., in Demetrio.

(3) Plut., in Demetrio.

Digitized by Google

Digitized by Google

imprudemment poursuivi l'aile qu'il avait enfoncée, et Antigone fut tué. Démétrius se croyait sûr encore de trouver un asile à Athènes : une insolente députation vint lui en défendre l'entrée. Cet affront lui fut, dit-on, plus sensible que ses autres infortunes : il ne savait pas, ce vicieux mais généreux prince, soupçonner dans les autres d'ignobles sentimens.

Les Athéniens se hâtaient trop de l'insulter. Réduit quelque temps à nourrir de brigandage une troupe qu'il avait rassemblée, il vit bientôt la fortune lui sourire encore; il avait des vaisseaux, et, maître de la Cilicie, de Tyr, de Sidon, de Cypre, il vint former le siége d'Athènes. Les Athéniens décrétèrent la peine de mort contre quiconque oserait parler d'accord avec ce prince; la famine les força de lui ouvrir leurs portes : il leur pardonna, redevint leur idole, et ne mit plus sans doute à leurs adorations que la valeur qu'elles méritaient.

Il tourna ensuite ses armes contre la Laconie, et deux fois il battit ces Lacédémoniens qui, depuis longtemps dégénérés, conservaient du moins un nom capable d'honorer leur vainqueur. Il allait entrer dans Sparte, cette

Digitized by Google

Digitized by Google

entrer dans la Macédoine. Les deux princes passèrent quelque temps ensemble dans la familiarité ; ils prenaient leur repas à la même table, vivaient dans le même palais, quand Démétrius apprit qu'Alexandre voulait l'assassiner. Il se tint sur ses gardes, et, menacé une seconde fois, il lui fit donner la mort. Les Macédoniens eurent horreur et d'Alexandre, qui avait médité un lâche assassinat, et d'Antipater, souillé du sang de sa mère; ils proclamèrent Démétrius roi de Macédoine. Antipater dépouillé s'enfuit en Thrace auprès de Lysimaque, qui le fit mourir, et personne ne resta plus de la famille d'Alexandre.

Démétrius régna sept ans en Macédoine (1). Il était maître d'une grande partie du Péloponèse, d'Athènes, de Mégares, et il fit deux fois la conquête de la Béotie. D'immenses préparatifs semblaient devoir remettre en sa puissance les Etats que son père avait possédés en Asie; il levait une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied et de douze mille de cavalerie; il équipait une flotte de cinq cents vaisseaux (2). Pendant qu'il

(1) Plut., in Demetrio.

(2) Il en avait à quinze et seize rangs de rames, ce qu'on n'avait point encore vu; mais Ptolémée-Philo-

Digitized by Google

ne rêve que conquêtes, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée le préviennent et l'attaquent de différens côtés à la fois; ils appellent Pyrrhus dans la Macédoine, où l'on était las du faste et des hauteurs de Démétrius; on l'y traitait de comédien qui tâchait de contrefaire Alexandre, et l'on disait que Pyrrhus représentait au naturel ce héros. Les Macédoniens passent dans le camp de Pyrrhus, et Démétrius ne parvient à sauver sa vie qu'à la faveur d'un déguisement. Mais il n'est point encore abattu. Des débris de sa fortune il lève une armée de dix mille hommes, avec laquelle il passe en Asie; il continue de former de magnifiques desseins; il se promet la conquête de la Médie, de l'Arménie. Encore une fois abandonné de ses troupes, encore une fois près de se rétablir, et constamment joué par la fortune, vaincu par Séleucus et n'ayant plus de ressources, il est obligé de se livrer à son vainqueur, et, ce qui peut étonner, il en est bien traité, mais sans être admis en sa présence. Libre sous les yeux de

metor en eut dans la suite de quarante rangs de rames, machines pesantes qu'on ne pouvait mouvoir, et qui n'étaient qu'un spectacle d'ostentation. (Plut., in Demetrio.)

Digitized by Google

ses gardes, qui ne gênent aucun de ses désirs, excepté celui de s'échapper, il jouit à son gré des plaisirs de la table, de la chasse et de la promenade, se plonge dans toutes les voluptés, prend d'abord de l'exercice, y renonce bientôt, et meurt d'un excès d'embonpoint après trois ans de captivité.

Dès le moment qu'il avait pris la fuite les Athéniens avaient révoqué tous les décrets que lui avait prodigués leur flatterie; cependant ils le craignaient encore, et ils appelèrent Pyrrhus. Ce prince se rendit à leur invitation, et paya leur confiance d'un avis très-prudent : « Si vous êtes sages, leur dit-il, « vous n'appellerez jamais de rois pour ar- « ranger vos affaires (1). »

Pyrrhus ne régna que six mois sur la Macédoine; pendant qu'il était occupé à soumettre plusieurs villes de la Grèce ce royaume lui fut enlevé par Lysimaque.

Démétrius, en passant dans l'Asie, avait laissé à Antigone Gonatas, son fils, les villes qui lui restaient dans la Grèce. Cet Antigone ne se contenta pas de favoriser l'aristocratie et de la substituer au gouvernement populaire; il protégea même les tyrans, et il en

(1) Plut., in Pyrrho.

Digitized by Google

Digitized by Google

cus dans un combat où l'on put reconnaître l'avantage de la discipline sur la valeur féroce. Ils éprouvèrent une semblable disgrâce quand ils voulurent forcer le pas des Thermopyles, que défendaient contre eux les Etoliens ; cependant ils franchirent ce passage, guidés par les Héracléotes, qui trouvaient bons tous les moyens d'éloigner d'eux ces redoutables hôtes. Les Gaulois avaient entendu parler des trésors du temple de Delphes ; ils courent à cette proie ; elle semblait assurée. Les Delphiens, animés par leurs prêtres, ne pouvaient opposer aux barbares qu'un courage inutile : la nature leur prêta pour les sauver ses plus effrayans phénomènes. Un tremblement de terre, des éclairs qui faisaient succéder dans le ciel un champ de feu à d'épouvantables ténèbres, les longs roulemens du tonnerre répétés par toutes les anfractuosités des montagnes, la foudre frappant à coups redoublés le camp des Gaulois, des torrens entraînant à grand bruit dans leur chute des roches brisées, tout montrait aux barbares le dieu de Delphes combattant contre eux. Une blessure que reçut Brennus acheva d'abattre leur courage ; ils se retirent pendant la nuit, et, dans le trouble qu'éprouvent leurs

Digitized by Google

Digitized by Google

LIGUE ACHÉENNE.

Ce fut la terreur dont ces hommes farouches frappèrent toute la Grèce, et les excès qu'ils commirent contre l'Elide et l'Achaïe, qui, joints à la crainte des Macédoniens et du joug des tyrans, engagèrent les principales villes achéennes à s'unir entre elles par une étroite confédération. Par cette ligue le Péloponèse brilla d'un nouvel éclat, et l'Achaïe tint dans la Grèce la place qu'avaient autrefois occupée Athènes et Lacédémone aux jours de leur puissance.

La ligue achéenne n'était pas nouvelle. Quand les Achéens eurent chassé leurs rois ils firent il est vrai de chacune de leurs villes une république indépendante, mais ils maintinrent entre elles la plus parfaite union. Chaque année les députés de la nation achéenne s'assemblaient deux fois à Ægium; là se contractaient les alliances, là se décidait la paix ou la guerre, là se portaient les règlemens de la police commune, là se présentaient les ambassadeurs étrangers, et c'était aussi de là que s'expédiaient les ambassadeurs achéens.

Digitized by Google

Philippe et son fils respectèrent les républiques achéennes, et leur laissèrent leurs lois et leur gouvernement; mais dans la suite plusieurs villes de l'Achaïe reçurent garnison de Polyperchon, de Cassander, de Démétrius Poliorcète et d'Antigone Gonatas; d'autres furent asservies par des tyrans particuliers, et l'ancienne union ne subsista plus, puisque les liens en étaient dissous.

Mais quand le Péloponèse fut tourmenté par le brigandage des Etoliens, quelques villes achéennes, plus exposées que les autres, telles que Dyme, Patras, Tritée et Phare, renouvelèrent leur première alliance, et successivement d'autres villes y accédèrent, après avoir chassé ou tué leurs tyrans, et s'être débarrassées des garnisons qui les tenaient sous le joug. Plusieurs villes du Péloponèse, sans avoir fait partie de l'ancienne Achaïe, obtinrent d'être admises dans la fédération, et une utile violence fut employée pour en forcer d'autres à s'y joindre.

La ligue achéenne avait eu dans l'origine deux stratéges ou généraux, auxquels les modernes, à l'exemple des Romains, donnent le titre de préteurs; ils étaient chargés de convoquer l'assemblée nationa e et de la présider.

Digitized by Google

Cette institution fut renouvelée; mais l'expérience fit reconnaître que deux chefs, investis d'un pouvoir égal, au lieu de maintenir entre eux un utile équilibre, nuisaient à la chose publique par leur opposition réciproque, ou s'accordaient à rester ensemble dans l'inertie. L'administration fut donc confiée à un seul préteur (car nous adopterons cette dénomination pour obéir à l'usage). Par cette réforme la fédération acquit une force et une activité qu'elle n'aurait jamais connues si elle eût continué d'être balancée entre deux volontés molles ou discordantes.

Peu de temps après cette heureuse innovation un jeune homme, qui dès lors eut un grand nom, Aratus, délivra Sicyone sa patrie de la domination d'un tyran (1). Il faut prendre plus haut l'histoire de cet homme célèbre.

Sicyone, longtemps soumise au régime de l'aristocratie, était tombée dans cet état de troubles qui naît de l'inquiétude et de l'ambition des démagogues, et après les orages d'une fausse liberté elle était passée sous la verge d'une suite de tyrans (2).

(1) An 251 avant l'ère vulg.
(2) Plut., in Arato.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mais les Sicyoniens ne tardèrent pas à tomber dans de nouveaux malheurs. Les citoyens bannis par les tyrans furent rappelés, et plusieurs avaient mené pendant cinquante ans une vie errante et misérable; cependant, peu satisfaits d'être réintégrés dans leur patrie, ils voulurent aussi l'être dans les biens dont ils avaient été dépouillés, et chasser des propriétaires qui avaient au moins en leur faveur le droit que donne une longue jouissance. Ces prétentions, inconciliables avec le repos de l'Etat, menaçaient la patrie d'une révolution nouvelle, d'un nouveau renversement des fortunes, et de maux peut-être plus grands encore que ceux dont elle venait d'être délivrée; et pendant que les citoyens s'exerçaient à la déchirer, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, se disposait à profiter des troubles intestins pour en faire sa proie. Aratus ne trouva d'autre remède à tant de maux, et d'autre ressource contre un si grand danger, que d'unir Sicyone à la confédération des Achéens; confédération encore faible et peu florissante. De petites villes la composaient; le sol était peu fertile, et les côtes manquaient de ports; elle n'avait pas, dans l'union de toutes ses parties, la force d'une seule ville

Digitized by Google

puissante; mais, soutenue par le bon ordre, et surtout habilement gouvernée, elle se conserva longtemps libre, et rendit la liberté à une grande partie de la Grèce.

Aratus était l'auteur de cette prospérité; il n'avait de passion que l'horreur de la tyrannie et l'amour de l'Etat dont il tenait les rênes. La haine et l'amitié n'avaient en lui rien de relatif à lui-même; il les mesurait sur l'intérêt commun, et changeait d'amis et d'ennemis suivant les circonstances politiques; facile, quand elles l'exigeaient, à se réconcilier avec ses ennemis et à s'écarter des anciens objets de ses affections: digne en cela de peu d'attachement comme particulier, mais très-estimable comme homme d'état. Excellent pour les coups de main, habile à préparer des surprises, à les conduire, à en profiter, il devenait timide dans un jour de bataille, et peut-être aucun homme célèbre n'a mieux fait connaître qu'il est plusieurs sortes de courage, comme si la mort que l'on brave n'était pas la même dans toutes les manières de l'affronter. Une autre bizarrerie de son caractère, c'est qu'il trouvait toute la force de son courage et toute la froideur de son jugement dans les situations qui semblaient

Digitized by Google

désespérées, et que dans des occasions moins chaudes il perdait souvent tous ses avantages par un excès de circonspection.

Il fut longtemps sans pouvoir accorder les bannis rappelés à Sicyone avec les propriétaires des biens dont ils avaient été dépouillés; il n'aurait même jamais pu sortir de cet embarras sans l'amitié du roi d'Egypte (1): leur liaison était fondée sur leur amour commun pour les arts. Sicyone, patrie d'Aratus, avait été le siége d'une des plus célèbres écoles de peinture, et comme il y avait puisé le goût et la connaissance de cet art, il était l'agent du roi d'Egypte et lui envoyait de beaux tableaux de la Grèce. Il alla trouver ce prince, et en reçut cent cinquante talens (314,000 francs) pour arranger les affaires de sa république. Il employa cette somme à dédommager ses concitoyens des pertes qu'ils avaient supportées. Les anciens et les nouveaux propriétaires, ennemis par division d'intérêt, cessèrent de se haïr quand l'intérêt ne les désunit plus, et les exilés, dans leur reconnaissance pour Aratus, lui décernèrent une statue d'airain.

Créé préteur par les Achéens, il se montra

(1) Ptolémée Philadelphe.

Digitized by Google

Digitized by Google

« traire. » Peut-être la maxime conservait-elle toute sa force, et le jeune Aratus était-il en effet plus sage que le philosophe Persée.

Ce fut du jour de la délivrance de Corinthe que commença la puissance des Achéens. Différentes villes du Péloponèse, Mégares, Trézène, Epidaure et autres, secouèrent le joug du roi de Macédoine, et entrèrent dans la confédération. On avait vu les Lacédémoniens, les Athéniens, dans le temps de leur grandeur, n'attirer les peuples à leur alliance que pour les dominer : les Achéens au contraire, indifférens au plaisir de la domination, ne montraient d'autre intérêt que celui de faire partager à leurs voisins le bonheur dont eux-mêmes jouissaient; s'ils déclaraient la guerre, ce n'était pas à des peuples, mais à des tyrans; ils se fatiguaient à prendre des villes, et c'était pour les affranchir. Des usurpateurs furent réduits eux-mêmes à les seconder dans ce généreux dessein; ne se croyant plus en sûreté, ils abdiquaient leur pouvoir incertain et faisaient entrer dans la ligue les villes dont ils abandonnaient la domination. Ainsi chaque jour la fédération voyait augmenter ses forces par les bienfaits d'Aratus. Cette gloire fut particulière à l'Achaïe, ou plutôt elle fut celle de

Digitized by Google

cet homme extraordinaire, que les Achéens se donnaient pour préteur tous les ans ou au moins tous les deux ans.

Il augmenta sa renommée par les avantages qu'il se procura sur les Etoliens. Ils avaient pour alliés les Lacédémoniens, conduits par Agis, jeune roi, célèbre par son enthousiasme pour les vieilles institutions de son pays, et qui mourut inutilement pour elles. Aratus, par amour pour le bien de l'Etat, ne craignit pas d'encourir pour quelque temps le reproche de lâcheté : au lieu d'attaquer les ennemis et de les troubler dans leur marche, il parut craindre de se mesurer avec eux, et les laissa franchir tranquillement la montagne de Géranie; il ne les inquiéta même pas quand ils attaquèrent Pallène, dont ils se rendirent maîtres; mais ce succès qu'il leur abandonnait devait être le dernier. Dès qu'il crut leur avoir assez inspiré de confiance par sa politique inertie, il les étonna par une attaque imprévue, et fit succéder en eux la terreur à l'imprudente témérité. Comme ils se défendirent en désordre, il remporta sur eux une victoire complète.

Le second Démétrius avait remplacé sur le trône de Macédoine Antigone Gonatas. Ara-

Digitized by Google

tus, constant ennemi des Macédoniens, et qui avait même le défaut de les trop mépriser, voulut enlever Athènes à ce prince; il fut défait par un général de Démétrius; le bruit se répandit même qu'il avait été tué, et les Athéniens, toujours hypocrites, toujours lâches adorateurs de celui qui les tenait sous le joug, se ceignirent la tête de couronnes pour faire leur cour au roi de Macédoine. Mais ce prince étant mort peu de temps après, ils s'empressèrent d'appeler Aratus à leur délivrance; il les servit comme s'il eût ignoré l'insulte qu'ils lui avaient faite, leur fit rendre le Pirée, Munychie, Salamine et Sunium, pour cent cinquante talens (810,000 francs), et lui-même paya pour eux le tiers de cette somme.

Il avait déjà fait de vains efforts pour délivrer Argos; il avait même défait Aristippe, tyran de cette ville, et l'avait tué dans sa fuite; mais Argos n'avait fait que tomber sous de nouveaux oppresseurs. Il sut enfin profiter de l'indigence du tyran Aristomaque, qui ne savait comment se procurer cinquante talens (270,000 francs) qu'il devait à ses troupes : Aratus les lui donna, et Aristomaque, conformément au traité, licencia ses

Digitized by Google

soldats et abdiqua la tyrannie. Ce fut ainsi que la ligue achéenne acquit Argos et Phliasium, et déjà elle était renforcée de l'accession des Eginètes et d'une partie des Arcadiens.

Mais il s'élevait contre elle un dangereux ennemi; c'était Cléomène, roi de Lacédémone, jeune et bouillant de valeur, qui méditait une grande révolution dans son pays, et croyait ne pouvoir l'amener que par une guerre. Il choisit les Achéens pour ennemis. Aratus ne voulait pas les commettre dans une affaire décisive avec l'impétuosité d'un général ami des hasards. Il n'était pas alors préteur, et celui de l'année n'était pas d'avis de refuser la bataille qu'offrait le Spartiate; mais Aratus parvint à le faire changer de sentiment : il avait peut-être sauvé un grand désastre à sa patrie; il n'en fut pas moins appelé en jugement. Comme l'armée de la ligue l'emportait beaucoup par le nombre sur celle des ennemis, ses accusateurs prétendaient qu'il avait privé les Achéens d'une victoire assurée; mais l'estime des citoyens rendit vaine l'accusation, et il fut élu préteur l'année suivante pour la douzième fois. Pendant cette préture il fut défait par Cléomène, et

Digitized by Google

l'on crut encore cette fois qu'il avait été tué; les ennemis eux-mêmes le croyaient mort, et il mit à profit leur erreur pour surprendre Mantinée, ville qui était dans leur alliance: cet avantage fut plus grand que celui qu'il aurait pu tirer de la victoire dans l'action précédente.

Jusque là c'était surtout par la protection des rois d'Egypte que l'Achaïe s'était soutenue; mais ces rois crurent que leurs intérêts n'étaient plus les mêmes quand Cléomène leur sembla près de rendre à Lacédémone son ancienne prépondérance. Les souverains d'Egypte et de Syrie, qui n'avaient défendu que pour leur propre avantage la ligue achéenne, n'avaient plus d'intérêt à la protéger contre les Spartiates; peu leur importait en effet que ce fût Sparte ou l'Achaïe qui mît une barrière aux entreprises des rois de Macédoine, et ils auraient pu même donner la préférence aux Lacédémoniens, dont on s'exagérait la force actuelle par le souvenir qui s'était conservé de leur ancienne puissance.

Si donc Aratus changea tout à coup de politique, s'il réclama le secours de ces mêmes Macédoniens dont il avait été si longtemps

Digitized by Google

Digitized by Google

tôt. Cléomène reprit Mantinée, enleva Pallène et d'autres places, reçut les soumissions des Phliasiens, et mit garnison dans leur ville. Les Achéens craignaient d'éprouver chaque jour des défections nouvelles; l'esprit de révolution se répandait partout, et le Lacédémonien avait des partisans à Sicyone et à Corinthe. Aratus, muni de pleins pouvoirs, va punir les brouillons de Sicyone; il vole ensuite à Corinthe pour y rétablir le bon ordre, et la plus noire perfidie l'y attend. On lui propose des conférences qui doivent se tenir dans le temple d'Apollon; il s'y rend, et c'est dans ce lieu sacré que le complot est formé de lui donner la mort. Il a besoin de toute son adresse pour se soustraire à ce danger, et dès qu'il y est échappé les Corinthiens appellent Cléomène, qui augmente les fortifications de la citadelle.

Alors les Achéens décrétèrent qu'il était temps d'appeler Antigone. Ce prince leur amena vingt mille hommes de pied, tous Macédoniens, et quatorze cents hommes de cavalerie. L'arrivée de ce puissant secours mit le terme à la fortune de Cléomène; défait à la bataille de Sellasie, il fut réduit à chercher un asile en Egypte, où il termina ses

Digitized by Google

jours. Antigone prit Lacédémone. Il pouvait détruire cet antique épouvantail de la Grèce; il pouvait asservir du moins ces Spartiates si longtemps fiers du titre de dominateurs : il leur rendit leurs lois et leur gouvernement, et les traita moins en vaincus et en sujets qu'en amis et en alliés. Les Achéens n'eurent point à se repentir de la confiance qu'ils lui avaient accordée. Il établit, il est vrai, des garnisons à Corinthe et à Orchomène, et c'étaient des entraves qu'il mettait au Péloponèse; mais si la liberté des Achéens put en souffrir, ils n'eurent pas le droit d'accuser Antigone, parce que cette mesure était ordonnée par la rigueur des circonstances. Plaignons cependant la ligue achéenne d'avoir été réduite par sa nature à regarder comme seul garant de son repos l'estime qu'Antigone avait conçue pour Aratus; plaignons-la de ce que sa tranquillité n'était établie que sur les vertus de ce prince; car un Etat est bien malheureux quand ses destins sont attachés à la conservation d'un protecteur. Antigone Doson mourut trop tôt pour la Macédoine, pour l'Achaïe, pour la Grèce entière. Les Illyriens avaient profité de son absence pour faire une invasion dans la Macédoine : il marcha contre eux,

Digitized by Google

leur livra bataille, se rompit dans l'action une veine dans la poitrine, et mourut peu de jours après.

Philippe, son pupille et son élève, monta sur le trône. Il devait à l'éducation qu'il avait reçue des qualités brillantes; mais il était disposé par la nature à des vices qui se développèrent dans la suite. Il était éloquent; il savait manier adroitement les esprits; il avait un grand courage, et, ce qui n'est pas moins utile, il possédait le don de se faire aimer. Mais sa vanité, entretenue par des corrupteurs, le rendra présomptueux; il croira qu'il n'est rien qu'il ne puisse entreprendre avec succès; il détestera ceux qui lui donneront des conseils modérés, et ils deviendront peut-être ses victimes.

Aucun de ses vices ne se manifesta dans les commencemens de son règne; on pouvait croire qu'il serait le plus sage et le plus grand des rois. Aratus, qui avait obtenu l'amitié d'Antigone, reçut de Philippe des témoignages multipliés d'un respect filial. Le jeune prince se signala par des victoires utiles; il servit bien la ligue achéenne par les avantages qu'il remporta sur les Etoliens, par les places importantes qu'il leur enleva, ou plutôt il nui-

Digitized by Google

sit en effet à cette ligue, parce qu'en lui inspirant trop de confiance en sa protection, il la fit tomber dans une pernicieuse indolence. Ce fut peut-être aussi un malheur pour lui-même d'avoir trop tôt acquis trop de gloire; il en fut enivré : dès lors il ne mit plus de bornes à son ambition; ce n'était encore qu'un travers, mais ce travers ne tarda point à le rendre coupable.

La victoire remportée par Annibal à la bataille de Cannes sur les Romains retentit dans toute la Grèce, et Philippe, séduit par les conseils de ses flatteurs, crut pouvoir fonder la grandeur de sa fortune sur celle des Carthaginois. Il pensa que Rome ne pourrait jamais se relever d'une telle défaite, et que les vainqueurs, par les vices de leur gouvernement, ne pourraient conserver leurs avantages; il espéra qu'en entrant dans leur alliance, et partageant leurs exploits, il finirait par en recueillir seul tous les fruits. Rempli de ces hautes idées, qui furent trompées par l'événement, mais qui, s'il est vrai qu'il les ait formées, ne manquaient pas de justesse, il rechercha l'amitié des Etoliens, qu'il avait vaincus, et avec lesquels il n'aurait dû contracter

Digitized by Google

la paix qu'après les avoir mis hors d'état de troubler celle de la Grèce : c'était braver les Achéens, et même en général tous les Grecs, justes ennemis des barbares et perfides Etoliens ; c'était, en se promettant au loin des conquêtes, se faire des ennemis de tous ses voisins. Il fit plus mal encore ; les Romains, qu'il croyait abattus, le menacèrent, et il trembla ; mais, sans renoncer au dessein de leur devenir redoutable à son tour, et pour acquérir la force qu'exigeait l'exécution, il crut devoir commencer par réduire la Grèce sous sa puissance : c'était avertir les Grecs de favoriser l'ambitieuse Rome, qui, plus éloignée, leur semblait moins à craindre. Il se fit une étude de semer partout le trouble, de réveiller les divisions mal assoupies, de mettre aux prises dans les républiques le parti du peuple et celui des riches. Aratus, qu'il avait longtemps caressé, se crut permis de lui donner de sages conseils, et s'en fit un ennemi. Aratus abandonna les affaires, et Philippe lui rendit en apparence son amitié ; mais bientôt le sage réveilla la haine du prince en reprenant l'habitude de lui donner des avis ; enfin, comme si le monarque eût craint des reproches tant

Digitized by Google

Digitized by Google

reçut des leçons d'Archelaüs, philosophe académicien : son père, nommé Crausis, serait resté obscur s'il n'avait pas donné le jour à cet illustre fils (1).

Il fit plus de progrès dans les exercices militaires que dans les parties agréables dont se forme une éducation brillante, et manqua toute sa vie des grâces qu'on ne peut plus acquérir quand on les a négligées dans sa jeunesse; livré surtout à l'étude de la guerre, il consacrait à la chasse et à la culture de son champ les instans de loisir qui lui restaient.

Ce qu'il gagnait dans les camps il le dépensait en armes, en chevaux, ou à des rançons de prisonniers; mais il ne négligeait pas d'augmenter sa fortune par l'agriculture, qu'il regardait comme le moyen le plus honorable de s'enrichir. Jamais il ne perdit le goût de la philosophie; mais il n'étudiait dans les ouvrages des philosophes, ou ne faisait entrer dans ses conférences avec eux que des sujets relatifs à la valeur et à la vertu : un guerrier qui se piquait de savoir prendre vivement un parti devait avoir abandonné bientôt l'école

(1) Plut., in Philopœm.

Digitized by Google

académique d'Archelaüs, école qui n'enseignait qu'à suspendre son jugement sans jamais rien décider. Il se plaisait à la lecture des poëmes d'Homère, parce qu'il les trouvait capables d'exciter et d'aiguiser le courage.

Il lisait les tacticiens, mais il ne s'attachait dans leurs écrits qu'aux descriptions topographiques, faisant d'ailleurs peu d'attention à leurs préceptes sur les ordres de batailles; c'était sur le terrain qu'il étudiait cette partie de l'art. En voyage ou dans ses promenades il examinait toutes les situations, et méditait sur la manière dont on pourrait disposer les troupes si l'on avait à combattre dans une situation semblable.

Longtemps avant la mort d'Aratus il avait bien servi la ligue contre Cléomène, et une action d'audace et d'habileté qu'il avait faite à la bataille de Sellasie, sous les yeux d'Antigone, lui avait mérité l'estime de cet excellent juge. Il jouit dès lors d'une grande réputation.

Elu commandant de la cavalerie, il y rétablit l'esprit militaire qu'elle avait perdu. Comme les cavaliers appartenaient aux familles les plus favorisées de la fortune, ils languissaient dans la mollesse, et inspiraient

Digitized by Google

plus de crainte aux citoyens et même aux magistrats qu'aux ennemis; il les exerça, il leur fit connaître l'honneur, il osa même les punir, et dans une occasion importante il les rendit vainqueurs de la cavalerie étolienne, dont lui-même tua de sa main le général.

Il releva la ligue achéenne, humiliée et tombant en dissolution; rétablit un heureux concert entre les villes qui la composaient, et elle devint par lui la confédération de tout le Péloponèse. Du temps d'Aratus elle avait été réduite à la honte de s'incliner sous la protection nécessaire de Ptolémée, d'Antigone et de Philippe; sous Philopœmen elle ne reconnut plus de chefs étrangers: c'est qu'Aratus n'était pas guerrier, et que Philopœmen l'était. Il apprit aux Achéens à vaincre avec lui. Il réforma leurs armes trop faibles et trop légères, et leur en donna qui les défendaient mieux et les rendaient plus redoutables. Ils avaient aimé la magnificence dans les habits et dans les repas; ils ne l'aimèrent plus que dans les équipages de guerre, et la jeunesse trouvait l'armure moins pesante, parce qu'elle était plus belle.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 418

Digitized by Google